VOYAGES

DANS LES ALPES

1855.— DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2.— PARIS.

VOYAGES

DANS LES ALPES

PARTIE PITTORESQUE

DES

OUVRAGES DE H.-B. DE SAUSSURE

TROISIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE

DES VOYAGES EN VALAIS, AU MONT-CERVIN ET AUTOUR DU MONT-ROSE



PARIS

JOEL CHERBULIEZ, ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE MÊME MAISON

1855

PRÉFACE.

La science compte peu de nom plus universellement connu que celui de de Saussure ; il n'y a pas de voyageur qui, parcourant les Alpes pour la première fois, contemple leurs masses imposantes, et surtout ce Mont-Blanc qui semble régner sur elles, sans se rappeler celui qui le premier a gravi leurs plus hautes cimes. Pour plusieurs cependant, le savant Genevois n'est qu'un hardi voyageur conduit par la curiosité, et peut-être par quelque vaniteux désir, vers ces sommités désolées. Il ne s'agit pas ici des savants : tous les jours ils admirent et respectent, davantage un homme dont les travaux, et plus encore l'esprit qui les a dirigés, ont laissé des traces profondes dans le champ des connaissances humaines ; nous voulons seulement parler des gens du monde, qui, étrangers aux

sciences enrichies par de Saussure, ignorent les progrès dont elles lui sont redevables. Ils ne connaissent que l'ascension au Mont-Blanc, et s'en tiennent là, sans se douter que le jour fameux de cette expédition avait été précédé de quarante années de fatigues et de recherches scientifiques, moins brillantes peut-être, mais tout aussi dignes des éloges de la postérité.

Nous ne voulons point passer en revue tout ce que de Saussure a fait pour la science, analyser ses travaux, en apprécier l'importance relative : des hommes que le savoir et le génie rendaient les vrais juges de cette vie laborieuse et toute consacrée à la recherche de la vérité l'ont fait. Senebier et l'illustre Cuvier, l'un dans une notice développée, le second avec moins d'étendue, mais avec cette clarté et cette heureuse concision qui dans un trait font voir tout un tableau, ont rappelé au monde savant les droits de l'historien des Alpes à son admiration et à sa reconnaissance[1]. Toutefois,

[1] *Mémoire historique sur la vie et les écrits de H.-B. de Saussure, par T. Senebier,* Genève, an IX.

Recueil des éloges historiques, prononcés à l'Institut par G. Cuvier, 1er vol., Paris, 1819.

Voyez aussi l'intéressant discours de M. Louis Necker, sur l'histoire de la géologie. (*Bibliothèque universelle, sciences et arts*, tome XXVI, année 1824.)

qu'on nous permette de les retracer en quelques mots : il ne saurait être sans intérêt pour nos lecteurs de voir comment cette expédition si célèbre à la cime du Mont-Blanc se lie à toute une existence de travail et d'étude, plus glorieuse encore.

Horace-Bénédict de Saussure est né en 1740 et mort en 1799. Des cinquante-neuf années qu'il a vécu, il en est bien peu qui ne comptent pour la science ; dès son enfance même, le goût de l'histoire naturelle se manifesta chez lui avec vivacité. Madame de Saussure, que la maladie retenait sur son fauteuil, aimait beaucoup les fleurs, et le jeune enfant s'en allait tous les jours parcourir les environs de la ville, cherchant dans les haies, au bord des fossés, dans les bois, quelque plante de la saison pour la rapporter à sa mère ; et dans ces petites excursions, préludes d'expéditions plus longues, il s'attachait à tous les détails qui l'entouraient : depuis l'oiseau qui s'envolait sur son passage et l'insecte qu'il trouvait sous la fleur, jusqu'au caillou des chemins et à la mousse des ruisseaux, tout frappait son attention. Peu à peu ses courses s'étendirent ; si bien, qu'avant de lever les yeux sur les Alpes, il avait cent fois parcouru la large vallée où s'élevait sa ville natale, il en avait exploré toutes les collines, les moindres ruis-

seaux ; les rives du lac et ses profondeurs, le lit du Rhône et de l'Arve, les pierres de leurs bords, les fleurs et les roches du Jura, du Salève, rien n'avait été négligé par la curiosité du jeune observateur. Sa parenté avec Charles Bonnet, qui avait épousé la sœur de madame de Saussure, n'eut pas peu d'influence pour l'affermir dans ses goûts, et il trouva ainsi de bonne heure en son oncle un grand modèle pour se former à l'étude consciencieuse de la vérité.

Son amour de la campagne et des occupations actives ne l'avait point empêché cependant de profiter de l'instruction qu'il recevait à l'Académie de Genève ; il avait même fait ses études avec tant de succès, qu'à vingt ans il put disputer une chaire de mathématiques, et à vingt-deux obtenir celle de philosophie, qu'il remplit avec un zèle et un talent d'enseignement que n'ont jamais oubliés ses élèves. Le travail qu'exigeaient ses nouvelles fonctions ne le détourna point de ses études chéries ; l'amitié qu'il forma avec Haller sembla même vouloir les porter pour toujours vers la botanique ; des observations sur l'écorce des feuilles, beau supplément au livre de son oncle, furent le résultat de son ardeur et lui firent un nom honorable parmi les botanistes. Dès lors, il aima toujours la botani-

que; son dernier, comme son premier ouvrage, eut pour objet cette science; dans les fatigues de ses courses dangereuses, l'esprit tendu vers un but tout différent, il ne laissait jamais passer une fleur sans s'y arrêter, aussi heureux que Rousseau retrouvant sa pervenche. Cependant de Saussure n'avait pas perdu son goût pour les montagnes. Après un grand voyage en Italie, riche d'observations et de nouvelles connaissances, en état de faire la revue des sciences, de découvrir leurs lacunes, tourmenté par le souvenir de ses premières courses dans les montagnes, inspiré enfin par son génie, il résolut d'aller étudier sur place la structure de la terre, et saisir dans les lieux mêmes où elle déchire son enveloppe, des traces de son histoire. Lui-même nous raconte comment il entra dans la carrière qu'il venait de s'ouvrir : « J'ai eu pour les montagnes, dès l'enfance, la passion, la plus décidée ; je me rappelle encore le saisissement que j'éprouvai la première fois que mes mains touchèrent le rocher de Salève, et que mes yeux jouirent de ses points de vue. A l'âge de dix-huit ans (en 1758), j'avais déjà parcouru plusieurs fois les montagnes les plus voisines de Genève. L'année suivante j'allai passer quinze jours dans un des chalets les plus élevés du Jura, pour visiter avec soin la Dôle et

les montagnes des environs ; et la même année, je montai sur le Môle pour la première fois. Mais ces montagnes peu élevées ne satisfaisaient qu'imparfaitement ma curiosité : je brûlais du désir de voir de près les hautes Alpes, qui du sommet de ces montagnes paraissent si majestueuses ; enfin en 1760, j'allai seul et à pied visiter les glaciers de Chamouni, peu fréquentés alors, et dont l'accès passait même pour difficile et dangereux. J'y retournai l'année suivante, et dès lors je n'ai pas laissé passer une seule année sans faire de grandes courses, et même des voyages pour l'étude des montagnes. Dans cet espace de temps, j'ai traversé quatorze fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents ; j'ai fait seize autres excursions jusqu'au centre de cette chaîne ; j'ai parcouru le Jura, les Vosges, les montagnes de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne, celles de l'Angleterre, de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes ; j'ai visité les anciens volcans de l'Allemagne, une partie de ceux du Vivarais, et plusieurs montagnes du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. J'ai fait tous ces voyages le marteau du mineur à la main, sans aucun autre but que celui d'étudier l'histoire naturelle, gravissant sur toutes les sommités accessibles qui me promettaient quelque observation

intéressante, et emportant toujours des échantillons des mines et des montagnes, de celles surtout qui m'avaient présenté quelque fait important pour la théorie, afin de les revoir et de les étudier à loisir. Je me suis même imposé la loi sévère de prendre toujours sur les lieux les notes de mes observations, et de mettre ces notes au net dans les vingt-quatre heures, autant que cela était possible. »

Voilà comment de Saussure procédait dans la création d'une science absolument nouvelle ; car, jusqu'alors, la géologie avait passé pour une science chimérique, et certes les vains systèmes cosmogoniques qui en faisaient tout le fond lui méritaient bien cette mauvaise renommée. La connaissance des substances dont se composent les montagnes, première base de cette étude, était encore dans l'enfance ; en fait de géographie physique, à peu près nulle observation antérieure, ou des observations erronées ; la topographie des Alpes, plus mal connue, comme on l'a dit, que ne l'est aujourd'hui celle des Cordllières ou des Himalaya ; obstacles physiques, obstacles moraux, voilà ce qui s'offrait de tous cotés à la vue du savant, quand il entreprit d'ajouter cette nouvelle branche aux connaissances humaines. Il ne s'effraya point, forgea lui-même ses armes, et se frayant la route

à force de travail et de fatigue, s'engagea hardiment dans la vaste étendue d'un domaine dont personne avant lui n'avait franchi les premières limites.

Cependant il ne s'avançait point à l'aveugle. A ne consulter que la liste de ses ouvrages, on pourrait croire que, trop ami de la variété, il passait sans raison d'un travail à l'autre ; outre la géologie et ses annexes immédiates, on le voit, en effet, s'occuper de recherches sur toutes les branches de la physique ; mais il ne faut pas s'y tromper : dans une tête comme la sienne, tout se tenait par d'admirables liens, et des travaux en apparence si divers étaient autant de réponses aux questions qu'il s'était proposées ; et que lui suggérait incessamment l'étude de son sujet. C'est ainsi qu'au milieu de ces masses percées de profondes vallées, déchirées dans tous les sens, attestant de partout d'anciens bouleversements, il se demande quelle peut avoir été dans ces altérations la part des agents extérieurs, du fluide qui environne notre terre, des phénomènes si nombreux dont il est l'origine et le théâtre ; et, de là, ses expériences sur les eaux, sur les nuages qui les forment et les alimentent, sur l'électricité, etc. ; de là encore de précieuses découvertes, d'ingénieux appareils pour

apprécier les effets de toutes ces causes. Et ce n'est pas dans la tranquille méditation du cabinet, ce n'est pas dans les loisirs d'une vie sans fatigue, que de Saussure travaillait à recueilir les matériaux d'une grande science, mais au milieu des rocs, sur les hautes sommités des Alpes, où, s'arrachant au charme de l'amitié et de la vie de famille, et oubliant trop les maux qu'il ressentait déjà, il allait braver les tempêtes, les glaces, les milles souffrances qui peuvent assaillir l'homme dans ces lieux qui n'ont pas été destinés à sa demeure ; mais aussi, c'est là seulement, vous dira-t-il, que le naturaliste peut surprendre la nature dans ses mystérieuses opérations. « Ces grandes chaînes, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'atmosphère, semblent être le laboratoire de la nature et le réservoir d'où elle tire les biens et les maux qu'elle répand sur notre terre, les fleuves qui l'arrosent et les torrents qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent et les orages qui la désolent. Tous les phénomènes de la physique générale s'y présentent avec une grandeur et une majesté dont les habitants des plaines n'ont aucune idée ; l'action des vents et celle de l'électricité aérienne s'y exercent avec une force étonnante ; les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, et sou-

vent il voit naître sous ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines, tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui et qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur et serein.

Jamais savant ne fut plus difficile en fait de preuves, plus en garde contre les séductions de l'esprit de système. Si une explication longtemps cherchée se présentait à son intelligence, s'il lui venait des idées nouvelles, il lui fallait pour les admettre la rigueur d'une démonstration mathématique, « plus sévère encore dans ses expériences, » dit Senebier, « lorsqu'elles confirmaient les idées qu'il avait eues, que lorsquelles les contredisaient. » Ce besoin d'exactitude ne lui laissait pas de repos. Il avait étudié les Alpes en détail ; il lui manquait encore de les voir dans leur ensemble, de saisir les rapports qui lient ces hautes cimes dont il savait déjà l'organisation particulière ; il brûlait de s'élever au-dessus d'elles, et de pouvoir saisir d'un coup d'œil le système de leur enchaînement ; il ne songeait plus depuis longtemps qu'à l'admirable, mais, hélas ! inacessible observatoire que semblait lui offrir le colossal Mont-Blanc. « Cela était, » dit-il, « devenu pour moi une sorte de maladie : mes yeux ne rencontraient pas cette montagne, que l'on voit de tant d'endroits de nos environs,

sans que j'éprouvasse un sentiment douloureux. » Il put enfin la revoir sans cette impression de trouble : au mois d'août 1787, il atteignit cette cime, si longtemps et si ardemment désirée. Nous voudrions ici trouver des paroles dignes de célébrer ce courageux dévouement à la science, de montrer de Saussure poursuivant dans cette marche terrible, à travers les dangers et des fatigues étranges, le but qu'il s'était proposé ; lui seul pourrait nous les fournir, mais il faudrait rapporter presqu'en entier l'admirable récit qu'il a donné de son ascension. Nous y renvoyons donc nos lecteurs ; ils aimeront mieux le lire dans ce volume, dégagé de lignes étrangères.

Riche de tant de trésors d'observations, si laborieusement acquis, de Saussure eut le courage de résister à la tentation de faire un système à lui. Cuvier a fait de ce trait le trait principal de son éloge : il s'arrête à contempler cet homme, qui, après de si longues méditations et de si grands travaux, se demande ce qu'il a fait, ce qu'il lui reste à faire, et qui, trouvant la science encore bien pauvre en comparaison de ce qu'il lui faut encore acquérir, ne veut pas conclure, et termine sa laborieuse carrière en léguant à ses successeurs et son expérience et la liste de ce qu'il leur laisse

à chercher après lui. Après le génie, qui d'un premier bond atteint à la vérité, rien n'est plus imposant que la retenue du savant qui s'incline devant l'objection qu'il ne peut résoudre. Il vaut encore mieux pour la science mourir sans avoir attaché son nom à un système, que d'encroûter un soleil, comme Descartes, pour former un globe au mépris d'observations contraires, ou d'appeler à son secours une légion d'hypothèses sans appui aucun, pour former un monde imaginaire qui n'a rien de commun avec celui qui existe. Il y a quelque chose de touchant à voir de Saussure, à chaque trait de lumière, à chaque doute (et les doutes étaient sans cesse renaissants dans cet esprit philosophique), repartir pour ses montagnes, le marteau du mineur à la main, aller demander à la nature la confirmation ou la destruction de ses idées. L'histoire de la science ne montre pas, il faut l'avouer, qu'il ait trouvé chez ses prédécesseurs beaucoup d'exemples de cette belle retenue ; et le sien, sans doute, n'empêchera pas les systèmes de s'élever comme autrefois dans le champ des sciences naturelles. Cependant, et c'est encore là une de ses gloires, il aura formé d'illustres élèves à cet esprit d'examen et d'observation consciencieuse, qui est l'honneur des savants de sa patrie et depuis la fin

du dernier siècle, a changé la face des sciences expérimentales [1].

L'historien des Alpes n'est pas seulement un grand physicien, un grand naturaliste, et aussi un peintre et un poëte. Ce n'est point une opinion qui nous soit particulière : nous avons entendu souvent des artistes et des écrivains dont on ne conteste point le talent à rendre la poésie de la nature, les deux Topffer [2], proclamer de Saussure le premier peintre des Alpes, peintre exact jusqu'à la rigueur, et pourtant unique dans l'art de donner à ses tableaux ce qui fait le charme particulier des hautes montagnes, la transparence de l'air, la grâce majestueuse des cimes de glace et jusqu'à cette tranquillité sublime, caractère des solitudes élevées. Il possédait, en effet, à un degré extrême, des facultés bien diverses, dont le développement passe même pour incompatible : un jugement sévère, nous l'avons déjà dit, ne se laissant jamais séduire par la surface des choses et procédant dans ses investigations avec une exactitude mathéma-

[1] Au premier rang de ses plus illustres élèves se plaça de bonne heure son fils aîné, Théodore de Saussure, qui eut l'honneur d'être nommé membre étranger de l'Institut à Paris.

[2] Rodolphe Topffer a écrit, à propos de la première édition de notre Recueil, quelques pages dignes en tout point de l'auteur des *Menus-Propos*. On trouvera ce morceau à la fin du volume.

tique, et, en même temps, une imagination poétique qui lui faisait ressentir avec une merveilleuse vivacité des impressions absolument étrangères au but qu'il poursuivait. Personne plus que lui ne jouissait de cette paix de l'âme qu'on éprouve en cheminant dans les tranquilles vallées des Alpes ; pour personne il n'y avait plus de poésie dans la beauté du ciel, le silence des hautes montagnes et les haltes dans un chalet. Mieux partagé que d'autres voyageurs, qui ne sentent peut-être pas avec moins d'énergie les beautés de cette grande nature, il trouvait, à côté de cette poésie générale, des objets d'un vif intérêt pour ses goûts scientifiques ; de ses impressions pittoresques, il passait à l'observation plus détaillée de cette même nature qu'il venait de contempler dans son ensemble, et on peut dire que pour lui ce n'était pas descendre ; car il apportait à cet examen, avec la même ardeur, un genre de curiosité aussi élevé.

Une grande sérénité d'âme résultait de cette combinaison de jouissances diverses, d'activité et de contemplation, et de là le singulier charme de ses descriptions ; car son style est la vivante image de ses impressions. Il les a racontées avec une candeur, candeur est le mot, rare chez nos écrivains et surtout chez nos voyageurs, et il est arrivé ainsi

à faire ce que font si peu de poëtes, à rappeler au lecteur la fraîcheur de ses souvenirs de montagnes, le charme de ses premières courses dans les Alpes. On a beaucoup célébré ces magnifiques montagnes avec des paroles plus pompeuses, avec un style plus brillant peut-être, et plus correct; les descriptions ne manquent pas, mais si les Alpes n'ont pas leur poëte en de Saussure, elles l'attendent encore; les peintres eux-mêmes n'ont pas encore su trouver sur leur palette les admirables teintes que la plume du voyageur a su rendre avec une si naïve vérité.

Cette opinion, nous le répétons, pour n'être pas seulement la nôtre, n'est pas non plus populaire. Nous en sommes peu étonnés; cela tient, il nous semble, à la forme des ouvrages dans lesquels de Saussure a fait connaître au public ses courses et ses travaux. En effet, les *Voyages dans les Alpes* sont remplis de détails scientifiques; des chapitres entiers sont consacrés à la géologie, à la flore d'une montagne, ou à la description détaillée d'expériences minutieuses, d'instruments nouveaux. Quand le voyageur commence à vous attacher par le récit d'une expédition, d'une histoire de montagnards, ou par quelque gracieux tableau, il vous faut le quitter au bout de quelques pages,

à moins de vous arrêter avec lui à examiner les sinuosités des roches, ou l'état des vapeurs atmosphériques. En vérité, quelque ignorant que l'on soit dans ces matières, il y a tant de charme dans ce style si clair, si simple, et avec cela si coloré, que l'on ne peut d'abord s'empêcher d'entrer avec le voyageur dans les occupations du savant; mais cela devient bientôt une étude trop difficile pour le lecteur, et il pose le livre. Il serait absurde d'en faire un reproche a l'auteur; son but, à lui, était la science, et il est tout naturel qu'il n'ait pas songé à la commodité des profanes. C'était donc à la fois rendre un service au public et à la mémoire de de Saussure, que de mettre la lecture de ses voyages à la portée de tous les lecteurs, en dégageant la partie pittoresque et narrative des six volumes dans lesquels elle se trouve comme perdue. C'est là du moins la considération qui nous a engagés à entreprendre le travail dont ce volume offre le résultat.

Ce travail n'était pas sans difficulté, car il s'agissait d'enlever de leur place les morceaux que nous jugions les plus intéressants, de les dégager de leur entourage, mais sans les altérer, sans y ajouter une ligne qui n'appartînt pas à l'auteur; et en même temps il fallait encore songer à donner

de l'unité à la réunion de ces contingents divers, de telle sorte qu'ils ne présentassent pas une suite incohérente de morceaux détachés. Sans nous flatter d'avoir partout réussi (la chose était impossible en quelques parties), nous espérons du moins que le lecteur trouvera dans ce volume assez d'ensemble pour suivre l'auteur sans fatigue.

Voici les choix que nous avons faits :

De Saussure ouvre le récit de ses voyages par une description des environs de Genève : il s'arrête longtemps dans ce vestibule des Alpes, et il en décrit avec détail l'histoire naturelle. Bien qu'il nous en coûte de passer rapidement sur cette partie de son ouvrage, elle est si chargée d'observations scientifiques, que nous n'en donnerons que quelques pages, choisies parmi celles qui, plus descriptives, traitent de localités assez visitées des étrangers. Ainsi, avant d'arriver au voyage dans la vallée de Chamouni, le lecteur trouvera quelques détails intéressants sur les montagnes des environs de Genève, le Salève, le Voiron, le Môle, le Jura, sur le val de Joux et ses lacs.

Vient ensuite le voyage autour du Mont-Blanc, qui renferme aussi l'excursion au Buet, et auquel nous avons conservé tout ce qui peut en faire un excellent itinéraire.

La troisième partie contient le récit des tentatives d'ascension au Mont-Blanc, et celui de l'ascension elle-même. Tout en élaguant les observations d'un intérêt scientifique trop spécial, nous n'avons pas eu le courage d'écarter celles qui, plus générales et plus à la portée de tous les lecteurs, nous ont paru en même temps montrer quel genre de curiosité porta de Saussure à s'élever à de si effrayantes hauteurs.

La première édition de ce recueil [1] se terminait par quelques pages aussi simples que belles inspirées au grand naturaliste par un campement de dix-sept jours sur les hauteurs glacées du col du Géant. Pour donner un peu d'unité à ces extraits nous les avions bornés aux excursions de Saussure dans les environs de Chamouni, laissant de côté ses voyages autour et vers les Alpes du Valais. Mais on a regretté ce sacrifice, et pour la gloire du peintre des Alpes, comme pour la satisfaction de ses admirateurs, nous avons étendu notre choix aux relations qui concernent le Valais, le Simplon, le val d'Anzasca, et enfin au voyage autour du Mont-Rose, et à l'excursion sur le Roth-

[1] Cette première édition dont nous avons aussi reproduit la préface est de 1834.

Horn. Cette addition considérable forme la matière d'une cinquième partie, qui ne le cède en rien aux autres pour l'intérêt et l'excellence des descriptions.

VOYAGES
AU MONT-BLANC

ET DANS LES MONTAGNES VOISINES

PREMIÈRE PARTIE

ENVIRONS DE GENÈVE

CHAPITRE I

LE SALÈVE. — LES VOIRONS. — LE MÔLE

Le Salève.

Le mont Salève est situé en Savoie, à une lieue et demie de Genève. Sa forme est très-allongée dans la direction du nord-est au sud-est. Cette montagne présente du côté de Genève de grandes assises à peu près horizontales, de rochers nus et escarpés. Ces rochers offrent presque partout les traces les plus marquées du passage des eaux qui les ont rongés et excavés, et y ont formé des sillons presque horizontaux, et ces sillons sont les traces ou les ornières du courant qui a charrié dans nos vallées les débris des rochers des Alpes.

Ce que l'on nomme *les grottes de l'Ermitage* ou les

excavations profondes de trente pieds, et huit ou dix fois aussi longues, produites par la destruction de plusieurs couches de rocher, par quel agent pourraient-elles avoir été formées, si ce n'est par l'érosion de cet ancien courant? La gorge même de Monetier, ou cette grande échancrure qui sépare le grand Salève du petit, et dans le fond de laquelle est renfermé le joli vallon de Monetier, paraît avoir été formée par un courant semblable, qui descendait des Alpes par la vallée de l'Arve. Le fond même et les côtés de ce vallon sont parsemés de grands blocs de granit. On rencontre plusieurs de ces blocs quand du haut du pas de l'échelle on monte droit au château de l'Ermitage. Ils se présentent même là avec des circonstances qui me paraissent prouver que chacun de ces blocs occupe encore exactement la même place dans laquelle il fut déposé par le courant qui les charria du haut des Alpes, lors de la grande révolution dont nous avons vu tant de vestiges. Cette pensée, lorsqu'elle me vint pour la première fois dans l'esprit, me remplit d'une sorte d'admiration respectueuse pour ces rochers, qui, préservés pendant tant de milliers d'années, sont demeurés en silence les monuments inconnus d'une des plus grandes catastrophes qu'ait essuyées notre globe. Je les examinai de toutes parts avec l'attention la plus scrupuleuse; il me semblait toujours que je devais trouver, pour ainsi dire, quelque médaille ou quelque document qui m'apprendrait la date, ou du moins quelque circonstance importante de ce grand événement. Un grain de gravier, de la grosseur et de la forme d'un œuf de pigeon, engagé sous un de ces blocs, et quelques autres fragments de roches primitives, en-

gagés aussi sous un autre de ces rochers, me parurent être les derniers témoins du mouvement des eaux qui ont transporté ces grandes masses. A l'exception de ce gravier et de ces fragments, je n'ai trouvé aucun corps étranger, qui accompagnât ces blocs de roches primitives; ils reposent sur le roc calcaire absolument à nu et sans interposition d'aucune autre matière.

En continuant de parcourir le sommet de la montagne, on descend une petite gorge qui la traverse dans sa largeur. C'est au fond de cette gorge qu'est situé le hameau de la Croisette. De là, jusqu'au Piton [1], les flancs de la montagne cessent d'être nus et escarpés; ils sont couverts de bois et de verdure, et l'on n'aperçoit que de loin en loin des bancs de rochers. Le haut de la montagne est chargé dans tout cet espace d'un sable blanc, recouvert d'une terre végétale qui produit les plus beaux pâturages. Un peintre qui voudrait monter son imagination, et se faire de grandes idées des ravages du temps sur de grands objets, devrait aller au pied du grand Salève, au-dessous des rocs nus de la Croisette, près du Coin, hameau fort élevé de la paroisse de Collonge. On voit là des rochers taillés à pic, à la hauteur de plusieurs centaines de pieds, avec des faces, ici planes et uniformes, là partagées et sillonnées par les eaux. La base de ces rochers est couverte de débris et de fragments énormes, confusément entassés. Un de ces débris, soutenu fortuitement par d'autres, est demeuré debout, et paraît de près un obélisque quadran-

[1] Le grand Piton est le point le plus élevé du Salève; sa hauteur au-dessus du lac est de 998 mètres.

gulaire d'une hauteur prodigieuse; de plus loin on reconnaît que sa sommité est une arête tranchante, et qu'il a la forme d'un coin; et c'est peut-être cette forme qui a donné son nom au hameau qu'il domine.

L'angle même de la montagne est partagé par une fente qui le traverse de part en part. Cette profonde fissure mérite qu'on la voie et même qu'on y pénètre. Elle est tortueuse, et dans quelques endroits si étroite, qu'à peine un homme peut-il y passer. Quand vous y êtes engagé, vous trouvez des places où les sinuosités du rocher vous cachent le ciel; plus loin elles le laissent apercevoir par échappées; ailleurs vous voyez des blocs de rochers engagés dans la crevasse, et suspendus au-dessus de votre tête. La première fois que je visitai ce site singulier, et que je pénétrai dans cette fissure, j'éprouvai une espèce de saisissement dont il eût été difficile de se défendre. J'étais seul, fort jeune, et peu accoutumé à ce genre de spectacle; ces rochers escarpés, ces fragments entassés, réveillaient des idées de dévastation et de ruine; cette profonde solitude n'était troublée que par des corneilles qui nichaient dans ces rochers, et qui, craignant pour leurs petits, s'attroupaient autour de moi en faisant des croassements affreux, répétés mille et mille fois par les échos, venaient ensuite se poser sur des corniches élevées au-dessus de ma tête, et là battant des ailes, et poussant contre moi des cris lugubres, elles semblaient maudire l'indiscret étranger qui venait troubler leur repos. Mais les sensations de ce genre, mélangées d'étonnement et d'effroi, causent une émotion agréable. Elles ressemblent en cela à celles qui sont mêlées d'admiration et de douleur; c'est ainsi que le Lao-

coon ou le gladiateur mourant vous attache en même temps qu'il vous déchire.

Tous ceux qui sont sensibles aux beaux points de vue sont curieux de monter au moins jusqu'à Monetier. On va visiter les ruines du château de l'Ermitage, situé au bord du rocher, dans une des plus belles situations du monde. On va voir ces roches saillantes et horizontales, sous lesquelles deux ou trois cents personnes pourraient se mettre à l'abri ; on admire ces grandes masses, qui depuis tant d'années, et peut-être de siècles, sont suspendues sans aucun appui par la seule force de leur cohérence. On aime à respirer là, au plus fort de l'été, un air toujours vif et frais, et à jouir du contraste de l'aspect sauvage et resserré de ces grottes, avec la vaste et brillante étendue que l'on a sous ses pieds ; on aime à promener ses regards sur ce lac qui ressemble à un grand fleuve dont les bords sont élégamment découpés, et sur cette plaine bien cultivée, dont les champs paraissent à cette distance les carreaux d'un immense jardin. Le Génevois, qui voit de là sa patrie comme un point au milieu de cet espace, est saisi d'une douce émotion ; ce point, quelque petit qu'il paraisse, remplit tout son cœur ; ses vœux les plus ardents sont pour le bonheur de ceux qui l'habitent. Il distingue la petite enceinte de son port, ses promenades, ses remparts ; il reconnaît les territoires des trois États qui l'environnent, et il se réjouit de cette heureuse position, qui est le plus sûr garant de son indépendance.

En montant le grand Salève, la vue du côté du lac ne devient pas à mon gré plus belle que de Monetier ; les objets s'éloignent et se rapetissent trop, la plaine se

change en une carte de géographie. Mais en revanche, les derrières de la montagne offrent, par un beau jour, un superbe spectacle. La vue descend par une pente douce dans la vallée des Bornes, de l'autre côté de laquelle on voit à découvert la première chaîne des Alpes, que le mont Salève cache en partie aux environs de Genève. Les yeux de l'observateur peuvent plonger en divers endroits par-dessus cette première chaîne, et découvrir une partie des bases de la haute chaîne du centre. Le Mont-Blanc, ce colosse énorme, qui paraît d'autant plus élevé que l'on peut mieux embrasser la totalité de sa masse, se montre flanqué à droite et à gauche de sommités qui paraissent ses épaules, ou d'immenses degrés qui conduisent à sa cime. Plus à gauche le Mont-Mallet, la haute Pyramide d'Argentière, le glacier de Buet, etc. A droite, au pied des Alpes, on aperçoit l'extrémité du lac d'Annecy, et à gauche la vallée de Cluse; on voit l'Arve sortir de cette vallée, serpenter autour des bases du Môle, venir baigner le pied du Salève, et terminer sa course en s'unissant au Rhône.

La montagne des Voirons.

Cette montagne est située au nord-est du mont Salève [1] : elle a, comme lui, une forme allongée, dans une direction qui serait parallèle à la sienne, si elle ne tendait pas un peu plus au sud. Son pied est plus éloigné

[1] Hauteur des Voirons : au-dessus de la mer, 1848 mètres; au-dessus du lac de Genève, 1482 mètres.

de Genève ; il est à deux grandes lieues de la ville. La pente que les Voirons présentent du côté de Genève forme un contraste agréable avec celle de Salève. Celle-ci est aride et escarpée, au lieu que celle des Voirons, doucement inclinée, cultivée jusqu'à une très-grande hauteur, avec des prairies au-dessus des champs, et des bois au-dessus des prairies, présente un aspect très-doux et très-riant.

Au sommet de la montagne et au milieu des bois, on rencontre les ruines d'un couvent. Ce couvent, situé à une hauteur de quatre cent soixante-huit toises au-dessus du lac, était habité par des bénédictins, qui semblaient avoir été placés là pour expier, par leur ennui et leurs souffrances, la vie trop sensuelle que l'on reproche aux riches communautés de cet ordre. Une madone en vénération dans le pays, sous le nom de Notre-Dame-des-Voirons, était l'objet de leur culte et la cause de leur séjour dans ce lieu si froid et si sauvage. J'ai vu un de ces malheureux martyrs que l'air trop vif et trop froid de la montagne avait rendu perclus de goutte, au point qu'impotent de tous ses membres, les doigts noués et recourbés en dehors, il souffrait des tourments affreux. Le ciel, lassé de leurs souffrances, permit que le feu détruisit leur malheureuse demeure ; ils eurent la constance de passer un an ou deux sous une voûte que les flammes avaient épargnée ; mais enfin on leur a permis d'aller vivre sous un climat plus doux ; la madone a été transférée à Annecy, et la masure demeure inhabitée. Je me rappelle toujours en frissonnant une cour obscure qui occupait le centre du couvent : cette cour était une vraie glacière, remplie d'une neige qui ne fondait ja-

mais, et qui formait au centre de l'édifice un foyer de froid et d'humidité, d'autant plus dangereux que l'air était plus réchauffé au dehors. Les chanoines réguliers du Saint-Bernard occupent, il est vrai, un poste beaucoup plus élevé et plus froid, mais leur habitation est bien construite et bien réchauffée. D'ailleurs leur vie toujours active, et toujours utilement employée à l'hospitalité la plus noble et la plus désintéressée, leur fait supporter sans peine et sans regret les intempéries de leur séjour.

On a du haut des Voirons divers points de vue intéressants. Du couvent, on voit à gauche le lac qui se présente ici dans toute sa largeur, sous la forme d'un grand bassin; on distingue sur ses bords Evian, Thonon, la riche et fameuse chartreuse de Ripaille, qui a dû exciter bien fortement l'envie des pauvres bénédictins, si l'envie peut entrer dans le cœur d'un religieux. Plus près du pied de la montagne, on découvre le coteau de Boisy, qui forme de là un très-joli point de vue. A droite, on voit la première chaîne des Alpes, qui dans cette partie n'est séparée du lac que par des collines; et comme cette chaîne est moins élevée que le sommet des Voirons, et que les chaînes qui la suivent ne s'élèvent que par gradations, on plonge de ce côté sur un entassement de montagnes, étonnant pour ceux qui ne sont pas accoutumés à ce genre de spectacle. Entre les Alpes et le lac, on voit la plaine du Chablais, au milieu de laquelle les deux petites montagnes des Alinges, vues en raccourci, paraissent deux pyramides isolées, quoiqu'elles soient allongées suivant la direction du lac.

Comme le sommet des Voirons est très-étroit, on a

en divers endroits la vue des deux côtés ; mais la plus belle situation, je ne dis pas seulement des Voirons, mais peut-être de toutes nos montagnes, est celle d'une petite sommité isolée, qui est à l'extrémité la plus occidentale de la montagne, au midi et au-dessus du chalet de Pralaire. De ce point on découvre à sa droite le lac et toute la plaine qu'il arrose ; à gauche les grandes Alpes ; devant soi la vallée des Bornes, qui s'élève en amphithéâtre : les yeux arrivent à ces grands objets, et en reviennent par des gradations charmantes ; à droite l'œil descend au lac par une pente douce et cultivée, ornée de beaux villages, qui présentent des points de vue rapprochés et champêtres, et à gauche l'œil, attiré d'abord par la grandeur et la majesté des Alpes, vient se reposer de ce grand spectacle dans la jolie vallée de Boëge, sur les beaux villages de Viu, de Fillinge, de Peillonex, qui sont au pied de la montagne, et sur les replis tortueux de la Menoge.

Le Môle.

La montagne du Môle, vue de Genève, se présente comme une pyramide qui s'élève entre l'est et le sud-est [1] : on la voit dans le lointain, par l'intervalle que laissent entre elles les montagnes de Salève et des Voirons. Son pied est à cinq lieues de la ville. A cette dis-

[1] Hauteur du Môle : au-dessus de la mer, 1848 mètres ; au-dessus du lac de Genève, 1482 mètres.

tance, la verdure dont elle est couverte, et les Alpes neigées qui sont derrière elle, la font paraître d'une couleur obscure. Cette couleur jointe à sa forme conique a fait croire à quelques personnes qui ne l'avaient vue que de loin, qu'elle pouvait avoir été un volcan ; mais on n'y trouve pas le moindre vestige de feu. Elle n'a pas même la forme pyramidale qu'on lui attribue ; elle est allongée dans la direction de l'ouest-nord-ouest, à l'est-sud-est ; mais comme de Genève on la voit en raccourci, cette longueur disparaît entièrement. Sa forme, lorsqu'on la regarde en face, paraît si différente de celle qu'elle présente de profil, qu'on a peine à la reconnaître. Quelques personnes curieuses de voir le Môle de près allèrent à Bonneville, capitale du Faucigny, située au pied de cette montagne ; mais elles revinrent sans l'avoir vue, parce que, trompées par sa forme, elles la méconnurent, et prirent pour elle une autre montagne qui est de l'autre côté de l'Arve.

Les pâturages du Môle sont en grande réputation dans le pays : le laitage et surtout le beurre des troupeaux qu'ils nourrissent sont beaucoup plus gras et plus savoureux que ceux des montagnes voisines. Aussi les paysans des environs, qui vont vendre ces denrées à Genève, veulent-ils toujours faire croire qu'elles viennent du Môle. L'excellence des pâturages n'est pourtant pas la seule cause de cette supériorité : le peu d'eau que les vaches boivent doit aussi y contribuer. La source la plus voisine des pâturages en est éloignée presque d'une lieue ; il serait bien pénible de conduire chaque jour les troupeaux à cette distance, et plus pénible encore d'aller leur chercher autant d'eau qu'ils en

pourraient boire. Il faut donc qu'ils s'en passent, et que la rosée qu'ils lèchent le matin leur tienne lieu de boisson : ce n'est que dans les grandes sécheresses qu'on leur en donne d'autre.

La plupart des montagnes de la Suisse appartiennent à de riches propriétaires, ou à des communautés qui les amodient à des entrepreneurs. Ceux-ci réunissent en un seul troupeau jusqu'à deux cents vaches, qu'ils louent çà et là pour l'été seulement, et ils font le beurre et le fromage, comme en manufacture, dans de grands bâtiments destinés à cet usage. Le Môle, au contraire, appartient à des paroisses, dont chaque *communié* [1] a le droit de faire paître ses vaches sur la montagne, et d'y établir un chalet. On ne voit donc point sur le Môle de grands établissements ; mais un nombre de petits troupeaux et de petits chalets.

Ceux de la communauté de la Tour, élevés d'environ cinq cent trente toises au-dessus de notre lac, sont distribués à distances à peu près égales, sur la circonférence d'une très-grande prairie. Cette prairie est fermée d'une bonne clôture, pour que les bestiaux ne puissent pas aller gâter l'herbe. Quand cette herbe a pris tout son accroissement, on la fauche, on la fait sécher, et on l'entasse en grandes meules pyramidales bien serrées. On laisse ces meules sur la place, lors même que les froids de l'automne chassent les troupeaux et leurs gardiens dans des pâturages plus voisins des plaines ; mais enfin quand l'hiver est venu, et que la montagne est

[1] On appelle *communiés* ceux qui ont droit aux biens de terre qui appartiennent en commun aux anciens habitants d'une paroisse.

bien couverte de neige, on choisit un beau jour; toute la jeunesse du village monte à la montagne, renferme ce foin dans de grandes coiffes de filet faites avec des cordes; on leur donne la forme de boules, et on fait rouler ces boules du haut de la montagne en bas, avec une gaieté et un plaisir que l'on rencontre rarement dans les fêtes les plus brillantes.

Les chalets qui bordent ces prairies sont de petites huttes, dont les murs très-peu élevés ne sont pour la plupart que de pierres sèches. Tout le rez-de-chaussée de chacun de ces petits édifices ne forme qu'une seule pièce, dont une moitié sert d'abri au bétail et l'autre à ses gardiens : la crêche, haute de dix-huit pouces, sépare les vaches de leurs maîtres; elles y sont attachées, et ont ainsi leur tête dans la cuisine où se tiennent les bergers. Cette même crèche sert de sofa à la bergère du Môle, qui se trouve ainsi vis-à-vis de son feu, assise entre les têtes de ses vaches; elle les caresse dans ses moments de loisir, passe ses bras par dessus leur cou, et forme des tableaux dignes du pinceau de Téniers. Le feu brûle contre la muraille, une cheminée serait une superfluité dispendieuse; la fumée sort par les joints des murs et du toit. Une potence de bois, tournante, supporte la petite chaudière dans laquelle on fait le fromage, et après qu'on l'en a tiré, on fait de nouveau bouillir une partie du petit lait avec une présure plus forte, qui en sépare une seconde espèce de fromage compacte, que l'on nomme *sérai* ou *sérac*. Le reste du petit lait que l'on a mis en réserve sert à ramollir le sec et grossier pain d'avoine, qui est la principale nourriture du pauvre paysan savoyard.

Un petit réduit, ménagé dans un angle, est la laiterie; et au-dessus des vaches quelques planches mal assemblées supportent un peu de foin qui sert de lit aux maîtres de la maison. Quand je couche sur la montagne, ces bonnes gens m'abandonnent leur petit réduit, trop étroit pour souffrir un partage, et vont dormir chez leurs voisins. Ce sont pour l'ordinaire des femmes qui ont soin des troupeaux du Môle : les hommes restent dans la plaine pour les travaux des foins et des moissons. Quelquefois une mère prend avec elle son fils, ou quelque autre petit garçon de douze à quatorze ans, pour garder les vaches pendant qu'elle fait le fromage et qu'elle vaque aux autres soins de son petit ménage. La vie qu'elles mènent là est extrêmement pénible. D'abord il faut qu'elles aillent chercher sur leur tête, à la distance d'une lieue, toute l'eau dont elles ont besoin ; ensuite il faut qu'elles se hasardent sur les pentes rapides, au-dessus des précipices, où les vaches ne peuvent point se tenir ; que là elles coupent avec des faucilles l'herbe qui y croît, et qui sans cela serait perdue, et qu'enfin elles rapportent cette herbe dans les chalets, pour servir de nourriture aux vaches pendant la nuit. Mais la plus grande de leurs peines est celle que leur causent des coups de vent orageux. Ces coups de vent viennent du couchant, au travers de la vallée des Bornes, en face de laquelle le Môle est situé : ils sont si violents, que s'ils surprennent les vaches à l'improviste, auprès des bords escarpés qui sont au levant de la montagne, ils les renversent et les font rouler dans les précipices aussi aisément que les vents de nos plaines roulent des feuilles sèches. Mais si l'ouragan ne parvient

que par gradations à cette extrême violence, et que ces pauvres animaux aient le temps de se mettre en garde, un instinct naturel leur apprend à tourner la croupe directement au vent, et à se cramponner avec force dans la terre en baissant la tête et en écartant les jambes. Dès qu'elles ont pris cette posture elles n'ont plus rien à craindre du vent, et elles se laisseraient assommer sur la place plutôt que de faire le moindre mouvement avant que l'orage soit entièrement passé. Du reste, comme on craint toujours que l'ouragan ne les surprenne, dès que l'on aperçoit le moindre signe d'orage, on voit sortir de tous les chalets les femmes et les jeunes garçons, qui courent avec une agilité étonnante, même contre les pentes les plus rapides, pour ramener leurs troupeaux dans des abris éloignés des bords escarpés de la montagne. J'ai été moi-même témoin d'un de ces coups de vent; j'étais heureusement rentré dans le chalet, car quand ils sont dans leur plus grande force, ils renversent même les hommes les plus vigoureux : tant qu'il souffla, je crus à chaque instant que le chalet allait être emporté; le toit, quoiqu'il descende presque jusqu'à terre, quoiqu'il soit chargé de grosses pierres, et que le vent dût glisser sur la pente qu'il lui présente, semble à tout moment devoir être enlevé; et en effet, il arrive souvent que ces coups de vent orageux arrachent une des pentes du toit, et la replient sur la pente opposée, de même qu'avec le souffle on tourne le feuillet d'un livre. Quand le vent me parut un peu calmé, je voulus juger par moi-même de la force qui lui restait encore, et malgré les conseils de mes hôtes, je levai une barre qui retenait la porte; mais à l'instant où cette

barre fut ôtée, la porte s'ouvrit avec une telle violence que je fus jeté en arrière à la renverse, et tous les meubles du chalet furent enlevés et accumulés au pied du mur qui est à l'opposite de la porte.

Je ne sais si c'est l'action continuelle dans laquelle vivent les habitants du Môle, ou l'air vif de cette montagne isolée, qui leur donne un langage plus énergique et plus rapide que celui des autres montagnards de la Savoie, et qui entretient chez eux une gaieté et une vivacité charmantes, malgré les rudes travaux auxquels ils sont astreints. On me permettra d'en rapporter un trait, qui prouve en même temps un esprit de réflexion bien rare dans cette classe d'hommes, toujours pressés par la nécessité de pourvoir à leur subsistance. J'avais avec moi un grand chien braque, qui m'accompagnait ordinairement dans les montagnes. Un soir, avant de se coucher sur un tas d'herbes, il se mit à tourner sur lui-même, comme les chiens ont accoutumé de faire en pareil cas. Un berger qui était présent me dit en riant : « Je parie que vous, monsieur, qui connaissez toutes les herbes et les pierres de la montagne, vous ne saurez pas me répondre à une question que je vais vous faire. Pourquoi ce chien tourne-t-il si longtemps avant de se coucher, tandis qu'un homme se couche tout de suite sans tourner sur son lit ? » Je répondis que le chien faisait ce mouvement pour produire un enfoncement dans lequel il se trouvât plus à l'aise. « Point du tout, répondit le berger ; car il pourrait pétrir cette herbe sans tourner ; mais ne voyez-vous pas à son air incertain qu'il ne tourne que parce qu'il hésite sans cesse sur l'endroit où il mettra sa tête ? Il veut la mettre ici, puis là, puis en-

core là, il n'y a point de raison qui le décide ; au lieu qu'un homme qui voit d'abord le chevet sur lequel il doit placer sa tête n'hésite ni ne tourne. » J'avoue que je ne me serais pas attendu à voir sortir de la bouche de ce berger un argument contre la *liberté d'indifférence.*

CHAPITRE II

LA DÔLE. — LE LAC DE JOUX. — SOURCE DE L'ORBE

La Dôle.

Vue des environs de Genève, la Dôle, cette haute sommité du Jura, paraît comme une excressence qui s'élève sur la première ligne de la chaîne [1] ; vue de près, elle semble une vraie montagne élevée de cinq à six cents toises au-dessus de la plus haute ligne. Le sommet domine non-seulement le lac de Genève et ses alentours, mais encore tout le Jura, dont il présenterait l'ensemble, si l'œil pouvait embrasser d'aussi grandes distances. On prétend de plus, qu'au lever du soleil, par un temps parfaitement clair, on peut, du sommet de la Dôle, reconnaître sept différents lacs : le lac de Genève, celui d'Annecy, celui des Rousses, et ceux du Bourget, de Joux, de Morat et de Neuchâtel. Je crois bien effectivement que ces sept lacs sont tous, ou en tout ou en partie, à découvert pour le sommet de la Dôle ; mais je n'ai pourtant pu distinguer que les trois premiers, quoique pour les voir j'aie à diverses reprises affronté le froid qui, même au gros de l'été, règne sur cette sommité, dans le moment où le soleil se lève ;

[1] Hauteur de la Dôle, au-dessus du lac, 1283 ; mètres au-dessus de la mer, 1649 mètres.

j'apercevais bien quelques vapeurs un peu accumulées dans les places où je savais que ces lacs doivent être ; mais je ne voyais pas distinctement leurs eaux. Ce que l'on voit bien clairement, et qui forme un magnifique spectacle du haut de la Dôle, c'est la chaîne des Alpes. On en découvre une étendue de près de cent lieues, car on les voit depuis le Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard. Au centre de cette chaîne s'élève le Mont-Blanc, dont les cimes neigées surpassent toutes les autres cimes, et qui, même à cette distance d'environ vingt-trois lieues, paraissent d'une hauteur étonnante. La courbure de la terre et la perspective concourent à déprimer les montagnes éloignées, et comme elles diminuent réellement de hauteur aux deux extrémités de la chaîne, on voit les hautes sommités des Alpes s'abaisser sensiblement à droite et à gauche du Mont-Blanc, à mesure qu'elles s'éloignent de leur majestueux souverain. Pour jouir de ce spectacle dans tout son éclat, il faudrait le voir comme le hasard me l'offrit un jour. Un nuage épais couvrait le lac, les collines qui le bordent, et même toutes les basses montagnes. Le sommet de la Dôle et les hautes Alpes étaient les seules cimes qui élevassent leurs têtes au-dessus de cet immense voile ; un soleil brillant illuminait toute la surface de ce nuage ; et les Alpes, éclairées par les rayons directs du soleil et par la lumière que ce nuage réverbérait sur elles, paraissaient avec le plus grand éclat, et se voyaient à des distances prodigieuses. Mais cette situation avait quelque chose d'étrange et de terrible : il me semblait que j'étais seul sur un rocher, au milieu d'une mer agitée, à une grande distance d'un continent bordé par un long

récif de rochers inaccessibles. Peu à peu ce nuage s'éleva, m'enveloppa d'abord dans son obscurité ; puis, montant au-dessus de ma tête, il me découvrit tout à coup la superbe vue du lac et de ses bords riants, cultivés, couverts de petites villes et de beaux villages.

On trouve, au sommet de la Dôle, un terre-plain assez étendu, qui forme une belle terrasse couverte d'un tapis de gazon. Cette terrasse est depuis un temps immémorial, aux deux premiers dimanches d'août, le rendez-vous de toute la jeunesse de l'un et l'autre sexe des villages du pays de Vaud, qui sont situés au pied de la Dôle. Les bergers des chalets voisins réservent pour ces deux jours du lait, de la crème, et préparent toutes sortes de mets délicats, qu'ils savent composer avec le simple laitage. On goûte là mille plaisirs variés : les uns jouent à des jeux d'exercice ; d'autres dansent sur le gazon serré et élastique, qui repousse avec force les pieds robustes et pesants de ces bons Helvétiens. D'autres vont se reposer et se rafraîchir sur le bord du rocher, jouir du beau spectacle qu'il présente. L'un montre du doigt le clocher de son village ; il reconnaît les vergers et les prairies qui l'entourent ; et ces objets lui retracent les événements les plus intéressants de sa vie. Un autre, qui a voyagé, nomme toutes les villes du pays ; il indique le passage du mont Cenis, le chemin qui conduit à Rome, cette ville célèbre, même pour ceux qui n'en tirent ni pardons, ni dispenses. Les plus hardis font preuve de courage en marchant sur le bord du précipice situé de ce côté de la montagne. D'autres, moins vains et plus galants, n'emploient leur adresse qu'à ramasser les fleurs qui croissent sur ces rochers escarpés ;

ils cueillent le *leontopodium*, remarquable par le duvet cotonneux qui le recouvre ; le *senecio alpinus*, bordé de grands rayons dorés ; l'œillet des Alpes, qui a l'odeur du lis ; le *satirium nigrum*, qui exhale le parfum de la vanille ; et les échos des montagnes voisines retentissent des éclats de cette joie vive et sans contrainte, compagne fidèle des plaisirs simples et innocents. Mais un jour cette joie fut troublée par un événement funeste : deux jeunes époux, mariés du même jour, étaient venus à cette fête avec toute leur noce ; il voulurent, pour s'entretenir un moment avec plus de liberté, s'approcher du bord de la montagne ; le pied glissa à la jeune mariée, son époux voulut la retenir ; mais elle l'entraîna dans le précipice, et ils terminèrent ensemble leur vie dans son plus beau jour. On montre un rocher rougeâtre, qu'on dit avoir été teint de leur sang.

Pour aller de Genève à la Dôle, le plus court chemin est de passer par Bonmont qui est au pied du Jura, directement au-dessous de cette haute cîme. De là on peut, en trois petites heures, gravir au sommet de la montagne par un sentier très-sûr, mais trop droit pour qu'on puisse le faire commodément à cheval. On y va par une route plus longue, mais plus commode, en passant par Saint-Cergues. Ce village, situé au nord-est de la Dôle, presque au haut du Jura, est abordable même en voiture, par un chemin rapide, mais large et sûr, qui conduit en Bourgogne. De Saint-Cergues on peut aller sur des chevaux du pays, jusqu'au pied du rocher de la Dôle. On peut même, en prenant le rocher par derrière, et en passant par les chalets qui portent le nom de *Pra-Paradis*, se faire conduire en chariot jusqu'à

deux ou trois cents pas de la cime. Quand on part de Genève, il faut consacrer deux jours à cette course; mais en partant des bords du lac, situés vis-à-vis de la Dôle, de Nyon ou de Prangin, par exemple, on peut aisément aller sur la Dôle, et en revenir dans un seul jour.

Le lac de Joux. — Les entonnoirs. — La source de l'Orbe.

Les rivières qui coulent au pied du Jura et dans les vallées renfermées entre ses chaînes, rencontrent en divers endroits des bassins creusés par la nature, qui se remplissent de leurs eaux. Un des plus remarquables est le lac de Joux. Je l'ai vu pour la première fois au mois de juillet de l'année 1779. Il est si près de nous et d'un accès si facile, que, le regardant comme sous ma main, j'avais toujours attendu pour y aller une occasion ou un moment de loisir, qui ne s'était pas encore présenté. Quoique le lac de Joux ne soit qu'à dix ou douze lieues au nord de Genève, on ne peut pas y aller aisément dans un jour, parce qu'il faut faire un détour considérable, et traverser la première et la plus haute ligne du Jura, derrière laquelle il est situé.

Le premier jour nous vînmes dîner à Rolle, jolie ville bâtie sur le bord du lac de Genève. Pour aller de Rolle au Jura, il faut gravir la haute colline, sur le pied de laquelle sont plantés les beaux vignobles qui portent le nom de *la Côte.* Entre le haut de la Côte et le Jura on traverse des fonds un peu marécageux. C'est une obser-

vation très-générale que les chaînes de montagnes d'une longueur et d'une hauteur un peu considérables ont à leur pied des vallées marécageuses, creusées sans doute par les eaux qui en descendent, et qui s'y accumulent.

Après avoir traversé ces prairies, on monte à Gimel. De là jusqu'au plus haut point du passage qui se nomme le *Marchairu*, nous mîmes deux heures trente-cinq minutes. Nous fîmes à pied la plus grande partie de cette montée ; la route, qui est très-belle, traverse de grandes forêts de hêtres et de sapins.

Du haut de ce passage on descend dans la vallée de Joux par un chemin dont la pente est très-bien ménagée. Le premier hameau que l'on rencontre, après une bonne heure de chemin depuis le haut, se nomme le *Brassu*. De là on traverse obliquement le fond de la vallée, et on vient en demi-heure au Sentier, chef-lieu de la paroisse du Chenit.

Le fond de cette vallée est, comme celui de la plupart des vallées du Jura, couvert de prairies, mêlées de quelques champs, et parsemé de villages et d'habitations isolées, dont la propreté et la blancheur indiquent l'aisance de leurs habitants. L'aspect de ces vallées serait plus agréable, si quelques forêts ou quelques vergers en interrompaient un peu la monotonie ; mais elles sont absolument dénuées d'arbres ; on n'en voit qu'à une certaine hauteur, sur les pentes des montagnes qui les bordent. Ici le lac de Joux, dont l'extrémité vient aboutir près du hameau du Sentier, coupe d'une manière très-agréable cette verdure uniforme. Sa largeur, qui est d'une demi-lieue, remplit presque tout le fond de la vallée, et ses eaux claires et azurées, bordées de forêts,

de rochers, et de prairies entremêlées de jolis villages, présentent un coup d'œil très-doux et très-riant. Sa longueur est de deux lieues. Son élévation est de 615 mètres au-dessus du lac de Genève.

La rivière d'Orbe passe à deux cents pas du village du Sentier et va se jeter dans le lac de Joux, après avoir suivi, dans l'espace de quatre lieues, le fond de la même vallée, depuis le lac des Rousses où elle prend sa source.

En allant du Sentier à l'autre extrémité du lac de Joux, on ne peut pas côtoyer les bords de ce lac ; la montagne le serre de trop près ; la route s'en écarte sur la gauche, traverse le grand village du Lieu, un hameau nommé le Séchay, et conduit, en deux petites heures, aux Charbonnières, hameau situé sur le bord du petit lac, ou lac de Brenel. Ce lac, qui n'a guère plus d'une lieue de circonférence, peut être regardé comme une continuation du grand, quoiqu'ils soient presqu'à angle droit l'un de l'autre. Ils ne sont séparés que par une langue de terre, qui est même percée d'un large canal, par lequel les eaux du grand lac se dégorgent dans le petit. Un pont de bois traverse ce canal et conduit au village du Pont, auquel il a donné son nom.

Comme la journée était belle, nous montâmes au sommet de la Dent-de-Vaulion, dont l'élévation est, suivant les observations du baromètre, de 240 toises au-dessus du lac de Joux, et de 557 toises au-dessus du lac de Genève[1].

Entre le Pont et les Charbonnières, on voit sur les bords du petit lac des puits carrés, que les gens du pays

[1] La toise dont parle de Saussure est toujours celle de six pieds.

nomment des *entonnoirs*. Mais ces puits tiennent à une singularité de ces lacs, dont il est temps de parler. J'ai déjà dit que la rivière d'Orbe, qui descend du lac des Rousses, vient se jeter dans le lac de Joux. Ce lac reçoit encore d'autres ruisseaux, dont le plus considérable sort d'un rocher, à un demi-quart de lieue de l'Abbaye ; il a, dit-on, car nous ne l'avons pas vu, dix pieds de largeur, sur deux de profondeur, et une rapidité considérable. De toutes ces eaux qui tombent dans le lac, une partie sans doute se dissipe par l'évaporation ; il en reste cependant une quantité surabondante et très-considérable, qui se verse dans le petit lac par le canal qui l'unit au grand. D'ailleurs, les eaux des pluies qui tombent sur toutes les montagnes dont la vallée est environnée, depuis les Rousses et même plus haut, jusqu'à l'extrémité du petit lac, viennent se rendre dans ce même petit lac. Il n'en sort cependant aucune rivière ; ses extrémités septentrionale et orientale, par lesquelles les eaux devraient naturellement s'échapper, sont barrées par des hauteurs qui s'élèvent fort au-dessus de sa surface. Comment donc peut-il conserver toujours à peu près le même niveau ? La nature y a pourvu, en ménageant aux eaux des issues souterraines, par lesquelles elles s'engouffrent et se perdent. Mais ce n'est point par de larges canaux ou par de grandes bouches béantes que ces eaux descendent dans la terre ; c'est par les intervalles des couches verticales de la pierre calcaire, de laquelle sont composées les montagnes qui entourent ces lacs, et surtout celui de Brenel, du côté du couchant et du nord.

Comme il est de la plus haute importance pour les habitants de cette vallée de maintenir ces écoulement

naturels, sans lesquels leurs terres labourables, et même leurs habitations, seraient bientôt submergées, ils les entretiennent avec le plus grand soin, et même lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils n'absorbent plus les eaux avec assez de force, ils en ouvrent de nouveaux. Il suffit pour cela de creuser des puits de quinze à vingt pieds de profondeur, sur huit à dix de largeur, dans les couches minces et verticales dont les sommités paraissent à fleur de terre, sur les bords du petit lac. L'eau vient se jeter dans ces puits par des canaux destinés à l'y conduire, et là elle se perd en s'infiltrant dans les interstices des couches. Ce sont donc des puits que l'on nomme des *entonnoirs*. On les vide et on les nettoie lorsqu'ils se remplissent de vase.

On croit dans le pays, et avec bien de la raison, que ce sont les eaux absorbées par tous ces entonnoirs que l'on voit sortir de terre et former la source de l'Orbe, à trois quarts de lieue au-dessous de l'extrémité septentrionale du petit lac. Nous allâmes voir cette source en revenant de visiter près des moulins de Bon-Port le principal de ces entonnoirs, et nous la trouvâmes bien digne de la curiosité des voyageurs.

Un rocher demi-circulaire, élevé au moins de deux cents pieds, composé de grandes assises horizontales, taillées à pic et entrecoupées par des lignes de sapins, qui croissent sur les corniches que forment leurs parties saillantes, ferme du côté du couchant la vallée de Vallorbe. Des montagnes plus élevées encore et couvertes de forêts forment autour de ce rocher une enceinte qui ne s'ouvre que pour le cours de l'Orbe, dont la source est au pied de ce même rocher. Ses eaux,

d'une limpidité parfaite, coulent d'abord avec une tranquillité majestueuse sur un lit tapissé d'une belle mousse verte ; mais bientôt, entraîné par une pente rapide, le fil du courant se brise en écume contre des rochers qui occupent le milieu de son lit, tandis que les bords moins agités, coulant toujours sur un fond vert, font ressortir la blancheur du milieu de la rivière : et ainsi elle se dérobe à la vue, en suivant le cours d'une vallée profonde, couverte de sapins dont la noirceur est rendue plus frappante par la brillante verdure des hêtres qui croissent au milieu d'eux.

On comprend, en voyant cette source, comment les poëtes ont pu déifier les fontaines ou en faire le séjour de leurs divinités. La pureté de ses eaux, les beaux ombrages qui l'entourent, les rochers escarpés et les épaisses forêts qui en défendent l'approche ; ce mélange de beautés tout à la fois douces et imposantes cause un saisissement difficile à exprimer, et semble annoncer la secrète présence d'un Être supérieur à l'humanité. Ah ! si Pétrarque avait vu cette source, et qu'il y eût trouvé sa Laure, combien ne l'aurait-il pas préférée à celle de Vaucluse, plus abondante peut-être et plus rapide, mais dont les rochers stériles n'ont ni la grandeur ni la riche parure qui embellit la nôtre !

J'ai dit que l'on regarde généralement cette source comme le rendez-vous des eaux absorbées par les entonnoirs du lac de Joux ; cette opinion doit être même fort ancienne, puisqu'en lui donnant le nom d'Orbe on a paru la reconnaître pour être la même qui, du lac des Rousses, vient tomber dans le lac de Joux ; on ne pouvait cependant avoir là-dessus que des

conjectures, jusqu'à ce qu'en 1776 un évènement singulier en donna la démonstration. Comme dans les années précédentes les lacs s'étaient élevés plus haut qu'il ne convient aux habitants de la vallée de Joux, ils résolurent de réparer et de nettoyer tous les entonnoirs du lac de Brenel. Dans l'espérance de les mettre à sec, ils fermèrent par de fortes digues le canal par lequel le grand lac se dégorge dans le petit ; mais lorsque les eaux se furent élevées à un certain point d'un côté, et abaissées proportionnellement de l'autre, la pression de l'eau devint si grande, qu'elle fit tout à coup rompre la digue ; cette chute donna aux eaux une agitation extrême ; elles se troublèrent de fond en comble, et bientôt après, l'Orbe, qui jusqu'alors avait toujours été parfaitement claire, parut trouble à sa source, et prouva ainsi que ses eaux étaient les mêmes que celle du petit lac.

La pêche est un des moyens de subsistance des habitants de cette vallée. Ils sont très-actifs et très-industrieux, et ils ont besoin de l'être ; car quoiqu'ils aient des bois, des pâturages, et même quelques terres arables, qui produisent de l'orge et de l'avoine, cependant leur population est si considérable, que les productions du pays sont fort au-dessous de ce qu'il faudrait pour les nourrir ; mais ils exercent des arts mécaniques, l'horlogerie, la serrurerie ; ils scient des planches, font des bardeaux, et charrient ces bois dans les vallées inférieures, et jusque dans les plaines.

Malgré leur industrie et leur goût pour les arts, on vante, ou du moins on vantait beaucoup autrefois la pureté et la simplicité de leurs mœurs. Ils formaient un

peuple à part, se mariaient toujours entre eux; et il est de fait que quoiqu'il y ait dans cette vallée trois grandes paroisses, le Chenit, le Lieu et l'Abbaye, il n'y a presque que trois familles, les Rochat, les Raymond et les Chaillet. Mais le fréquent abord des étrangers qui vont visiter leurs lacs, les voyages qu'il font eux-mêmes plus fréquemment qu'autrefois hors de leur pays, les ramènent peu à peu à la commune mesure. Un goût qui les distingue encore, surtout dans la paroisse de l'Abbaye, dont le Pont forme le principal village, est celui de la musique sacrée. Ils s'y exercent dès leur bas âge, et ne laissent chanter à haute voix dans leurs églises que ceux qui ont une belle voix et qui savent en faire usage. Ainsi le chant des psaumes, qui dans les églises réformées, des villages surtout, ressemble à peine à de la musique, forme chez eux de vrais concerts.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE AUTOUR DU MONT-BLANC

Le Mont-Blanc est une des montagnes de l'Europe dont la connaissance paraîtrait devoir répandre le plus de jour sur la théorie de la terre [1]. Cet énorme rocher de granit, situé au centre des Alpes, lié avec des montagnes de différentes hauteurs et de différents genres, semble être la clef d'un grand système; et quoique l'on doive se garder de tirer des inductions générales d'un objet unique, on a cependant de la peine à s'empêcher de croire que, si l'on connaissait à fond la nature, la

[1] Lorsque de Saussure publiait cette partie de ses voyages, c'est à-dire en 1780, personne n'était encore parvenu au sommet du Mont-Blanc; c'est seulement en 1785 qu'il fit, mais sans succès, une première tentative d'ascension; l'année suivante le docteur Paccard avec Jacques Balmat, qui avait découvert une nouvelle route, atteignit le sommet. En 1787 de Saussure fit une seconde tentative et réussit.

structure et toutes les déterminations de cette mère montagne et de ses appendices, on aurait fait un grand pas vers la connaissance des autres, et que l'on aurait du moins bien des données pour la solution du grand problème de leur formation.

Malheureusement elle est d'un accès très-difficile : malgré l'étendue de sa base, ses approches sont défendues de presque tous les côtés. Au sud, au sud-est et au sud-ouest, des rochers taillés à pic, à la hauteur de plusieurs milliers de pieds ; au nord, au nord-est et au nord-ouest, des murs de glace, qui menacent d'écraser ceux qui les approchent, ou des neiges perfides qui voilent des abîmes, ont jusqu'à ce jour arrêté non-seulement les naturalistes, mais les chasseurs de chamois, même les plus hardis, encouragés par l'appât d'une forte récompense.

Mais si l'on ne peut pas atteindre à sa cime, on peut du moins sonder ses flancs qui sont accessibles de divers côtés. De plus, deux hautes montagnes, situées vis-à-vis d'elle, l'une au nord et l'autre au midi, semblent être des gradins destinés à l'observateur, qui de leur sommet peut saisir tout l'ensemble de cet énorme colosse. Et les membres de ce grand corps sont eux-mêmes si grands, leurs traits sont si bien prononcés, qu'en l'observant sous ses différentes faces, surtout au midi, où il n'est pas masqué par des glaces, on peut se former une idée très-juste de sa forme et même de sa nature. D'ailleurs, les montagnes qui sont liées avec le Mont-Blanc, et situées sur le prolongement des plans de ses couches, composées des mêmes genres de pierres, et d'une même structure, confirment les observa-

tions que l'on a faites sur lui, et sont d'ailleurs intéressantes par elles-mêmes, puisqu'elles forment les anneaux de la chaîne centrale des plus hautes Alpes. Les glaciers de Chamouni, dont l'intéressant spectacle excite et satisfait toujours la curiosité de tant de voyageurs, sont situés au pied du Mont-Blanc ; le glacier du Buet, devenu célèbre par la relation et les expériences de M. Deluc, n'en est pas éloigné.

Tous ces objets réunis m'ont donné pour cette partie des Alpes une prédilection qui m'a engagé à l'étudier avec le plus grand soin ; j'y ai consacré bien du temps et de grands travaux. J'ai fait dans la seule vallée de Chamouni, située au centre de toutes ces montagnes, huit différents voyages ; en 1760, 1761, 1764, 1767, 1770, deux en 1776, et le dernier en 1778. J'ai fait trois fois le tour du Mont-Blanc par l'Allée-Blanche : la première en 1767 avec quelques amis ; la seconde seul en 1774, dans l'intention de l'écrire et de le publier dès mon retour ; mais quand je vins à le rédiger, je trouvai encore bien des vides et des doutes.

C'est pour remplir ces vides et lever ces doutes que je fis ce voyage pour la troisième fois, l'année 1778, avec deux amis, MM. J. Trembley et A. Pictet, qui voulurent bien en partager avec moi les travaux. Dans ce dernier voyage, j'ai recommencé toutes mes observations sur la nature et sur la structure de ces montagnes, comme si elles eussent été nouvelles pour moi ; j'ai ramassé des échantillons de tous les rochers intéressants, et à mon tour je les ai examinés et éprouvés de nouveau. Si donc j'ai commis des erreurs, comme cela n'est encore que trop possible, du moins n'aurai-je

pas à me reprocher trop de précipitation dans mes observations, ou trop d'empressement à les publier [1].

[1] Quoique les pages que l'on vient de lire se rapportent à des observations que leur nature toute scientifique exclut de notre plan, nous n'avons pas voulu les sacrifier, parce qu'elles montrent avec quelle ardeur et en même temps quelle conscience de Saussure procédait à l'étude si difficile des montagnes et de leur formation.

CHAPITRE I

DE GENÈVE A CLUSE

La distance de Genève au Prieuré, chef-lieu de la vallée de Chamouni, est de dix-huit petites lieues : on pourrait faire cette route en un jour, mais on en met ordinairement un et demi. Le premier jour on va coucher à Sallenche, qui est à onze ou douze lieues de Genève. Le chemin qui conduit à cette petite ville est très-beau, et partout praticable en voiture.

A demi-lieue de Genève, on traverse le village de Chêne, un des plus grands de ceux qui appartiennent à la république, et à l'extrémité duquel coule un ruisseau qui borde de ce côté son petit territoire. Là, le voyageur qui fait le tour du Mont-Blanc entre en Savoie, pour n'en sortir qu'au grand Saint-Bernard. Sur cette route l'aspect des montagnes change à chaque pas. Le mont Salève, que l'on a presqu'en face en partant de Genève, se présente de profil à une lieue et demie de la ville : on le voit alors en raccourci, ses escarpements font sous ce point de vue un effet très-singulier, surtout quand cette face est éclairée par le soleil. En continuant d'avancer, on voit les derrières de cette même montagne et leur pente douce et boisée. On découvre un monticule en pain de sucre, sur lequel est bâti le château de Mournex, et un peu au delà le co-

teau et le château d'Ésery. La montagne des Voirons, située plus à la gauche et plus loin que celle de Salève, présente des changements à peu près semblables.

Demi-heure avant d'arriver à Contamine, on traverse une large et profonde ravine, creusée par un torrent nommé *la Menoge,* qui a sa source au pied des Voirons. Quand on a remonté cette ravine, on se trouve dans une plaine, et à trois quarts de lieue de là on passe au village de Nangy. On vient ensuite au village de Contamine, qui se prolonge entre l'Arve et une colline appuyée contre le pied du Môle. Cette colline est en pente douce de toutes parts, excepté du côté de l'Arve où elle est taillée à pic ; elle est toute de sable et de cailloux roulés. Je ne saurais quitter Contamine sans rapporter une belle réponse d'une paysanne de ce village. Je fis en 1761 mon second voyage aux glaciers de Chamouni, à pied, avec quelques-uns de mes amis. Comme le soleil était très-ardent, nous entrâmes dans un verger, pour nous y reposer à l'ombre. Des poires bien mûres, que la soif et la chaleur rendaient très-séduisantes, nous tentèrent, et nous commencions à en cueillir, quand la maîtresse du verger parut et s'avança vers nous. Sur-le-champ un de nous alla au-devant d'elle, et lui dit de ne pas s'inquiéter, que nous lui paierions ses poires. « Mangez-les seulement, » dit-elle, « ce n'est pas pour cela que je viens : *Celui qui a fait ces fruits ne les a pas faits pour un seul.* » Quel contraste entre cette façon de penser et l'égoïsme des habitants des grandes villes !

Le chemin de Contamine à Bonneville passe entre l'Arve et les rochers escarpés des bases du Môle. Cette

route en terrasse au-dessus de la rivière présente des points de vue très-agréables. Les yeux se portent naturellement sur l'Arve, qui serpente et se divise entre des îles couvertes de taillis ; on les relève ensuite sur la vallée des Bornes, dont la pente inclinée vers la rivière se termine par une haute colline couverte de forêts. La première chaîne des Alpes borde cette forêt au sud-est, et on commence à la voir d'assez près pour en détailler les parties.

Un peu au delà de Contamine, on passe sous les ruines du château de Faucigny, bâti sur le sommet d'un de ces rochers escarpés qui font partie de la base du Môle. Plus loin et vis-à-vis de Bonneville, ces mêmes escarpements présentent une grande échancrure, qui paraît être le vide qu'a laissé une montagne qui s'est anciennement écroulée ; ses débris sont encore entassés au-dessous de l'échancrure. Il paraît même qu'elle était plus élevée que ses voisines ; j'en juge par leurs couches qui montent à droite et à gauche, contre le vide qu'elle a laissé.

Bonneville, capitale du Faucigny, est située dans une jolie plaine au bord de l'Arve ; elle n'a de remarquable que sa forme triangulaire, et une place qui remplit l'aire du triangle. Elle est élevée de trente-neuf toises au-dessus du lac de Genève. On compte de Genève à Bonneville cinq lieues, que nous fîmes en trois heures et trois quarts. Nous nous y arrêtâmes quelques moments pour faire rafraîchir nos chevaux.

Vis-à-vis de Bonneville, de l'autre côté de l'Arve, et à l'opposite du Môle, s'élève une haute montagne calcaire, qui se nomme le *Brezon*. J'ai gravi deux ou trois

fois jusqu'à son sommet[1]. Ses rochers les plus élevés sont taillés, du côté de Bonneville, absolument à pic, à une très-grande hauteur, et forment un précipice effroyable. Pour le contempler sans péril, je me couchai tout à plat sur le rocher, et je m'avançai jusqu'à ce que ma tête débordât le précipice. C'est ainsi que l'on peut s'accoutumer à voir, sans crainte et sans tournoiement de tête, les abîmes les plus profonds.

En sortant de Bonneville, on traverse l'Arve sur un pont de pierre, long et étroit, et l'on entre dans une vallée qui a tous les caractères des grandes vallées des Alpes. Son entrée est flanquée de deux hautes montagnes, le Môle au nord, et le Brezon au midi, qui semblent être deux forteresses destinées à la défendre. Le fond de cette vallée, parfaitement horizontal, abreuvé des eaux de l'Arve et des ruisseaux qui s'y jettent, est couvert de prairies marécageuses, d'aunes, de saules et de peupliers. Sa direction est à peu près à l'est; sa longueur, de Bonneville à Cluse, est d'environ trois lieues; sa largeur, à l'entrée, est à peine de demi-lieue, mais elle s'élargit ensuite, pour se resserrer en s'approchant de Cluse, où elle se ferme presque entièrement. Partout où la terre est ouverte, on voit que le fond est du sable disposé par lits horizontaux, qui alternent quelquefois avec des lits de gravier et de cailloux roulés. La nature de ce terrain et le nivellement parfait de la surface de la vallée démontrent que ce fond a été formé par l'accumulation des dépôts de l'Arve, et que cette rivière, ou le courant qui occupait anciennement

[1] Hauteur du Brezon : au-dessus du lac, 1472 mètres; au-dessus de la mer, 1838. — *Itinéraire Pictet.*

sa place, a été beaucoup plus haute qu'elle n'est aujourd'hui, puisqu'elle a dû remplir la totalité de la vallée, dont elle n'occupe aujourd'hui qu'une très-petite partie.

La route que l'on suit en allant à Cluse est très-belle ; c'est pendant l'espace d'une grande lieue une chaussée rectiligne et horizontale ; mais ensuite l'Arve, en s'approchant des montagnes de la droite, force la route à passer sur les débris accumulés au pied de ces montagnes. Cette partie de la route n'est pas la moins agréable ; elle est ombragée par de beaux noyers et d'autres grands arbres, et elle passe dans un hameau caché sous ces arbres et entouré des plus belles prairies. Comme on domine la vallée, on jouit de son aspect ; on voit le Giffre, torrent qui sort de la vallée de Taninge, passer à l'est au-dessous du Môle, et venir joindre ses eaux à celles de l'Arve. On fait environ trois quarts de lieue sur le pied de cette montagne, et on redescend ensuite dans la vallée horizontale. On traverse le grand village de Siongy, où les chartreux du Reposoir, qui en sont seigneurs, ont une maison facile à reconnaître parce qu'elle est la meilleure du village.

La demi-lieue qu'il reste à faire pour aller de Siongy à Cluse est aussi très-agréable ; on traverse une petite plaine bien cultivée et bordée de grands arbres ; cette vallée, comme celle de Taninge, produit les plus beaux chênes du pays. Sur la gauche de cette petite plaine, un château antique, bâti sur le sommet d'un rocher isolé, dont la base est couverte d'arbres, forme un paysage charmant et très-pittoresque. Enfin on entre à Cluse, après avoir traversé l'Arve sur un pont de pierre d'une seule arche.

Cette petite ville, élevée de soixante-trois toises au-dessus de notre lac, n'a guère qu'une rue, qui se rétrécit en montant contre le cours de l'Arve, parce qu'elle est serrée entre la rivière et la montagne. Elle est plus large vers le bas, et là on voit comme à Genève, le long des maisons, des dômes ou des arcades en bois, soutenues par des piliers fort élevés, qui choquent l'œil de l'architecte, mais qui sont commodes pour leurs piétons et pour les marchands dont les boutiques sont bâties à l'abri de ces arcades.[1]

[1] Un incendie a détruit il y a quelques années la presque totalité de Cluse.

CHAPITRE II.

DE CLUSE A SALLENCHE.

La vallée que l'on suit en allant de Cluse à Sallenche se dirige vers le sud et coupe presqu'à angle droit celle de Bonneville à Cluse. Elle est beaucoup plus étroite, et bordée par des montagnes plus élevées. Ces deux circonstances réunies la rendent très-singulière et très-pittoresque.

Comme cette vallée est tortueuse, que souvent les rochers qui la bordent sont taillés à pic à une grande hauteur, et surplombent même quelquefois sur la route, le voyageur étonné n'avance qu'avec une espèce de crainte, et il doute s'il lui sera possible de trouver une issue au travers de ces rochers. L'Arve, qui dans quelques endroits paraît avoir à peine assez de place pour elle seule, semble aussi vouloir lui disputer le chemin ; elle vient se jeter impétueusement contre lui, comme pour l'empêcher de remonter à sa source.

Mais cette vallée n'offre pas seulement des tableaux du genre terrible ; on en voit d'infiniment doux et agréables, de belles fontaines, des cascades, de petits réduits, situés ou au pied de quelque roc escarpé, ou au bord de la rivière, tapissés d'une belle verdure et ombragés par de beaux arbres. Les montagnes seules suffiraient pour intéresser le voyageur par les aspects variés qu'elles lui

présentent ; ici nues et escarpées, là couvertes de forêts ; ici terminées par des sommités prolongées horizontalement, là couronnées par des pyramides d'une hauteur étonnante ; à chaque pas c'est un nouveau tableau.

A une petite lieue de Cluse, on passe au-dessous d'une caverne, située dans la montagne, à gauche de la grande route ; elle mérite de nous arrêter quelques moments. On voit du chemin son ouverture, qui ressemble à la bouche d'un four, et qui est située au milieu des escarpements des couches horizontales d'une montagne calcaire. Le village qui est au pied de cette caverne a reçu d'elle le nom de *Barme* ou de *Balme*. Je la visitai pour la première fois le 26 juin 1764 ; je ne crois pas qu'aucun observateur l'eût vue avant moi ; je n'en eus même connaissance que par un hasard assez singulier. Un berger qui me servait de guide dans une course que je faisais sur le mont Vergi, voulait me prouver qu'il y avait eu anciennement des fées qui étaient souveraines de tout ce pays ; et comme je refusais de me rendre à ses raisons, il finit par me dire : « Que répondrez-vous si je vous fais voir de leurs ouvrages, des choses que des puissances surnaturelles peuvent seules avoir exécutées ? » Je fus curieux, comme on peut le croire, de savoir ce que c'était que ces ouvrages.

« Premièrement, » dit-il, « je vous mènerai dans un endroit où elles se sont amusées à tailler toutes les pierres en forme d'escargots, de serpents et de toutes sortes d'animaux extraordinaires. » Je compris qu'il voulait parler de pétrification, et comme je n'en connaissais point dans ces environs, je fus charmé que notre dispute sur les fées nous eût amenés là. Effectivement, après

que nous eûmes achevé notre course, il me conduisit à un rocher tout près de Cluse, sur la route de cette ville à Saint-Sigismond : je trouvai sur ce rocher de grandes cornes d'Ammon, c'est ce qu'il appelait des serpents roulés sur eux-mêmes ; des turbinites, qui étaient ses limaçons, et un fossile plus rare, au moins pour notre pays, des fragments de grandes orthocératites, dont les articulations ramifiées ressemblent à des herborisations.

Mais ces pierres taillées n'étaient pas, suivant mon guide, l'unique ouvrage des fées ; elles avaient creusé dans le roc une caverne immense avec des chambres, des colonnes, etc. Je voulus aussi voir cette caverne, mais mon homme n'y avait pas été ; il fallut chercher un autre guide. Je pris des informations dans la ville de Cluse, dont cette grotte ne devait pas être éloignée. On m'indiqua un homme, le seul survivant de douze habitants de cette ville qui avaient fait anciennement dans cette caverne une tentative dont on avait beaucoup parlé. J'allai voir cet homme ; il était trop âgé pour me servir de guide, mais il me fit l'histoire de son expédition.

Il me dit que cette grotte était depuis longtemps connue dans le pays ; que la porte, située au milieu d'un rocher escarpé, était d'un accès difficile, mais que dès qu'on y était parvenu, on entrait sans aucune difficulté dans une grande galerie qui pénétrait dans la montagne à une très-grande profondeur ; que cette galerie se divisait en d'autres, et qu'on pouvait les parcourir toutes sans danger ; que seulement il fallait se garder d'un trou ou d'un puits, profond de plus de six cents pieds, dont l'ouverture se trouvait au milieu du sol de

la plus grande de ces galeries. Il ajouta que c'était dans ce puits qu'il était descendu, lui sixième, pour y chercher un trésor qui devait s'y trouver suivant une ancienne tradition, confirmée par le bruit que rendaient les pierres qu'on y jetait; car ces pierres, après avoir souvent frappé à droite et à gauche les parois tortueuses du puits, tombaient enfin sur quelque chose qui rendait le son d'un monceau d'or ou d'argent monnayé; que déjà avant eux diverses personnes avaient tenté de s'y faire dévaler avec des cordes; mais que dès qu'elles étaient à une certaine profondeur, un bouc noir s'élevait du fond de l'abîme, leur mordait les jambes et les contraignait à se faire bien vite remonter; que pour écarter cet infernal gardien du trésor, douze bourgeois de Cluse s'associèrent, firent provision de reliques et de cierges bénits, mirent un arbre en travers sur l'orifice du puits, et six d'entre eux, soutenus par des cordes et dévalés par les six autres, descendirent avec ces saintes armes sans accident au fond du puits; mais ils n'y trouvèrent que des cailloux brisés, qui rendaient ce bruit trompeur, deux bracelets de cuivre et quelques ossements de chamois; que cependant à force de chercher ils avaient aperçu au fond du puits un trou ou un passage très-étroit, par lequel ils avaient pénétré dans une espèce de salon spacieux, dont une moitié était sous l'eau et le reste à sec, mais sans apercevoir la moindre trace de trésor; en sorte qu'ils étaient revenus bien confus, et avaient eu à leur retour la mortification d'essuyer les huées de toute la ville qui était allé à leur rencontre. Je lui demandai si cette salle profonde lui avait paru faite de main d'homme; il me répondit qu'il le croyait

ainsi, qu'ils avaient même vu un instrument de musique, semblable à un violon, sculpté en relief sur le roc qui formait un des murs de cette salle, et même des couleurs passées par-dessus la sculpture.

Ce bon vieillard me fit tout ce récit avec tant de simplicité et une si grande apparence de bonne foi, que j'aurais de la peine à le révoquer en doute. Il ne me dissuada point de visiter la caverne, mais il s'opposa fortement au désir que j'avais de me faire caler dans le puits; il me dit que c'était une entreprise très-périlleuse, parce que la corde, frottant contre les parois tortueuses du puits, se limait et risquait de se rompre, et qu'eux n'avaient échappé à ce danger qu'en employant de très-gros cordages qu'ils avaient fait faire exprès, et dont je ne trouverais point à Cluse. Je fus fâché d'être obligé de renoncer à la vue de cette salle et de ce violon, mais je me rendis au conseil du vieillard, qui était pour moi une seconde sybille. A défaut de flambeaux, jefis provision de cierges, et j'allai au village de Balme chercher un guide que le vieillard m'avait lui-même indiqué.

J'eus effectivement quelque peine à gagner l'entrée de la caverne, située au milieu d'un roc escarpé, dont la hauteur, car j'y portai le baromètre, est d'environ sept cents pieds au-dessus de l'Arve. Cette entrée est une voûte demi-circulaire, assez régulière, d'environ dix pieds d'élévation sur vingt de largeur. Dès que j'eus observé le baromètre et le thermomètre, et que nos cierges furent allumés, nous nous enfonçâmes dans la caverne. Le fond en est presque horizontal, et le peu de pente qu'il a se dirige vers l'intérieur de la montagne.

La hauteur, la largeur, et en général la forme des parois de la caverne, varient beaucoup ; ici c'est une large et belle galerie ; là c'est un passage si étroit que l'on ne peut y pénétrer qu'en se courbant beaucoup ; plus loin ce sont des salles spacieuses avec des voûtes gothiques très-exhaussées. On y trouve des stalactites et des stalagmites assez grandes et assez belles, quoiqu'à cet égard cette caverne n'approche pas des grottes d'Orselles en Franche-Comté, ni du Pool's-Hole en Derbyshire.

Mais une particularité que j'ai remarquée dans la nôtre, et que je n'ai point vue, du moins aussi distinctement, dans celles que je viens de nommer, c'est une cristallisation spathique, qui se forme à la surface des eaux stagnantes, qui reposent en divers endroits sur le plancher de la caverne. J'étais étonné d'entendre quelquefois le fond résonner sous nos pieds, comme si nous eussions marché sous une voûte mince et sonore ; mais en examinant le sol avec attention, je vis que c'était une matière cristallisée, semblable à celle qui tapisse les murs de la grotte ; je reconnus que je marchais sur un faux fond soutenu en l'air, à une distance assez grande du sol de la galerie, mais je ne pouvais pas comprendre comment s'était formée cette croûte ainsi suspendue, lorsqu'en observant des eaux stagnantes au fond de la caverne je vis qu'il se formait à leur surface une croûte cristalline, d'abord semblable à une poussière incohérente, mais qui peu à peu prenait de l'épaisseur et de la consistance, au point que j'avais peine à la rompre à grands coups de marteau partout où elle avait un ou deux pouces d'épaisseur. Je compris alors que si ces

eaux venaient à s'écouler, cette croute, soutenue par les bords, formerait un faux fond, semblable à celui qui avait résonné sous nos pieds. Ces eaux chargées de principes spathiques sont parfaitement limpides ; en les goûtant j'y démêlai à la vérité une fadeur terreuse, mais bien moins sensible que dans une infinité d'eaux de puits et même de fontaines dont on boit journellement.

Des eaux semblables qui suintent le long des parois de la caverne, ont formé des cristallisations d'une épaisseur considérable. Ces faux albâtres sont dans quelques endroits d'une blancheur éblouissante, et les lames brillantes dont ils sont composés, réfléchissant de toutes parts la lumière de nos cierges, peuvent dans une description poétique donner l'idée de murs incrustés de diamants. Au reste, je vis le puits dont m'avait parlé le bon vieillard de Cluse : il est à trois cent quarante pas de l'entrée ; je n'avais point de corde pour sonder sa profondeur, et je ne pouvais pas en juger par le temps que les pierres mettent à y descendre, parce que, comme elles frappent à plusieurs reprises les parois du puits, leur vitesse est par là ralentie ; mais je jugeai bien qu'il était très-profond, et j'entendis aussi à la fin de leur chute ce roulement sur des cailloutages que l'on avait pris pour le bruit d'un monceau d'or. Il faut voir dans l'ouvrage de M. Bourrit l'effet prodigieux d'une grenade qu'il fit éclater dans le fond de ce puits.

L'ouverture est un peu plus loin que la moitié de la distance à laquelle on peut parvenir vers le fond de la caverne : je comptai six cent quarante pas depuis l'entrée jusqu'au fond. La galerie ne se ferme pas tout

à fait, mais elle se rétrécit tellement, qu'enfin on ne peut plus y passer ; on dit, et cela est bien probable, que ce sont les incrustations qui, en rétrécissant le passage, empêchent de pénétrer plus avant. Mais que cette galerie se prolonge jusqu'à la distance de deux lieues, comme le prétendent les gens du pays, c'est ce que j'ai de la peine à croire.

En revenant, nous visitâmes deux branches de la galerie, l'une à droite et l'autre à gauche ; elles viennent l'une et l'autre aboutir à des ouvertures demi-circulaires, situées sur des escarpements inaccessibles.

Je n'ai rien vu dans l'intérieur de cette grotte qui pût faire soupçonner qu'elle ait été creusée de main d'homme. Son irrégularité, l'absence de toute production minérale qui eût pu exciter à d'aussi grands travaux, me font pencher à croire qu'elle est l'ouvrage de la nature, vraisemblablement celui des eaux ; leurs vestiges ne sont cependant pas aussi évidents qu'aux grottes d'Orselles, où l'on voit les bancs de rochers qui forment les parois de la grotte creusés et rongés comme les bords d'un fleuve.

A un grand quart d'heure au-delà du pied de la caverne, on rencontre des sources d'une eau parfaitement claire et de la plus grande fraîcheur, qu'on voit sortir de terre avec tant de force et d'abondance, qu'elles forment sur-le-champ une petite rivière qui va se jeter dans l'Arve. Ces sources sont, à ce que je crois, l'écoulement d'un lac très-élevé, qui se nomme le *lac de Flaine*. Je vis ce lac en 1764. Après avoir observé la caverne, je tournai le rocher dans lequel est son ouverture ; j'allai passer par les villages d'Arbène, Arache,

Pernan, et par la mine de charbon qui est à une demi-lieue de ce dernier village. Je couchai dans un hameau écarté, qui se nomme *Colonne*, et le lendemain matin j'allai visiter le lac qui est à une lieue et un quart de ce dernier village, et dans une situation très-singulière.

Il fait partie d'une plaine, de forme exactement ovale, d'un quart de lieue de longueur, sur une largeur trois fois plus petite. Cette plaine, quoique fort élevée, est située au fond d'un entonnoir formé par de hautes montagnes, dont les aspects sont très-variés. Une belle verdure tapisse le fond de la plaine, un petit bois occupe une de ses extrémités; de ce bois sort un ruisseau qui la traverse en serpentant, et va former à l'autre extrémité un petit lac de forme demi-circulaire. Une ou deux habitations sont adossées au pied de la plus haute montagne, à égale distance du lac et de la forêt, et vis-à-vis d'elle un petit troupeau paît dans la prairie sur les bords du ruisseau. Si les fées ont jamais régné sur ces montagnes, sans doute l'une d'entre elles, qui avait quelque pente à une douce mélancolie, s'était formé cette romanesque retraite.

Je crois donc que les belles sources que l'on voit sortir de terre sur la route de Sallenche sont l'écoulement des eaux du lac de Flaine ; car elles sont au-dessous de ce lac; et comme ses eaux n'ont aucune issue visible, il faut nécessairement qu'elles en aient une par-dessous terre.

Dans cette même course, j'allai à l'est du lac de Flaine, sur une montagne qui se nomme *Haut de Veron*, ou la *Croix de fer*, parce qu'on y voit effectivement une croix de ce métal, portée là pour l'accomplissement

d'un vœu. Cette sommité, élevée de neuf cent quatre-vingt-quatre toises au-dessus de notre lac, et par conséquent de onze cent soixante-douze au-dessus de la mer, est remarquable en ce que l'on y voit des fragments d'huîtres pétrifiées, coquillages que l'on a bien rarement trouvés à une aussi grande élévation. De la Croix-de Fer, je redescendis à Cluse par Saint-Sigismond, en suivant des cimes élevées qu'on appelle les *sommets des Frêtes*. J'étais placé dans le prolongement de la vallée de l'Arve, en sorte que j'avais sous mes yeux tout le cours de cette rivière depuis Cluse jusqu'à Salève. Le soleil, sur la fin de sa course, passait derrière des vapeurs colorées, et éclairait l'Arve de manière qu'elle paraissait entièrement enflammée. Cette rivière de feu, serpentant à perte de vue au milieu de ces hautes montagnes et dans le fond de ces belles vallées, présentait le spectacle le plus beau et le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer.

A un petit quart de lieue de ces belles sources qui nous ont si fort détournés de notre chemin, la grande route passe au travers du beau village de Maglan. Les habitants de ce village sont presque tous à leur aise; ils vont en Allemagne, y font avec beaucoup d'économie un commerce d'abord très-petit, mais qui s'augmente par degrés, et reviennent au pays avec de petites fortunes.

Un peu au-delà de ce village, les guides qui conduisent les étrangers aux glaciers leur font tirer des grenades pour entendre les échos, qui sont ici d'une beauté remarquable. On entend le même coup se répéter un très-grand nombre de fois; après quoi les rochers,

propageant et répétant toujours le même son, produisent un long retentissement, semblable en grand à celui que rend un clavecin quand on le heurte avec force.

A une petite lieue de Maglan, et à la moitié de cette distance de Saint-Martin, une jolie cascade, formée par un ruisseau nommé le *Nant d'Arpenaz*, présente un spectacle aussi nouveau qu'agréable pour ceux que de fréquents voyages dans les montagnes n'ont pas accoutumés à ce genre de plaisir.

Saint-Martin est un village assez pauvre, au bord de l'Arve, vis-à-vis de la ville de Sallenche, qui est à un quart de lieue de là, de l'autre côté de l'Arve, que l'on traversait autrefois sur un beau pont d'une seule arche en marbre noir, que l'inondation de 1778 a renversé.

Sallenche est une petite ville assez peuplée pour son étendue, mais mal bâtie. On compte quatre petites lieues de Cluse à Sallenche; nous les fîmes en deux heures et un quart. La ville est traversée par une petite rivière dont elle porte le nom.

Je loge ordinairement à Sallenche, dans l'auberge qui est à l'entrée de la ville, non que cette auberge soit de beaucoup meilleure que les autres, mais parce qu'il y a une galerie d'où l'on voit le Mont-Blanc en face, et parfaitement à découvert [1]. Le sommet de cette montagne, caché pendant presque toute la route par les hauteurs dont on est environné, commence à se laisser aperce-

[1] Quelques années avant Cluse, Sallenche avait eu le même sort. Un dimanche de *Pâques-Fleuries,* cette petite ville fut dévorée en peu d'heures par les flammes.

voir entre la cascade et Saint-Martin ; on le voit très-bien du pont de ce village, et mieux encore de Sallenche, d'où il paraît d'une hauteur qui étonne. Mais il n'étonne jamais plus que lorsque des nuages cachent la plus grande partie de son corps, et qu'il se forme dans ces nuages un vide qui ne laisse voir que sa cime. Alors il est impossible de comprendre que ce qu'on voit puisse être un objet terrestre ; ceux qui le voient de là pour la première fois s'obstinent à croire que c'est un de ces nuages blancs qui s'amoncèlent quelquefois à une grande hauteur par-dessus les cimes des montagnes. Il faut pour les désabuser que les nuages se dissipent, et laissent à découvert la grande et solide base qui unit à la terre cette cime qui se perd dans les cieux.

CHAPITRE III.

DE SALLENCHE A CHAMOUNI.

La route de Sallenche à Chamouni était autrefois dangereuse, même à cheval; on ne pouvait la faire en sûreté qu'à pied ou sur des mulets du pays. Mais la grande affluence des étrangers a engagé la province à faire élargir les chemins et à adoucir un peu les pentes les plus rapides. Depuis lors on peut faire cette route sur des chariots étroits et légers : les gens de Sallenche en tiennent de tout prêts pour les voyageurs qui craignent de monter à cheval. On vint nous en offrir dès notre arrivée; mais j'avais écrit à Chamouni pour qu'on nous envoyât des mulets qui pussent nous servir pour tout notre voyage; et mon ancien et fidèle guide, Pierre Simon, de la paroisse des Prés, à qui j'avais donné cette commission, nous en amena un nombre suffisant pour nous, nos domestiques et notre bagage.

Je voulais partir de bon matin, pour arriver de bonne heure à Chamouni, et pour éviter la chaleur qui est extrême dans la vallée, au fond de laquelle nous avions encore à faire le tiers de notre voyage. Nous fûmes prêts de fort bon matin; on quitte sans regret les lits de Sallenche; mais la dévotion de nos muletiers chamouniards nous contraignit à ne partir que tard; c'était un dimanche; et les jours de fête ces bonnes gens ne

veulent point se mettre en route sans avoir entendu la messe. En les attendant nous fîmes l'observation du magnétomètre que nous plaçâmes au bord de la Sallenche, sur un grand plateau de granit, et nous partîmes enfin un peu après sept heures.

En sortant de Saint-Martin, car il faut de Sallenche revenir sur ses pas et traverser l'Arve, on entre dans une belle route rectiligne, tracée sur le fond horizontal de la vallée. On regrette, en faisant cette route, la quantité de terrain que les débordements de l'Arve rendent inutile, surtout si l'on réfléchit combien les terres arables sont précieuses dans ces pays montueux. Le fond de la vallée est si plat, que, pour peu que la rivière déborde, elle l'inonde en entier; même dans les temps ordinaires, elle en couvre une grande partie, et le moindre obstacle lui fait changer de lit, presque d'un jour à l'autre. Si l'on pouvait, par une digue, la contenir dans un lit permanent, on y gagnerait presqu'une lieue carrée de terrain, qui serait bientôt en valeur, parce que le limon de cette rivière est très-fin et très-fertile.

Lorsque l'Arve est basse, cet espace sablonneux et aride présente un aspect triste et ingrat; mais quand il est inondé, la vallée ressemble à un lac, et la ville de Sallenche qui d'ici paraît au bord de ce lac, ses clochers brillants et élevés, et les collines boisées qui la dominent, couronnées par les cimes sourcilleuses de la haute chaîne du Reposoir, forment un tableau de la plus grande beauté.

Au mois d'août 1776, après des pluies abondantes, l'Arve s'était tellement débordée, qu'à une demi-lieue

de Sallenche elle avait emporté le chemin, et l'on était forcé de passer sur la pente rapide d'une prairie dont le fond argileux, humecté par les pluies, était extrêmement glissant. Je faillis y périr; j'avais mis pied à terre et je menais mon cheval par la bride, quand il se mit à glisser sur moi des quatre pieds à la fois, en me poussant dans un précipice sous lequel passait la rivière : heureusement j'eus encore le temps de m'élancer en avant, de franchir ce mauvais pas et d'en tirer mon cheval. Un danger plus extraordinaire que l'on court quelquefois sur cette route est celui d'être surpris par des torrents qui se forment subitement, et descendent avec une violence incroyable du haut des montagnes qui sont sur la gauche de la grande route.

Ces montagnes presque toutes d'ardoise, et en plusieurs endroits d'ardoise décomposée, renferment des espèces de bassins fort étendus, dans lesquels les orages accumulent quelquefois une quantité immense d'eau. Ces eaux, lorsqu'elles parviennent à une certaine hauteur, rompent tout à coup quelqu'une des parois peu solides de leurs réservoirs, et descendent alors avec une impétuosité terrible. Ce n'est pas de l'eau pure, mais une espèce de boue liquide, mêlée d'ardoise décomposée et de fragments de rocher; la force impulsive de cette bouillie dense et visqueuse est incompréhensible; elle entraîne des rochers, renverse les édifices qui se trouvent sur son passage, déracine les plus grands arbres, et désole les campagnes, en creusant de profondes ravines, et en couvrant les terres d'une épaisseur considérable de limon, de gravier et de fragments de rocher. Lorsque les gens du pays voient venir ce torrent, qu'ils

nomment le *Nant sauvage*, ils poussent de grands cris pour avertir ceux qui sont au-dessous de fuir loin de son passage. On comprend que dès que le réservoir est vide, le torrent cesse, ou du moins diminue considérablement : il dure rarement plus d'une heure. Cet accident est très-rare ; je ne l'ai vu qu'une seule fois, le 7 août 1767, et quoiqu'au moment où je le rencontrai il fût déjà sur son déclin, j'en vis assez pour m'en former une idée. On ne peut pas imaginer un spectacle plus hideux : ces ardoises décomposées formaient une boue épaisse, dont les vagues noires rendaient un son sourd et lugubre, et malgré la lenteur avec laquelle elles semblaient se mouvoir, on les voyait rouler des troncs d'arbres et des blocs de rochers, d'un volume et d'un poids considérables. Je fus cependant très-satisfait d'avoir été témoin de cette espèce de débâcle ; elle m'a aidé à comprendre comment la grande débâcle des eaux de la mer a pu entraîner des rochers des Alpes à de très-grandes distances.

Après que l'on a suivi pendant une heure ou une heure et demie le beau chemin tracé en ligne droite au fond de la vallée, on arrive à un petit hameau qui se nomme *Chède*. Ici l'Arve, resserrée entre des rochers, ne permet plus que l'on suive ses bords, il faut tirer à gauche, et gravir assez haut sur le penchant de la montagne. Après avoir gravi cette montagne pendant une petite demi-heure, on peut se reposer agréablement auprès d'un joli réservoir, qu'on dirait avoir été creusé par la nature, pour retenir les eaux d'un ruisseau qui tombe de la montagne. Ces eaux d'une limpidité parfaite, entourées de grands arbres qui se répètent sur

leur surface toujours tranquille, bordées d'un côté par un rocher couvert de mousse, et de l'autre par une prairie charmante, réveillent, au milieu des aspects sauvages de ces hautes montagnes, des idées si calmes et si douces, que l'on a peine à s'en arracher. En sortant de ce réservoir, le ruisseau passe sous le chemin, tombe en cascade et fait tourner des moulins construits sur son passage.

Un peu au delà de ce joli lac, l'Arve se précipite avec un fracas terrible, entre des rochers entassés au fond d'une ravine creusée à la profondeur de plusieurs centaines de pieds, et présente un spectacle qui fait un singulier contraste avec la douceur de celui que l'on vient de quitter. Un petit sentier descend le long des bords escarpés de cette ravine, et traverse l'Arve sur un pont de bois, étroit et peu solide, que l'on a fort à propos nommé le *Pont aux Chèvres*, parce qu'il semble effectivement n'avoir été fait que pour cet animal aussi hardi que léger. Ce sentier et ce pont conduisent à Chamouni par une route plus courte d'une lieue, mais qui n'est guère praticable qu'à pied; je l'ai faite deux fois en 1764. Mais aujourd'hui nous suivrons la route de Servoz, qui, bien que moins sauvage, n'est pas moins intéressante.

En faisant cette route, on voit sur sa gauche la continuation des rocs escarpés qui couronnent les montagnes situées au-dessus du village de Passy que l'on a laissé à sa gauche. Un de ces rochers est si élevé; et en même temps si mince, que l'on a peine à concevoir qu'il puisse se tenir debout et résister aux orages.

C'est auprès de cette sommité élevée qu'était située

une montagne qui s'éboula en 1751, avec un fracas si épouvantable, et une poussière si épaisse et si obscure, que biendes gens crurent que c'était la fin du monde. Cette poussière noire passa pour de la fumée; les yeux préoccupés par la crainte virent des flammes au milieu de ces tourbillons de fumée; on écrivit à Turin qu'un volcan terrible avait éclaté au milieu de ces montagnes, et le roi envoya le célèbre naturaliste Vitaliano Donati, pour vérifier ce rapport. Il vint avec une très-grande diligence, avant que les rochers eussent achevé de s'ébouler, en sorte qu'il fut encore témoin d'une partie de cet événement. Il rendit au roi un compte détaillé de ses observations, et en donna une idée succincte à un de ses amis, dans une lettre dont je possède l'original.

La route de Servoz elle-même est parsemée, non pas des ruines de cette montagne (elles se trouvent au nord-est de Servoz), mais de grands fragments détachés du haut de la chaîne dont cette montagne faisait partie. Au milieu de ces éboulis on traverse un torrent qui porte à juste titre le nom de *Nant noir*, parce que les débris d'ardoise qu'il charrie teignent en noir et son lit et ses bords. La ravine creusée par ce torrent était dangereuse à traverser avant qu'on eût réparé les chemins : il fallait descendre dans le fond de cette ravine par un sentier étroit et oblique, sur des terres mouvantes, qui s'éboulaient sous les pieds des chevaux, et souvent les faisaient tomber dans le fond du torrent. C'est en sortant de la stérile solitude qu'occupent toutes ces ruines, qu'on entre dans une forêt, à l'issue de laquelle on trouve, sur une pente douce qui descend au midi, les prairies et ensuite les champs bien cultivés de Servoz.

A une demi-lieue de Servoz, on laisse à droite, sur le haut d'un rocher les ruines du château de Saint-Michel, dont les gens du pays racontent beaucoup d'histoires de trésors, de diables et de sorciers. A un demi-quart de lieue de là on passe l'Arve sur un pont de bois, qui se nomme le *Pont Pélissier*, et on commence à gravir sur le roc vif un chemin qui porte le nom des *Montées*.

C'est sur les rochers qui bordent cette route que croissent les premières plantes vraiment alpines, que l'on a le plaisir de rencontrer en allant à Chamouni. Après que les froids et les occupations de l'hiver m'ont tenu pendant plusieurs mois éloigné des hautes Alpes, lorsqu'il m'est enfin permis d'y retourner, les premières plantes des Alpes, au moment où je les aperçois, me causent toujours une émotion agréable; il me semble alors que suis dans mon élément, au centre des jouissances les plus vives que l'étude de la nature puisse donner à ses amateurs. J'aime à revoir le *rhododendron ferrugineum*, cet arbrisseau charmant, dont les rameaux toujours verts sont couronnés de fleurs purpurines, qui exhalent une odeur aussi douce que leur couleur est fine; l'*auricule des Alpes*, qui a gagné dans nos jardins des couleurs plus riches, mais qui n'y a plus la suavité du parfum qu'elle répand sur ces rochers : l'*astrantia alpina*, la *saxifraga cotyledon*, etc.

Ce ne sont pas les plantes seules qui donnent à cette route un caractère alpestre; les rochers primitifs sur lesquels elle passe, l'Arve serrée dans un passage étroit et profond, son écume que l'on voit blanchir au travers des cimes des sapins qui sont fort au-dessous des pieds

du voyageur ; et de l'autre côté, un rocher noir, taillé presque à pic, teint çà et là de couleurs métalliques, et portant de place en place, comme rangés en étages, de grands sapins, dont le vert obscur contraste avec la blancheur des bouleaux ; tels sont les objets qui caractérisent l'avenue vraiment alpine de la vallée de Chamouni. Cette route en corniche au-dessus de l'Arve était autrefois un sentier étroit où il eût été imprudent de rester à cheval ; mais depuis quelques années on a fait sauter des rochers, et on l'a élargie au point qu'elle est accessible à de petites charrettes. On y passe sans aucun danger, et l'on peut cependant, d'après cette route, se former une idée des passages périlleux des hautes montagnes.

En sortant de ce défilé étroit et sauvage, on tourne à gauche et l'on entre dans la vallée de Chamouni, dont l'aspect est au contraire infiniment doux et riant. Le fond de la vallée, en forme de berceau, est couvert de prairies, au milieu desquelles passe le chemin bordé de petites palissades. On découvre successivement les différents glaciers qui descendent dans cette vallée. On ne voit d'abord que celui de Taconay, qui est presque suspendu sur la pente rapide d'une petite ravine dont il occupe le fond. Mais bientôt les yeux se fixent sur celui des Bossons, qu'on voit descendre du haut des sommités voisines du Mont-Blanc : ses glaces, d'une blancheur éblouissante, dressées en forme de hautes pyramides, font un effet étonnant au milieu des forêts de sapins qu'elles traversent et qu'elles surpassent. On voit enfin de loin le grand glacier des Bois, qui en descendant se recourbe contre la vallée de Chamouni ; on distingue

ses murs de glace qui dominent des rocs jaunes, taillés à pic. Ces glaciers majestueux, séparés par de grandes forêts, couronnés par des rocs de granit d'une hauteur étonnante, qui sont taillés en forme de grands obélisques, et entremêlés de neiges et de glaces, présentent un des plus grands et des plus singuliers spectacles qu'il soit possible d'imaginer.

L'air pur et frais qu'on respire, si différent de l'air étouffé des vallées de Sallenche et de Servoz, la belle culture de la vallée, les jolis hameaux que l'on rencontre à chaque pas, donnent, par un beau jour, l'idée d'un monde nouveau, d'une espèce de paradis terrestre, renfermé par une divinité bienfaisante dans l'enceinte de ces montagnes. La route, partout belle et facile, permet de se livrer à la délicieuse rêverie et aux idées douces, variées et nouvelles qui se présentent en foule à l'esprit. Quelquefois de grands éclats, semblables à des coups de tonnerre, et suivis comme eux de longs roulements, interrompent cette rêverie, causent une espèce d'effroi quand on en ignore la cause, et montrent, quand on la connaît, combien est grande la masse des glaçons dont la chute produit un si terrible fracas.

La grandeur des objets trompe sur les distances ; en entrant dans la vallée, on croit qu'en moins d'une demi-heure on arrivera à l'autre extrémité, et cependant on met deux heures à aller jusqu'au Prieuré, qui n'est pas même à la moitié de la longueur de la vallée.

A une bonne demi-lieue de l'entrée de la vallée, on traverse une profonde ravine, creusée par un torrent qui se nomme le *Nant de Nayin*. A un demi-quart de lieue au delà, on passe dans le village des Ouches, l'une des

trois paroisses de la vallée de Chamouni. A quelques minutes de ce village, on traverse encore une profonde ravine, formée par le torrent de la Gria qui descend d'un petit glacier que l'on voit suspendu au sommet d'une gorge de la montagne, à droite. A demi-lieue de la Gria, on passe encore un autre torrent; il descend aussi d'un glacier, et porte comme lui le nom de *Taconay*. Ce glacier m'a paru considérablement augmenté depuis l'année 1760, où je le vis pour la première fois. Ces deux glaciers descendent des deux côtés d'une haute montagne, que l'on voit de Genève, au pied des neiges du Mont-Blanc; elle paraît comme une grande porte noire, de forme demi-circulaire par en haut, et sillonnée par des ravines perpendiculaires à l'horizon.

A un quart de lieue du ruisseau de Taconay, on traverse sur un pont de bois le torrent qui descend du glacier des Bossons, et qui porte le nom de ce glacier. Ce torrent est beaucoup plus considérable que les précédents; il roule un grand nombre de fragments de granit, qu'il arrondit en les entraînant, et ses eaux sont blanchies par le sable fin que produisent la rupture et la division de ces granits. On trouve auprès de ce torrent de grands blocs de ce même genre de pierre, qui sont roulés du haut du Mont-Blanc ou de ses bases par la vallée de ce même glacier qui se prolonge sans interruption jusqu'auprès des sommités de cette haute montagne.

Une demi-heure avant d'arriver au Prieuré, on quitte la rive gauche de l'Arve, que l'on a toujours suivie depuis le pont Pélissier, et l'on traverse cette rivière sur un pont de bois. On s'approche alors des rochers qui

bordent la vallée sur la rive droite de l'Arve : on voit sortir du pied de ces rochers de belles sources, semblables à celles que nous avons vues entre Cluse et Sallenche, et qui sont aussi vraisemblablement l'écoulement d'un lac situé sur le haut de la montagne. Celui que les gens du pays croient être le réservoir de ces fontaines est derrière la plus haute sommité du mont Breven ; il n'a aucune issue apparente, et reçoit cependant les eaux d'une assez grande surface de rochers.

Le Prieuré, chef-lieu de la vallée de Chamouni, est un bourg, ou du moins un très-grand village, bâti au bord de l'Arve, sur la pente d'un coteau produit par l'entassement des débris du mont Breven, qui domine au nord-ouest les derrières du village. Plus tard, revenant avec plus de détails à la vallée de Chamouni, je parlerai de ses habitants, et de son heureuse position pour servir de centre aux excursions d'un naturaliste. Maintenant, avant de parler de notre course au Buet, je crois qu'il convient de nous arrêter ici, pour prendre quelques idées générales sur ces amas de glaces éternelles, qui se forment et se conservent en plein air dans les vallées et sur les pentes des hautes montagnes, et auxquels les habitants des Alpes donnent le nom de *glaciers*.

CHAPITRE IV.

DES GLACIERS EN GÉNÉRAL.

Si un observateur pouvait être transporté à une assez grande hauteur au-dessus des Alpes, pour embrasser d'un coup d'œil celles de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, il verrait cette chaîne de montagnes, sillonnée par de nombreuses vallées, et composée de plusieurs chaînes parallèles, la plus haute au milieu, et les autres décroissant graduellement, à mesure qu'elles s'en éloignent. La chaîne la plus élevée, que je nomme *la chaîne centrale,* lui paraîtrait hérissée de rochers escarpés, couverts, même en été, de neiges et de glaces, partout où leurs flancs ne sont pas taillés absolument à pic. Mais des deux côtés de cette chaîne il verrait de profondes vallées, tapissées d'une belle verdure, peuplées de nombreux villages, et arrosées par des rivières. En détaillant un peu ces objets, il remarquerait que la chaîne centrale est composée de pics élevés et de chaînes partielles, couvertes de neiges sur leurs sommités, mais que toutes les pentes de ces pics et de ces chaînes, celles du moins qui ne sont pas excessivement rapides, sont chargées de glaces, et que leurs intervalles forment de hautes vallées remplies d'amas immenses de glaces, qui vont se verser dans les vallées profondes et habitées qui

bordent la grande chaîne. Les chaînes les plus voisines de celle du centre présenteraient à l'observateur, mais plus en petit, les mêmes phénomènes. Plus loin il n'apercevrait plus de glaces, il ne découvrirait même des neiges que çà et là, sur quelques sommités élevées ; et enfin il verrait les montagnes, en s'abaissant toujours, perdre leur aspect sauvage, revêtir des formes plus arrondies, se couvrir de verdure, venir mourir au bord des plaines et se confondre avec elles.

Les glaciers qui sont renfermés dans le fond des hautes vallées sont les plus considérables, tant pour l'étendue que pour la profondeur. On en voit dans les Alpes dont la longueur est de plusieurs lieues : celui des Bois, dans la vallée de Chamouni, a près de cinq lieues sans aucune interruption, sur une largeur variable, mais qui vers le haut est de plus d'une lieue.

L'épaisseur ou la profondeur de ces amas de glaces est différente en différents lieux. Dans le glacier des Bois, à Chamouni, je l'ai trouvée communément de quatre-vingts à cent pieds ; mais on comprend que partout où il se rencontre des creux ou des enfoncements, cette profondeur doit être beaucoup plus grande : on dit avoir trouvé des épaisseurs de glace de plus de cent toises, et quoique je ne l'aie pas vu, je n'ai cependant point de peine à le croire.

Ces grandes vallées de glace ont communément leur fond plus ou moins incliné : partout où la pente est rapide, les glaces, entraînées par leur poids et inégalement soutenues par le fond raboteux qui les porte, se divisent en grandes tranches transversales, séparées par de profondes crevasses. Ces glaçons ainsi divisés, quelquefois

même soulevés par la pression de ceux qui les suivent, présentent de grands et beaux accidents, des formes bizarres de pyramides, de tours, de grandes crêtes percées, etc. Les curieux qui n'ont vu ces singuliers entassements qu'au pied du glacier des Bossons croient que ce phénomène est propre à la partie inférieure des glaciers ; mais ceux qui ont remonté un grand nombre de vallées de glace jusqu'à leurs plus hauts termes savent que ce phénomène se répète, même au haut de ces vallées, partout où l'inclinaison du sol surpasse trente ou quarante degrés. Ces glaciers hérissés sont même souvent en obstacle au naturaliste et lui barrent le passage, parce que dans ces endroits ils sont absolument inaccessibles : on ne peut point les traverser, ni à plus forte raison gravir contre leur pente. Mais partout où le fond est horizontal, ou du moins incliné en pente douce, la surface de la glace est aussi à peu près uniforme ; les crevasses y sont rares et pour l'ordinaire assez étroites. Ces parties des glaciers offrent au voyageur une marche sûre et facile : on y passe à cheval, on y roulerait même en carosse, s'il y avait des routes pour conduire des voitures à cette élévation. La surface de la glace n'est nulle part glissante, comme celle des fossés et des lacs gelés ; on ne saurait y faire usage des patins ; elle est rude et grenue, et l'on ne risque de glisser que dans les endroits où cette surface a une pente très-rapide.

Les propriétés de la glace qui remplit les hautes vallées des Alpes prouvent qu'elle n'a été formée ni par la congélation de grands réservoirs d'eau, ni par une application successive de lames d'eau qui se gèlent, mais par la congélation d'une neige imbibée d'eau, et il

est aisé de se convaincre de la réalité de cette observation, en faisant geler à dessein de la neige mouillée. Il est évident qu'il doit s'accumuler une immense quantité de neige dans le fond des hautes vallées des Alpes, et ce sont ces neiges qui, abreuvées pendant l'été des eaux de pluie et des neiges que le soleil a pu fondre, se gèlent pendant l'hiver et forment ces glaces poreuses dont les glaciers sont composés. Mais ces glaces s'augmenteraient toujours si l'évaporation, la chaleur souterraine de la terre, et leur propre pesanteur, ne mettaient un terme à leur accroissement. La chaleur souterraine agit continuellement sur les couches inférieures des glaciers, et c'est elle qui entretient les torrents qui, même pendant les plus grands froids, ne cessent jamais de sortir des grands glaciers.

La chute des neiges, sous la forme d'avalanches, est un phénomène connu et auquel nous aurons occasion de revenir ailleurs. Celle des glaces qui se fait avec plus de lenteur, et pour l'ordinaire avec moins de fracas, a été moins bien observée. On comprend que ces masses glacées, entraînées par la pente du fond sur lequel elles reposent, dégagées par les eaux de la liaison qu'elles pourraient contracter avec ce même fond, soulevées même quelquefois par ces eaux, doivent peu à peu glisser et descendre en suivant la pente des vallées ou des croupes qu'elles couvrent. C'est ce glissement lent mais continu, des glaces sur leurs bases inclinées, qui les entraîne jusque dans les basses vallées, et qui entretient continuellement des amas de glaces dans des vallons assez chauds pour produire de grands arbres, et même de riches moissons. Dans le fond de la vallée de Cha-

mouni, par exemple, il ne se forme aucun glacier, les neiges mêmes y disparaissent dès le mois de mai ou de juin ; et pourtant le glacier des Bossons, celui des Bois, celui d'Argentière, descendent jusque dans le fond de cette vallée. Mais les glaces inférieures de ces glaciers n'ont point été formées dans cette place, et elles apportent, pour ainsi dire, l'attestation du lieu de leur naissance, puisqu'elles descendent chargées des débris des rochers qui bordent l'extrémité la plus élevée de la vallée de glace, et que ces rochers sont composés de pierres dont les espèces ne se trouvent point dans les montagnes qui bordent la partie inférieure de cette même vallée.

Tous les grands glaciers ont à leur extrémité inférieure, et le long de leurs bords, de grands amas de sable et de débris, produits des éboulements des montagnes qui les dominent. Souvent même les glaciers sont encaissés dans toute leur longueur par des espèces de parapets ou de retranchements composés de ces mêmes débris que les glaces latérales de ces glaciers ont déposés sur leurs bords. Dans les glaciers qui ont été anciennement plus grands qu'ils ne sont aujourd'hui, ces parapets dominent les glaces actuelles ; dans ceux qui sont au contraire plus grands qu'il n'aient encore été, ces parapets sont plus bas que la glace ; et on en voit enfin où ils sont de niveau avec elle. Les paysans de Chamouni nomment ces monceaux de débris la *moraine du glacier*.

Les glaciers mettent en mouvement et chassent devant eux les terres et les pierres accumulées devant leurs glaces, à leur extrémité inférieure. Je vis ce phénomène

en 1764, de la manière la plus évidente, et j'eus en même temps la preuve que ce mouvement avait lieu, même dans une saison qui est encore l'hiver pour ces montagnes. Comme le glacier et tous ses alentours étaient en entier couverts de neige, lorsqu'il poussait en avant les terres accumulées devant ses glaçons, ces terres en s'éboulant se renversaient par-dessus la neige et mettaient en évidence les plus petits mouvements du glacier, qui se continuèrent sous mes yeux pendant tout le temps que je passai à l'observer. Mais c'est en été qu'on voit les plus grands effets de cette pression des glaces contre les corps qui s'opposent à leur descente. En voici un exemple. Au mois de juillet 1761, je passais avec mon guide, Pierre Simon, sous un glacier très-élevé qui est au couchant de celui des Pèlerins ; j'observais un bloc de granit, de forme à peu près cubique, et de plus de quarante pieds en tous sens, assis sur des débris au pied du glacier, et déposé dans cet endroit par ce même glacier : « Hâtons-nous, me dit Pierre Simon, parce que les glaces qui s'appuient contre ce rocher pourraient bien le pousser et le faire rouler sur nous. » A peine l'avions-nous dépassé, qu'il commença à s'ébranler ; il glissa d'abord assez lentement sur les débris qui lui servaient de base ; puis il s'abattit sur sa face antérieure, puis sur une autre ; peu à peu il se mit à rouler, et la pente devenant plus rapide, il commença à faire des bonds, d'abord petits et bientôt immenses : on voyait à chaque bond jaillir des éclats et du bloc même et des rochers sur lesquels il tombait ; ces éclats roulaient après lui sur la pente de la montagne, et il se forma ainsi un torrent de rochers grands et petits, qui allèrent

fracasser la tête d'une forêt dans laquelle ils s'arrêtèrent, après avoir fait en peu de moments un chemin de près d'une demi-lieue, avec un bruit et un ravage étonnants.

Les glaciers contenus dans de justes limites par l'évaporation, par la chaleur extérieure et intérieure, et par la pente de leurs lits, qui les entraîne dans les basses vallées, fournissent une nouvelle preuve de ces proportions admirables que la nature a établies entre les forces génératrices et les forces destructives, partout où elle a voulu entretenir une certaine uniformité; car les deux dernières de ces causes qui tendent à détruire les glaces agissent avec une énergie d'autant plus grande, que ces mêmes glaces sont plus accumulées. Plus leur masse s'augmente, plus aussi la pression de leur pesanteur les sollicite à descendre dans les basses vallées et dans les précipices, où elles sont nécessairement dissoutes; et en même temps, plus leur épaisseur est grande, plus les froids extérieurs ont de peine à les pénétrer, et plus la chaleur intérieure de la terre a de force pour les résoudre.

L'opinion générale des habitants des Alpes est pourtant que les glaciers vont en augmentant, plutôt à la vérité en étendue qu'en hauteur ou en épaisseur. D'abord, il est vrai qu'il se forme de temps à autre de nouveaux glaciers dans des places où l'on ne se souvenait pas d'en avoir vu auparavant. Si à la fin d'un hiver abondant en neiges une grande avalanche s'arrête dans un endroit que sa hauteur ou sa situation tiennent à l'abri des vents du midi et de l'ardeur du soleil, et qu'ensuite l'été ne soit pas bien chaud, toute cette neige n'aura pas le temps

de se fondre; sa partie inférieure, imbibée d'eau, se convertira en glace; l'on verra des neiges permanentes, et même des glaces, dans un endroit où il n'y en avait point auparavant. L'hiver suivant, de nouvelles neiges s'arrêteront dans cette même place, et leur masse augmentée résistera encore mieux que la première fois aux chaleurs de l'été. Si donc on a quelques étés consécutifs qui ne soient pas bien chauds et qui succèdent à des hivers abondants en neiges, il se formera des glaciers dans des places où l'on ne se souvenait pas d'en avoir vu. Les mêmes causes peuvent augmenter les anciens glaciers, et ainsi la somme totale des glaces peut s'accroître jusqu'à ce qu'il y ait plusieurs années de suite où il tombe peu de neige en hiver, et où les chaleurs soutenues pendant l'été fondent les nouveaux glaciers et réduisent les anciens dans leurs justes bornes. Ce sont vraisemblablement de semblables alternatives qui ont accrédité un préjugé presque universellement répandu parmi les habitants des Alpes, qu'il y a des périodes régulières dans l'accroissement et le décroissement des glaciers : ils disent que pendant sept ans les glaciers croissent, et qu'ils décroissent pendant sept autres années; en sorte que ce n'est qu'au bout de quatorze ans qu'on les voit revenir précisément à la même mesure.

L'existence des périodes est un fait certain, leur régularité seule est imaginaire; mais, comme on le sait, la régularité plaît aux hommes, elle semble leur assujettir les événements, et ce nombre mystérieux de deux fois sept années, assez grand pour que le souvenir de l'état précis des choses se soit effacé de la mémoire de ces bonnes gens qui ne tiennent aucun registre, a pu facile-

ment trouver créance dans leurs esprits. Dans toutes ces alternatives, les terrains une fois envahis par les glaces perdent leur terre végétale que les eaux des glaciers entraînent, et ils se couvrent de débris de rochers qui les rendent inutiles, même après la fonte et la retraite des glaces : ainsi plusieurs habitants des Alpes pourraient dire que les glaces les ont dépouillés de leurs héritages, sans que cela prouvât que la masse totale des glaciers s'augmente continuellement. Sans prétendre donc nier ni l'existence de quelques nouveaux glaciers, ni l'augmentation d'étendue de quelques-uns des anciens, j'aurais penché à croire que dans la totalité il ne se fait pas de grands changements. Mais ce ne sera qu'après avoir rassemblé beaucoup de faits et les avoir comparés avec une grande exactitude pendant une longue suite d'années, que l'on pourra décider avec certitude si la masse totale des glaces augmente, diminue ou demeure constamment la même.

Mais reprenons la route du Buet et allons d'abord au village de Valorsine, qui est situé au pied de cette montagne.

CHAPITRE V.

COURSE AU BUET.

La route du Prieuré à Valorsine continue de suivre, pendant deux lieues, le fond de la vallée de Chamouni ; après quoi elle tourne au nord et traverse un passage assez élevé qui sépare cette vallée de celle de Valorsine.

A une petite demi-lieue du Prieuré, on traverse l'Arve sur un pont de bois, et on vient au hameau des Prés, où demeure mon ancien guide, Pierre Simon. A un quart de lieue de là, nous laissons à notre droite le bas du glacier des Bois qui se termine par une grande arche de glace, de laquelle sort l'Arveiron. Après une heure de marche depuis le Prieuré, on arrive à une petite chapelle qui se nomme les *Tines*. Ici la vallée, dont le fond était large, horizontal et bien cultivé, devient étroite et sauvage ; la route qui était aussi large et belle devient montueuse et pénible ; elle passe au travers d'un bois de sapins et de mélèzes, qui croissent sur un fond de sable entre des fragments de granit. Le terrain de l'autre côté de l'Arve est de la même nature ; il paraît que la chute de quelque montagne a entassé dans cet endroit cette immense quantité de débris. L'Arve s'est frayé un passage au travers de ces mêmes débris ; mais ses eaux, resserrées par de grands blocs de

granit qu'elle n'a pu entraîner, forment des chutes variées et présentent des points de vue pittoresques. On marche ainsi pendant une demi-heure au travers de ces débris; après quoi la vallée s'élargit un peu et produit quelques pâturages, auprès desquels on voit un petit hameau, qui se nomme les *Iles*.

On traverse l'Arve, et on vient passer au pied des Aiguilles-Rouges, sommités de la chaîne qui borde au nord-ouest la vallée de Chamouni, à deux petites lieues du Prieuré. On voit le beau glacier qui porte le nom de ce village descendre en zigzag jusqu'au fond de la vallée.

Bientôt après avoir dépassé Argentière, on tourne au nord-est, et on gravit, par un chemin rapide et pierreux, une gorge extrêmement sauvage et inculte qui se nomme les *Montets*. On passe un pauvre hameau dont le nom est *Trélefan;* et à trois quarts de lieue d'Argentière on vient au plus haut point de ce passage. Là les eaux se partagent : celles du côté du nord descendent dans le Rhône et celles qui coulent au midi vont se jeter dans l'Arve. A un petit quart de lieue du plus haut point de ce passage, on voit au travers d'une vallée qui s'ouvre sur la gauche le sommet neigé du Buet, qui ressemble au faîte d'un toit dont les pentes sont peu inclinées. La partie la plus élevée de cette gorge, dénuée d'arbres et d'habitations, paraît extrêmement sauvage ; elle est presque entièrement couverte de grands blocs de granit veiné, roulés du haut des montagnes qui la dominent à droite et à gauche. Mais vers le bas le pays devient très-riant; on côtoie un ruisseau bordé d'un côté d'un petit bois de mélèzes, et

de l'autre, de belles prairies. Plus loin, au pied de la montagne, on voit une colline couverte de champs bien cultivés et parsemée de maisons de bois qui sont les habitations et les greniers des possesseurs de ces champs.

On met deux petites heures d'Argentière à Valorsine, mais nous n'allons pas au village, parce que de là il faudrait revenir en arrière pour entrer dans la vallée qui conduit au Buet. Notre dessein était d'aller coucher dans le dernier hameau que l'on trouve sur la route de cette montagne. Ce hameau qui dépend de Valorsine, et qui en est éloigné de trois petits quarts de lieue, se nomme la *Poya*. Quand nous y fûmes arrivés, on nous dit qu'il n'y avait pas même de la paille pour nous coucher, mais que nous en trouverions dans un autre hameau, nommé la *Couteraie*, qui n'est qu'à un petit quart de lieue au nord de la Poya. Nous nous déterminâmes d'autant mieux à y aller que c'est là que demeure Pierre Boyon, qui, en 1776, m'avait conduit sur le Buet. Nous descendîmes donc de nos mulets, nous les laissâmes à la Poya, et nous allâmes à pied à la Couteraie, conduits par une troupe de jeunes filles, extrêmement vives et de belle humeur, pour qui le but de notre voyage, notre habillement, nos discours et jusqu'à nos moindres mouvements, étaient des sujets d'éclats de rire immodérés. Elles nous accompagnèrent avec cette joie toujours soutenue jusqu'à la Couteraie ; elles nous avaient même communiqué une partie de leur gaieté, lorsqu'en arrivant nous eûmes le chagrin de trouver la maison de notre guide, et même toutes les maisons de ce hameau, fermées et désertes ; tous leurs

habitants étaient allés s'établir dans des pâturages élevés sur la pente de la montagne. Nous engageâmes un jeune garçon à aller chercher le guide ; et comme, en attendant son retour, nous souffrions beaucoup du froid, nos officieuses compagnes nous allumèrent un grand feu en plein air, devant la maison de Pierre Boyon qui revint enfin, nous ouvrit sa maison, nous traita de son mieux, et nous prépara de bons lits avec de la paille fraîche, dans son grenier.

Ces greniers ou *regards*, comme ils les nomment dans le pays sont de petits édifices entièrement séparés des maisons, pour être mieux à l'abri des rats et des incendies. Ils sont construits d'épais madriers de bois de mélèze, assemblés avec beaucoup de solidité et d'exactitude, et soutenus à deux ou trois pieds au-dessus du sol par des piliers couronnés de grandes pierres plates, pour que les rats qui grimpent le long des piliers ne puissent pas ronger le plancher et s'introduire dans l'intérieur de l'édifice. Les habitants des montagnes conservent dans ces greniers leurs grains, leurs provisions, et tout ce qu'ils ont de plus précieux.

La fatigue nous fit trouver nos lits excellents ; nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'à la pointe du jour, et sa parfaite sérénité nous fit entreprendre avec courage la course pénible que nous avions à faire.

Nous partîmes de la Couteraie le 13 juillet, de grand matin, montés sur nos mulets ; car quoiqu'on ne puisse s'en servir que dans l'espace de deux petites lieues, cette épargne de fatigue n'est point à mépriser quand on a devant soi une journée aussi pénible. Nous commençons par côtoyer un torrent qui fait une très-belle

chute, au fond d'une profonde crevasse, entre des rochers de granit ; de grands blocs du même granit engagés dans cette crevasse retardent le cours du torrent et le forcent à se briser en écume. Bientot après, on entre dans une vallée étroite et tortueuse, de laquelle sort ce torrent. Cette vallée conduit au col de Bérard par lequel on passe de Valorsine à Sixt ou à Passy. Le torrent même se nomme le *Trient*, ou l'*Eau de Bérard*. On traverse le Trient sur un mauvais pont de bois, et l'on gravit ensuite, par une montée rapide, une hauteur composée de blocs énormes de granit. Ces blocs, dont tous les angles sont vifs et entiers, paraissent s'être formés par la rupture et l'affaissement d'une montagne, dans le lieu même qu'ils occupent. En faisant cette route, nous voyons sous nos pieds les restes d'une grande avalanche, qui avait comblé le lit du Trient, et sous laquelle il s'est frayé un passage. La partie supérieure de cette avalanche forme encore une voûte légère, qui va d'une rive à l'autre du torrent. Je vis en 1775, dans le haut Valais, des arches de neige semblables à celle-là, mais incomparablement plus grandes, puisqu'elles passaient par-dessus le Rhône, et si solides que les voyageurs et les mulets chargés traversaient le Rhône sur ces ponts de neige durcie, sans que l'on imaginât courir aucun danger.

On traverse ensuite, en côtoyant toujous le Trient, une petite plaine ovale, de dix minutes de longueur, après laquelle on passe par une forêt de mélèzes, située sur le penchant de la montagne. Au sortir de cette forêt on trouve à sa droite une pente rapide et couverte d'herbe, par laquelle je montai en 1776. Cette route est

la plus courte, mais il faudrait la faire toute à pied ; et comme nos guides nous promettent que nous ferons encore une demi-lieue à cheval, et qu'ensuite le chemin que nous aurons à faire à pied sera plus doux et plus facile, nous nous rangeons à leur avis, et nous continuons de suivre le fond de la vallée de Bérard. Bientôt après nous passons sur des neiges de l'hiver précédent, qui ne sont pas encore fondues ; et nous voyons à notre gauche, et au-dessus de nos têtes, les petits glaciers qui descendent des derrières des Aiguilles-Rouges.

Plus loin, nous avons à gravir une pente de neige très-rapide ; quelques-uns d'entre nous se fient à leurs mulets, d'autres mettent pied à terre ; et ce parti est le plus sage, car souvent, malgré la force et l'adresse de ces animaux, la neige s'enfonce inopinément sous un de leurs pieds, ils s'abattent et mettent en danger celui qui les monte. Du haut de cette pente de neige, nous découvrons sur notre droite la cime du Buet, qui, éclairée par le soleil, se voit distinctement et paraît si voisine de nous, que ceux qui ne sont pas accoutumés aux illusions causées par la transparence de l'air des montagnes ne peuvent pas croire qu'il faille encore tant de fatigues pour y arriver. Enfin, après deux heures de marche au petit pas de nos mulets, nous arrivons à la pierre à Bérard, qui est un grand rocher plat, détaché de la montagne, sous lequel on a pratiqué une écurie pour vingt vaches, des lits pour les bergers, et tout l'appareil de la fabrication du fromage. Là il faut laisser nos mulets, et faire à pied le reste de la montée. Le guide prétend cependant qu'avec un âne ou une petite mule bien sûre il conduirait un homme à cheval jus-

qu'à la cime, mais à la vérité en faisant un grand détour.

Nous commençons à monter entre des rochers dont les sommités qui sortent de terre ont été arrondies, sans doute par les injures de l'air et par le frottement des neiges, des pierres et des terres qui s'éboulent du haut de la montagne. Les intervalles de ces rochers sont couverts d'herbe, et les inégalités du sol rendent notre marche sûre, malgré l'inclinaison de la pente ; car si c'étaient des gazons unis, serrés et glissants, comme on en rencontre souvent sur les montagnes, on aurait bien de la peine à y monter.

Après deux heures d'une marche continue, mais pas trop accélérée, nous arrivons au pied d'un rocher dont la base présente des siéges naturels qui semblent inviter le voyageur à s'y reposer. M. Bourrit, qui y dîna dans son premier voyage, lui a laissé son nom ; les guides nomment cet endroit la *Table au chantre*[1].

D'ici jusqu'au sommet, on monte toujours, ou en suivant de longues arêtes de rochers calcaires, détruits et brisés à leur surface, ou en marchant sur des neiges qui remplissent les intervalles de ces arêtes. On croira peut-être que c'est une chose très-pénible que de gravir une montagne par des pentes couvertes de neige ; et cela est vrai, lorsque ces neiges sont ou trop dures ou trop tendres. Mais quand on les trouve ramollies au point de prendre l'empreinte du pied sans le laisser enfoncer entièrement, c'est l'appui le plus avantageux que l'on puisse avoir en marchant. Cette neige s'affaisse

[1] Bourrit, comme l'on sait, était chantre de l'église cathédrale de Genève.

sous le pied, prend exactement sa forme, et fait ensuite toute la résistance nécessaire pour lui servir de point d'appui : c'est en quoi la neige diffère du sable et des cendres des volcans, qui fatiguent excessivement, parce qu'ils cèdent et fuient sous le pied, dans le moment même où il fait son effort pour chasser le corps en avant. Les neiges trop molles ont le même inconvénient. Mais si au contraire on les trouvait tout à fait dures, comme elles le sont toujours de grand matin après des nuits claires et fraîches, les pentes rapides seraient non-seulement fatigantes, mais très-dangereuses ; on ne pourrait les gravir qu'avec de forts souliers ferrés, ou avec des crampons, ou en creusant, avec quelque instrument ferré, des escaliers à sa surface.

La rapidité de la pente des hautes sommités, et la trop grande mollesse ou la trop grande dureté de leur surface, ne sont pas les seules causes de la fatigue que l'on éprouve en les gravissant ; la rareté de l'air, dès que l'on passe la hauteur de treize à quatorze cents toises au-dessus de la mer, produit sur nos corps des effets très-remarquables. L'un de ces effets, c'est que les forces musculaires s'épuisent avec une extrême promptitude. On pourrait attribuer cet épuisement à la seule fatigue ; et ç'a été l'opinion de M. Bouguer qui s'était aussi aperçu de ce phénomène en gravissant les Cordillères. Mais ce qui distingue et caractérise le genre de fatigue que l'on éprouve à ces grandes hauteurs, c'est un épuisement total, une impuissance absolue de continuer sa marche, jusqu'à ce que le repos ait réparé les forces. Un homme fatigué dans la plaine ou sur des montagnes peu élevées l'est rarement assez pour ne

pouvoir absolument plus aller en avant ; au lieu que sur une haute montagne on l'est quelquefois à un tel point, que, fût-ce pour éviter le danger le plus éminent, on ne ferait pas à la lettre quatre pas de plus, et peut-être même pas un seul ; car si l'on persiste à faire des efforts, on est saisi par des palpitations et par des battements si rapides et si forts dans toutes les artères, que l'on tomberait en défaillance si on les augmentait encore en continuant de monter. Cependant, et ceci forme le second caractère de ce singulier genre de fatigue, les forces se réparent aussi promptement, et en apparence aussi complétement qu'elles ont été épuisées. La seule cessation de mouvement, même sans que l'on s'asseye, et dans le court espace de trois ou quatre minutes, semble restaurer si parfaitement les forces, qu'en se remettant en marche on est persuadé qu'on montera tout d'une haleine jusqu'à la cime de la montagne. Or, dans la plaine, une fatigue aussi grande que celle dont nous venons de parler ne se dissipe point avec tant de facilité. Un autre effet de cet air subtil, c'est l'assoupissement qu'il produit. Dès qu'on s'est reposé pendant quelques instants à ces grandes hauteurs, on sent, comme je l'ai dit, ses forces entièrement réparées ; l'impression des fatigues précédentes semble même totalement effacée ; et cependant on voit, en peu d'instants, tous ceux qui ne sont pas occupés s'endormir, malgré le vent, le froid, le soleil, et souvent dans des attitudes très-incommodes. La fatigue sans doute, même dans les plaines, provoque le sommeil, mais non pas avec tant de promptitude, surtout lorsqu'elle semble absolument dissipée, somme elle paraît l'être sur les

montagnes, dès que l'on a pris quelques moments de repos.

Ces effets de la subtilité de l'air m'ont paru très-universels; quelques personnes y sont moins sujettes : les habitants des Alpes, par exemple, habitués à vivre et à agir dans cet air subtil, en paraissant moins affectés; mais ils n'échappent point entièrement à son action : on voit les guides, qui dans le bas des montagnes peuvent monter des heures de suite sans s'arrêter, être forcés à reprendre haleine à tous les cents ou deux cents pas, dès qu'ils sont à la hauteur de quatorze ou quinze cents toises. Et dès qu'ils s'arrêtent pendant quelques moments, on les voit aussi tomber dans le sommeil avec une promptitude étonnante. Un de nos guides, que nous faisions tenir debout au haut du Buet, avec un parasol à la main, pour que le magnétomètre fût à l'ombre pendant que M. Trembley l'observait, s'endormait à chaque instant, malgré les efforts que nous faisions et qu'il faisait lui-même pour combattre cet assoupissement. Et dans mon premier voyage au Buet, Pierre Simon, qui s'était placé dans une crevasse de neige pour se mettre à l'abri d'une bise froide qui nous incommodait beaucoup, s'y endormit profondément. Mais il y a des tempéraments que cette rareté de l'air affecte bien plus fortement encore. On voit des hommes, d'ailleurs très-vigoureux, saisis constamment, à une certaine hauteur, par des nausées, des vomissements, et même des défaillances, suivies d'un sommeil presque léthargique. Et tous ces accidents cessent, malgré la continuation de la fatigue, dès qu'en descendant ils ont regagné un air plus dense.

Tandis que nous faisions des épreuves et des réflexions sur cette lassitude causée par la subtilité de l'air, et que nous goûtions souvent le plaisir de la dissiper par quelques moments de repos, notre temps s'écoulait; nous mîmes cinq heures et demie depuis la pierre à Bérard, où nous avions quitté nos mulets, jusqu'à la cime de la montagne [1].

L'objet qui fixe d'abord les yeux de l'observateur placé sur la cime du Buet, c'est le Mont-Blanc. Il semble que, de la cime d'une aussi haute montagne, il devrait paraître moins élevé que de la plaine ou du fond des vallées; et c'est pourtant le contraire, parce que du bas les parties saillantes de son corps cachent sa tête, ou dérobent du moins sa distance; en sorte qu'on voit en raccourci et d'un seul coup d'œil toute la montagne, au lieu que de la cime du Buet, les yeux, après avoir plongé jusqu'au pied du Mont-Blanc, sont obligés de se relever pour monter jusqu'à son sommet, et en mesurent ainsi l'étonnante hauteur. A l'est du Mont-Blanc on voit l'aiguille du Midi et les autres rochers en pyramides qui dominent la vallée de Chamouni, puis la haute cime du glacier d'Argentière; et plus loin, l'aiguille qui domine le glacier du Tour termine le vaste district des hautes Alpes de Chamouni. Les intervalles de ces hautes pyramides et de ces arêtes sont remplis de grands et magnifiques glaciers que l'on voit naître

[1] Hauteur du Buet : au-dessus de la mer, 3076 mètres : au-dessus du lac de Genève, 2710 mètres. Dans les notes suivantes, nous ne donnerons plus que les hauteurs prises au-dessus de la mer; pour les réduire en hauteurs au-dessus du lac de Genève, il suffira de retrancher du chiffre qui les représente, 366 mètres.

dans d'affreuses solitudes, entre des rochers noirs et stériles, et s'étendre de là jusque dans les basses vallées, au milieu des forêts et des pâturages.

Ces immenses et antiques rochers, noircis par les eaux qui distillent sur leurs flancs, et entrecoupés de neiges et de glaces resplendissantes, vus par un beau jour au travers de l'air transparent de ces hautes régions, présentent le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer. La vue que l'on a du haut de l'Etna est sans doute plus étendue et plus riante, mais celle de la chaîne des Alpes, que l'on découvre de la cime du Buet, est peut-être plus étonnante : elle excite dans l'âme une émotion plus profonde, et donne plus à penser au philosophe. Car, sans s'arrêter à la contemplation de ces neiges et de ces glaces et à la douce assurance qu'elles donnent de la perpétuité des fleuves dont elles sont les sources, si l'on réfléchit sur la formation de ces montagnes, sur leur âge, sur leur succession, sur les causes qui ont pu accumuler ces éléments pierreux à une si grande hauteur au-dessus du reste de la surface du globe ; si l'on recherche l'origine de ces éléments, si l'on considère les révolutions qu'ils ont subies, celles qui les attendent, quel océan de pensées ! Ceux-là seuls qui se sont livrés à ces meditations sur les cimes des hautes Alpes savent combien elles sont plus profondes, plus étendues, plus lumineuses, que lorsqu'on est resserré entre les murs de son cabinet.

A l'orient des montagnes de la Savoie commencent celles du Valais. Le Rhône, qui prend sa source dans ces montagnes, en arrose la principale vallée. Vue d'ici, cette vallée présente le plus bel aspect : sa verdure,

coupée par le beau fleuve qui y serpente, repose agréablement les yeux fatigués de beautés terribles des rochers et des glaces de la chaîne centrale. L'œil découvre encore la Dent-du-Midi qui domine la ville de Saint-Maurice, les Dents-d'Oche, une portion du lac de Genève et cette ville même, la cime du Môle, la vallée de Cluse, l'Arve et Bonneville. Toute cette partie de l'horizon est terminée par le Jura, que l'on voit à une grande distance comme une ligne bleue et uniforme qui commence sur la gauche de la Dent-du-Midi, et vient presque se confondre avec les montagnes des environs de Chambéry et d'Annecy. On aperçoit encore des montagnes très-éloignées qui paraissent être dans le Dauphiné ou peut-être dans le voisinage du lac du Bourget,

Nous séjournâmes sur la cime du Buet environ deux heures; nous mîmes le double de ce temps à redescendre à la Poya, et nous revînmes encore de là coucher à Chamouni, où nous n'arrivâmes que vers les onze heures du soir. Le mauvais temps nous y retint le lendemain et le surlendemain matin; mais le 15 après midi, le temps paraissant bien rétabli, nous résolûmes d'aller coucher sur le Montanvert, afin qu'en partant de là le lendemain de grand matin nous eussions le temps de pénétrer jusqu'au fond de la grande vallée de glace.

CHAPITRE VI.

LE MONTANVERT. — LA SOURCE DE L'ARVEIRON.

Le Montanvert.

Ce que les gens de Chamouni nomment proprement le *Montanvert* est un pâturage élevé de quatre cent vingt-huit toises au-dessus de la vallée de Chamouni, et par conséquent de neuf cent cinquante-quatre au-dessus de la mer. Il est au pied de l'aiguille de Charmoz, et immédiatement au-dessus de cette vallée de glace dont la partie inférieure porte le nom de *Glacier des Bois*. On y conduit ordinairement les étrangers, parce que c'est là un site qui présente un magnifique aspect de cet immense glacier et des montagnes qui le bordent, et parce qu'on peut de là descendre sur la glace, et voir sans danger quelques-unes des singularités qu'elle offre. Je crois donc faire plaisir aux voyageurs en décrivant avec quelque soin ce qui, dans cette excursion, me paraît le plus digne de fixer leur attention.

Le chemin, ou plutôt le sentier qui du Prieuré conduit au Montanvert, est rapide en quelques endroits, mais nulle part dangereux. On fait communément cette route à pied : en allant doucement et en reprenant haleine de temps à autre, on y met environ trois heures ; mais on peut en faire au moins la moitié à mulet. J'ai

même vu un gentilhomme anglais, qui s'était foulé le pied, la faire en entier sur une petite mule : il est vrai que cette mule était d'une force et d'une sûreté tout à fait extraordinaires; mais quant à la première moitié de cette montée, on peut la faire, je le répète, sans aucun danger sur les mulets de Chamouni.

En allant du prieuré au Montanvert, on commence par traverser obliquement le fond de la vallée de Chamouni au milieu de prairies et de champs bien cultivés. On entre ensuite dans une forêt mélangée de bouleaux, de sapins et de mélèzes. On monte au travers de cette forêt par une pente, tantôt oblique et douce, tantôt directe et rapide, parsemée des débris de la même montagne. A quelques pas au delà, on passe auprès d'une fontaine, nommée *Caillet*, qui est à moitié chemin du Montanvert : elle ne donne qu'un filet d'eau, mais pure, fraîche, sous des arbres touffus, à l'ombre desquels on prend volontiers quelques moments de repos.

A une petite heure de marche au-dessus de la fontaine, on traverse une ravine, creusée, non par les eaux, mais par les avalanches de neige et par les pierres qui se détachent d'une tête de roche feuilletée qui la domine. Cette tête est toute composée de grandes pièces qui semblent n'avoir entre elles aucune liaison ; il s'en détache presque continuellement des morceaux grands ou petits; on avertit ceux qui passent dans cet endroit de ne faire aucun bruit, même de ne pas parler trop haut, de peur que l'ébranlement de l'air ne fasse tomber quelque fragment de rocher. J'ai essayé quelquefois de tirer là en l'air un coup de pistolet, et j'ai toujours vu quelques fragments tomber immédiatement après. On

peut faire cette expérience sans aucun danger, parce qu'on voit venir les pierres d'assez loin pour avoir le temps de les éviter.

Quand on a traversé cette ravine pierreuse, on a le choix de deux sentiers pour aller au Montanvert : l'un sur la droite, étroit et un peu scabreux ; l'autre large et sûr, mais qui commence par descendre pour remonter ensuite, et qui est par conséquent plus long et plus fatigant.

En montant au Montanvert, on a toujours sous ses pieds la vue de la vallée de Chamouni, de l'Arve qui l'arrose dans toute sa longueur, d'une foule de villages et de hameaux entourés d'arbres et de champs bien cultivés. Au moment où l'on arrive au Montanvert, la scène change ; et au lieu de cette riante et fertile vallée, on se trouve presque au bord d'un précipice, dont le fond est une vallée beaucoup plus large et plus étendue, remplie de neige et de glace, et bordée de montagnes colossales, qui étonnent par leur hauteur et par leurs formes, et qui effraient par leur stérilité et leurs escarpements. Ce glacier descend jusque dans la vallée de Chamouni, où on le nomme le *glacier des Bois,* du nom d'un hameau près duquel il se termine : c'est de son extrémité inférieure que sort le torrent de l'Arveiron. A son extrémité supérieure, il paraît se diviser en deux branches, dont l'une s'élève du côté de l'est, et prend le nom de *glacier de Léchaud;* l'autre remonte au sud-ouest, passe derrière les aiguilles de Chamouni, se réunit aux glaces qui descendent de la cime du Mont-Blanc, et se nomme le *Tacul.* On voit du Montanvert ces deux branches se séparer au pied d'une haute mon-

tagne, qui se nomme les *Périades.* La petite portion de ce glacier que l'on découvre du haut du Montanvert a au moins deux lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur ; mais à l'œil on ne lui donne pas le quart de cette étendue, parce que les masses des montagnes qui la bordent sont si grandes, qu'elles écrasent et rapetissent tout ce qui est près.

La surface du glacier, vue du Montanvert, ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée, non pas dans le moment de la tempête, mais à l'instant où le vent s'est calmé, et où les vagues, quoique très-hautes, sont émoussées et arrondies. Ces grandes ondes sont à peu près parallèles à la longueur du glacier, et elles sont coupées par des crevasses transversales qui paraissent bleues dans l'intérieur, tandis que la glace paraît blanche à sa surface extérieure.

Entre les montagnes qui dominent le glacier des Bois, celle qui fixe le plus les regards de l'observateur, est un grand obélisque de granit qui est en face du Montanvert, de l'autre côté du glacier. On le nomme l'*aiguille du Dru*, et en effet sa forme arrondie et excessivement élancée lui donne plus de ressemblance avec une aiguille qu'avec un obélisque ; ces côtés semblent polis comme un ouvrage de l'art, on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignes, très-nettement tranchées [1].

Lorsqu'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et qu'on s'est rassasié, si l'on peut jamais l'être, du grand spectacle que présentent ce glacier et les

[1] Hauteur : au-dessus de la vallée, 2771 mètres : au-dessus de la mer, 3793 mètres.

montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide entre des rhododendrons, des mélèzes et des aroles, jusqu'au bord du glacier. Au bas de cette pente, on trouve ce qu'on appelle la *moraine du glacier*, ou cet amas de sable et de cailloux qui sont déposés sur les bords du glacier, après avoir été broyés et arrondis par le roulis et le frottement des glaces. De là on passe sur le glacier même, et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut s'avancer au moins jusqu'à trois ou quatre cents pas pour se faire une idée de ces grandes vallées de glace. En effet, si l'on se contente de voir celle-ci de loin, du Montanvert, par exemple, on n'en distingue point les détails; ses inégalités ne semblent être que les ondulations arrondies de la mer après l'orage; mais quand on est au milieu du glacier, ces ondes paraissent des montagnes, et leurs intervalles semblent être des vallées entre ces montagnes. Il faut d'ailleurs parcourir un peu le glacier pour voir ses beaux accidents, ses larges et profondes crevasses, ses grandes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau renfermée dans des murs transparents de couleur d'aigue-marine; ses ruisseaux d'une eau vive et claire, qui coulent dans des canaux de glace, et qui viennent se précipiter et former des cascades dans des abîmes de glace. Je ne conseillerais cependant pas d'entreprendre de le traverser vis-à-vis du Montanvert, à moins que les guides n'assurent qu'il connaissent l'état actuel des glaces, et que l'on peut y passer sans trop de difficulté. J'en courus les risques dans mon premier voyage en 1760, et j'eus bien de la peine à en sortir : le glacier dans ce moment-là était presque impraticable du

côté opposé au Montanvert, je franchissais les fentes qui n'étaient pas trop larges; mais il se présenta des vallons de glace très-profonds, dans lesquels il fallait se laisser couler pour remonter ensuite du côté opposé avec une fatigue extrême : d'autre fois, pour traverser des crevasses extrêmement larges et profondes, il me fallait passer comme un danseur de corde sur des arêtes de glace très-étroites, qui s'étendaient de l'un des bords à l'autre. Le bon Pierre Simon, mon premier guide sur les hautes Alpes, se repentait bien de m'avoir laissé engager dans cette entreprise; il allait, venait, cherchait les passages les moins dangereux, taillait des escaliers dans la glace, me tendait la main lorsque cela était possible, et me donnait en même temps les premières leçons de l'art, car c'en est un, de poser convenablement les pieds, de poster son corps et de s'aider de son bâton dans ces passages difficiles. J'en sortis pourtant sans autre mal que quelques contusions que je m'étais faites en me laissant dévaller volontairement sur des pentes de glace très-rapides que nous avions à descendre. Pierre Simon descendait en se glissant debout sur ses pieds, le corps penché en arrière et appuyé sur son bâton ferré; il arrivait ainsi au bas de la glace sans se faire aucun mal. Les voyageurs qui se trouveront près de ces ravines feront bien d'engager quelqu'un des guides à se glisser de cette manière dans quelque endroit où il ne puisse courir aucun danger; on sera étonné de la hardiesse avec laquelle ils descendent ainsi des pentes de glace d'une rapidité effrayante, et de la justesse avec laquelle ils retardent ou accélèrent leur marche et s'arrêtent même quand ils le veulent, en

enfonçant plus ou moins dans la glace la pointe de leurs bâtons. Cet exercice est beaucoup plus difficile qu'on ne le croirait d'abord, et il faut faire bien des chutes avant d'avoir acquis la précision dont il est susceptible.

Après avoir traversé le glacier, je me reposai dans des pâturages que l'on nomme le *plan de l'aiguille du Dru.* Comme on ne peut parvenir à ces pâturages qu'en traversant le glacier, toute la communauté qui veut y conduire ses bestiaux se rassemble au commencement de l'été pour leur frayer une route sur la glace : on y conduit ainsi un certain nombre de génisses, et une ou deux vaches à lait pour la nourriture de leur gardien. Elles restent là jusqu'au commencement de l'automne, où l'on va de nouveau leur frayer un chemin pour le retour; car celui qu'on avait fait pour les ramener est souvent détruit quelques heures après par le mouvement continuel de la glace. Le berger lui-même ne descend au village qu'une ou deux fois dans la saison, pour chercher sa provision de pain, et tout le reste du temps il demeure parfaitement seul avec son troupeau dans cette affreuse solitude. Lorsque je fus là en 1760, je rencontrai le berger, c'était alors un vieillard à longue barbe, vêtu de peau de veau avec le poil en dehors ; il avait l'air aussi sauvage que le lieu même qu'il habitait ; il fut très-étonné de voir un étranger, et je crois bien que j'étais le premier dont il eût reçu la visite ; j'aurais souhaité qu'il lui restât de cette visite un souvenir agréable ; mais il ne désirait que du tabac, je n'en avais point, et l'argent que je lui donnai ne parut lui faire aucun plaisir.

En revenant du Montanvert au Prieuré de Chamouni, si l'on ne veut pas faire deux fois le même chemin, et que l'on ne craigne pas une descente rapide, on peut, en suivant d'assez près le glacier, descendre par une pente que l'on nomme la *Félia.* On arrive au bas du glacier, et l'on voit l'Arveiron en sortir par une arche de glace.

Source de l'Arveiron.

L'Arveiron est un torrent considérable qui sort de l'extrémité inférieure du glacier des Bois par une grande arche de glace, que les gens du pays nomment l'*embouchure de l'Arveiron,* quoi qu'au vrai ce soit là sa source, ou du moins le premier endroit où il se montre à découvert.

On peut y aller, comme je l'ai dit, directement en descendant du Montanvert; mais c'est une route si fatigante par sa rapidité, que je ne saurais la conseiller. En y allant au contraire du Prieuré, c'est une promenade charmante d'une petite heure, toute de plain-pied, que l'on peut même faire en voiture, en traversant de belles prairies et une superbe forêt.

La source de l'Arveiron est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs. Que l'on se figure une profonde caverne, dont l'entrée est une voûte de glace de plus de cent pieds d'élévation, sur une largeur proportionnée; cette caverne est taillée par la main de la nature, au milieu d'un énorme rocher de glace qui par le jeu de la lumière paraît, ici, blanche et opaque

comme de la neige, là, transparente et verte comme l'aigue-marine. Du fond de cette caverne sort avec impétuosité une rivière blanche d'écume, et qui souvent roule dans ses flots de gros rochers de glace. En élevant les yeux au-dessous de cette voûte, on voit un immense glacier, couronné par des pyramides de glace, du milieu desquelles semble sortir l'obélisque du Dru dont la cime va se perdre dans les nues. Enfin, tout ce tableau est encadré par les belles forêts du Montanvert et de l'aiguille du Bochard, et ces forêts accompagnent le glacier jusqu'à sa cime qui se confond avec le ciel.

Le lieu où l'on jouit de ce spectacle est extrêmement sauvage ; depuis que les glaces ont beaucoup diminué, il n'est resté que des amas de sable et de blocs déposés par le glacier ; on n'y voit aucune verdure ; mais il y a sept ou huit ans que le glacier descendant beaucoup plus bas, cette voûte se trouvait auprès d'une forêt de mélèzes, dont le fond était un beau sable blanc, relevé par des touffes des belles fleurs rouges le l'*epilobium*, par les fleurs étoilées du *sempervivum arachnoideum*, et par celles de la *saxifraga autumnalis*.

On a quelquefois la curiosité d'entrer dans cette caverne, et on peut en effet s'y enfoncer assez avant, lorsqu'elle est large et que l'Arveiron ne la remplit pas entièrement ; mais c'est toujours une témérité, parce qu'il se détache fréquemment de grands fragments de sa voûte. Lorsque nous allâmes la visiter en 1778, nous remarquâmes dans l'arche qui formait l'entrée de la voûte une grande crevasse presque horizontale, coupée à ses extrémités par des fentes verticales : il était aisé de présumer que toute cette pièce se détacherait

bientôt; effectivement, on entendit dans la nuit un bruit semblable à un coup de tonnerre. Cette pièce, qui formait la clef de la voûte, était tombée, et avait entraîné par sa chute celle de toute la partie extérieure de l'arche; cet amas de glace suspendit pendant quelques moments le cours de l'Arveiron : ses eaux s'accumulèrent dans le fond de la caverne, et rompant ensuite tout à coup cette digue, elles entraînèrent avec violence tous ces grands blocs de glace, les brisèrent contre les rochers dont est parsemé le lit du torrent, et en charrièrent des fragments à de grandes distances. Nous vîmes le lendemain, avec une espèce d'effroi, la place où nous nous étions arrêtés la veille couverte de grands quartiers de ces glaces.

C'est ainsi que cette voûte se détruit, et c'est ainsi qu'elle se forme. En hiver, il n'y en a point du tout; l'Arveiron, alors très-petit, sort en rampant de dessous la glace qui descend en talus jusqu'au niveau du terrain; mais lorsque les chaleurs enflent les eaux de ce torrent, et facilitent la désunion des parties de la glace, il ronge par les côtés les glaces qui gênent sa sortie; alors celles du milieu, n'étant plus soutenues, tombent dans l'eau qui les entraîne, et il s'en détache ainsi successivement des morceaux, jusqu'à ce que la partie supérieure ait pris la forme d'une voûte dont les parties se soutiennent mutuellement. Cette voûte change d'un jour à l'autre; quelquefois elle s'écroule en entier, mais il s'en réforme bientôt une nouvelle.

On demandera peut-être pourquoi ce glacier est le seul qui soit terminé par une arche de glace de cette grandeur et de cette beauté. C'est qu'il est le seul, du

moins à moi connu, qui ait à son extrémité inférieure des glaces d'une aussi grande épaisseur et d'une telle consistance, qui se termine sur un plan horizontal, et dont il sorte un torrent aussi considérable; car il faut toutes ces conditions réunies pour produire une belle arche. En effet, si le glacier vient se terminer sur un plan fort incliné, comme cela arrive très-souvent, le moindre mouvement du glacier culbute les glaçons, et ne laisse pas à la voûte le temps de se former; s'il ne sort que peu d'eau du glacier, la voûte est nécessairement étroite et basse à proportion, parce que c'est la largeur du torrent qui détermine celle de la voûte, et par cela même sa hauteur; si enfin sa glace est mince ou fragile, la voûte ne peut avoir ni grandeur, ni solidité.

Du reste cette voûte de glace n'est point toujours également belle, ni également grande; elle n'est pas non plus constamment à la même place, parce que le glacier s'avance quelquefois dans la vallée, et d'autres fois se retire. Les fragments de granit qu'il a déposés témoignent qu'il descendait autrefois de ce côté-là beaucoup plus bas qu'il ne fait aujourd'hui.

CHAPITRE VII.

GLACIERS DE LA VALLÉE DE CHAMOUNI.

Glacier des Bois.

J'ai dit plus haut que le 15 juillet nous étions venus coucher au Montanvert, afin de pouvoir partir le lendemain au point du jour, et pénétrer jusqu'au fond de la vallée de glace. Mais où couche-t-on sur le Montanvert? On y couche dans un château ; car c'est ainsi que les Chamouniards, nation gaie et railleuse, nomment par dérision la chétive retraite du berger qui garde les troupeaux de cette montagne. Un grand bloc de granit, porté là anciennement par le glacier, ou par quelque révolution plus ancienne, est assis sur une de ses faces, tandis qu'une autre face se relève en faisant un angle aigu avec le terrain, et laisse ainsi un espace vide au-dessous d'elle. Le berger industrieux a pris la face saillante de ce granit pour le toit et le plafond de son château, la terre pour son parquet ; il s'est préservé des vents coulis, en entourant cet abris d'un mur de pierres sèches, et il a laissé dans la partie la plus élevée un vide où il a placé une porte, haute de quarante pouces et large de seize. Quant aux fenètres, il n'en a pas eu besoin, non plus que de la cheminée ; le jour entre et la fumée sort par les vides que laissent entre elles les

pierres de la muraille. Voilà donc l'intérieur de sa demeure; cet espace angulaire renfermé entre le bloc de granit, la terre et la muraille, forme la cuisine, la chambre à coucher, le cellier, la laiterie, en un mot tout le domicile du berger de Montanvert. Il voulut bien nous le céder pour cette nuit et la passer avec nos guides en plein air autour d'un feu qu'ils entretinrent au haut de la forêt. Pour nous, nous étendîmes sur le parquet un peu inégal du château une botte de paille que nous avions fait apporter, et nous dormimes là mieux qu'on ne dort souvent dans des appartements où l'art et la mollesse ont épuisé toutes leurs ressources. Le lendemain, un peu avant le jour, nos guides vinrent nous réveiller, je dormais alors profondément, et la lumière qu'on nous apportait par derrière faisait briller si singulièrement le bloc de granit sous lequel nous étions couchés, que je fus quelques moments sans pouvoir comprendre où j'étais et ce que je voyais.

Nous partîmes à la pointe du jour, et nous commençâmes par côtoyer le glacier en suivant un sentier assez élevé au-dessus de lui. Ce sentier est d'abord sûr et facile ; mais à un quart de lieue du Montanvert il se perd sur la pente rapide que présentent les plans inclinés des couches d'un granit veiné. Les deux premières fois que j'ai passé là, on ne pouvait placer son pied que sur quelques inégalités ou dans quelques petites cavités du roc, et si l'on avait glissé, on serait tombé dans le glacier qui est au-dessous à une assez grande profondeur. Mais en 1778, dès mon arrivée à Chamouni, j'y envoyai deux hommes, qui, pendant notre voyage au Buet, firent jouer quelques mines dans le roc et rendirent

ce passage, sinon très-commode, au moins à peu près sans danger. Ceux qui iront après nous visiter le fond du glacier nous auront l'obligation de leur en avoir facilité l'accès.

Il y a deux passages semblables tout près l'un de l'autre ; on les nomme les *Ponts*. Après les avoir passés, on va descendre au bord du glacier, et l'on suit pendant quelque temps sa *moraine,* ou l'encaissement de pierres et de gravier qui l'accompagne. On passe là auprès d'une fontaine qui distille du roc sous une voûte naturelle ; son eau est d'une fraîcheur et d'une limpidité admirables, et nourrit de belles plantes de *ranunculus glacialis,* qui croissent en grosses touffes dans la fente du rocher, et tapissent tout l'intérieur de la voûte. Là, nous voulûmes tenter de cheminer sur le glacier, mais il était encore trop scabreux, parce que le sol sur lequel il repose est encore ici trop incliné : car, comme je l'ai dit, en traitant des glaciers en général, ils ne sont praticables que dans les lieux où leur situation approche d'être horizontale, et où leurs parties ne sont pas désunies par la pente et les inégalités du sol.

Enfin le glacier devenant plus traitable, nous y rentrons une heure et demie après notre départ du Montanvert. Ici cependant nous rencontrons une difficulté nouvelle. Il était tombé la veille de la pluie, dont les gouttes se sont gelées en tombant sur le glacier et ont formé à sa surface, ordinairement raboteuse, un verglas extrêmement glissant ; mais nous armons nos pieds de crampons qui assurent nos pas et nous permettent d'accélérer notre marche. Nous trouvons bien çà et là quelques crevasses un peu larges à franchir, quelques pentes

un peu rapides à traverser le long de ces abîmes; mais cependant nous avançons toujours en nous dirigeant à l'est-sud-est pour traverser obliquement le glacier en le remontant. Nous remarquons, chemin faisant, de grands amas de grains de grêle accumulés dans les enfoncements de la grêle.

Après une bonne demi-heure de marche sur le glacier, nous traversons une arête de glace chargée de terre, de sable et de débris de rochers. La glace, sous ces arêtes, est beaucoup plus élevée que dans leurs intervalles, parce que ces débris accumulés sur elle la préservent de l'action du soleil et l'empêchent de se réduire en eau ou en vapeurs.

Dix minutes après nous traversâmes une seconde arête plus haute que la première, et nous jugeâmes que sous ces débris la glace était de vingt ou vingt-cinq pieds plus élevée que dans les endroits où l'air et les rayons du soleil agissent librement sur elle. On rencontre une troisième arête à vingt minutes de la seconde, et la quatrième, qui est la dernière, la suit de très-près. Ici nous nous trouvons au point où le glacier des Bois se divise, comme je l'ai dit, en deux grandes branches, dont l'une tourne à droite vers le Mont-Blanc, et prend le nom de *glacier du Tacul,* et l'autre à gauche se nomme le *glacier de Léchaud.* Il serait sans doute plus intéressant de suivre celle de la droite, et de s'approcher ainsi du Mont-Blanc; ses pentes de neige et de glace, qui se présentent à nous, semblent même n'être point absolument inaccessibles; mais ce sont des apparences trompeuses. Des glaciers entrecoupés de profondes crevasses masquées çà et là par des couches

minces de neige défendent les approches de cette redoutable montagne, quoique peut-être en choisissant une année où il serait tombé beaucoup de neige, et en prenant le temps où cette neige serait encore ferme, quelque chasseur adroit et courageux pût tenter cette route. Comme dans ce moment cette entreprise est absolument impraticable, nous suivons la branche gauche de la vallée, et après deux heures de marche sur le glacier des Bois, nous en sortons au pied de celui du Talèfre, c'est-à-dire à l'endroit où ce dernier vient verser sa glace dans le glacier des Bois, qui s'appelle ici le *glacier de Léchaud.*

Glacier du Talèfre.

La vue du glacier du Talèfre est ici majestueuse et terrible. Comme la pente par laquelle il descend est extrêmement rapide, ses glaçons, se pressant mutuellement, se dressent, se relèvent et présentent des tours, des pyramides diversement inclinées, qui semblent prêtes à écraser le voyageur téméraire qui oserait s'en approcher. Pour parvenir au sommet de ce glacier, où il est moins incliné et par cela même moins inégal, nous gravissons le rocher qui est à sa gauche du côté du couchant. Ce rocher se nomme le *Couvercle;* il est dominé par une cime inaccessible, qui, suivant l'usage du pays, est décorée du nom d'*aiguille,* et en prenant le nom du glacier le plus proche, s'appelle l'*aiguille du Talèfre.*

La pente par laquelle on gravit le Couvercle est excessivement rapide; on suit une espèce de sillon creusé

dans le roc par la nature; quelques pointes de roc auxquelles on se cramponne, en montant avec les mains, autant et plus qu'avec les pieds, ont fait donner à ce passage le nom d'*égralets* ou de petits degrés. Ce passage n'est cependant point dangerenx, parce que le roc, qui est un granit très-cohérent, permet d'assurer toujours solidement les mains et les pieds; mais sa rapidité le rend un peu effrayant à la descente. Lorsqu'on est en haut des égralets, on suit une pente baaucoup moins rapide; on marche tantôt sur du gazon, tantôt sur de grandes tables de granit, et on arrive ainsi au bord du plan du glacier du Talèfre. On nomme le *plan* d'un glacier la partie élevée et à peu près horizontale dans laquelle on peut le traverser.

Nous avions mis une heure et un quart à monter du glacier de Léchaud au plan de celui du Talèfre. Nous fûmes tentés de nous reposer un moment avant d'entrer sur celui-ci. Tout nous invitait à choisir cette place, un beau gazon arrosé par un ruisseau qui sortait de dessous la neige, et qui roulait son eau cristalline sur un sable argenté, et ce qui était plus séduisant encore, une vue d'une étendue et d'une beauté dont une description ne peut donner qu'une bien faible idée. En effet, comment peindre à l'imagination des objets qui n'ont rien de commun avec tout ce que l'on voit dans le reste du monde; comment faire passer dans l'âme du lecteur cette impression mêlée d'admiration et de terreur qu'inspirent ces immenses amas de glaces entourés et surmontés de ces rochers pyramidaux plus immenses encore; le contraste de la blancheur des neiges avec la couleur obscure des rochers mouillés par les eaux que ces neiges

distillent, la pureté de l'air, l'éclat de la lumière du soleil, qui donne à tous ces objets une netteté et une vivacité extraordinaires ; le profond et majestueux silence qui règne dans ces vastes solitudes, silence qui n'est troublé que de loin en loin par le fracas de quelque grand rocher de granit ou de glace qui s'écroule du haut de quelque montagne, et la nudité même de ces rochers élevés, où l'on ne découvre ni animaux, ni arbustes, ni verdure. Et quand on se rappelle la belle végétation et les charmants paysages que l'on a vus les jours précédents dans les basses vallées, on est tenté de croire qu'on a été subitement transporté dans un autre monde oublié par la nature. La vue du Montanvert ne donne de celle-ci qu'une idée très-imparfaite ; là on ne voit qu'un seul glacier, au lieu que d'ici vous voyez les trois grands glaciers des Bois, de Léchaud et du Tacul, sans compter un grand nombre d'autres moins considérables qui, comme celui du Talèfre, versent leurs glaces dans les glaciers principaux.

Après nous être reposés, en jouissant de ce beau spectacle, nous entrâmes sur le glacier du Talèfre, et nous vînmes en vingt minutes à une arête de débris qui partage le glacier suivant sa longueur. Nous fîmes là, comme au point le plus élevé de notre course, une longue station pour observer nos instruments de physique.

La vue que l'on a du milieu de ce glacier est, du coté du sud, semblable à celle du Couvercle ; mais sur le derrière au nord, le glacier même du Talèfre, sur lequel nous sommes, présente une décoration aussi belle que singulière. Ce glacier s'élève par gradations jusqu'au pied d'une enceinte exactement demi-circulaire,

qui le ferme du côté du nord. Cette enceinte est formée par des pics de granit extrêmement élevés, qui se terminent par des sommités aiguës de formes infiniment variées. Les intervalles de ces pics sont remplis par des glaciers qui viennent se verser dans celui du Talèfre. Ces mêmes glaciers sont couronnés par des pentes de neige qui montent en festons découpés comme des feuilles d'acanthe entre les tables noires et verticales des granits, où elles n'ont pas pu se fixer ; et le haut de ce magnifique amphithéâtre va se joindre à la voûte du ciel qui est ici coloré d'un bleu d'azur foncé, tel qu'on ne le voit jamais dans la plaine, et qui fait singulièrement ressortir l'éclat et le contraste des neiges et des rochers.

Un morceau bien singulier de ce tableau, c'est un rocher aplati, situé comme une île au milieu des glaces et des neiges du glacier du Talèfre. Il est de forme à peu près circulaire, un peu élevé au-dessus du niveau du glacier ; les frimas éternels qui couvrent toute cette région semblent le respecter ; ils ne s'y arrêtent point, ou le quittent du moins beaucoup plus tôt que le reste de la montagne. Ce rocher se couvre même d'un peu de verdure, qui, dans ce moment, commence seulement à poindre, parce que le milieu de juillet n'est que le premier printemps de ces hautes montagnes ; mais à la fin d'août il est couvert d'un beau gazon, relevé par une grande variété de jolies fleurs des Alpes. Aussi le nomme-t-on le *Courtil*, mot qui, en savoyard, de même qu'en vieux français, signifie jardin. Il est même fermé comme un jardin, car le glacier a déposé autour de lui une arête de pierres et de gravier qui forme exactement

sa clôture. Je désirais beaucoup y aller pour examiner s'il n'y avait pas là quelque source chaude, ou quelque autre cause locale qui fît fondre la neige et qui favorisât la végétation ; mais les profondes crevasses du glacier, masquées par des neiges tendres et peu solides, en rendaient dans ce moment l'accès si dangereux, que nos guides nous empêchèrent absolument d'y aller. Au reste, ce phénomène n'est pas unique dans l'histoire des glaciers; j'en ai vu d'autres exemples dans ceux de la Suisse; mais peut-être n'en voit-on point dans une si belle situation, et qui se tapisse d'une aussi belle verdure. Lorsque les neiges sont fondues, son accès n'est ni dangereux, ni difficile.

Après avoir achevé nos observations, nous nous remîmes en marche pour achever de traverser le glacier; nous voulions revenir par le côté opposé, soit pour voir des objets nouveaux, soit pour n'avoir pas à descendre les égralets que nous avions jugé devoir être encore plus incommodes à la descente qu'ils n'avaient été fatigants à la montée. Mais nous trouvâmes, à traverser le glacier, plus de difficultés qu'il n'en montrait au premier coup d'œil. En passant par le haut, nous avions à franchir des crevasses couvertes de neige, comme dans l'espace qui nous séparait du Courtil; vers le bas nous voyions devant nous des pentes de glace d'une rapidité effrayante, et le milieu semblait réunir les inconvénients des deux extrêmes. Tandis que nos guides tenaient conseil, l'un d'eux, Pierre Balme, qui, depuis la mort de Pierre Simon, est celui pour lequel j'ai le plus d'amitié et de confiance, et qui était alors chargé du magnétomètre, ennuyé de la délibération, et voulant appuyer

son avis de son exemple, partit le premier, prit par le plus court, et descendit presque à la course par des pentes extrêmement rapides d'une glace vive, bordée de précipices : nous frissonnâmes en le voyant, le moindre faux pas lui aurait infailliblement coûté la vie ; mais il en sortit heureusement. Dans ces cas-là, il n'y a pas de milieu ; il faut, ou assurer tous ses pas en taillant des escaliers dans la glace, ou marcher assez ferme pour que les clous du soulier mordent un peu sur la glace, et assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de glisser. Son exemple nous décida, nous suivîmes, non pas précisément ses traces, mais pourtant des pentes assez rapides, préférant des dangers courts et visibles à une longue perspective de tomber à l'improviste dans un abîme de glace.

En sortant du glacier, nous nous trouvâmes sur une pente de rocailles brisées, par laquelle nous descendîmes le long d'une espèce de couloir ou de gorge entre le glacier à notre droite, et un grand rocher de granit à notre gauche, et cette longue et rapide descente nous ramena sur le glacier de Léchaud.

Nous étions là en face du fond de ce glacier, qui se termine en un cul-de-sac, bordé par les aiguilles de Léchaud et par la grande et petite Jorasse. Ce cul-de-sac est fermé, comme celui du Talèfre, par une enceinte de murs de granit que couronnent des pics extrêmement élevés. Les glaces, en s'élevant contre ces rochers, vont aussi se perdre sous des pentes de neige très-rapides, qui se terminent en langues étroites entre des tables de granit nues et verticales. J'étais venu visiter ce glacier en 1767 : je pénétrai jusqu'au fond du cul-de-sac, et je

remontai ces neiges aussi haut que pût me le permettre leur rapidité toujours croissante ; je revins ensuite en côtoyant le pied des aiguilles de Léchaud ; je passai aux *boutes* ou grottes de Léchaud, espèces de tanières pratiquées sous des rochers de granit pour servir de retraite pendant la nuit aux gens de Chamouni qui vont à la recherche des cristaux ; j'eus le plaisir d'y cueillir pour la première fois l'*achillea nana,* le *gnaphalium alpinum,* et quelques autres plantes alpines qui croissent là dans de petits réduits bien exposés au midi.

Pour cette fois, nous nous hâtons de revenir au Montanvert : des nuages qui s'accumulent sur les sommités et le vent qui a changé nous font craindre le mauvais temps qui s'annonçait déjà le matin par l'azur foncé de la voûte céleste. En marchant aussi vite qu'on puisse le faire sur ces glaces, nous mettons près de deux heures depuis le bas du glacier du Talèfre jusqu'à la fontaine près de laquelle nous étions entrés sur le glacier. Nous traversons, chemin faisant, plusieurs de ces jolis ruisseaux qui coulent sur la glace dans des lits qu'ils se creusent à sa surface, et qui, vus au soleil, semblent de béril ou d'aigue-marine ; nous nous désaltérons avec cette eau si pure et si fraîche, et nous voyons plusieurs de ces ruisseaux former, en se réunissant, une petite rivière qui va se précipiter dans un gouffre de glace vive, où elle forme une belle cascade. En approchant des bords occidentaux de cette grande vallée de glace par une route un peu différente de celle que nous avons prise en allant, nous passons sur de grandes avalanches de neige tombées au printemps dernier du haut des montagnes qui bordent le glacier. Ces neiges ont déjà

une consistance qui approche de celle de la glace, elles sont divisées comme celles du glacier par de grandes crevasses ; elles s'imbibent d'eau à mesure que le soleil fait fondre leur surface, et l'hiver prochain ces neiges saturées d'eau deviendront, en se gelant, des glaces parfaitement semblables à celles du reste du glacier.

Nous fûmes de retour à cinq heures du soir au château du Montanvert ; nous y prîmes un moment de repos, et nous descendîmes de là en deux heures du Prieuré, un peu fatigués, mais bien satisfaits de notre journée.

Glacier des Bossons.

Le glacier des Bossons est, comme celui des Bois, une des curiosités de la vallée de Chamouni que voient la plupart des étrangers. On passe au-dessous de ce glacier en allant au Prieuré ; et là, dans un petit hameau nommé *les Bossons*, qui sans doute a donné son nom au glacier, on trouve des guides qui sollicitent les voyageurs de s'y laisser conduire. On y va par un sentier charmant, d'abord au travers d'un petit bois d'aunes, le long du ruisseau qui sort du glacier, ensuite par des prairies, et enfin au travers d'une forêt de sapins. Cette dernière partie est pénible à cause de la rapidité de la pente qui est inclinée de trente ou trente-un degrés. En gravissant cette pente, on côtoie le glacier, et on a le plaisir de voir de très-près des pyramides de glace de la plus grande beauté. C'est une observation que j'ai déjà faite plus d'une fois, que partout où les glaciers reposent sur

un plan horizontal, leur surface est aussi à peu près horizontale, mais que dans les lieux où ils reposent sur des plans inclinés, leurs glaçons se culbutent, se pressent, et prennent des formes et des positions variées et souvent bizarres. Les flancs escarpés de ces glaçons, lavés continuellement par les eaux qui en distillent, sont parfaitement nets et brillants; on n'y voit ni sable ni gravier comme sur les plans horizontaux; ils paraissent d'un blanc éblouissant dans les parties qui réfléchissent les rayons du soleil, et d'un beau vert d'aigue-marine dans celles que ces rayons traversent, Ces grandes pyramides, brillantes et colorées, vues au travers des sapins, que souvent elles surpassent en hauteur, présentent le spectacle le plus frappant et le plus extraordinaire.

Au haut de cette montée, qui, si elle est rapide, est en revanche très-courte, on trouve un espace ou le glacier, reposant sur un plan horizontal, a aussi sa surface à peu près aussi horizontal. Là, après avoir traversé cette enceinte de pierres et de gravier qui borde presque tous les glaciers, on peut descendre sur la glace, traverser même le glacier, et revenir au Prieuré par une route différente de celle qu'on a prise en montant. Ce glacier, beaucoup plus étroit que celui du Montanvert, ne présente que fort en petit les grands phénomènes que nous avons observés sur celui-ci: on y voit pourtant d'assez grandes crevasses, et on y prend une idée de ces ondes que nous comparions aux vagues d'une mer agitée. Les voyageurs qui ont vu le glacier des Bois peuvent donc se dispenser de voir celui des Bossons; mais ceux pour qui la course du Montanvert est

trop fatigante feront bien de monter aux Bossons, qui sont beaucoup moins élevés.

Le glacier des Bossons, vu du haut du Breven, paraît descendre immédiatement de la vallée du Mont-Blanc. Il est vrai qu'il y a là quelques illusions optiques : l'extrême blancheur des neiges et des glaces, et le manque absolu de perspective aérienne à cause de la pureté de l'air, ôtent à l'œil tout moyen de mesurer les distances ; en sorte que le Mont-Blanc, vu de Plianpra ou du haut du Breven, paraît être presque immédiatement au-dessus de l'extrémité inférieure de ce glacier, quoiqu'il y ait réellement une distance horizontale de plus d'une lieue et demie. Cependant, malgré cette distance, il est bien certain qu'il y a une continuité non interrompue de neiges et de glaces depuis la cime du Mont-Blanc jusqu'au bas du glacier des Bossons. C'est même en entrant sur ce glacier au sommet de la montagne de la Côte, qui le sépare du glacier de Taconay, que l'on a plus d'une fois tenté de parvenir à la cime du Mont-Blanc.

En remontant la rive orientale de ce même glacier des Bossons, on arrive au glacier des Pèlerins, qui est au pied de l'aiguille du Midi ; et l'on peut, en côtoyant le pied des autres aiguilles, aller de là jusqu'au Montanvert, et descendre le long du glacier des Bois. Je fis une partie de cette route en 1761. Mais je la fis avec trop de précipitation ; mon guide, craignant d'être pris par la nuit dans ces déserts, me fît descendre avec une telle rapidité, que n'étant pas encore bien exercé à courir les montagnes, je tombais presque à chaque pas : je ne fus de retour à Chamouni que fort avant dans la

nuit, et dans un état d'agitation et de fatigue dont j'eus bien de la peine à me remettre.

CHAPITRE VIII.

AIGUILLES AU SUD-EST DE CHAMOUNI.

Quoique je n'eusse observé que très-superficiellement le pied des aiguilles qui sont au sud-est de la vallée de Chamouni, j'en avais pourtant assez vu pour croire qu'on pourrait faire là des observations importantes. Ces hautes pyramides, formant la plus haute arête de la chaîne centrale, méritaient un examen soigneux et attentif, et bien que leurs cimes soient absolument inaccessibles, je me flattais pourtant de remonter assez haut sur leurs bases, pour pouvoir me former une idée juste de leur nature et de leur structure.

Je fis donc une course à Chamouni dans l'intention d'aller les observer ; je résolus même d'y consacrer trois jours entiers, et ne voulant pas perdre du temps à redescendre chaque fois au Prieuré pour remonter le lendemain, j'allai m'établir dans un chalet, nommé *Blaitière-dessus*, qui est situé vis-à-vis du Prieuré et du milieu de la base de ces aiguilles, à quatre cent quarante-trois toises au-dessus de la vallée de Chamouni.

Je partis du Prieuré le 29 août, et je montai en deux heures et demie, sur un bon mulet, au chalet intérieur, ou *Blaitière-dessous*. Devant ce chalet est une terrasse naturelle, couverte de gazon dans une situation char-

mante. On découvre de là toute la vallée de Chamouni, depuis le col de Balme qui la forme au nord-est, jusqu'aux montagnes de la Cha et de Vaudagne, qui la terminent au sud-ouest. Le joli village du Prieuré, qui est directement au-dessous de cette terrasse, couronné par la colline qu'ont formée les débris du Breven, le Breven lui-même et la chaîne dont il fait partie, présentent un aspect tout à fait agréable. Il faut une bonne demi-heure d'une montée rapide pour aller de ce chalet à celui de la Blaitière-dessus, où j'allai m'établir. Sa situation est un peu moins riante, parce que les bois qui sont au-dessous lui dérobent une partie de la vue.

La saison étant déjà avancée, les vaches étaient descendues au chalet inférieur, ce qui fut très-heureux pour moi, parce que j'eus ainsi la jouissance libre et tranquille de toute la cabane. Je me trouvai là un peu moins mal et surtout plus au large que dans le chalet du Montanvert; cependant l'air y jouait à peu près avec la même liberté; car le chalet n'était construit que de poutres mal équarries et mal dressées; je voyais de mon lit briller les étoiles au travers de leurs joints. Je parvins cependant à me garantir du froid, et ce ne fut pas sans un sentiment de regret que je quittai au troisième jour cette paisible et solitaire retraite.

Les aiguilles que je venais observer se présentent au chalet sous le même aspect qu'à Chamouni. On en compte cinq bien distinctes, et situées à peu près sur la même ligne. Celles du Crépon et des Charmoz, qui sont le plus sur la gauche du côté de l'est, m'intéressaient moins que les autres; elles sont moins élevées, et je connaissais leur pied, le long duquel j'avais passé en remontant le glacier des Bois qu'elles dominent. Il m'en

restait donc trois, à chacune desquelles je destinai une journée. Je commençai par la troisième qui est immédiatement au-dessus du chalet de Blaitière, et qui en porte le nom.

Aiguille de Blaitière.

La base inclinée de ce rocher pyramidal soutient un glacier qui remonte assez haut contre le corps même de la pyramide, où il dégénère en neiges très-rapides et presque inaccessibles. Les intervalles entre les côtés de ce glacier et les bases des pyramides voisines sont remplis de débris de rochers amoncelés, du milieu desquels s'élèvent quelques portions de roc qui tiennent au corps même de la montagne. Pour observer donc tous les points accessibles du pied de cette aiguille, je devais monter entre ces débris le long du glacier aussi haut qu'il me serait possible, entrer de là sur la glace, la suivre jusqu'au roc vif du milieu de l'aiguille, et revenir par les débris du côté opposé. Ce fut aussi le plan de cette première course.

En partant du chalet, je me dirigeai vers la partie droite de l'aiguille, ou plutôt vers celle qui était à ma droite du côté du couchant. Cette partie de la route était rapide sans être très-fatigante. Mais alors j'entrai dans des entassements de blocs de granit détachés du haut des aiguilles, et charriés par le glacier. Il est extrêmement fatigant de gravir au travers de ces blocs, surtout quand ils sont, comme ils l'étaient alors, à moitié couverts de neiges nouvelles, qui les rendent

glissants, et qui, masquant leurs intervalles, exposeraient sans cesse au risque de se casser la jambe si l'on ne marchait pas avec beaucoup de précaution. Ces neiges, qui étaient tombées à la mi-août, un mois plus tôt qu'à l'ordinaire, me contrarièrent beaucoup dans ce petit voyage. Après une heure et demie de marche, au travers de ces blocs, j'atteignis des rochers en place, que j'ambitionnais beaucoup de voir de près. C'étaient de petites aiguilles de granit, postées en avant des grandes à une certaine distance d'elles, et de la même nature, mais d'une structure plus régulière.

Après avoir bien observé ces rochers, je tirai au nord-est, je gravis de débris en débris sur le glacier, et je le traversai en montant obliquement contre le cœur ou le centre même de l'aiguille. Cette partie de ma tâche était encore la plus pénible, parce que la pente rapide du glacier était couverte d'une grande épaisseur de neige fraîche, dont la surface, inégalement forte, tantôt me soutenait, tantôt se rompait sous mes pieds et m'engloutissait jusqu à la ceinture. Je m'obstinai cependant, j'arrivai au pied des rocs, et je remontai même assez haut, mais avec un travail et une fatigue extrêmes, jusqu'à ce que la rapidité de la pente toujours croissante, jointe à un vent d'une impétuosité terrible et aux nuages voisins de nos têtes et prêts à nous envelopper, me forcèrent à m'arrêter.

Je descendis le glacier du côté opposé à celui par lequel je l'avais monté, et par une pente si raide, que si la neige eût été dure, il eût été impossible de se retenir ; un accident fit tomber le chapeau de Pierre Balme, mon fidèle guide, et il roula jusqu'au bas du glacier sur le

tranchant de son bord ; nous le crûmes perdu, parce qu'il devait naturellement tomber dans une grande crevasse qui était au-dessous de nous, au milieu du glacier ; mais il en fit le tour, et il échappa au danger avec une légèreté et une apparence d'intention et d'adresse tout à fait singulière.

Aiguille du Plan.

Le lendemain, 30 août, je procédai à l'examen de la quatrième pyramide, la plus voisine de l'aiguille du Midi, et qui se nomme l'*aiguille du Plan.* Pour arriver à son pied, je tirai plus à l'ouest que je n'avais fait la veille, et je vins en trois quarts d'heure passer devant le chalet de la Tapie, situé dans un fond extrêmement sauvage, au pied du glacier des Nantillons, et entouré de toutes parts de débris de rochers charriés par ce glacier.

A un bon quart de lieue au-dessus de ce chalet, je passai auprès d'un petit lac assez profond, nommé *lac du Plan de l'aiguille.* Ses eaux, quoique parfaitement pures et limpides, paraissent d'un vert d'émeraude. Je laissai ce lac à ma gauche, et je continuai à m'élever : de là aux aiguilles tout est tellement couvert de débris énormes, que l'on n'aperçoit que très-rarement le fond du sol.

Arrivé au pied de cette grande pyramide, je vis qu'elle était coupée à pic du côté du sud-ouest, à une grande hauteur au-dessus du glacier des Pèlerins que je dominais aussi considérablement ; j'étais curieux d'ob-

server cette pyramide dans cette coupe. Pierre Balme dit que cela pourrait se faire en suivant un sentier élevé, pratiqué par les seuls chamois et par ceux qui les poursuivent. Pour arriver à ce sentier, on passe un défilé serré entre deux rochers de granit; ce passage se nomme le *passoir de l'aiguille*. En sortant de ce défilé, on se trouve sur une corniche extrêmement étroite, qui règne au bord d'un affreux précipice. Je vis sur ce sentier des pieux enfoncés dans le roc, qui avaient servi à amarrer des piéges où l'on prenait autrefois des chamois. Un traquenard tendu sur le sentier tenait à une corde longue et lâche attachée à ces pieux. L'animal, à l'instant où il se sentait saisi par le pied, s'effrayait et s'enfuyait en emportant le piége, jusqu'à ce qu'arrêté inopinément par la corde il se culbutait du côté du précipice, où il restait suspendu sans pouvoir faire aucun effort pour se dégager. Mais cette chasse n'est plus en usage; on a tant détruit de chamois, que les captures sont devenues trop rares pour dédommager de la peine de venir souvent si haut et si loin visiter le piége sans y trouver presque jamais de proie.

Après avoir observé la face escarpée du rocher le long de ce sentier, je revins sur mes pas et je recommençai à monter contre le corps même de l'aiguille, aussi haut que cela se peut sans courir de très-grands dangers. La place à laquelle je m'arrêtai sera pour quelque temps aisée à reconnaître, parce que les feuillets extérieurs du granit se sont culbutés d'eux-mêmes dans cet endroit, et ont laissé à découvert ceux du dedans, dont la couleur demeurera plus blanche que le reste de la montagne jusqu'à ce que les injures de l'air, et surtout

les lichens qui s'y attachent, aient aussi bruni leur surface. J'espérais découvrir le lac de Genève et les plaines qui le bordent, comme M. Bourrit dit les avoir vus du pied de cette aiguille; mais son imagination l'aura trompé; et il est en effet très-facile de prendre, à de grandes distances, de la vapeur ou des brouillards pour un lac : car Pierre Balme, qui était de cette course et qui vit la place à laquelle monta M. Bourrit, assure qu'il s'était arrêté au moins à cinquante toises plus bas que moi, et que lui-même étant monté beaucoup plus haut encore, en poursuivant un chamois par un passage où aucun habitant des plaines n'aurait pu le suivre, et où il ne retournerait de sangfroid à aucun prix, il n'avait point pu découvrir le lac. On a de cette place une vue de la plus grande beauté. D'abord, au sud, la belle et haute pyramide de l'aiguille du Midi, qui cache à la vérité la cime du Mont-Blanc, mais qui laisse voir ce qu'on appelle à Chamouni le second Mont-Blanc ou le dôme neigé de l'aiguille du Goûté; puis l'aiguille même de ce nom; puis un entassement de montagnes secondaires situées entre Sallenche, Annecy et Montmélian. En continuant du côté de l'ouest, on voit que la haute cime calcaire du Reposoir se prolonge du côté du sud-ouest beaucoup plus loin que je ne croyais; qu'elle a partout une très-grande hauteur, une direction suivie, et ses grands escarpements tournés contre les Alpes; elle n'est coupée un peu profondément que par une seule gorge qui se nomme les *Aravis*, et que je pris dès lors la résolution d'aller observer. Toutes ces montagnes bordent l'horizon : dans l'intérieur de leur enceinte, on voit les belles et riches vallées de Comblou, de Mégève,

de Sallenche ; puis en reprenant les montagnes, on découvre celles de Passy, de Servoz, de Sixt, le Buet qui les domine toutes, quelques portions de la cime bleue du Jura, et en dedans de ces limites, la cime du Breven qui est fort au-dessous du point où nous sommes, les Aiguilles Rouges, l'aiguille du Midi au-dessus de Bex, et les montagnes qui bordent la vallée du Rhône entre Villeneuve et Saint-Maurice. Sous ses pieds on a la vallée de Chamouni, dont l'aspect est toujours agréable ; tout près de nous, mais fort au-dessous le glacier des Pèlerins au sud-ouest, celui des Nantillons au nord, et plus bas le joli petit lac du Plan de l'aiguille.

Je trouvai la descente, comme à l'ordinaire, plus difficile que la montée. Dans l'espérance de voir quelque chose de nouveau, en revenant par une route différente, je tirai droit au nord-ouest vers la sommité des Croix. Cette sommité est une tête couverte de gazon, large, arrondie, saillante au-dessus de la vallée de Chamouni, et dans une situation charmante. On voit de là très-bien le Mont-Blanc, quelques-unes des routes par lesquelles on a tenté d'y monter, les sommités des glaciers des Bossons et de Taconay, le glacier des Pèlerins, la magnifique enceinte de rochers de granit entremêlés de glace et de neiges, qui renferme ce glacier entre les deux plus hautes aiguilles, toute la vallée de Chamouni, et une grande partie des beaux lointains que j'avais du pied de l'aiguille. J'aurais vivement désiré d'avoir là une habitation un peu commode, d'y rassembler et d'y cultiver les plus belles plantes des Alpes, de pouvoir y venir observer tous ces grands objets avec encore plus de maturité et de calme, et de les avoir sous les yeux dans

ces profondes méditations qui seules nous révèlent les grands secrets de la nature. Et si je n'engage personne à y bâtir, du moins conseillerai-je aux amateurs des beautés de ce genre de venir en jouir, ne fût-ce que pour quelques instants. La route de cette hauteur est sûre, facile, sans un seul pas dangereux ; on peut même monter à cheval jusqu'au chalet de Blaitière, qui est presque aux trois quarts du chemin.

Aiguille du Midi.

Il ne me restait plus, pour accomplir mon projet, qu'à observer la cinquième pyramide, celle qui, vue de Chamouni, paraît la plus voisine du Mont-Blanc et qui porte le nom d'*aiguille du Midi*.

Pour en gagner le pied par une route différente de celles que j'avais tenues les jours précédents, je côtoyai la montagne un peu au-dessus de la hauteur de Blaitière ; je passai sous la sommité des Croix, je traversai ensuite avec assez de fatigue les débris qui sont au-dessous du glacier des Pèlerins, et en montant obliquement je vins à un gros roc saillant nommé le *gros Béchard*, qui n'est pas loin du bord du glacier des Bossons. De là je montai en dirigeant ma route vers le pied de l'aiguille jusqu'à une hauteur d'où je vis distinctement la route que j'avais à prendre pour y arriver. La plus courte et même à l'ordinaire la plus facile était à notre droite du côté du midi ; mais les neiges fraîches qui couvraient là des pentes rapides, et qui, après avoir été en partie fondues par le soleil du jour précédent,

s'étaient durcies et gelées de nouveau dans la nuit, rendaient cette route extrêmement dangereuse. Il fallut donc prendre par la gauche du côté de l'est.

Je montai d'abord droit au glacier de l'aiguille du Midi ; je voyais sous ses glaces un grand rocher que j'imaginais faire partie de la base de cette montagne. Je mis une heure entière à gravir cette pente qui de loin ne paraissait pas à beaucoup près aussi longue. J'arrivai là au pied d'un grand roc vertical, coiffé par le glacier dont les glaces saillantes en dehors, découpées en lambeaux comme une grande draperie, étaient suspendues au-dessus de ma tête, et les amas des débris de ces mêmes glaçons entassés à mes pieds annonçaient très-éloquemment que la place n'était pas bien sûre ; cependant comme le soleil n'éclairait pas encore cet endroit, je crus pouvoir sans imprudence observer et même sonder ce rocher. Il fallait monter encore, et passer par-dessus le glacier pour arriver à des rochers qui appartinssent sûrement au corps de l'aiguille. Mais ici le glacier était un mur vertical absolument inaccessible. Pour l'attaquer avec plus d'avantage, je remontai une arête couverte de débris, qui formait une espèce de promontoire saillant dans le glacier, vis-à-vis du milieu de l'aiguille. Là on pouvait entrer sur la glace ; cependant l'actif et officieux Pierre Balme ne voulut point que j'entreprisse de traverser le glacier, sans avoir éprouvé lui-même si cela était praticable, et si en le traversant on pourrait arriver au pied même de l'aiguille. Il me rapporta une réponse favorable et même quelques pierres qu'il avait détachées du roc, et qui redoublèrent mon empressement à aller les observer de près.

J'entre sur la glace à midi et trois quarts ; la neige qui la couvre, durcie par le froid de la nuit, puis un peu ramollie par le soleil d'aujourd'hui, a justement le degré de consistance qu'on lui désire : nous rencontrons quelques crevasses, mais nous passons dans leurs intervalles : la marche est un peu fatigante, parce que la pente est souvent très-raide ; cependant en vingt-quatre minutes nous arrivons au pied du roc.

Ce lieu est plus élevé de cinquante-deux toises de celui où je montai hier, et la vue en est encore plus belle ; ce sont pourtant en général les mêmes objets ; je reconnais bien distinctement le sommet du Jura que je vois par-dessus la cime du Breven et sur la droite de cette même cime, mais ni le lac, ni Genève, ni les plaines qui l'entourent.

Après avoir fait en dix-huit minutes mes observations, je repars très-satisfait à une heure et trente-cinq minutes. Pendant cet intervalle le soleil a été très-ardent ; je n'ai point eu besoin du manteau que je jette ordinairement sur mes épaules quand je m'arrête sur les hauteurs : la chaleur du soleil m'a au contraire incommodé, et cette même chaleur a si fortement agi sur les neiges, qu'elles se sont extrêmement ramollies. Je m'en réjouissais d'abord, parce que je craignais qu'à la descente ces pentes rapides ne se trouvassent un peu glissantes, lorsque tout à coup la neige s'enfonce sous mes deux pieds à la fois : le droit qui était en arrière ne porte plus sur rien ; mais le gauche appuie encore un peu par la pointe, et je me trouve moitié assis et moitié à cheval sur la neige. Au même instant, Pierre, qui me suivait immédiatement, s'enfonce aussi à peu près dans

la même attitude, et me crie au moment même de la voix la plus forte et la plus impérieuse: « Ne bougez pas, monsieur, ne faites pas le moindre mouvement. » Je compris que nous étions sur une fente de glace, et qu'un mouvement fait mal à propos pouvait rompre la neige qui nous soutenait encore. L'autre guide qui nous précédait d'un ou deux pas, et qui ne s'était point enfoncé, demeura fixe dans la place où il se trouvait: Pierre, sans sortir non plus de sa place, lui cria de tâcher de reconnaître de quel côté courait la fente et dans quel sens était sa moindre largeur; mais il s'interrompait à chaque instant pour me recommander de ne faire aucun mouvement. Je lui protestai que je resterais parfaitement immobile, que j'étais absolument calme, et qu'il n'avait qu'à faire comme moi avec tout le sang-froid possible l'examen des moyens de sortir de cette position. J'avais besoin de lui donner ces assurances, parce que je voyais ces deux guides dans une si grande émotion, que je craignais qu'ils ne perdissent la tête. Nous jugeâmes enfin que la route que nous suivions au moment de notre chute coupait transversalement la fente, et j'en avais déjà presque la certitude en ce que je sentais la pointe de mon pied gauche, qui était en avant, appuyer contre de la neige, tandis que le droit ne portait sur rien du tout. Quant à Pierre, les deux pieds portaient l'un et l'autre à faux, la neige s'était même enfoncée entre ses jambes, et il voyait par cette ouverture sous lui et sous moi le vide et le vert foncé de l'intérieur de la fente; il n'était soutenu que par la neige sur laquelle il était assis. Notre situation étant assez bien reconnue, nous pôsames devant moi sur la

neige nos deux bâtons en croix ; je m'élançai en avant sur ces bâtons, Pierre en fit autant et nous sortîmes ainsi tous deux très-heureusement de ce mauvais pas. Pour l'autre guide il resta à sa place sans nous tendre la main ni à l'un ni à l'autre, et à la vérité nous ne la lui avions pas demandée ; mais il nous dit ensuite fort tranquillement qu'il avait pensé que si Pierre et moi nous tombions dans la fente, il convenait qu'il restât dehors pour nous en tirer. En examinant cette fente après en être sortis, nous jugeâmes qu'elle avait sept ou huit pieds de largeur sur une longueur et une profondeur très-considérables. L'immobilité que Pierre me prescrivait et qu'il observa lui-même était parfaitement raisonnée : dès qu'une fois la neige a soutenu sans se rompre tout le poids du corps et tout l'effort de sa chute, il est clair qu'elle a la force de le porter, et qu'ainsi on peut rester en place sans aucun danger ; au lieu qu'en s'agitant mal à propos on peut la rompre ou même se jeter du côté de la longueur ou de la plus grande largeur de la fente.

C'est une chose bien singulière que la neige ne montre pas le moindre enfoncement au-dessus d'un aussi grand vide. Cela prouve bien démonstrativement que cette fente n'existait point ou n'avait du moins qu'une largeur infiniment petite dans le moment où la neige tombait, mais qu'elle s'est formée, ou que ses parois se sont écartées peu à peu depuis que la neige a pris quelque consistance. Comme elle était ferme quand nous la traversâmes en allant, nous ne nous en aperçûmes en aucune manière, et si nous avions tardé quelques minutes de plus, il est bien certain que nous y se-

rions tombés. Au reste, il est rare que l'on ne s'en tire pas lorsque l'on a du secours, à moins qu'elles ne soient pleines d'eau, et celle-là ne l'était pas.

Mais ce n'était pas le tout que d'être sorti de ce danger, il fallait n'y pas retomber ; car cet accident nous était arrivé tout au haut du glacier, et nous devions passer dans des endroits beaucoup plus dangereux en apparence que celui où nous avions été pris. Nous choisîmes le plus long de nos bâtons, les deux guides saisirent chacun l'une de ses extrémités, moi je le tins par le milieu, et nous nous mîmes ainsi en marche, en posant nos pieds le plus légèrement possible : « Marchez, » me disait Pierre, « comme si vous aviez peur de gâter la neige. » Nous revînmes sans aucun accident, mais non pas sans quelques moments de crainte ; car plus d'une fois nous enfonçâmes tout à coup dans la neige jusqu'au genou : heureusement, nous trouvâmes toujours sous nos pieds la glace qui nous soutint. Notre position était assez critique, en ce que si d'un côté nous devions sonder le terrain et mettre de la circonspection dans notre marche, de l'autre il fallait se hâter pour profiter du peu de consistance qui restait encore à la neige, et que la chaleur du soleil lui enlevait d'instant en instant. Nous mîmes trente-cinq minutes à regagner le haut de l'arête de débris par laquelle nous étions entrés sur la glace, et quoiqu'un trajet aussi épineux dût naturellement paraître long, cependant la contention perpétuelle de l'esprit sur une seule et même idée me le fit paraître si court, que je ne pouvais pas en croire mes yeux lorsque, après avoir passé la convexité du glacier, je vis tout près de moi la terre ferme, objet de

nos désirs. Nous fîmes là au soleil une halte délicieuse, en remerciant la Providence, et en nous promettant bien de ne plus retourner sur les glaciers quand ils seraient couverts de neiges fraîches.

Il y a bien peu de gens de la plaine qui eussent dîné de bon appétit sur cette arête où nous nous trouvions dans une si parfaite sécurité ; car nous avions sous nos pieds une pente d'une rapidité extrême, qui descendait sans interruption jusqu'au fond de la vallée de Chamouni, située à sept cent soixante-treize toises au-dessous de nous, et dont la vue aurait certainement fait tourner la tête à quelqu'un qui n'aurait pas été accoutumé à des situations de ce genre.

Je descendis de là en trois heures de marche dans la vallée de Chamouni, par une pente rapide, mais pourtant sûre et facile, sans rencontrer rien d'intéressant.

CHAPITRE IX.

COL DE BALME.

Pour aller du Prieuré au col de Balme, il faut passer à Argentière. A trois petits quarts de lieue de cet endroit, on trouve le village du Tour ; on le voit d'assez loin à l'extrémité d'une espèce de cul-de-sac ou d'enceinte arrondie, fermée de tous côtés par des montagnes. Le pied de ces montagnes est couvert de pâturages, mais sans aucun arbre, le vent étant là trop violent pour en laisser croître. Sur la droite est le glacier du Tour, qui descend assez bas par une pente rapide : ses glaces, qui ne charrient que peu ou point de terre et de pierres, sont très-blanches, et forment un bel effet au milieu de cette verdure. Le fond de cette enceinte est très-bien cultivé. Les habitants de ce village, le plus élevé et le plus froid de la vallée, réparent, à force d'industrie et d'activité, le tort que leur font la rudesse de leurs hivers et la brièveté de leurs étés. Leurs moissons en avoine, en lin, en orge, avaient au mois de juillet la plus belle apparence ; mais elles étaient encore bien éloignées de leur maturité. Ils cultivent aussi des fèves et beaucoup de pommes de terre. Leurs pâturages, que nous traversâmes au-dessus des champs, sont aussi les plus beaux de la vallée, parce qu'ils ont l'attention d'établir leurs chalets dans les lieux les plus élevés, pour faire couler sur les prairies tous les égouts de leurs étables.

Mais les hivers y sont affreux ; les neiges chassées de tous côtés par les vents s'accumulent sur le village, quelquefois jusqu'à douze pieds de hauteur. Ces mêmes neiges leur causeraient un bien plus grand dommage en retardant excessivement les semailles du printemps, s'ils n'avaient pas inventé un moyen fort simple et peu dispendieux d'accélérer leur fonte sur toutes leurs campagnes. C'est un problème que je laisse pour le moment à résoudre à mes lecteurs : je dirai ailleurs de quelle manière l'ont résolu ces bons montagnards.

Avant d'arriver au village, on passe le Buisme, torrent qui sort du glacier pour aller se jeter dans l'Arve ; celle-ci au-dessus de ce torrent, réduite à ses propres eaux, n'est qu'un petit ruisseau qui ferait à peine tourner un moulin. A trois quarts de lieue au-dessus du Tour, on laisse à sa droite les chalets de Charamillan ; on descend ensuite dans le lit de l'Arve, que l'on traverse pour remonter du côté des chalets de Balme. Mais pour jouir de la plus belle vue, il ne suffit pas de monter au haut du col, il faut encore gagner la plus haute limite entre le Valais et la Savoie, qui est à onze cent quatre-vingt-une toises au-dessus de la mer. Je mis pour y aller une heure et trois quarts depuis le village du Tour, et en tout quatre heures et demie depuis le Prieuré de Chamouni.

Quoique la vue du Breven soit à mon gré bien plus belle que celle de Balme, celle-ci a cependant beaucoup de partisans. Celle-là présente le Mont-Blanc, sa chaîne et ses glaciers en face et dans toute leur étendue ; celle-ci les prend de profil et en raccourci. Du haut du col de Balme, toutes les aiguilles que j'ai décrites dans le cha-

pitre précédent semblent faire corps avec le Mont-Blanc ; et en revanche d'autres sommités qui, depuis le Braven, semblent se confondre avec le Mont-Blanc, comme l'aiguille du Goûté et le dôme de neige qui la domine, paraissent d'ici s'en détacher ; son éloignement n'empêche pas qu'il ne paraisse toujours prodigieusement élevé ; il écrase tout ce qu'on lui compare. La chaîne du Breven et des Aiguilles-Rouges, que l'on voit aussi de profil, ne semble auprès de lui que des taupinières, et la vallée de Chamouni, qui se présente suivant sa longueur, paraît singulièrement profonde et resserrée entre ces grandes montagnes. La haute aiguille d'Argentière, assise entre le glacier de ce nom et celui des Bois, et de laquelle l'aiguille du Dru se détache vers le haut comme la serre entr'ouverte d'une écrevisse, forme après le Mont-Blanc le plus bel effet. On découvre aussi une partie de la vallée de Valorsine et le col de Bérard, par lequel on monte au Buet ; on reconnaît toute la route que l'on fait pour monter à cette haute cime : d'ici elle ne paraît point très-élevée, mais on en voit très-bien les détails jusqu'à ses neiges saillantes en avant-toit du côté de l'est ; on distingue même à l'aide d'une lunette les couches de neige condensée qui recouvrent sa sommité. On a sous ses pieds, au nord, un grand étang qui se nomme le *lac de Catogne ;* au nord-est une sommité attenant à la montagne même de Balme, plus élevée que la pointe où nous sommes, et composée de feuillets pyramidaux presque verticaux, de nature calcaire ; dans le lointain du même côté, les sommités neigées des Alpes qui séparent le Valais du canton de Berne, la Gemmi, le Grimsel, la Fourche, etc.

Lorsqu'on veut de cette sommité aller à Martigny, on commence par descendre au col de Balme, au-dessus duquel on s'était élevé, et on vient en demi-heure aux chalets des Herbagères, qui sont les premières habitations valaisannes que l'on rencontre sur cette route. De là on descend jusqu'au fond de la vallée, ou plutôt du cul-de-sac dans lequel est situé le village de Trient. On laisse ce village plus bas sur la gauche, en même temps que l'on laisse sur la hauteur à droite le glacier de Trient, d'où sort un torrent que l'on traverse. De là on commence à remonter pour passer un autre col qui se nomme la *Forclaz*. La montée est d'une bonne demi-heure. En la faisant, on traverse des forêts que les Valaisans ont brulées pour y semer des avoines ; et comme ils ont négligé d'arracher les pieds d'arbres que les flammes n'ont pas entièrement consumés, les troncs de ces arbres à demi-brûlés, qui s'élèvent au-dessus de l'herbe, ont un air de ruine et de désolation qui augmente la tristesse qu'inspire ce cul-de-sac borné et sauvage. Aux deux tiers de la montée, on passe, comme dans toutes les avenues du Valais, une porte pratiquée dans une muraille qui ferme le passage étroit entre la montagne et le précipice. Derrière cette muraille est une petite redoute nommée le *fort de Trient ;* mais il n'y a point de garde, et l'édifice même tombe absolument en ruine.

Du haut de ce passage, élevé de sept cent soixante-dix-huit toises au-dessus de la mer, on n'a point une vue étendue ; on ne voit que des prairies couronnées par des forêts de mélèzes ; mais, un peu plus bas, la vallée, se retournant vers le nord, ouvre un aspect superbe sur

tout le cours du Rhône, sur le Valais que ce fleuve arrose dans toute sa longueur, et sur les hautes cimes des montagnes qui le bordent. On pense avec regret que les replis tortueux de ce fleuve, qui font à l'œil un si bel effet, rendent inculte et malsain presque tout le fond de cette grande vallée. Cette descente, qui dure environ deux heures, est moins rapide que celle du col de Balme à Trient ; on la fait toujours à l'ombre : ce sont d'abord des sapins, puis des hêtres, ensuite des poiriers, enfin des châtaigniers et des noyers de la plus grande beauté et de la plus forte végétation. On met en tout environ quatre heures et demie depuis le haut de la montagne de Balme jusqu'à Martigny.

CHAPITRE X.

CHAMOUNI, SES HABITANTS, SON CLIMAT, ETC.

Les premiers étrangers connus, que la curiosité de voir les glaciers ait attirés à Chamouni, regardaient sans doute cette vallée comme un repaire de brigands, car ils y allèrent armés jusqu'aux dents, accompagnés d'un nombre de domestiques qui étaient aussi armés ; ils n'osèrent entrer dans aucune maison ; ils campèrent sous des tentes qu'ils avaient portées, et ils tinrent des feux allumés et des sentinelles en garde pendant toute la nuit.

Le petit peuple de notre ville et des environs donne au Mont-Blanc et aux montagnes couvertes de neige qui l'entourent le nom de *Montagnes maudites ;* et j'ai moi-même ouï dire dans mon enfance à des paysans que ces neiges éternelles étaient l'effet d'une malédiction que les habitants de ces montagnes s'étaient attirée par leurs crimes. Jusqu'à ce que l'on ait connu ces bonnes gens comme on les connaît aujourd'hui, cette opinion superstitieuse, toute absurde qu'elle est, a fort bien pu servir de fondement à une idée désavantageuse, qui s'était accréditée même parmi des gens fort au-dessus de pareils préjugés.

Ce fut en 1741 que le célèbre voyageur Pocock, et

un autre gentilhomme anglais, nommé Windham, entreprirent cet intéressant voyage. Les vieillards de Chamouni s'en ressouviennent, et ils rient encore des craintes de ces voyageurs et de leurs précautions inutiles. On trouve dans les *Mercures* de Suisse, pour les mois de mai et de juin de l'année 1743, une relation abrégée de ce voyage. Cette relation est de feu M. Baulacre, savant bibliothécaire de notre ville ; il la rédigea d'après le rapport de quelques personnes qui allèrent aussi l'année suivante à Chamouni. Pendant les vingt ou vingt-cinq premières années qui ont suivi cette époque, ce voyage n'a été entrepris que bien rarement, et le plus souvent par des Anglais qui logeaient chez le curé. Car lorsque j'y fus en 1760, et même quatre ou cinq ans plus tard, il n'y avait point encore d'auberge logeable, mais seulement un ou deux misérables cabarets, semblables à ceux que l'on trouve dans les villages les moins fréquentés. Depuis lors ce voyage est devenu par gradation si fort à la mode, que les trois grandes et bonnes auberges qui y ont été successivement établies suffisent à peine à contenir les étrangers qui y viennent en été de tous les pays du monde. Aussi ce grand abord d'étrangers et la quantité d'argent qu'ils laissent à Chamouni ont-ils un peu altéré l'antique simplicité et même la pureté des mœurs des habitants de cette vallée. Cependant les étrangers n'y ont absolument rien à craindre : la fidélité la plus inviolable est observée à leur égard ; ils ne sont exposés qu'à des sollicitations quelquefois importunes et à quelques petites supercheries dictées par l'extrême empressement à leur servir de guide. Si l'on demande de préférence quelqu'un d'entre

eux que l'on connaît de réputation, et qu'il ne soit pas là lui-même, d'autres, pour servir à sa place, diront qu'il est malade ou absent. Un nommé Pierre Simon prétend être celui dont j'ai fait l'éloge dans la première publication de mes voyages, quoique cet excellent homme soit mort depuis quatre ou cinq ans. Cependant, malgré cette apparence d'avidité, ils sont non-seulement, comme je l'ai dit, parfaitement sûrs et fidèles, mais ils ne demandent jamais rien au delà de ce qu'on leur donne; il est vrai qu'on est dans l'usage de les bien payer, souvent à raison de six francs, et jamais moins d'un petit écu par jour.

L'espérance de servir de guides aux étrangers met sous les yeux des voyageurs tous les hommes qui se trouvent dans les villages qu'ils traversent, et pourrait faire croire qu'il y en a beaucoup dans la vallée; il en reste cependant très-peu à Chamouni pendant l'été, car, en premier lieu, la curiosité ou l'espoir de faire fortune en attirent beaucoup à Paris et en Allemagne; ensuite, comme les bergers de Chamouni passent pour exceller dans la fabrication du fromage, ils sont appelés de la Tarentaise, de la vallée d'Aoste et même de plus loin, et ils reçoivent là, pour quatre ou cinq mois d'été, des salaires assez considérables. Les travaux de la campagne retombent ainsi presque entièrement sur les femmes, ceux-là mêmes qui partout ailleurs sont dévolus uniquement aux hommes, comme de faucher, de couper le bois, de battre le blé; les animaux du même sexe n'y sont pas plus épargnés, car ce sont les vaches qui labourent la terre.

La recherche du cristal et la chasse sont les seuls tra-

vaux qui soient demeurés le partage exclusif des hommes. Heureusement on s'occupe beaucoup moins qu'autrefois du premier de ces travaux ; je dis heureusement, parce qu'il y périssait beaucoup de monde. L'espérance de s'enrichir tout d'un coup, en trouvant une caverne remplie de beaux cristaux, était un attrait si puissant, qu'ils s'exposaient dans cette recherche aux dangers les plus affreux, et qu'il ne se passait pas d'année où il ne périt des hommes dans les glaces ou dans les précipices. Le principal indice qui dirige dans la recherche des grottes ou des *fours* à cristaux, comme ils les appellent, ce sont les veines de quartz, que l'on voit en dehors des rochers de granit ou de roche feuilletée. Ces veines blanches se distinguent de loin et souvent à de grandes hauteurs sur des murs verticaux et inaccessibles. Ils cherchent alors ou à se frayer un chemin direct au travers des rochers, ou à y parvenir de plus haut en se faisant suspendre par des cordes. Arrivés là, ils frappent doucement le rocher; et lorsque la pierre rend un son creux, ils tachent de l'ouvrir à coups de marteau, ou en la minant avec de la poudre. C'est là la grande manière; mais souvent aussi des jeunes gens, des enfants même vont en chercher sur les glaciers dans les endroits où les rochers se sont nouvellement éboulés. Mais soit que l'on regarde ces montagnes comme à peu près épuisées, soit que la quantité de cristal que l'on a trouvée à Madagascar ait trop rabaissé le prix de cette pierre, il y a très-peu de gens, pour ne pas dire personne à Chamouni, qui en fasse son unique occupation. Ils y vont de temps en temps comme à une partie de plaisir.

Mais la chasse au chamois, autant et peut-être plus dangereuse que la recherche du cristal, occupe encore beaucoup d'habitants des montagnes, et enlève souvent à la fleur de leur âge des hommes précieux à leur famille. Et quand on sait comment se fait cette chasse, on s'étonne qu'un genre de vie tout à la fois si pénible et si périlleux ait des attraits irrésistibles pour ceux qui en ont pris l'habitude. Le chasseur de chamois part ordinairement dans la nuit, pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les plus élevés où le chamois vient paître avant que les troupeaux y arrivent. Dès qu'il peut découvrir les lieux où il espère les trouver, il en fait la revue avec sa lunette d'approche. S'il n'en voit pas, il s'avance et s'élève toujours davantage; mais s'il en voit, il tâche de monter au-dessus d'eux et de les approcher en longeant quelque ravine ou en se coulant derrière quelque éminence ou quelque rocher. Arrivé au point de pouvoir distinguer leurs cornes, c'est à cela qu'il juge de la distance, il appuie son fusil sur un rocher, ajuste son coup avec bien du sangfroid, et rarement il les manque. Ce fusil est une carabine rayée dans laquelle la balle entre à force, et souvent ces carabines sont à deux coups, quoiqu'à un seul canon; les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. S'il a tué le chamois, il court à sa proie, s'en assure en lui coupant les jarrets, puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour regagner son village; si la route est très-difficile, il écorche le chamois et ne prend que sa peau; mais pour peu que le chemin soit praticable il charge sa proie sur ses épaules et la porte chez lui, souvent au travers des précipices et à de

grandes distances. Il se nourrit avec sa famille de la chair qui est très-bonne, surtout quand l'animal est jeune, et il fait sécher la peau pour la vendre. Mais si, comme c'est le cas le plus fréquent, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse dans les glaciers, sur les neiges, et sur les rochers les plus escarpés. Il est surtout difficile de les approcher lorsqu'ils sont plusieurs ensemble. Alors, l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en védette sur la pointe de quelque rocher qui domine toutes les avenues de leur pâturage; dès que cette sentinelle aperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement, à l'ouïe duquel tous les autres chamois accourent auprès d'elle, pour juger par eux-mêmes de la nature et de l'objet du danger, et alors s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête, et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles. C'est là que commencent les fatigues du chasseur; car alors, emporté par sa passion, il ne connaît plus de danger; il passe sur les neiges. sans se soucier des abîmes qu'elles peuvent cacher; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rocher en rocher, sans savoir comment il en pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite; mais il n'y renonce pas pour cela, il se flatte que la même cause arrêtera aussi les chamois, et qu'il pourra les joindre le lendemain. Il passe donc la nuit, non pas au pied d'un arbre, comme le chasseur de la plaine, ni dans un antre tapissé de verdure, mais au pied d'un roc, souvent même sur des débris entassés où il n'y a pas la moindre espèce d'abri. Là, seul, sans

feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine qui fait sa nourriture ordinaire; pain si sec, qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace; il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête et s'endort en rêvant à la route que peuvent avoir prise les chamois qu'il poursuit. Mais bientôt éveillé par la fraîcheur du matin, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois, boit un peu d'eau-de-vie dont il porte toujours une petite provision avec lui, remet son sac sur son épaule et s'en va courir de nouveaux hasards. Ces chasseurs restent quelquefois ainsi plusieurs jours de suite dans ces solitudes, et pendant ce temps-là leur famille, leurs malheureuse femmes surtout sont livrées aux plus affreuses inquiétudes, elles n'osent pas même dormir dans la crainte de les voir paraître en songe; car c'est une opinion reçue dans le pays, que quand un homme a péri, ou dans les glaces, ou sur quelque rocher ignoré, il revient de nuit apparaître à la personne qui lui était le plus chère, pour lui dire où est son corps, et pour la prier de lui faire rendre les derniers devoirs.

D'après ce tableau fidèle de la vie des chasseurs de chamois, peut-on comprendre que cette chasse soit l'objet d'une passion absolument insurmontable? J'ai connu un jeune homme de la paroisse de Sixt, bien fait, d'une jolie figure, qui venait d'épouser une femme charmante; il me disait à moi-même: « Mon grand-père est mort à la chasse, mon père y est mort, je suis si

persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, monsieur, et que je porte à la chasse, je l'appelle mon drap mortuaire, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre ; et pourtant si vous m'offriez de faire ma fortune, à condition de renoncer à la chasse au chamois, je n'y renoncerais pas. » J'ai fait sur les Alpes quelques courses avec cet homme ; il était d'une adresse et d'une force étonnantes ; mais sa témérité était plus grande encore que sa force, et j'ai su que deux ans après le pied lui avait manqué au bord d'un précipice où il avait subi la destinée à laquelle il s'était si bien attendu [1].

[1] On doit mettre encore au rang des dangers inséparables de cette chasse les querelles et les batteries qu'elle occasionne, surtout entre des chasseurs de différentes nations et même seulement de différentes paroisses. Je conterai à ce sujet un fait remarquable que je tiens du chasseur même qui y joua le principal rôle. C'était aussi un homme de Sixt. Il poursuivait un chamois qu'il venait de blesser mortellement. Deux chasseurs valaisans tirèrent sur ce chamois, et achevèrent de le tuer. Suivant les lois de la chasse cet animal n'en appartenait pas moins au Savoyard qui l'avait blessé le premier, et comme il en était le plus près, il y courut, le prit et le chargea sur ses épaules. Les Valaisans, postés au-dessous de lui, et qui ne pouvaient pas aller droit au chamois, à cause d'un escarpement qui les en séparait, lui crièrent de poser ce chamois, et firent en même temps siffler une balle à ses oreilles ; il continuait cependant à l'emporter, lorsqu'une seconde balle vint encore passer tout près de lui, en sorte que ne pouvant pas s'enfuir bien vite par un mauvais chemin avec cette charge, ni leur riposter, parce qu'il n'avait plus de poudre ni de balles, il abandonna le chamois. Mais comme il avait le cœur plein de rage et altéré de vengeance, il fut se cacher dans un endroit d'où il pouvait observer les Valaisans. Il jugea bien que la journée étant très-avancée ils ne pourraient pas retourner chez eux, et qu'ils cou-

Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier portent sur leur physionomie l'empreinte de la vie qu'ils ont menée ; un air sauvage, quelque chose de hagard et de farouche les fait reconnaître au milieu d'une foule, lors même qu'ils ne sont point dans leur costume. Et c'est sans doute cette mauvaise physionomie qui fait croire à quelques paysans superstitieux qu'ils sont sorciers, qu'ils ont dans ces solitudes commerce avec le diable, et que c'est enfin lui qui les jette dans les précipices. Quel est donc l'attrait de ce genre de vie? Ce n'est pas la cupidité, au moins n'est-ce pas une cupidité raisonnée ; car le plus beau chamois ne vaut jamais plus de douze francs à celui qui le tue, même en y comprenant la valeur de sa chair ; et à présent que leur nombre a beaucoup diminué, le temps que l'on perd communément pour en attraper un vaut bien plus que ces douze francs. Mais ce sont ces dangers mêmes, cette alterna-

cheraient dans quelque chalet du voisinage que les troupeaux venaient d'abandonner. Cela arriva comme il l'avait prévu : il remarqua bien le chalet dans lequel il s'étaient retirés, s'en alla de nuit au village, qui était à deux lieues de là, y prit des balles et de la poudre, chargea son fusils à deux coups, remonta au chalet, s'en approcha, vit par les joints les Valaisans qui avaient allumé du feu auprès duquel ils se chauffaient, passa sa carab ne aux t avers du joint, et il allait lâcher successivement ses deux coups, et les tuer l'un et l'autre, lorsque tout à coup il réfléchit que ces hommes n'ayant pas pu se confesser depuis qu'ils avaient tiré sur lui, ils mourraient dans un acte de péché mortel et seraient par conséquent damnés. Cette réflexion le toucha si fort, qu'il renonça à son projet, entra brusquement dans le chalet, leur dit ce qu'il avait fait et le danger qu'ils avaient couru ; ils en furent si frappés, qu'ils le remercièrent de les avoir épargnés, avouèrent leurs torts et partagèrent le chamois avec lui.

tive d'espérances et de craintes, l'agitation continuelle que ces mouvements entretiennent dans l'âme, qui excitent le chasseur, comme elles animent le joueur, le guerrier, le navigateur, et même jusqu'à un certain point le naturaliste des Alpes, dont la vie ressemble bien à quelques égards à celle du chasseur de chamois.

Mais une chasse qui n'est ni dangereuse, ni pénible, et qui n'est fatale qu'aux pauvres animaux qui en sont l'objet, est celle des marmottes. On sait que cet animal, habitant des hautes montagnes, se creuse des tanières pendant l'été, qu'il y charrie du foin, et qu'ensuite, au commencement de l'automne, il s'y retire, s'engourdit par le froid et y demeure dans une espèce de léthargie, jusqu'à ce que la chaleur du printemps vienne ranimer sa circulation et le rappeler à la vie. Lorsqu'on les juge endormies et que la neige ne couvre pourtant pas encore les hauts pâturages dans lesquels sont creusées leurs tanières, on va les *creuser*, c'est le mot technique. On les trouve là, quelquefois jusqu'à dix ou douze dans une même tanière, roulées sur elles-mêmes et enterrées dans le foin. Leur sommeil est si profond, que souvent le chasseur les met dans son sac et les porte jusque chez lui sans qu'elles se réveillent. La chair des jeunes est bonne, quoique un peu huileuse et un peu musquée ; on conserve la graisse pour en frotter les parties affectées de douleurs ou de rhumatismes ; mais la peau est peu estimée et ne se vend que cinq ou six sous. Malgré le peu de profit qu'on en retire, les gens de Chamouni les chassent avec beaucoup d'ardeur ; aussi leur nombre diminue-t-il de la manière la plus sensible. Dans mes premiers voyages j'en rencontrai un si grand nombre,

que leurs sifflements répétés par les échos, leurs sauts, leur fuite sous les rochers, étaient un amusement pour moi ; et cette année j'ai bien entendu de loin en loin quelques coups de sifflet, mais je n'en ai pas vu une seule. Les chasseurs de Chamouni ont déjà entièrement expulsé ou détruit les bouquetins, communs autrefois sur leurs montagnes, et il est vraisemblable que dans moins d'un siècle on n'y verra plus ni chamois ni marmottes.

Pour dire encore un mot de l'histoire naturelle des marmottes, j'ajouterai que l'invention qu'on leur attribue pour transporter le foin dans leurs tanières, de se servir de l'une d'entre elles couchée sur le dos, comme d'une charrette, est absolument fabuleuse ; on les voit le porter chacune dans sa bouche, et ce n'est point pour le manger qu'elles le ramassent, c'est uniquement pour s'en faire une litière et pour fermer contre le froid et contre leurs ennemis les avenues de leur retraite ; car, quand on les prend en automne, à ce que m'a assuré Pierre Balme, qui en a pour sa part déniché plus de cent, on leur trouve les intestins absolument vides et même aussi propres que si on les avait lavés avec de l'eau chaude, ce qui prouverait que leur engourdissement est précédé d'un jeûne et même d'une évacuation, précaution que semble avoir prise la nature, de peur que leurs excréments accumulés ne se corrompissent ou ne se desséchassent trop pendant cette longue léthargie. Et de même à leur réveil, elles sont quelques jours sans manger, sans doute jusqu'à ce que la circulation et la force digestive aient recouvré toute leur activité. Lorsqu'on les rencontre peu après leur sortie, elles semblent

folles et étonnées du grand jour ; on les assomme à coups de bâton sans qu'elles songent à s'enfuir, et alors encore on leur trouve les intestins absolument vides ; elles ne sont point très-maigres au moment où elles sortent, mais elles maigrissent beaucoup pendant les premiers jours. Quelque profond que soit leur sommeil, leur sang n'est point figé ; car si on les saigne au moment de leur plus profonde léthargie, le sang coule comme quand elles sont éveillées.

La vallée de Chamouni, dont la hauteur moyenne, prise au Prieuré, est de trois cent quarante toises au dessus de notre lac, et de cinq cent vingt-huit au dessus de la mer, est par cela même beaucoup plus froide que les environs de notre ville. J'y ai pourtant vu le thermomètre, à l'ombre, à vingt degrés et un cinquième le 25 juillet 1781 : mais les gens du pays assuraient que c'était la journée la plus chaude qu'ils eussent jamais eue, et dans les onze voyages que j'y ai faits, c'est la seule fois que je l'aie vu à ce terme. D'après la comparaison de diverses observations, je ne croirais pas m'écarter de la vérité, en supposant que la chaleur moyenne y est de quatre ou cinq degrés plus faible qu'à Genève. Mais les variations du chaud au froid y sont beaucoup plus promptes et plus considérables : car, par exemple, le 22 juillet de la même année 1781, le thermomètre à l'ombre ne monta dans l'après-midi qu'à quinze degrés, et lendemain matin il y eut une forte gelée blanche.

Ce sont ces gelées blanches du milieu de l'été et la brièveté de ces mêmes étés, plutôt que l'âpreté des hivers, qui empêchent les arbres un peu délicats de prospérer à Chamouni. On n'y voit ni chênes, ni châtai-

gniers, ni noyers, ni même aucun arbre fruitier cultivé; car les pommiers, les cerisiers et les pruniers qui y croissent sont tous des espèces sauvages; les arbres entés que l'on a essayé d'y porter de la plaine n'ont jamais réussi; ils font d'assez beaux jets dans le courant du premier été, mais cet été est si court, que le bois n'a pas le temps de prendre la consistance et la maturité dont il a besoin pour résister à la gelée, en sorte que les jeunes pousses périssent toutes en hiver. Pierre Balme assure pourtant que si l'on ente des fruits de la plaine sur des sujets nés à Chamouni, les arbres réussissent; mais je n'en ai point vus, et au moins est-il sûr qu'ils y sont très-rares.

Je fus curieux, en 1764, de juger de l'aspect de cette vallée à la fin de l'hiver, et surtout de l'état des glaciers dans cette saison. J'arrivai à Chamouni le 24 mars : toute la vallée était couverte de neige; il y en avait un pied et demi au Prieuré, six pieds à Argentière, et douze au Tour. La chaleur du soleil ramollissait cette neige pendant le jour, mais elle gelait pendant la nuit, au point que les mulets chargés passaient dessus sans y laisser presque aucune trace. Je désirais monter sur le Montanvert pour voir la grande vallée de glace; mais la chose se trouva impossible : toutes les pentes des montagnes tournées du côté du nord étaient couvertes d'une quantité de neige qui, n'ayant point été ramollie par le soleil, ressemblait à une farine ou à une poussière incohérente dans laquelle on enfonçait jusqu'au dessus du genou. Je pouvais cependant avancer tant que le terrain n'était pas très-inégal ni très-incliné; mais dès qu'il devint un peu rapide, et surtout lorsque je ren-

contrai un fond couvert de débris détachés et inégaux, il fut impossible d'aller plus loin, on culbutait à chaque pas. Comme on ne pouvait point escalader la montagne par les pentes au nord, je me retournai du côté de celles qui étaient exposées au midi. Là, les parties de la neige fondues à sa surface par les coups de soleil les plus chauds du printemps s'étaient un peu condensées; la gelée les avait saisies dans cet état, et il s'était ainsi formé une croûte plus ou moins épaisse et plus ou moins forte. Dans les endroits où cette croûte était solide, on allait fort bien, surtout avec des crampons; mais on rencontrait inopinément des endroits faibles où elle se rompait sous les pieds; alors on enfonçait tout d'un coup jusqu'à la ceinture, mais jamais plus avant, quoiqu'il y eût souvent une beaucoup plus grande épaisseur de neige, parce qu'en se comprimant sous les pieds elle formait un point d'appui qui empêchait de descendre plus bas. Malgré ces difficultés, je m'élevais toujours le long du glacier, où je fus bien étonné de rencontrer une jolie cascade qui sort de l'aiguille du Bochard, sans tarir jamais ni en été ni en hiver; elle se jette dans le glacier, en formant dans cette saison des nappes et des stalactites de la plus grande beauté. Je m'arrêtai là quelques moments pour jouir de l'aspect que me présentait la vallée de Chamouni au-dessus de laquelle j'étais fort élevé, et qui se présentait à moi suivant sa longueur. Mais cet aspect était plus étonnant qu'agréable. Ces surfaces blanches qui couvraient des espaces immenses, depuis la cime des montagnes jusqu'au fond de la vallée, et qui n'étaient coupées que par quelques rochers dont les pentes rapides ne peuvent pas retenir la

neige, par les forêts dont la teinte était un peu grisâtre, et par l'Arve qui serpentait et paraissait comme un fil noir dans le milieu du tableau; tout cet ensemble, éclairé par le soleil, avait dans sa grandeur et dans son éblouissante lumière quelque chose de mort et d'infiniment triste. Les glaciers, qui décorent si bien le paysage. lorsque son fond est d'un beau vert, ne faisaient aucun effet au milieu de tout ce blanc, quoique de près les pyramides de glace, dont les flancs rapides étaient demeurés nus, parussent des émeraudes sous la neige fraîche et blanche qui coiffait leurs sommités. Je remontai jusqu'au passage du Muret, impraticable dans ce moment-là, et je redescendis avec plus de peine encore que je n'étais monté, parce que la croûte qui me soutenait, ramollie par la chaleur du soleil, se rompait à chaque pas sous mes pieds.

Je visitai de même, et en surmontant des difficultés du même genre, le glacier des Bossons et celui d'Argentière. Le fruit de ce voyage fut de constater, comme je l'ait dit précédemment, la formation des glaciers par la congélation des neiges imbibées d'eau, le mouvement progressif de ces mêmes glaciers, et l'existence permanente des courants d'eau qui en sortent.

Ce fut en m'élevant assez haut le long du glacier d'Argentière que je fus pour la première fois témoin de cette pratique utile et ingénieuse que j'ai annoncée plus haut. Je voyais au milieu de la vallée de grands espaces ou la surface de la neige paraissait chinée comme une étoffe. Je cherchais à deviner la cause de ce phénomène lorsque je découvris des femmes qui se promenaient à pas comptés, en semant régulièrement et à pleines mains quelque

chose de noir, dont les jets divergents et symétriques formaient ces dessins chinés dont je cherchais l'origine. Je ne pouvais comprendre quelle graine on semait ainsi sur une neige qui avait six pieds d'épaisseur, lorsque mon guide, étonné de mon ignorance, me dit que c'était de la terre noire que l'on répandait sur la neige pour accélérer sa fonte et pour avancer de quinze jours ou trois semaines le moment où l'on pourrait labourer et ensemencer les champs. Je fus frappé de l'élégante simplicité d'une pratique aussi utile, dont je vis des effets déjà très-sensibles dans des endroits qui n'avaient été *terrassés* (c'est le mot qui chez eux désigne cette opération) que depuis très-peu de jours. Ce qui rend cette pratique très-importante dans les parties les plus hautes de la vallée, c'est que les grains ont souvent à peine le temps de croître et de mûrir, depuis la fonte des neiges jusqu'à leur retour. On ne sème point de froment dans les champs les plus élevés, il ne pourrait pas y parvenir à sa maturité. On n'en sème pas non plus beaucoup dans les parties inférieures de la vallée, où il mûrit cependant fort bien. Leurs principales récoltes sont en lin, qui y réussit à souhait, et qui est même d'une qualité supérieure à celui de la plaine ; en orge, en avoine, en fèves et en pomme de terre. Ils cultivent beaucoup de cette utile racine, qui est sûrement le plus beau présent que nous ait fait l'Amérique ; ils en font même une espèce de pain, à la vérité gluant et compacte, mais dont leur sobriété et leurs bons estomacs ne s'accommodent point mal. Toutes les semailles se font au printemps, quoique l'on assure que le blé semé avant l'hiver résisterait fort bien au froid, et qu'on en ait fait l'expérience avec succès.

Une pratique très-convenable à un pays de montagnes, et qui s'observe dans toute la vallée, c'est de mettre le même terrain alternativement en pré et en champ. Chaque possesseur divise ses terres en deux parties égales; il en met une moitié en champs et l'autre moitié en prés, et il change tous les six ans l'emploi de chacune de ces parties. De cette manière, ils recueillent du grain et du foin. Ce dernier objet est de la plus grande importance dans un pays de pâturages. Car, de même qu'on demande dans les villes combien un homme a de rentes, on demande dans les montagnes combien de vaches il peut hiverner : c'est là leur principale richesse. En effet, il sort peu de grain de la vallée; à peine en fournit-elle pour la consommation des habitants; c'est la vente du fromage qui fournit presque seule l'argent nécessaire pour le paiement des impôts et pour l'achat du vin, de l'eau-de-vie et de quelques petits objets de luxe qu'ils font venir du dehors.

Malgré la beauté et la singularité du spectacle que présentent les glaciers, malgré la grande utilité des eaux dont ils sont le réservoir, on ne peut s'empêcher de regretter les grandes vallées qu'ils remplissent et les beaux pâturages dont ils occupent la place. Il y a pourtant de grands pâturages sur les pentes des montagnes qui appartiennent à Chamouni. Les riches paysans des Alpes possèdent des prairies et même des habitations à différentes hauteurs; ils vivent en hiver au fond de la vallée; mais ils la quittent dès le printemps et montent graduellement, à mesure que la chaleur fait pousser l'herbe, dans des pâturages plus élevés; ils redescendent ensuite aux approches de l'automne par les mêmes gradations,

et ils passent ainsi l'été d'une manière douce et variée, en jouissant d'un printemps perpétuel. Ceux qui sont moins riches ont la ressource des pâturages communs : je dis, *ceux qui sont moins riches,* car les pauvres ne peuvent point en profiter. En effet, pour jouir de ces pâturages, il faut posséder des vaches, et, ce qui est plus difficile encore, il faut avoir de quoi les nourrir en hiver. A la vérité, ceux qui ont beaucoup d'activité et d'industrie ramassent et font sécher des feuilles de frêne pour les donner aux vaches pendant l'hiver; ils vont recueillir du foin dans les prairies inaccessibles aux bestiaux, et par cela même abandonnées; mais ces petits moyens ne suffisent pas pour qu'un homme qui n'a point de prairies puisse hiverner même une seule vache et profiter ainsi des pâturages communs; au lieu qu'un homme à son aise, et qui possède des prairies, y envoie cinq, six vaches, et même davantage. L'institution des communaux manque donc à cet égard entièrement son but, puisqu'elle est toute à l'avantage du riche, sans offrir aucune ressource au pauvre. On peut dire la même chose des bois à bâtir. Celui qui n'est pas en état de bâtir une maison ne profite point à cet égard des forêts communales. Si l'on trouve trop d'inconvénients à partager tous ces terrains, il semblerait juste que ceux qui en profitent plus que les autres payassent une rétribution modique, mais proportionnée, qui se partagerait entre les pauvres de la paroisse.

Huit jours après que les vaches sont montées dans les pâturages communs, tous les propriétaires se rendent ensemble à la montagne; chacun d'eux trait ses propres vaches; on pèse le lait que produit chacune d'elles; la

même opération se répète le 15 ou le 16 d'août, et l'on fait à chaque vache sa part de beurre, de fromage et de sérac, proportionnellement à la quantité de lait qu'elle a rendue dans ces deux jours.

Le miel n'est pas une des productions les moins intéressantes de la vallée de Chamouni. Le miel de cette vallée, lorsqu'il est pur et recueilli avec soin, est parfaitement blanc et d'un grain brillant presque comme du sucre. Il n'a point l'espèce d'âcreté et ne laisse point après lui le déboire que laisse le miel commun. Son goût est fin, il exhale un léger parfum de fleurs, moins fort que les miels de Malte et de Narbonne, mais par cela même plus agréable pour les palais délicats, qui trouvent un goût de drogue à ces miels méridionaux; il a d'ailleurs quelque chose de balsamique et de résolvant, qui fait que les médecins le recommandent beaucoup dans les rhumes et dans les fluxions de poitrine. On ne connaît pas bien la raison de la blancheur et de l'exellence du miel de Chamouni; et ce qui rend le fait difficile à expliquer, c'est que ces qualités sont tellement particulières à cette vallée, que les villages les plus proches, comme Servoz, Saint-Gervais, Passy, ne donnent que du miel commun. Les abeilles sont les mêmes; car les gens de Chamouni recrutent leurs ruches de celles des villages voisins. Cette différence ne provient pas du genipi, qui n'est pas trop commun à Chamouni, et qui d'ailleurs croît également sur les montagnes de Passy et de Servoz. L'opinion la plus probable attribue aux mélèzes cette bonne qualité. Effectivement, les feuilles de cet arbre, très-commun dans la vallée de Chamouni, transsudent en certain temps une espèce de manne que

les abeilles recueillent avec beaucoup d'empressement. Il resterait à savoir si partout où les mélèzes abondent le miel a les mêmes qualités, et c'est ce dont j'ai oublié de m'informer dans mes voyages.

Mais les abeilles exigent à Chamouni plus de soins que dans les plaines, non pas tant contre la rigueur du froid dont on les préserve aisément que contre les fausses apparences du retour de la belle saison. Lorsqu'on les garde à Chamouni, et qu'il vient avant la fonte des neiges quelque beau jour où le soleil luit avec force, elles sortent toutes, et ne sachant où se poser, elles tombent sur la neige et y meurent; on a essayé de les tenir renfermées dans ces temps-là; mais alors elles s'agitent dans la ruche, s'échauffent et meurent également. L'unique manière de les préserver est de porter les ruches dans la plaine et de les y laisser jusqu'à ce que la vallée de Chamouni soit entièrement délivrée de ses neiges.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sur la constitution physique et sur le caractère moral des habitants de cette vallée. Les hommes de Chamouni, de même que ceux de la plupart des hautes vallées, ne sont en général ni bien grands ni d'une bien belle figure; mais ils sont ramassés, pleins de nerf et de force. Il en est de même des femmes. Ils ne parviennent pas non plus à un âge fort avancé; les gens de quatre-vingts ans y sont extrêmement rares. Les maladies inflammatoires sont celles qui terminent le plus fréquemment leur vie, sans doute à cause des transpirations supprimées par les changements subits de température.

Ils sont en général honnêtes, fidèles, très-attachés à

la pratique des devoirs de leur religion. Ce serait, par exemple, en vain qu'on tenterait de les engager à partir un jour de fête avant d'avoir entendu la messe. Ils savent être économes, et en même temps très-charitables ; on peut citer, non pas seulement des traits, mais des usages consacrés, qui témoignent de leur bienfaisance. Il n'y a chez eux ni hôpitaux ni fondations en faveur des pauvres ; mais les orphelins et les vieillards qui n'ont aucun moyen de subsistance sont nourris alternativement par tous les habitants de la paroisse ; chacun à son tour les garde chez lui, et les entretient pendant un nombre de jours proportionné à ses facultés, et quand le tour est fini, on le recommence. Si un homme, par ses infirmités ou son grand âge, ne peut pas faire valoir son bien et n'a pas de quoi entretenir des domestiques, ses voisins s'entendent entre eux pour le lui cultiver. Il y a quelques années que l'Arve, en se débordant, avait couvert de pierres et de gravier toutes les possessions d'un paysan hors d'état de faire les frais nécessaires pour les déblayer, et qui par là se trouvait entièrement ruiné. La communauté entière demanda au curé la permission de consacrer à ce travail plusieurs jours de fête consécutifs. Jeunes, vieux, femmes, enfants, tous sans exception y travaillèrent sans relâche, jusqu'à ce que la terre fût remise en valeur, et on construisit même une digue pour la préserver à jamais de cet accident.

S'il y avait quelque chose à désirer pour eux, ce serait des fabriques ou des métiers qui occupassent les hommes pendant l'hiver, lorsque la terre, couverte de neige, se refuse à leurs travaux. Ceux qui ont de l'activité et le goût du travail trouvent bien le moyen de s'occuper

13.

utilement; mais il n'y a cependant aucune occupation assez attrayante et assez lucrative pour les arracher tous aux séductions de l'oisiveté et de la paresse. Plusieurs d'entre eux passent alors la plus grande partie de leur vie dans les cabarets; ils y jouent, et même très-gros jeu. J'en ai connu un qui avait un fonds de terre assez considérable, et qui l'a perdu en entier, au point d'être réduit à aller à Paris faire le métier de décrotteur. C'est surtout dans les grands villages que règne ce désordre ; dans les hameaux, les soirées se passent à peu près comme dans le joli drame de la *Soirée villageoise :* dès que la nuit est venue, on se réunit dans la maison dont la chambre à poële est la plus grande; les femmes filent, teillent du chanvre, content des histoires; les hommes font des seaux, des cuillers, ou d'autres petits ouvrages en bois ; et la maîtresse de la maison ne fait d'autres frais qu'une cruche d'eau et un bassin de pommes sauvages, cuites sous la cendre, pour servir de rafraîchissement.

Leur esprit est vif, pénétrant; leur caractère gai, enclin à la raillerie ; ils saisissent avec une finesse singulière les ridicules des étrangers, et ils les contrefont entre eux de la manière la plus plaisante[1]. Cependant ils réfléchissent beaucoup ; plusieurs d'entre eux m'ont attaqué sur la religion, sur la métaphysique, non point comme professant un culte différent du leur, mais sur des ques-

[1] Le patois savoyard a pour fond le gaulois ou le vieux langage français habillé un peu à l'italienne, et mêlé de beaucoup de mots d'origine celtique. Il varie surtout pour la prononciation, dans les différentes provinces; celle de Chamouni est un peu nasale, mais vive et rapide.

tions générales qui prouvaient des idées à eux et indépendantes de celles qu'on leur inculque. Rien dans ce genre ne m'a plus étonné qu'une femme d'Argentière, chez laquelle j'entrai pour demander du lait, en descendant du glacier au mois de mars 1764. Il avait régné dans son hameau une dyssentrie épidémique qui, quelques mois auparavant, lui avait enlevé en peu de jours son père, son mari et ses frères, en sorte qu'elle était demeurée seule avec trois enfants au berceau. Sa figure avait quelque chose de noble, et sa physionomie portait l'empreinte d'une douleur calme et profonde qui la rendait intéressante. Après m'avoir donné du lait, elle me demanda d'où j'étais, et ce que je venais faire dans cette saison. Lorsqu'elle sut que j'étais Génevois, elle me dit qu'elle ne pouvait pas croire que les protestants fussent damnés ; qu'il y avait beaucoup d'honnêtes gens parmi nous, et que Dieu était trop bon et trop juste pour nous condamner tous indistinctement. Ensuite, après un moment de réflexion, elle ajouta en secouant la tête : « Mais ce qui est bien étrange, c'est que de tant qui s'en sont allés, il n'en soit pas revenu un seul. Moi, ajouta-t-elle avec l'expression de la douleur, qui ai tant regretté mon mari et mes frères, qui n'ai cessé de penser à eux, qui toutes les nuits les conjure avec les plus vives instances de me dire où ils sont, et dans quel état ils se trouvent : ah ! sûrement s'ils existaient quelque part, ils ne me laisseraient pas dans cette incertitude ! Mais peut-être, ajoutait-elle, ne suis-je pas digne de cette faveur ; peut-être les âmes pures et innocentes de ces enfants (elle disait cela en regardant leur berceau) jouissent-elles de leur présence

et d'un bonheur qui m'a été refusé. » Ce singulier mélange de raison et de superstition, exprimé avec force dans la langue énergique du pays, avait quelque chose de très-extraordinaire dans le genre antique, ou plutôt dans celui de Shakespeare; et sa situation, sa solitude, cette espèce de délire d'une âme égarée par la douleur, me firent une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir,

Mais je reviens à mon voyage, dont j'ai peut-être été trop longtemps détourné par le plaisir de parler de mes bons amis de Chamouni.

CHAPITRE XI

PASSAGE DU BON-HOMME

Les détails dans lesquels je suis entré sur les montagnes et sur les habitants de Chamouni auront peut-être fait oublier que le but de ce voyage était de faire le tour du Mont-Blanc et des montagnes qui lui sont unies; de les observer d'abord du côté de la Savoie, et de faire ensuite des observations correspondantes du côté de l'Italie. Après avoir achevé la première partie de cette tâche, nous partîmes, le 17 juillet 1778, pour traverser les Alpes par le passage le plus voisin du Mont-Blanc, qui se nomme le *Bon-Homme*, et aller ainsi par le col de la Seigne tomber dans l'Allée-Blanche, vallée située au pied du Mont-Blanc, et à peu près parallèle à celle de Chamouni.

Le plus court chemin depuis le Prieuré, au moins quand on fait la route à cheval, est de passer la montagne qui ferme au sud-ouest la vallée de Chamouni, et d'aller tomber dans la route du Bon-Homme, auprès d'un village nommé *Bicnnay.* On sort donc de la vallée de Chamouni au sud-ouest, en passant un col qui se nomme la *Forclaz*, de même que celui qui est à l'extrémité opposée de la même vallée, au-dessus de Martigny. Ces noms de *Forclaz* ou de *Fourche* s'emploient

très-fréquemment pour désigner des cols ou des passages de montagnes, parce qu'ils présentent souvent des formes analogues à ce nom.

En partant du Prieuré, on suit d'abord la route de Sallenche; on vient passer au village des Ouches, puis au hameau du Fouilly; mais, un peu au delà de ce hameau, on quitte cette route, on prend un sentier à gauche, et on vient, en montant, passer au pied du mont de Vaudagne, qui est contigu à celui de Lacha. Ces deux montagnes réunies ferment au sud-ouest la vallée de Chamouni. On continue de monter par une forêt, d'abord de mélèzes, puis de sapins, et on descend de là par un joli vallon herbé en pente douce, qui ressemble à une allée taillée à dessein dans le bois. Au débouché, on a une vue délicieuse du côteau de Passy, bien cultivé dans le bas, boisé à sa moyenne région, couvert plus haut de belles prairies, et couronné de rochers escarpés. On voit l'Arve décrire un demi-cercle autour du pied de ce riche coteau; et les belles collines des environs de Sallenche, surmontées par les hautes montagnes du Reposoir, terminent le passage. En sortant de l'épaisseur de la forêt, cette vue s'offrit d'abord à nous au travers des branches claires et pendantes d'un immense bouleau, qui l'encadrait de la manière du monde la plus singulière et la plus agréable. Là, nous entrâmes dans de riches pâturages couverts de troupeaux et de chalets, et nous suivîmes pendant longtemps, au milieu de ces prairies, un joli sentier d'où l'on jouit toujours du beau point de vue que je viens de décrire. Nous mîmes cinq heures du Prieuré à Bionnay; mais il est vrai que nous marchâmes très-lentement à

cause de la chaleur qui était extrême. Nous couchâmes là sur de la paille, dans des espèces de caisses carrées, fort courtes, montées sur quatre pieds; et cela s'appelle des lits.

La vallée au fond de laquelle est situé le village de Bionnay se nomme le *val de Mont-Joie*, sans doute par corruption de *Mons-Jovis*, comme je le ferai voir ailleurs. Cette vallée, dirigée à très peu près du nord au sud, se termine du côté du sud au pied du Bon-Homme, haute montagne que nous allons traverser ; et du côté du nord elle aboutit à la vallée de l'Arve, vis-à-vis de Passy, ou plutôt de Chède ; son dernier village, de ce côté-là, est celui de Saint-Gervais. Un torrent, nommé le *Bon-Nant*, coule au fond de cette vallée, et sépare dans presque tout son cours les montagnes primitives, qui sont sur la rive droite ou à l'est, des secondaires, qui sont sur sa gauche à l'ouest.

En sortant de Bionnay, on traverse sur un pont de pierre le torrent qui vient du village et du glacier de Bionnassey; on aperçoit même ce glacier par l'ouverture que le torrent a creusée dans la montagne. On peut remonter la vallée qui suit ce torrent, et aller à Chamouni par un chemin plus court, mais beaucoup plus rapide que celui que nous avons suivi. On passe alors par la montagne de Lacha. A cinq quarts de lieue de Bionnay, on traverse un assez grand village, qui se nomme les *Contamines*. J'y couchai dans mes deux premiers voyages.

A un demi-quart de lieue du village de Contamines, on quitte le chemin qui conduit à *Notre-Dame de la Gorge*, village situé dans un cul-de-sac au fond de la

vallée ; et à une demi-lieue plus loin on commence à monter à gauche une des montagnes qui forment ce cul-de-sac ; et c'est là que commence la montée du Bon-Homme. Ce début n'est pas ce qu'il y a de plus facile, au moins pour les mulets ; le chemin passe continuellement sur des pierres plates, très dures et polies par le frottement. Dans les quatre voyages que j'ai faits au Bon-Homme, j'ai vu deux fois des mulets s'abattre sur cette montée ; en sorte que je ne saurais trop recommander aux voyageurs de mettre pied à terre en la faisant.

En se retournant, on voit sous ses pieds le village de Notre-Dame de la Gorge et une longue rangée de petits oratoires bâtis le long du torrent, dans l'espérance, à ce qu'on ma dit, que le torrent les respecterait, et qu'ainsi on serait à l'abri de ses inondations ; mais il n'y a eu aucun égard, et il a même renversé plusieurs de ces oratoires. Cette montée rapide dure une bonne demi-heure, au bout de laquelle on traverse le torrent sur un pont de pierre. Dès lors le chemin est beaucoup meilleur ; il vient passer au milieu des chalets, qui portent le nom de *Nant-Bourant*. Je fus surpris, en 1774, dans cet endroit, par le mauvais temps, et obligé d'y passer vingt-quatre heures. Après avoir passé un petit bois, on se trouve encore dans des pâturages d'où l'on distingue très-bien le rocher auquel appartient proprement le nom de *Bon-Homme*. Il occupe le haut de la montagne, il a la forme d'une tour carrée, et à côté de lui, au levant, est une autre tour semblable, mais plus petite, que l'on dit être la *femme du Bon-Homme*.

Après avoir franchi une espèce de défilé entre les rochers, on entre dans une plaine plus que demi-circulaire,

fermée par les rochers du Bon-Homme et d'autres cimes qui y tiennent, et couverte d'un beau tapis de gazon. C'est la plaine ou le *plan du Mont-Jovet.* Je ne doute point qu'elle n'ait été anciennement consacrée à Jupiter; ce nom et celui du val de Mont-Joie que porte la vallée qui y conduit ne me permettent pas d'en douter. La belle verdure qui la couvre et l'enceinte de rochers qui la renferment semblaient inviter à y construire un temple ou un hospice; je n'ai cependant pu en trouver aucun vestige. On sort de cette plaine en montant une pente rapide. Cette montée conduit à une autre plaine semblable à la précédente, mais plus petite et plus sauvage, qui se nomme le *plan des Dames.* On voit au milieu de cette plaine un monceau de pierres de forme conique de dix à douze pieds de hauteur sur quinze à vingt de diamètre. Sous ce monceau de pierres reposent, à ce que porte une ancienne tradition, les corps d'une grande dame et de sa suivante, qui, surprises là par un orage, y moururent et furent enterrées sous des débris de rochers. Ce monceau augmente d'un jour à l'autre, parce que c'est l'usage que tous ceux qui passent là jettent une pierre sur ce tombeau.

Lorsqu'on se trouve par un beau jour sur ces hautes montagnes, l'air y est si calme, il paraît si pur, si léger, que l'on a peine à comprendre comment la simple agitation de cet air peut produire de si terribles effets. Il est pourtant certain que les orages sont beaucoup plus violents et plus dangereux sur les hautes montagnes que dans les plaines. Tantôt le vent qui s'engouffre entre des chaînes de rochers convergentes, y prend une vitesse et une force à laquelle les hommes les

plus forts ne peuvent pas résister; tantôt des courants réfléchis en sens contraires prennent un mouvement de tourbillon qui ôte la respiration et la présence d'esprit; et lorsqu'à ces coups de vent se joint de la neige, qui, même en été, accompagne presque toujours les grands orages sur les hautes montagnes, elle rend l'air absolument opaque, force même le voyageur à fermer les yeux; il meurt de froid s'il s'arrête, et s'il marche au hasard, il tombe dans un précipice. Aussi les habitants des Alpes, même les plus braves, ne se hasardent-ils point à traverser une haute montagne, telle que le Bon-Homme qui passe pour une des plus dangereuses, lorsque le temps a mauvaise apparence. Les voyageurs doivent les en croire, et ne pas s'obstiner à passer lorsqu'on les en dissuade, d'autant mieux que ceux qui n'ont pas l'habitude des montagnes y sont bien embarrassés et y font une triste figure par le mauvais temps; car alors la plupart des guides songent à eux, à leurs mulets, et le pauvre étranger, abandonné à lui-même, se tire d'affaire comme il peut.

En sortant du plan des Dames, on monte encore une pente rapide pour traverser un col entre la tête du Bon-Homme à gauche et les hautes montagnes calcaires à droite. Arrivé sur ce col, on se flatte d'être au plus haut du passage; mais ce qui reste à faire est encore le plus dangereux : à la vérité on n'a pas beaucoup à monter; mais il faut côtoyer une pente extrêmement rapide, qui aboutit à des précipices; et lorsqu'il y a encore de la neige, comme j'en ai trouvé la montagne couverte, même au mois de juillet, on sent fort bien qu'il ne faudrait pas être surpris là par le mauvais temps. Quand

nous y passâmes, en 1778, il n'y avait presque plus de neige, et cependant nous faillîmes y perdre notre mulet de bagage : il glissa sur une pierre plate, tomba, fit trois tours entiers sur lui-même du côté du précipice, et il allait en faire un quatrième qui aurait été le dernier, lorsque le muletier, homme aussi fort que courageux, s'élança sur lui et le retint par la queue, au risque d'être entraîné dans le précipice ; nous volâmes à son secours ; nous détachâmes la charge du mulet et nous eûmes bien de la peine à le redresser sur ses quatre jambes. Je crus mon magnétomètre brisé ; mais heureusement, ni le mulet, ni rien de ce qu'il portait ne souffrit le moindre dommage.

Depuis le col, dont je viens de parler, jusqu'à la croix qui, suivant l'usage, est placée au point le plus élevé du passage, on a trois quarts de lieue ou une petite heure de route. La croix du Bon-Homme est élevée de mille soixante-sept toises au-dessus de notre lac, et par conséquent de douze cent cinquante-cinq au-dessus de la mer. Cette même croix sert de limite entre le Faucigny et la Tarentaise. Toute cette traversée et la vue même que l'on a du haut de ce passage sont extrêmement sauvages ; on ne voit que des entassements de montagnes arides, incultes et sans physionomie ; c'est une tristesse insipide, qui n'a rien de grand ni de majestueux, et qui n'apprend rien d'intéressant à l'observateur. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre dans ces solitudes sont le choucas ou corneille à bec et pieds rouges, le moineau ou l'ortolan de neige. On n'y voit pas même des plantes un peu rares, si ce n'est le *ranunculus pyrenæus* et la *statice armeria*.

D'ici pour aller à l'Allée-Blanche et à Courmayeur, on a le choix de deux routes : la plus courte prend par la gauche, s'élève encore plus haut, et redescend par une pente très-rapide aux granges du glacier ; la plus longue descend dans un hameau nommé le *Chapiu,* et va de là, par un détour de deux lieues, aboutir aux mêmes granges du glacier, par lesquelles il faut nécessairement passer pour venir à l'Allée-Blanche. Dans mes premiers voyages, cette dernière route, que je vais décrire, m'était seule connue.

Comme la montagne est absolument dégarnie d'arbres, on voit d'un coup d'œil, en descendant au Chapiu, les progrès de l'action des eaux. Des sillons, à peine visibles dans le haut, s'élargissent et s'approfondissent graduellement vers le bas, où ils forment enfin des ravines profondes, que l'on pourrait presque nommer des vallées. Ces sillons ramifiés sur toute la pente de la montagne et remplis encore de neige, tandis que leurs intervalles sont couverts de gazon, forment sur ce fond vert une broderie blanche, dont l'effet est extrêmement singulier. Vers le bas de la descente on trouve des chalets que je m'étonnai de voir construits en pierre de taille d'une forme très-régulière ; je demandai la raison de cette recherche, peu commune dans les montagnes, et j'appris que c'était la nature qui avait fait tous les frais de cette taille. Le Chapiu n'est pas un gîte bien désirable par lui-même : c'est l'assemblage de quinze à vingt misérables cabanes, habitables seulement au gros de l'été, et dans la situation la plus horrible que je connaisse. C'est le fond d'un entonnoir entouré de hautes montagnes nues et sauvages, au confluent de deux tor-

rents qui dévastent tous les alentours. Quand on est là, on ne comprend ni par où l'on est venu, ni par où l'on en pourra sortir. Dans le premier voyage que je fis autour du Mont-Blanc, en 1767, avec plusieurs de mes amis, à notre arrivée au Chapiu, nos domestiques, mal remis de la crainte et de la fatigue que leur avait causées le passage du Bon-Homme, furent si effrayés de la situation de ce gîte, que quand on leur dit que pour aller à Courmayeur par l'Allée-Blanche nous avions à passer des endroits encore plus sauvages, ils voulaient absolument nous obliger à retourner sur nos pas, ou à prendre la route du petit Saint-Bernard, qu'on leur disait meilleure ; et ils formèrent entre eux, pour nous y contraindre, une espèce de complot que nous eûmes quelque peine à faire échouer. Il nous parut plaisant de nous trouver là dans une position semblable à celle des navigateurs qui, allant à de grandes découvertes, avaient eu à combattre la mutinerie de leurs équipages. Nous nous amusâmes aussi du costume nouveau pour nous de nos hôtesses les bergères du Chapiu. Ce village appartient à la Tarentaise, où les femmes sont coiffées fort différemment de celles de nos environs : elles nattent leurs cheveux, et tournent leurs tresses en spirale sur le derrière de la tête, de manière à en former une espèce de limaçon en pain de sucre.

Quand on arrive dans ce hameau, fatigué de la descente du Bon-Homme, et surtout lorsque l'on considère les hauteurs dont il est entouré, on croit être descendu fort bas : je fus donc bien étonné, la première fois que j'y vins, de voir le baromètre à vingt-trois pouces et demi ; ce qui donne à cet endroit une élévation de sept

cent soixante dix-huit toises au-dessus de la mer.

La route que nous avions à faire pour aller au hameau du Glacier suit une vallée étroite et sauvage, au fond de laquelle coule le torrent qui sort du glacier. On chemine d'abord dans le fond de cette vallée au milieu des débris des montagnes voisines ; la vallée se resserre ensuite au point de ne laisser de place que pour le torrent ; alors on est obligé de passer sur la pente rapide de la montagne par un sentier étroit et scabreux. En approchant du hameau du Glacier, on a en face un grand glacier qui est la raison du nom de ce hameau. Ce glacier descend d'une haute montagne, qui se nomme l'*aiguille du Glacier*, et qui ferme, de ce côté-là, la petite vallée que nous venons de parcourir. Le hameau du Glacier, situé à deux lieues de celui du Chapiu, n'est comme lui qu'une habitation d'été ; mais sa situation, quoiqu'un peu sauvage, n'est pas dénuée d'agréments et d'intérêt. Déjà le fond du sol et tous les alentours sont de beaux pâturages ; puis on a au levant la vue pittoresque d'un beau glacier et d'une haute cime qui couronnent ces pâturages.

CHAPITRE XII

COL DE LA SEIGNE. — ALLÉE-BLANCHE

Col de la Seigne.

Le voyageur qui a passé le Bon-Homme croit avoir traversé les Alpes et n'avoir plus qu'à descendre pour entrer dans les plaines de l'Italie ; mais il se trompe beaucoup ; car, quoi qu'il ait passé la chaîne centrale, il est encore séparé des plaines par des chaînes de montagnes très-élevées, il faut qu'il traverse ou le petit Saint-Bernard, ou le col de la Seigne. Ce col est au haut d'une montagne qui s'appuie d'un côté sur la chaîne du Mont-Blanc, et de l'autre sur la première chaîne secondaire du côté de l'Italie. Le hameau du Glacier est dans un fond au pied de cette montagne ; on commence à la gravir immédiatement en sortant de ce hameau. Mais en montant cette pente, on ne voit que rarement les rochers qui forment le corps de la montagne ; elle est toute couverte de pâturages, et il faut nécessairement avoir un guide, parce que les vaches forment, en paissant, des sentiers qui ressemblent si fort à la grande route, qu'il faut y passer tous les jours pour en faire la distinction. Comme nous n'avions trouvé au village du Glacier personne qui eût le temps de nous conduire, je priai un berger que nous rencontrâmes de nous servir

de guide; il y consentit, et j'étais tout content de l'y avoir engagé, lorsqu'en commençant à marcher devant nous il se mit à boiter si bas, qu'il me parut impossible qu'il fît le chemin que nous avions à faire; mais il me dit d'un air sûr de son fait, que quelque boiteux qu'il fût, nos mulets auraient peine à le suivre : en effet, il fut toujours le premier, et souvent même obligé de nous attendre. Il nous étonna bien plus encore quand il nous dit qu'il était chasseur de chamois, et qu'il faisait dans les montagnes les routes les plus périlleuses; nous ne pouvions pas le croire; mais il nous prouva bien dans la suite qu'il ne s'était pas vanté sans raison.

A une petite demi-lieue au-dessus du Glacier, on rencontre un grand chalet, où vit en été une famille de paysans de Saint-Maurice en Tarentaise. Tous ces pâturages dépendent de cette famille, et ils sont assez étendus pour nourrir en été cent dix vaches, dont soixante lui appartiennent en propre. C'est une fortune considérable et peu commune dans ce pays; on pourrait certainement avec ce bien-là, non-seulement vivre sans travailler, mais tenir même un état honnête dans une ville. Cependant ces gens n'ont rien perdu de la simplicité de leur état; la femme du chef de la famille passe l'été au chalet et préside à son économie, tandis que son mari reste dans la plaine pour les travaux de la campagne. Ces bonnes gens me reçurent à coucher dans leur chalet en 1781 : ils n'avaient pas alors beaucoup de place, parce que leur fils, qui s'était marié depuis peu, était venu avec sa femme passer quelques jours sur la montagne auprès de sa mère. Ils trouvèrent cependant un petit coin à me donner sur du foin sec, et j'eus ma

part d'un agneau qu'on avait tué pour régaler les nouveaux mariés. Quoi qu'ils fussent tous de la plus grande honnêteté, et qu'ils eussent un ton et des manières parfaitement assortis à leur état, on voyait cependant qu'ils sentaient leur bien-être et la faculté qu'ils auraient eue de vivre dans une autre condition. Ils parurent très-flattés de ce que je voyageais dans l'intention de décrire leurs montagnes ; et le dessin de l'aiguille de Bellaval que j'avais avec moi, et qu'ils reconnurent très-bien, leur fit beaucoup de plaisir.

Nous mîmes une heure et trois quarts depuis le hameau du Glacier jusqu'au haut du col. Nous jouîmes là, par le temps le plus clair et le plus net, du beau spectacle que présente ce site, élevé de douze cent soixante-trois toises au-dessus de la mer ; on a sous ses pieds l'Allée-Blanche, et dans la même direction la vallée de Ferret, terminée par le col du même nom. Ces deux vallées n'en forment réellement qu'une seule de huit à dix lieues de longueur, dirigée du nord-est au sud-ouest, et fermée, à ses deux extrémités, par deux cols de la même nature, et à très-peu près de la même hauteur. Cette longue vallée était bordée à notre gauche, ou au nord-ouest, par la chaîne du Mont-Blanc, qui domine toujours majestueusement les hautes aiguilles qui l'environnent. Les flancs escarpés de ces montagnes entrecoupées de grands glaciers, leurs sommités qui se terminent tantôt en croupes arrondies, couvertes de neige, tantôt en roches nues élancées jusqu'au ciel, forment un tableau magnifique.

Comme les rocs de l'aiguille du Glacier qui domine ce col du côté, du nord-ouest, sont d'une couleur jau-

nâtre, assez semblable à celle du tuf, il me vint quelques doutes sur leur nature, quoique la hauteur de cette montagne, sa structure, sa continuité avec la chaîne du Mont-Blanc, m'indiquassent assez qu'elle ne pouvait être ni un tuf, ni rien de semblable. Je n'étais cependant point disposé à aller moi-même observer ces rochers; ils étaient à une trop grande distance, il fallait beaucoup gravir, et d'ailleurs il me restait encore des observations à faire sur le col de la Seigne; je ne voyais autour de moi personne qui pût y aller, lorsque je pensai à notre guide boiteux, qui, pendant toute la route, n'avait cessé de conter ses prouesses à la poursuite des chamois; je lui offris trente sous s'il voulait aller me détacher un morceau du roc de cette aiguille vers le milieu de sa hauteur; à peine eus-je achevé ces mots qu'il jeta par terre son méchant habit qu'il nous laissait, dit-il, en gage, prit le plus pesant de mes marteaux et se mit à courir vers cette montagne avec une vitesse qui faisait ressortir, de la manière la plus plaisante, l'extrême inégalité de ses jambes. Bientôt nous l'eûmes perdu de vue; et au bout de trois quarts d'heure nous entendîmes du côté de l'aiguille de grands éboulements de pierres; nous le cherchâmes avec la lunette, mais inutilement; il était monté si haut que nous ne nous avisions pas de le chercher où il était; il revint en moins de deux heures, me rapporta des échantillons du rocher; mais lorsqu'il nous montrait les endroits d'où il les avait détachés, nous ne pouvions l'en croire, et il me serait toujours resté des doutes, si, aidé de ma lunette, je n'avais pas reconnu sur la neige les traces de ses pas et les fragments des rochers qu'il avait renversés.

J'en fus si frappé, que je crois que, dans ce moment, j'aurais volontiers donné l'égalité de mes jambes contre la force et l'agilité des siennes.

L'Allée-Blanche.

Lorsque du sommet de la Seigne je vis pour la première fois l'Allée-Blanche, au mois de juillet 1767, elle méritait bien le nom qu'elle porte; car son fond, du moins les parties les plus élevées, et les montagnes qui la bordent, étaient entièrement couvertes de neige. Il y a des années où elle fond en partie; il en reste cependant toujours de grandes plaques auprès du col, et le sentier rapide qui passe sur ces neiges est bien pénible pour des mulets chargés; leurs conducteurs sont obligés de les retenir par la queue de toutes leurs forces, pour les empêcher de glisser.

C'est pourtant ici le commencement de l'Italie; les eaux qui descendent de ce côté de la Seigne se jettent dans le Pô, et de là dans la mer Adriatique. Et quoique les habitants du duché d'Aoste, duquel dépend cette vallée, parlent le même dialecte que les Savoyards, et qu'ils veulent être nommés Savoyards, cependant la géographie physique doit placer tout ce pays, de même que le Piémont, dans l'Italie.

Après avoir descendu quelque temps, on traverse un assez grand terre-plein, couvert en partie de débris et en partie de pâturages, à l'extrémité desquels on trouve des chalets qui portent le nom de l'*Allée-Blanche*. On

les laisse sur la gauche, et on va passer au pied du magnifique glacier qui s'appelle aussi le *glacier de l'Allée-Blanche*. Il est formé par la réunion de trois glaciers qui versent leurs glaces dans le même bassin. Deux filets parallèles de terre et de débris coupent la blancheur de ses glaces qui d'ailleurs sont pures, brillantes et sillonnées vers le bas par de profondes crevasses, au travers desquelles perce la couleur verte qui leur est propre. Ces crevasses ont ceci de remarquable, qu'au lieu d'être transversales, comme c'est l'ordinaire, elles sont ici dirigées suivant la longueur du glacier, sans doute parce que le milieu du lit sur lequel il repose est plus élevé que les bords. Quelques rochers, trop rapides pour que la glace puisse s'y arrêter, forment des vides au milieu du glacier et permettent d'admirer l'épaisseur et la profondeur de ses glaces. La cime du glacier est dominée par une arête de rocs, qui est elle-même couronnée d'une arête ou d'un avant-toit de neiges saillantes de notre côté; le soleil qui se couche derrière laisse voir leur transparence.

En contemplant ce beau glacier on descend dans une plaine de forme à peu près ovale, à l'extrémité de laquelle est situé un petit lac nommé le *lac de Combal* ou le *lac de l'Allée-Blanche;* il est formé par la réunion des eaux qui descendent du col de la Seigne et du glacier de l'Allée-Blanche. On a facilité l'accumulation de ces eaux en pratiquant une digue et des écluses, à l'extrémité par laquelle le lac se dégorge, afin de pouvoir, en baissant ces écluses, faire hausser les eaux du lac et fermer de ce côté l'entrée du Piémont.

On côtoie pendant un quart de lieue la rive droite de

ce lac, en suivant un sentier très-étroit sur la pente rapide d'une montagne dont le lac baigne le pied. Ce sentier était en si mauvais état lorsque j'y passai en 1774, que le muletier, tremblant que le mulet de bât ne bronchât et ne tombât dans le lac, lui faisait soutenir la tête par mon guide, tandis que lui-même le retenait par la queue. Ici les mélèzes commencent à croître, mais ils sont mesquins, rabougris; on voit que l'air est encore trop rare et trop âpre pour eux. Ce lac et cette petite plaine sont dominés au nord-ouest par une montagne qui sépare le glacier de l'Allée-Blanche d'un autre grand glacier qui s'appelle la *Ruize de Miage* (dans la vallée d'Aoste on donne aux glaciers le nom de *Ruize*). Le glacier de Miage, auquel cette montagne confine du côté du nord-ouest, ne se voit pas d'ici : nous sommes plus bas que lui; il nous est caché par la *moraine* ou par l'amas de pierres et de débris qui la bordent et l'encaissent. Cette *moraine,* haute de cent à cent cinquante pieds, borde au nord-est le petit lac que nous côtoyons. Ce lac, d'un vert noirâtre, renfermé entre ces amas de ruines et des pentes rapides parsemées de mélèzes rabougris et à demi-morts, présente l'aspect le plus triste et le plus sauvage.

En quittant ces mélèzes, on se trouve à l'extrémité du lac; on traverse sur un pont de bois le torrent qui en sort, et l'on suit pendant une heure un sentier serré entre le torrent et la *moraine* du glacier de Miage. Cette route est aussi bien sauvage; le poids des glaces, comprimant sans cesse les débris accumulés au pied du glacier, chasse ces débris dans le torrent, et contraint celui-ci à miner la montagne opposée, en sorte qu'en

bien des endroits le passage est étroit, difficile et même dangereux pour les mulets. Mais en sortant de ce sentier étroit on entre dans une vallée riante, couverte de belles prairies, et là, en se retournant, on découvre tout le pied de l'immense glacier dont on vient de parcourir le rempart. A l'entrée de ces prairies la vallée change de nom, et prend, jusqu'à Courmayeur, celui de *vallée de Véni*, quoique sa direction et sa nature demeurent toujours les mêmes.

Après avoir suivi, pendant une bonne demi-heure, le fond de la vallée, d'abord le long des prairies, et ensuite sur les cailloux roulés de la Doire, on monte à mi-côte de la montagne à droite, et l'on arrive à un sentier presque horizontal, au milieu d'une belle forêt de sapins et de mélèzes. Ce sentier, dont la longueur est presque d'une demi-lieue, fait une des promenades les plus délicieuses qu'il soit possible d'imaginer. On voit, tantôt à découvert, tantôt au travers du feuillage clair des sapins, le grand et beau glacier nommé *Ruize de Brenva.* Ce glacier, qui descend de la face orientale du Mont-Blanc, a, dans sa partie supérieure, une pente très-rapide, où les glaces culbutées, entassées et traversées par de fréquentes crevasses, présentent un aspect effrayant. Deux trous, placés comme deux énormes yeux au milieu du front de ce glacier, laissent voir la roche noirâtre qui sert de base à ses glaces, et permettent de mesurer leur épaisseur. Ce front est couronné d'une enceinte de rochers nus, taillés à pic, au-dessus desquels s'élèvent des cimes diversement découpées et couvertes de neiges. Toutes ces cimes sont encore surpassées par celle du Mont-Blanc ; et entre lui et nous on voit des

feuillets pyramidaux de granit, qui, étant plus rapprochés, semblent s'élever encore à une plus grande hauteur. Si le haut de ce glacier a quelque chose d'imposant et de terrible, le bas a au contraire une rare et singulière élégance. La *moraine* ou le rempart du glacier traverse obliquement le fond de la vallée en s'élevant beaucoup au-dessus d'elle. Tout ce rempart est couvert de mélèzes, qui accompagnent le glacier, en formant une bordure demi-transparente au travers de laquelle on voit percer la couleur vive et brillante des glaces.

En sortant de cette forêt, on passe auprès des ruines d'une chapelle qui était dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours, mais qui a été détruite par des ordres supérieurs à cause des superstitions dont elle était l'objet ou le prétexte. De cette chapelle, on ne découvre pas toute l'enceinte des rocs qui couronnent le glacier, ni sa jolie bordure de mélèzes ; mais en revanche on voit une chose plus extraordinaire : des moissons de la plus grande beauté, si voisines des glaces que l'on a peine à comprendre que le même soleil qui dore ces moissons ne puisse pas fondre les glaces qui les touchent. Bientôt après on tourne à droite, on sort de la vallée de l'Allée-Blanche pour entrer dans celle de Courmayeur. On a encore trois quarts d'heure de chemin jusqu'à ce village. Nous y arrivâmes à l'entrée de la nuit, en cinq heures de marche, depuis le haut du col de la Seigne.

Courmayeur est un grand village ou un bourg situé au fond d'une vallée, un peu au-dessous du confluent des eaux qui descendent du col de la Seigne et du col Ferret. Ces torrents portent le nom de *Doire* ou de *Duire*, et ces différentes Doires se distinguent par le

nom de la vallée dans laquelle elles coulent. Les eaux minérales qui se trouvent dans les environs du village lui ont donné de la célébrité et y attirent en été un assez grand nombre de malades.

CHAPITRE XIII

LE CRAMONT

Lorsque je fis pour la seconde fois, en 1774, le voyage de Courmayeur par l'Allée-Blanche pour observer le Mont-Blanc, je compris que je ne jugerais pas bien de sa forme, à moins que je ne trouvasse une haute montagne située vis-à-vis de lui, du haut de laquelle je pusse l'embrasser en entier d'une seule vue.

J'examinai, dans ce dessein, les montagnes au sud-est du Mont-Blanc, parce que j'avais vu, de l'Allée-Blanche, que c'était de ce côté-là qu'il présentait à découvert les plus grands escarpements; et je crus avoir trouvé ce qu'il me fallait dans une haute cime située au sud-ouest de Courmayeur. Mais il s'agissait de savoir si elle était accessible et quelle route il fallait prendre pour y aller; on m'indiqua le marguillier de la paroisse comme un chasseur de chamois qui connaissait parfaitement les montagnes; je le consultai, il ne se ressouvenait pas d'être allé précisément là; mais il connaissait en gros le pays, savait de quel côté il fallait attaquer la chaîne dont cette cime faisait partie, et il m'assura qu'il me conduirait sur cette sommité ou sur quelque autre dans une position analogue, qui remplirait également mes vues. Notre voyage eut tout le succès que je pouvais en espérer, et nous apprîmes des bergers du voisinage

le nom de cette montagne. Dès lors les descriptions de M. Bourrit et de M. Deluc lui ont donné quelque célébrité; mais certainement aucun amateur connu des montagnes n'y était allé et n'y avait même pensé avant moi.

Je me fis un grand plaisir d'y retourner en 1778, d'autant mieux qu'y étant allé seul en 1764, je souhaitais beaucoup de soumettre mes observations à des juges aussi éclairés que MM. Trembley et Pictet.

Cette montagne est très-escarpée du côté du Mont-Blanc et du côté de Courmayeur, ce qui oblige à la prendre par derrière en faisant un grand détour. Pour gagner donc du temps sur cette grande route, et pour pouvoir en consacrer davantage à nos observations, nous profitâmes d'une soirée, qui d'ailleurs nous était inutile, pour aller coucher dans le village d'Éléva, situé au pied de cette montagne, à deux lieues de Courmayeur. Dans cette vue, nous suivîmes pendant trois quarts d'heure la grande route de Courmayeur à Turin. On quitte cette route dans un hameau nommé *Palévieux;* de là on descend à la Doire, on la traverse et on vient passer au village de Pré-Saint-Didier. On entre là dans une vallée qui conduit au petit Saint-Bernard, et dans laquelle coule un torrent nommé la *Tuile,* qui vient d'un village du même nom. Ce torrent, près de Saint-Didier, passe dans le fond d'une étroite et profonde crevasse.

La grande route n'entre pas dans cet étroit défilé; elle s'élève par une pente rapide au-dessus du rocher que le torrent divise. Après avoir fait cette montée, on traverse une belle forêt de sapins, par un sentier large

et horizontal, au bord d'une pente assez raide, mais qui ne paraît pas dangereuse. Nous apprîmes pourtant que quinze jours auparavant cet endroit avait été funeste à une paysanne. Elle passait là avec son mari ; il voulut la prendre en croupe sur son mulet ; le mulet rua et les jeta l'un et l'autre sur la pente de la montagne ; l'homme fut arrêté par un tronc d'arbre et n'eut aucun mal ; mais la femme roula jusqu'au bas et fut précipitée dans les rochers qui bordent le torrent, où l'on ne put pas même retrouver son corps. Une petite croix marque, suivant l'usage, l'endroit du chemin où arriva cet accident. Dans le physique, comme dans le moral, les précipices que l'on ne voit pas, et auxquels on arrive par des pentes plus ou moins rapides, sont beaucoup plus dangereux que ceux qui se montrent à découvert ; dès qu'une fois on a commencé à glisser ou à rouler avec un peu de vitesse, cette vitesse s'accélère continuellement, et il devient impossible de se retenir.

Le village d'Éléva, où nous couchâmes, est bâti sur le penchant de la montagne ; il est élevé, suivant l'observation de M. Pictet, de six cent soixante-douze toises au-dessus de la mer. Il est assez grand, et, comme dans beaucoup de villes et de villages de l'Italie, les maisons excessivement rapprochées ne laissent entre elles que des rues extrêmement étroites. Nous logeâmes chez A.-J. Perrot, paysan riche pour son état. Il nous reçut dans une petite chambre assez propre, qui est celle de M. l'abbé son frère : il voulait même nous donner son lit ; mais nous aimâmes mieux dormir dans la grange sur de la paille fraîche. Notre hôte était un très-bel homme et portait une physionomie gaie, franche et

honnête. Il traitait de folie notre goût pour les montagnes ; nous lui demandâmes s'il croyait que nous eussions beau temps le lendemain, et lui, qui aurait désiré de la pluie pour ses pâturages, frappa sur l'épaule de l'un de nous, en disant : « Il ne fera que trop beau temps pour des fous comme vous. »

En montant d'Éléva au haut du Cramont, on chemine d'abord entre des champs, puis par une pente pierreuse et inculte, ensuite par un bois de mélèzes, et enfin par des pâturages. Cette montée est extrêmement rapide ; mais comme il n'y a point de précipices, que les sentiers sont partout assez larges et bien entretenus, nous pûmes aller sur nos mulets presque jusqu'aux derniers mélèzes, et cela dans une heure et demie depuis Éléva. Sûrement, si nous avions fait cette route à pied, nous y aurions mis plus de deux heures, et nous nous serions bien fatigués, au lieu que nous arrivâmes là tout frais pour faire à pied le reste de la montée, qui est très-rapide, et qui nous prit encore une heure et vingt minutes.

J'éprouvai une satisfaction inexprimable en me retrouvant sur ce magnifique belvédère qui m'avait déjà donné tant de plaisir quatre années auparavant. L'air était parfaitement pur ; le soleil versait à grands flots sa lumière sur le Mont-Blanc et sur toute sa chaîne ; aucun nuage, aucune vapeur ne nous dérobait la vue des objets que nous venions contempler, et la certitude de jouir pendant plusieurs heures de ce grand spectacle donnait à l'âme une assurance qui redoublait le sentiment de la jouissance. Je voulus d'abord revoir et compléter les notes que j'avais prises en 1774 ; mais je me

dégoûtai bien vite de ce travail ; il me semblait que c'était faire injure à cette nature sublime que de la comparer à autre chose qu'à elle-même. Je recommençai donc toutes mes observations.

Le premier objet de mon étude fut le Mont-Blanc. Il se présente ici de la manière la plus brillante et la plus commode pour l'observateur. On l'embrasse d'un seul coup d'œil depuis sa base jusqu'à sa cime, et il semble avoir écarté et rejeté sur ses épaules son manteau de neiges et de glaces pour laisser voir à découvert la structure de son corps. Taillé presque à pic dans une hauteur perpendiculaire de seize cents toises, les neiges et les glaces ne peuvent s'arrêter que dans un petit nombre d'échancrures, et il montre partout à nu le roc vif dont il est composé. Sa forme paraît être celle d'une pyramide qui présente au sud-est, du côté de Cramont, une de ses faces.

Deux grands glaciers partent des flancs du Mont-Blanc ; l'un au nord-est, c'est le glacier de la Brenva ; l'autre au sud-ouest, celui de Miage. On voit celui-ci embrasser en quelque manière le corps du Mont-Blanc ; il semble même se recourber derrière lui du côté de la Savoie. Deux autres glaciers moins considérables sont comme nichés dans les cavités de la face que le Mont-Blanc nous présente ; l'un, au nord-est, est le glacier du Fresnay ; l'autre, au sud-ouest, est celui du Broglia. Mais ces glaciers ne montent point jusqu'à la cime du Mont-Blanc : depuis cette cime jusqu'à la cinquième partie, et même jusqu'au quart de sa hauteur, on ne voit que des neiges. Vers le sommet, ces neiges sont en quelques endroits accumulées à une épaisseur assez con-

sidérable, que nous n'avons pourtant pas estimée plus de quarante ou cinquante toises. L'arête de la pyramide du Mont-Blanc, qui du côté du nord-est descend à son premier escalier, est couronnée d'un épais amas de neige qui forme comme un avant-toit en saillie de notre côté.

Nous examinâmes ces neiges avec beaucoup de soin, nous les observâmes même avec une excellente lunette acromatique, et nous nous assurâmes que c'étaient bien des neiges, et non point des glaces ; elles sont faciles à reconnaître à leur blancheur parfaite, au lieu que les glaces que nous voyons plus bas à la même distance ont une couleur d'aigue-marine demi-transparente, à laquelle on ne peut pas se tromper. En vain supposerait-on que les glaciers de la cime nous étaient cachés par des neiges fraîches qui les couvraient. Car les coupes verticales que nous observions n'auraient pas pu retenir ces neiges, et dans les vrais glaciers situés de même, mais un peu plus bas, nous distinguions parfaitement dans les coupures la vraie glace d'avec la neige fraîche dont elle était couverte.

Ces quatre glaciers du Mont-Blanc ne sont pas les seuls que l'on découvre du haut du Cramont ; on voit encore celui de l'Allée-Blanche et cinq autres considérables du côté du col Ferret, sans parler d'un nombre de petits, jetés çà et là sur le penchant des rochers. Qu'on se figure donc le magnifique spectacle que doit former cette haute chaîne de grandes montagnes escarpées, taillées de la manière la plus hardie et la plus variée, entrecoupées par dix grands glaciers, et couronnées par des festons de neiges pures et brillantes.

La cime du Cramont ne domine pas immédiatement sur l'Allée-Blanche ; elle en est séparée par des chaînes de montagnes plus basses, qui empêchent que les yeux ne plongent jusqu'au fond de cette vallée.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le Cramont et dans toutes les montagnes voisines, c'est la situation de leurs couches, qui toutes montent du côté de la chaîne primitive. Cette inclinaison est surtout frappante quand on considère, du côté du sud-ouest, les sommités qui appartiennent à la chaîne du Cramont et aux chaînes inférieures plus voisines du Mont-Blanc. Ces sommités, terminées en pyramides aiguës, sont penchées contre le Mont-Blanc, et taillées à pic de son côté, vers lequel elles surplombent même quelquefois. Elles sont en si grand nombre, et leur situation, je dirai presque leur attitude, est si uniforme, que quand il y en a plusieurs les unes derrière les autres, on dirait que ce sont des êtres animés qui veulent se jeter contre le Mont-Blanc, ou qui du moins veulent le voir ; comme quand une foule de gens fixent le même objet, ceux qui sont les plus reculés se dressent sur la pointe des pieds et se penchent en avant pour voir par-dessus les têtes de ceux qui les précèdent. Je comptai depuis la chaîne dont le Cramont fait partie, jusqu'à celle qui domine immédiatement l'Allée-Blanche, dix suites parallèles de sommités. Du haut du Cramont, en se tournant du côté de l'Italie, on voit un entassement de montagnes qui s'étendent aussi loin que peut aller la vue. Parmi ces montagnes on en distingue une au sud-ouest qui est extrêment élevée : son nom est *Ruitor;* elle se présente au Cramont à peu près sous le même aspect que le Mont-

Blanc à Genève; sa cime est couverte de neiges, un grand glacier descend de sa moyenne région, et il en sort un torrent qui vient se jeter dans la rivière de la Tuile.

L'inclinaison du Cramont et de sa chaîne contre le Mont-Blanc n'est pas un phénomène qui n'appartienne qu'à cette seule montagne; il est commun à toutes les montagnes primitives, dont c'est une loi générale que les secondaires qui les bordent ont de part et d'autre leurs couches ascendantes vers elles. C'est sur le Cramont que je fis pour la première fois cette observation alors nouvelle, que j'ai vérifiée ensuite sur un grand nombre d'autres montagnes. Les preuves multipliées que j'en avais sous les yeux au moment où je l'eus faite, et d'autres analogues que ma mémoire me rappela d'abord, me firent soupçonner son universalité, et je la liai immédiatement aux observations que je venais de faire sur la structure du Mont-Blanc et de la chaîne primitive dont il fait partie. Je voyais cette chaîne composée de feuillets que l'on pouvait considérer comme des couches; je voyais ces couches verticales dans le centre de cette chaîne, et celle des secondaires presque verticales dans le point de leur contact avec elles, le devenir moins à de plus grandes distances, et s'approcher peu à peu de la situation horizontale, à mesure qu'elles s'éloignaient de leur point d'appui. Je voyais ainsi les nuances entre les primitives et les secondaires, que j'avais déjà observées dans la matière dont elles sont composées, s'étendre aussi à la forme et à la situation de leur couches; puisque toutes les sommités secondaires que j'avais sous les yeux se terminaient en

lames pyramidales aiguës et tranchantes, tout comme le Mont-Blanc et les montagnes primitives de sa chaîne. Je conclus de tous ces rapports que, puisque les montagnes secondaires avaient été formées dans le sein des eaux, il fallait que les primitives eussent aussi la même origine. Retraçant alors dans ma tête la suite des grandes révolutions qu'a subies notre globe, je vis la mer, couvrant jadis toute la surface du globe, former, par des dépôts et des cristallisations successives, d'abord les montagnes primitives, puis les secondaires; je vis ces matières s'arranger horizontalement par couches concentriques; et ensuite le feu ou d'autres fluides élastiques renfermés dans l'intérieur du globe soulever et rompre cette écorce, et faire sortir ainsi la partie intérieure et primitive de cette même écorce, tandis que ses parties extérieures ou secondaires demeuraient appuyées contre les couches intérieures. Je vis ensuite les eaux se précipiter dans des gouffres crevés et vidés par l'explosion des fluides élastiques, et ces eaux, en courant à ces gouffres, entraîner à de grandes distances ces blocs énormes que nous trouvons épars dans nos plaines. Je vis enfin, après la retraite des eaux, les germes des plantes et des animaux, fécondés par l'air nouvellement produit, commencer à se développer, et sur la terre abandonnée par les eaux, et dans les eaux mêmes qui s'arrêtèrent dans les cavités de la surface.

Telles sont les pensées que ces observations nouvelles m'inspirèrent en 1774. Douze ou treize ans d'observations et de réflexions continuelles sur ce même sujet ont sans doute modifié ce premier germe de mes conjectures; je n'en parle ici qu'historiquement, et pour faire

voir quelles sont les premières idées que le grand spectacle du Cramont doit naturellement faire éclore dans une tête qui n'a encore épousé aucun système.

Nous passâmes trois heures sur cette sommité ; j'y en avais aussi passé trois dans mon premier voyage, et ces six heures sont certainement celles de ma vie dans lesquelles j'ai goûté les plus grands plaisirs que puissent donner la contemplation et l'étude de la nature. Celui de la nouveauté que j'avais eu dans le premier voyage avait été compensé par le regret d'en jouir seul et de n'avoir ni témoin, ni juge de mes observations. La compagnie de MM. Trembley et Pictet, bien faits pour partager des plaisirs de ce genre, et pour rectifier les erreurs que j'aurais pu commettre, donna à cette jouissance toute la plénitude dont elle était susceptible. Nous nous en arrachâmes avec un vif sentiment de regret, et nous descendîmes à pied jusqu'à Éléva, d'où nous revînmes à cheval à Courmayeur.

CHAPITRE XIV

DE COURMAYEUR A LA CITÉ D'AOSTE. — PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD.

De Courmayeur à la cité d'Aoste.

En faisant cette route, on suit jusqu'auprès de Saint-Didier le chemin que nous prîmes en allant au Cramont. On laisse Saint-Didier sur sa droite, et on voit sur sa gauche une montagne nommé *Beuron*. La vallée est d'abord étroite et un peu sauvage, mais comme la descente est rapide, elle devient bientôt plus chaude et plus fertile. Auprès de Courmayeur, elle est trop élevée pour des arbres fruitiers, si ce n'est des cerisiers et des poiriers sauvages. L'arbre que l'on plante le plus volontiers le long des chemins et dans les prairies est le frêne, parce que sa feuille, cueillie verte et séchée avec soin, est un excellent fourrage pour les bestiaux pendant l'hiver.

A une lieue et demie de Courmayeur, on rencontre les premières vignes; elles sont disposées d'une manière fort singulière : ce sont des treilles basses, soutenues en l'air dans une situation à peu près horizontale, à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Cette situation est très-défavorable à la maturité du raisin, parce

que ces treilles serrées empêchent les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à la terre et de la réchauffer. Je crus d'abord que l'on suivait cette pratique pour recueillir quelques légumes et quelques grains de peu de valeur que l'on sème sous ces treilles, et qui, privés là d'air et de lumière, y réussissent très-mal; mais j'appris qu'on était en quelque manière contraint à ce genre de culture par la nature du sol de la vallée. Ce sol est du roc recouvert d'une si petite quantité de terre, que les ceps ne peuvent réussir que quand on les plante dans des trous ou dans des fentes, qui se trouvent à de si grandes distances, que le terrain ne serait pas suffisamment garni si l'on n'étendait pas de cette manière le petit nombre des ceps que l'on peut y planter.

Bientôt après que l'on est entré dans ces vignes, la vallée devient plus large, plus riante; on traverse de beaux vergers et des champs bien cultivés, au milieu desquels on laisse à sa droite un grand village nommé *Morgès*. Un peu plus loin on passe sous l'ancien château de la Salle, remarquable par une tour ronde, très-élevée au centre du bâtiment, et par des murs aussi très-hauts, couronnés de créneaux, qui l'entourent à une grande distance. A un quart de lieue du château et à deux lieues et demie de Courmayeur, on traverse le village de la Salle, qui est une rue très-longue, très-étroite, mal pavée, bâtie sur le penchant d'un grand vignoble.

A une lieue et un quart de la Salle, nous quittâmes la rive gauche de la Doire, que nous avions constamment suivie depuis Courmayeur, et nous passâmes à sa droite. Bientôt après, la vallée se resserre et souffre un de ces étranglements dont j'ai souvent parlé; la montagne est

coupée à pic dans toute sa hauteur, et le chemin passe sur une étroite corniche au-dessus d'un précipice au fond duquel coule la rivière. Cet étroit défilé, d'autant plus important qu'il est impossible de passer de l'autre côté de la Doire, est défendu par une porte, par deux ponts-levis placés sur de profondes coupures pratiquées dans toute la largeur du chemin et par un corps-de-garde construit sur un rocher qui domine le passage. A une demi-lieue du pont, le village d'Avise, situé de l'autre côté de la rivière, présente un paysage extrêmement pittoresque : des tours et des châteaux gothiques, la rivière et des vignes sur le devant, de beaux vergers sur les derrières, et la montagne au-dessus de ces vergers. Il est bâti sur des éboulis qui continuent encore plus loin.

On descend peu après la longue et vilaine rue du village de Livrogne, au bas duquel on traverse le torrent qui vient du val Régence, en italien *val di Rema.* On a ensuite une route charmante dans des prairies ombragées par de beaux noyers; et en une heure et un quart, depuis les ponts-levis, on vient à Arvier, grand village où l'on dîne ordinairement en venant de Courmayeur à la Cité. Nous avions mis quatre heures et demie à faire cette route, la chaleur était très-incommode : nous nous serions volontiers arrêtés, mais les cabarets étaient fermés, parce que leurs maîtres étaient à l'ouvrage dans les campagnes. Il fallut donc continuer notre route.

A une demi-lieue d'Arvier, on passe à l'entrée d'une grande vallée, marquée sur la carte sous le nom de *val di Savera vecchia,* et bientôt après on vient à Villeneuve d'Aoste. Ce bourg, situé dans un fond serré entre des

montagnes assez élevées, est remarquable par l'affreuse quantité de crétins dont il est affligé. On sait qu'on donne dans le Valais le nom de *crétins* à des imbéciles qui ont ordinairement de très-gros goîtres, et que cette maladie est endémique dans quelques vallées des Alpes. Dans la vallée d'Aoste, où il y en a peut-être encore plus que dans le Valais, on les nomme *marons*. La première fois que je passai à Villeneuve, tous les êtres raisonnables du village en étaient sortis pour les travaux de la campagne ; il ne restait, ou du moins l'on ne voyait dans les rues que des imbéciles. Je ne connaissais pas encore les signes extérieurs de cette maladie ; je m'adressai au premier que je rencontrai pour lui demander le nom du village, et comme il ne me répondait point, je m'adressai à un second, puis à un troisième ; mais un morne silence ou quelques sons inarticulés étaient leur unique réponse, et l'étonnement stupide avec lequel ils me regardaient, leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entr'ouvertes, leurs pesantes et épaisses paupières, leurs ganaches pendantes, leur teint basané, avaient quelque chose de tout à fait effrayant ; on aurait dit qu'un mauvais génie avait changé en animaux stupides tous les habitants de ce malheureux village, en ne leur laissant de la figure humaine que ce qu'il en fallait pour qu'on pût connaître qu'ils avaient été des hommes. Je sortis de là avec une impression de froid et de tristesse qui ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Au delà de Villeneuve, la vallée s'élargit considérablement, et prend un fond horizontal qu'elle n'avait point encore eu ; elle s'était, à la vérité, ouverte vis-à-vis de Morgès, mais sans avoir, comme d'ici à la Cité, un fond

parfaitement égal et de niveau. A vingt minutes de Villeneuve, on traverse le village de Saint-Pierre, et on laisse à gauche son grand et antique château bâti sur le roc. Peu après, on passe sous un vieux château, bâti sur des terres éboulées.

En approchant de la Cité, la vallée s'élargit toujours davantage, les montagnes de part et d'autre ont peu de physionomie, elles paraissent tourner le dos à cette même vallée, dont la direction approche de l'est-sud-est. Nous mîmes deux heures de Villeneuve à la Cité, et en tout sept heures et demie depuis Courmayeur.

La Cité d'Aoste (*Augusta prætoria*), capitale du duché de ce nom, est une petite ville, autrefois résidence d'un évêque. Les rues sont assez droites et d'une bonne largeur ; elles sont presque toutes arrosées par des canaux d'eau courante, établissement tout à la fois bien sain et bien commode pour le peuple. Cette ville paraît avoir été beaucoup plus considérable du temps des Romains, à en juger du moins par les ponts, l'amphithéâtre et les autres constructions dont on y voit encore les restes.

Passage du grand Saint-Bernard.

Lorsqu'on sort de la Cité d'Aoste pour aller passer le Saint-Bernard, on tire à peu près droit au nord, en traversant des vignes qui donnent un vin muscat très-doux et très-estimé. Ces vignes exposées au midi sur la pente d'une montagne brûlée et aride au-dessus d'elles, retentissant des cris aigus et répétés des cigales, feraient croire que l'on est dans un pays beaucoup plus méridional ; et les mûriers, les amandiers, les micocouliers, dont on est environné, favorisent cette illusion. Cependant, au bout de cinq ou six heures de marche, on arrive dans le climat du Spitzberg et du Groënland.

On a sur la droite la profonde ravine qui ouvre entre les montagnes le passage de Saint-Bernard, et on en remonte la pente. Un torrent nommé le *Butier* coule au fond de cette ravine. Ce torrent bordé de beaux arbres, et les collines qui le dominent couvertes de terrains cultivés, présentent un aspect agréable qui semble rafraîchir un peu le chemin brûlant par lequel on monte. Mais à mesure que l'on s'élève, l'air devient moins suffocant, et déjà, à demi-lieue de la Cité, le village de Signaye, ombragé de beaux noyers, donne quelque rafraîchissement au voyageur. A une lieue de ce village on traverse celui de Gignaud. Bientôt la route change de direction, et tire sur la gauche, presque directement à l'ouest, en suivant une autre vallée au fond de laquelle coule un autre torrent qui se nomme aussi le *Butier*.

A trois quarts de lieue de Gignaud, on passe par une porte destinée à fermer cette avenue du Piémont, et dans un endroit bien choisi pour ce dessein ; car le chemin est là en corniche, serré entre le précipice et la montagne taillée à pic au-dessus de lui. Ce passage se nomme la *Cluse*.

Après avoir traversé le petit village de Tiéveno, on descend à Étrouble, grand village, à deux lieues de Gignaud, et situé au fond de la vallée. Là, on traverse le Butier, et on suit sa rive gauche, après avoir constamment suivi sa droite depuis la Cité. A vingt minutes d'Étrouble, on passe au village de Saint-Oyen, et à cinquante minutes de là on arrive à Saint-Rémy. Ces vallons ne présentent rien d'intéressant, ni pour les points de vue, ni pour l'histoire naturelle : les rochers sont partout masqués par des terres, ou labourées ou incultes. Saint-Rémy cependant, situé au fond d'une gorge très-étroite, à l'entrée d'une forêt de mélèzes qui s'élève au-dessus de lui, a une physionomie agreste et vraiment alpine.

Saint-Rémy est le dernier village que l'on rencontre sur cette route ; c'est aussi le dernier des États du roi de Sardaigne ; et en sortant du village, on passe par une porte pratiquée dans une muraille qui descend d'un côté jusqu'au lit du torrent, et qui remonte de l'autre jusqu'à une assez grande hauteur dans le bois de mélèzes qui est au-dessus de Saint-Rémy. Au-delà de ce bois, la montagne à notre droite, que nous montons obliquement par une pente peu rapide, est entièrement pelée, à cause des avalanches de neige qui y tombent en hiver et surtout au printemps. Ces avalanches ren-

dent cette route très-dangereuse dans ce temps-là, et le village de Saint-Rémy n'y résisterait pas, s'il n'était pas défendu par la forêt : aussi les habitants conservent-ils cette forêt avec le plus grand soin.

L'autre côté du torrent offre, à notre gauche, un aspect beaucoup plus riant. De belles prairies au bord du ruisseau, des forêts de mélèzes au-dessus des prairies, et des chalets alignés entre les bois et les prairies, présentent quelque chose de si doux et de si calme, qu'il semble que ces cabanes doivent être le séjour de la paix et du bonheur.

Il est curieux de voir ces forêts qui s'élèvent sur la pente uniforme de cette haute montagne se dégrader en s'élevant, et se terminer par des arbres épars, petits et noués, au-dessus desquels sont des prairies toutes nues. Est-ce le froid, est-ce la rareté de l'air, est-ce la nature des vapeurs qu'il renferme, qui fixent ainsi les limites à la hauteur de laquelle peut croître chaque arbre et chaque plante? c'est ce qui n'est pas encore parfaitement décidé : il semblerait pourtant que c'est le froid qui est la principale cause de cette limitation, s'il est vrai, comme on le dit, que les plantes de nos hautes Alpes croissent au bord de la mer dans le Spitzberg et dans le Groënland.

A une lieue et un quart de Saint-Rémy, on passe à la *Vacherie* où sont des chalets qui appartiennent à l'hôpital de Saint-Rémy. Il y a là de très-belles prairies; quelquefois cependant la neige les quitte bien tard. En 1774, il y en avait encore beaucoup au 21 juillet. De la Vacherie au couvent, il n'y a plus que trois quarts de lieue. Quand on vient de la Cité, le froid saisit les voya-

geurs qui peu d'heures auparavant étaient dans un climat si prodigieusement différent, et, après avoir ardemment désiré la fraîcheur, on soupire après les poêles chauds et le bon feu que l'on espère de trouver au couvent.

On suit d'abord un sentier tortueux entre des rochers ; après quoi l'on se trouve dans un petit vallon à fond plat, à l'extrémité duquel on découvre le couvent. Son aspect est assez triste : c'est un grand bâtiment carré, dépourvu de toute espèce d'ornement ; on ne voit autour de lui, ni arbre, ni verdure ; il remplit le fond d'une gorge serrée entre de hautes montagnes, au bord d'un petit lac qui paraît noir à cause de sa profondeur, et surtout à cause des neiges dont il est presque toujours environné. On passe au *plan de Jupiter,* ainsi nommé à cause d'un temple et d'un hospice qui existaient là du temps des Romains ; on passe ensuite la limite qui sépare les États du roi de Sardaigne de ceux du Valais ; on suit un sentier étroit entre le lac et la montagne, et l'on vient ordinairement, le plus vite que l'on peut, se chauffer au feu de la cuisine, et jouir de l'hospitalité des bons religieux qui habitent cet hospice.

L'hospice du Saint-Bernard ne possède aujourd'hui que quelques fonds et quelques rentes, dans le canton du Valais et dans celui de Vaud. Mais ces fonds et ces rentes ne pourraient point suffire à l'entretien d'une maison qui exerce gratuitement une hospitalité aussi étendue et aussi dispendieuse, si les cantons de Berne, de Vaud, de Fribourg, de Genève et de Neufchâtel, ne permettaient pas aux religieux du Saint-Bernard des quêtes annuelles dans leurs États. Les autres cantons de la Suisse permettent aussi des quêtes périodiques en

leur faveur. Connus et estimés comme ils le sont dans toute la Suisse, ils reçoivent des aumônes qui les mettent en état de remplir, envers les pauvres voyageurs, les devoirs de leur institution [1]. La seule chose qu'ils auraient à demander, c'est que l'on veillât avec plus de soin à écarter des imposteurs, qui, sous leur nom et leur habit, ou sous le nom de quelque autre hospice imaginaire, vont, avec de fausses patentes, recevoir les aumônes qui leur sont destinées.

Les religieux de cette communauté sont des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Leur supérieur a le titre de prévôt ; il est crossé et mitré, et reçoit ses bulles du pape après qu'il a été élu par le chapitre. Sa place est à vie. Les autres emplois du monastère ne se donnent que pour trois ans. Comme la dignité de prévôt ne s'obtient qu'après avoir consacré sa jeunesse à l'exercice de l'hospitalité dans le couvent, celui qui en est revêtu a la liberté de vivre à Martigny, au pied de la montagne, où le chapitre possède une maison. La première personne après le prévôt est le prieur claustral qui vit toujours dans l'hospice, et gouverne la communauté. Les autres offices sont celui du sacristain qui a soin de l'église, celui du cellérier ou procureur qui veille sur les provisions et les affaires extérieures, du clavandier qui distribue aux religieux et aux voyageurs les

[1] Une quête entreprise en 1822 dans tous les pays de l'Europe, pour subvenir aux dépenses extraordinaires que devaient entraîner les réparations de l'hospice, a permis aux religieux d'agrandir leur bâtiment, d'y établir un calorifère et d'y introduire quelques perfectionnements matériels qui leur rendent plus facile l'exercice de leur bienfaisante hospitalité.

vivres et les choses qui leur sont nécessaires, et enfin celui de l'infirmier qui a soin des malades.

Le nombre des religieux n'est point fixé; il est ordinairement de vingt à trente, dont dix ou douze résident au couvent et sont affectés au service immédiat de l'hospice; huit desservent des cures dépendantes du chapitre; ceux qui, par leur grand âge ou leurs infirmités, ne peuvent plus supporter l'air de la montagne vivent dans la maison de Martigny avec M. le prévôt.

Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe ou de religion; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent : le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre, jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *maronnier*, va jusqu'à la moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels; ils

volent à leur aide toutes les fois que le maronnier ne peut pas seul suffire à les sauver ; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige ; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux : sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans que l'on s'en aperçoive.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs ; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité ; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passa-

gers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont, avec de grandes perches, sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux, et les soignent jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré, en passant la montagne, deux soldats suisses qui, l'année précédente, en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avaient eu les mains gelées, et que l'on avait guéris et gardés au couvent, sans exiger d'eux la moindre rétribution.

Le couvent du grand Saint-Bernard est indubitablement l'habitation la plus élevée qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent; on ne voit même aucun chalet à cette hauteur : sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éternellement couvertes de neige et refroidissent continuellement tout ce qui les environne. Ce qui contribue encore à rendre

ce séjour extrêmement froid, c'est qu'il est situé dans une gorge percée à peu près du nord-est au sud-ouest, dans la direction générale de cette partie des Alpes, et par cela même dans celle des vents, qui prennent toujours une direction parallèle à celle des grandes chaînes de montagnes. Aussi, même au plus fort de l'été, le plus petit air de bise y amène-t-il toujours un froid extrêmement incommode. Le 1er août 1767, à une heure après midi, le thermomètre en plein air était à un degré au-dessous de zéro, quoique le soleil, qui n'était caché que par de petit nuages passagers, frappât fréquemment la boule du thermomètre, et tous les environs du couvent étaient couverts de glaces nouvelles.

Il est aisé de comprendre par là que l'on ne recueille absolument rien dans les environs du couvent; les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins entre les rochers les mieux abrités du voisinage, ont peine à produire à la fin d'août quelques laitues et quelques choux de la plus petite espèce; et ils les cultivent pour leur amusement, pour le plaisir de voir croître quelque chose, bien plutôt que pour l'utilité qu'ils en retirent. Ils sont donc obligés de faire venir du fond des vallées voisines toutes les denrées nécessaires. Le bois à brûler, dont ils font une consommation immense, doit être voituré à dos de mulet, de la distance de quatre lieues, et par un sentier escarpé qui n'est guère praticable que pendant six semaines. On comprend que tous ces transports exigent des frais considérables et l'entretien d'un grand nombre de domestiques et de chevaux.

Que l'on joigne à tous les inconvénients de ce séjour des hivers de huit mois de longueur, et pendant ces

longs hivers une solitude qui n'est interrompue que par des voyageurs en souffrance, qu'il faut secourir au péril de sa vie ; l'ennui, pire que tous les dangers, de se voir entouré de ces neiges éternelles, de ces rochers stériles, de ce lac noir toujours à demi-gelé ; la santé altérée par cette perpétuité de froid et d'ennui, les rhumatismes, la goutte, les fluxions de poitrine, effets inévitables du froid et des brouillards qui les obsèdent presque continuellement, et l'on conviendra que la dévotion seule et l'aspect des récompenses à venir peuvent engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste et aussi pénible.

Nous quittâmes avec regret, le 30 juillet 1778, cette demeure élevée, ce respectable séjour de l'hospitalité, où des hommes simples et éloignés de toute ostentation, font à l'amour de l'humanité, animé par la religion, de si grands et de si pénibles sacrifices.

La descente est d'abord assez rapide ; on vient ensuite à une neige qui, en 1778, subsistait sans se fondre depuis plusieurs années ; on commençait à craindre qu'elle ne se changeât en glacier. J'ai appris dès lors, et avec plaisir, qu'un été chaud l'avait entièrement fondue. Cette partie de la descente est un fond ouvert au nord, fermé de tous les autres côtés, et qui ne jouit que pendant peu d'instants de la chaleur du soleil. Lors donc que les avalanches le remplissent de neige, si l'été suivant n'est pas très-chaud, il n'a pas la force de fondre toute cette neige, et ce qui reste augmente encore la tâche des étés subséquents.

A une demi-lieue du couvent, on traverse le torrent qui prend sa naissance au haut du Saint-Bernard ; car

le col du Saint-Bernard, ou pour mieux dire le couvent qui est situé dans le lieu le plus élevé de ce col, est le point de séparation entre les eaux qui tombent dans l'Adriatique et celles qui se jettent dans la Méditerranée. Après avoir fait une autre demi-lieue, on passe auprès de deux petits bâtiments voûtés qui portent le nom d'*hôpital*. L'un sert à faire reposer et réchauffer les voyageurs saisis du froid dans le passage. Le domestique du couvent, qui se nomme, comme je le disais, le *maronnier* ou l'hospitalier, vient fréquemment, et surtout à l'entrée de la nuit, au-devant des voyageurs, et il laisse là, en se retirant, du pain, du vin et du fromage. L'autre bâtiment sert à recevoir les corps des voyageurs inconnus qui meurent sur cette route : on les y dépose avec tous leurs vêtements, pour aider au besoin à les faire reconnaître ; l'air est là si froid et si peu favorable à la putréfaction, qu'un cadavre qui y était depuis deux ans n'était pas encore défiguré au point d'être méconnaissable.

Bientôt après on arrive à une plaine couverte de débris entraînés par les torrents. Quand on a fait, depuis le couvent, une lieue et demie de descente rapide, et qu'on demande le nom de cette plaine, on est fort étonné de l'entendre appeler le *sommet de Prou*. Elle porte ce nom, parce qu'elle est en effet la partie la plus élevée d'un grand pâturage qui s'appelle *Prou*. Au-dessus de cette plaine, à l'est, on voit un glacier qui se nomme le *glacier de Menoue*, et au-dessus de ce glacier le *mont Vélan*.

Le bourg de Saint-Pierre, où l'on arrive en deux heures et demie de marche depuis le couvent, est le pre-

mier village du Valais que l'on rencontre sur cette route. Son entrée est défendue par une montagne surmontée de créneaux et percée de mortaises. Une porte de bois, pratiquée dans cette muraille, s'ouvre sur un pont construit sur le torrent qui vient de la Valsorey. Ce torrent porte le nom de *Drance,* comme celui qui vient du Saint-Bernard, et pour les distinguer, on nomme l'un la *Drance du Saint-Bernard,* et l'autre la *Drance de la Valsorey.*

A une demi-lieue au-dessous de Saint-Pierre, on passe au hameau d'Alève, où nous remarquâmes de grands étendoirs qui servent à faire sécher les plantes de fève, pour suppléer à la maturité que les pluies ou les froids prématurés de l'automne ne leur permettent pas toujours de prendre dans les champs. On sème, dans cette partie du Valais, une grande quantité de cette espèce de légume, et on le cultive d'une manière que je n'ai point vu pratiquer ailleurs, et que l'on dit très-avantageuse. Lorsque les plantes sont parvenues à une certaine hauteur, on les couche à moitié dans la terre, comme un provin de vigne, mais beaucoup moins profondément, et en laissant sortir de la terre le haut de la tige principale et les rameaux qu'elle a déjà poussés. Cette opération augmente considérablement la force de ces rameaux. En recouvrant la tige de terre, on donne lieu au développement d'une multitude de radicules qui naissent de différents points de cette même tige. Il en est donc ici comme des provins, et il ne faut pas s'étonner que des tiges purement herbacées produisent des racines, puisque M. Bonnet a vu de simples feuillets, même de différentes herbes, en produire de très-longues.

A une autre demi-lieue au-dessous d'Alève, on passe à Liddes, paroisse dont la cure dépend du chapitre du Saint-Bernard. Quoique la vallée soit fort étroite dans cet endroit, la situation de ce village est cependant très-riante, parce que les pentes des montagnes sont cultivées ou couvertes de belles prairies; on voit même sous ses pieds, au fond de la vallée, un beau village qui porte le nom de la *Drance,* au bord de laquelle il est situé. La cime neigée du mont Vélan, heureusement placée dans la direction de cette étroite vallée, la termine du côté du sud d'une manière agréable et pittoresque. A une lieue et un quart au-dessous de Liddes, on passe à Orsière, grand village situé dans un fond, au bord de la Drance; et après en être sorti, on passe à la rive gauche de ce torrent, dont on avait toujours suivi la rive droite depuis le bourg de Saint-Pierre. Il y a, d'Orsière à Saint-Branchier, une grande lieue, dont la dernière partie descend par une pente un peu raide; mais tout le reste est très-beau : le chemin est élevé au-dessus des bords de la Drance qui serpente dans un canal bordé de bouquets d'arbres et de jolies prairies. En arrivant à Saint-Branchier, on a une descente très-rapide sur un chemin pavé et glissant, où il est prudent de mettre pied à terre.

Le village de Saint-Branchier est dans une situation très-singulière. Il se trouve au bord de la Drance, au confluent de trois vallées, celle d'Entremont que nous avons suivie depuis le Bourg de Saint-Pierre, celle de Bagnes et celle de Martigny. En face du village, au nord, on voit les tranches très-inclinées d'une montagne qui semble prête à l'écraser, et la Drance qui coule au

pied de cette montagne, qui paraît même l'avoir partagée pour se frayer un passage, semble augmenter le danger en minant la base du rocher.

En sortant de Saint-Branchier on entre dans une belle forêt mélangée de mélèzes, de pins et de bouleaux ; la route, large et bien entretenue, suit en serpentant les bords de la Drance qui roule ses eaux blanchissantes d'écume au pied d'une montagne primitive, dont les rochers taillés à pic forment de grandes masses entrecoupées et couronnées par des lignes de sapins. C'est un des plus beaux morceaux de ce genre que j'aie vus dans nos montagnes.

Après avoir passé dans un hameau nommé la *Valette*, on tourne à droite, et on entre dans la grande vallée du Rhône, qui se dirige à peu près à l'est. Bientôt après, on laisse à sa gauche le chemin qui conduit de Chamouni à Martigny. On vient de là dans un quart d'heure au bourg de Martigny, situé au pied de la montagne. Il en est même si près, que, sans une forêt qui couvre le pied de cette montagne, et que l'on conserve avec le plus grand soin, il serait infailliblement détruit par les avalanches. On traverse la longue rue de ce bourg, et après un quart d'heure de marche on arrive à la prétendue ville de Martigny, qui n'est qu'un village beaucoup moins considérable que le bourg du même nom.

———

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

TENTATIVES POUR ATTEINDRE LA CIME DU MONT-BLANC

Dans mes premières courses à Chamouni, en 1760 et 1761, j'avais fait publier dans toutes les paroisses de la vallée que je donnerais une récompense assez considérable à ceux qui trouveraient une route praticable pour parvenir à la cime du Mont-Blanc. J'avais même promis de payer les journées de ceux qui feraient des tentatives infructueuses. Ces promesses n'aboutirent à rien. Pierre Simon essaya une fois du côté du Tacul, une autre fois du côté du glacier des Bossons, et revint sans aucune espérance de succès.

Cependant, quinze ans après, c'est-à-dire en 1775, quatre guides de Chamouni tentèrent d'y parvenir par la montagne de la côte. Cette montagne, qui forme une arête à peu près parallèle au glacier des Bossons, va aboutir à des glaces et à des neiges qui continuent sans interruption jusqu'à la cime du Mont-Blanc. On a quelques difficultés à vaincre pour entrer sur ces glaces et pour traverser les premières crevasses, mais ces pre-

miers obstacles une fois surmontés, il semble qu'il ne reste plus que la longueur de la route, et la difficulté de faire dans un jour la montée et la descente. Je dis *dans un jour,* parce que les gens du pays ne croient pas que l'on puisse hasarder de passer la nuit sur ces neiges.

Ces quatre voyageurs franchirent fort bien les premiers obstacles; ils se mirent ensuite à suivre une grande vallée de neige, qui semblait les conduire directement à la cime de la montagne. Tout paraissait leur promettre le plus heureux succès : ils avaient le plus beau temps du monde; ils ne rencontraient ni des crevasses trop larges, ni des pentes trop rapides; mais la réverbération du soleil sur la neige et la stagnation de l'air dans cette vallée leur firent éprouver, à ce qu'ils ont dit, une chaleur suffocante, et leur donna en même temps un tel dégoût pour les provisions dont ils s'étaient munis, qu'excédés d'inanition et de lassitude, ils eurent la douleur d'être forcés à revenir sur leurs pas, sans avoir pourtant rencontré aucun obstacle visible et insurmontable. Il paraît cependant qu'ils avaient fait de grands efforts, car ils furent très-éprouvés dans cette course, et en devinrent tous plus ou moins malades.

Ce mauvais succès n'empêcha pas qu'en 1783 trois autres guides de Chamouni ne fissent la même entreprise, et par le même chemin. Ils allèrent passer la nuit au haut de la côte, traversèrent le glacier et suivirent la même vallée de neige. Ils étaient déjà assez haut et marchaient courageusement en avant, lorsque l'un d'entre eux, le plus hardi et le plus robuste des trois, fut saisi presque subitement par une envie de dormir ab-

solument insurmontable : il voulait que les deux autres le laissassent et continuassent sans lui; mais ils ne purent se résoudre à l'abandonner et à le laisser dormir sur la neige, persuadés qu'il serait mort d'un coup de soleil; ils renoncèrent à leur entreprise, et redescendirent ensemble à Chamouni. Car ce besoin de sommeil, produit par la rareté de l'air, cessa, dès qu'en descendant on l'eut ramené dans une atmosphère plus dense.

Il est bien vraisemblable que, lors même que ce sommeil n'aurait pas arrêté ces braves gens, ils n'auraient point pu atteindre la cime de la montagne; en effet, quoique fort élevés, ils avaient encore beaucoup de chemin à faire pour y parvenir : la chaleur les incommodait tous successivement, chose étonnante à cette hauteur; ils étaient sans appétit; le vin et les vivres qu'ils portaient n'avaient aucun attrait pour eux. L'un d'entre eux me disait sérieusement qu'il était inutile de porter aucune provision dans ce voyage, et que s'il devait y retourner par cette route, il ne prendrait avec lui qu'un parasol et un flacon d'eau de senteur. Quand je me figurais ce grand et robuste montagnard gravissant des neiges en tenant d'une main un petit parasol, et de l'autre un flacon d'eau sans pareille, cette image avait quelque chose de si étrange et de si ridicule, que rien ne prouvait mieux à mon gré l'idée qu'il se faisait de la difficulté de cette entreprise, et par conséquent de son absolue impossibilité pour des gens qui n'ont ni la tête, ni les jarrets d'un bon guide de Chamouni.

Cependant M. Bourrit voulut encore tenter cette route

à la fin de la même saison ; il coucha aussi au haut de la montagne de la Côte ; mais un orage qui survint inopinément le contraignit à rebrousser chemin dès l'entrée du glacier.

Pour moi, d'après les informations que m'avaient données ceux qui avaient attaqué la montagne de ce côté-là, je regardais le succès comme absolument impossible, et c'était l'avis de tous les gens sensés de Chamouni.

M. Bourrit, qui mettait encore plus d'intérêt que moi à la conquête du Mont-Blanc, crut devoir se retourner de quelque autre côté ; il fit prendre de toutes parts des informations, et il apprit enfin que deux chasseurs, en poursuivant des chamois, étaient montés par des arêtes de rocher jusqu'à une très-grande hauteur, en sorte que, depuis le point où ils étaient parvenus jusqu'à la cime du Mont-Blanc, il ne restait que quatre à cinq cents toises à monter par des pentes de neige peu rapides, et si bien aérées, que l'on n'avait point à craindre l'espèce de suffocation que l'on éprouvait dans la vallée de neige qui aboutit à la montagne de la Côte. Charmé de cette découverte, M. Bourrit courut à la Grue, village où demeuraient ces chasseurs, et les engagea à faire sur-le-champ avec lui un nouvel essai de cette route. Il partit du village dès le soir même, et il arriva avec eux à la pointe du jour au pied des rochers escarpés qu'il fallait gravir. La matinée se trouva d'une fraîcheur extraordinaire : M. Bourrit, saisi par le froid et abîmé de fatigue, ne put point suivre ses guides. Deux de ceux-ci, après l'avoir laissé avec le troisième au pied des rocs, montèrent seuls non-seulement au haut de ces mêmes rocs,

mais encore fort avant dans les neiges : ils ont dit qu'ils étaient parvenus jusqu'au pied de la plus haute cime du Mont-Blanc, dont ils n'étaient séparés que par une ravine de glace, dans laquelle, s'ils avaient eu plus de temps et de secours, ils auraient pu tailler des escaliers, et monter ainsi aisément jusqu'au sommet.

Dès que cet essai me permit de croire à la possibilité du succès, je résolus de tenter cette entreprise aussitôt que la saison le permettrait ; je chargeai deux hommes du pays de veiller de près la montagne, et de me faire avertir dès que la fonte des neiges la rendrait accessible. Malheureusement, les neiges accumulées pendant l'hiver rigoureux de 1784 à 1785, et celles qui sont fréquemment tombées pendant l'été froid et pluvieux qui a succédé à cet hiver, ont retardé ce moment jusqu'au milieu de septembre.

Je préfère toujours de faire seul avec mes guides des excursions de ce genre ; mais M. Bourrit, qui le premier avait fait connaître cette route, ayant désiré que nous fissions ensemble cette tentative, j'y consentis avec plaisir.

J'avais compté d'aller dormir le plus haut possible sous des couvertures arrangées en forme de tentes ; mais M. Bourrit eut l'heureuse idée d'envoyer, deux jours à l'avance, trois hommes de Chamouni pour nous construire, à l'abri d'un rocher, près de la base de l'aiguille du Goûté, une espèce de hutte ou de cabane en pierres sèches ; excellente précaution qui nous aurait mis à l'abri d'un orage, si nous avions eu le malheur d'en essuyer.

Ces dispositions faites, nous donnâmes rendez-vous,

M. Bourrit et moi, pour le lundi 12 septembre, au village de Bionnassay, situé à une lieue au nord-est au-dessus de celui de Bionnay. M. Bourrit et son fils s'y rendirent du Prieuré de Chamouni, qui est à quatre lieues au nord-est de ce village. Pour moi, je partis de Genève le 11 septembre; je vins en voiture coucher à Sallenche; le lendemain matin, je montai à cheval, et me rendis à Bionnassay, en passant par Saint-Gervais et par Bionnay. Le village de Bionnassay est situé dans une petite vallée, fort inégale, ouverte au sud-ouest et fermée de tous les autres côtés. Elle est dominée par le glacier du même nom, et séparée au nord-est de la vallée de Chamouni par une petite chaîne de montagnes d'ardoise et de pierre calcaire.

J'arrivai le premier à Bionnassay avec Pierre Balme, qui était venu au-devant de moi jusqu'à Sallenche. Nous devions coucher dans ce village, et, comme il n'y a point d'auberge, j'avais demandé à Bionnay quel était le paysan le mieux logé de l'endroit. On m'avait indiqué le conseiller de la commune, nommé Battandier. Ce paysan, simple et honnête, me reçut chez lui très-cordialement; et M. Bourrit étant arrivé sur le soir de Chamouni, notre hôte nous donna à chacun une bonne petite chambre, avec un lit rempli de paille fraîche, où nous passâmes une fort bonne nuit.

Nous avions encore à monter près de dix-neuf cents toises pour parvenir au sommet du Mont-Blanc; mais nous avions deux jours pour faire cette route, puisque le premier jour nous ne devions aller que jusqu'à notre cabane. Comme sa situation avait été abandonnée au choix des constructeurs, nous ignorions son élévation,

et nous souhaitions la trouver située le plus haut possible.

Dès le grand matin, l'un des guides de Chamouni qui avaient travaillé à la construction de cette cabane vint nous avertir qu'elle était à peu près achevée, mais qu'il faudrait y porter une tige de sapin pour rendre le toit plus solide. Nous chargeâmes un homme de Bionnassay de la porter; deux autres se chargèrent de paille, deux autres de bois à brûler. D'autres portaient des vivres, des fourrures, mes instruments de physique; et ainsi nous formions en tout une caravane de seize ou dix-sept personnes.

J'avais espéré que nous ferions près de deux lieues sur nos mulets; mais à peine pûmes-nous en faire usage pendant l'espace d'une lieue. M. Bourrit le père voulut même faire toute la route à pied. Nous montâmes d'abord une pente douce en côtoyant une profonde ravine, dans laquelle coule le torrent qui sort du glacier de Bionnassay. Ensuite une montée rapide nous conduisit dans une petite plaine qui est au bas du glacier; nous traversâmes cette plaine dans sa longueur, nous côtoyâmes ensuite le glacier pendant quelques moments, et nous finîmes par nous en éloigner en tirant droit au nord-est par une pente assez raide, mais pourtant point trop fatigante et sans aucun danger. Tout le haut de cette pente se nomme *Pierre-Ronde*, sans que l'on sache trop l'origine de ce nom, car il n'y a là aucune pente remarquable par sa rondeur. Cette pente, dénuée de bois, de broussailles, et presque de toute végétation, n'est couverte que de débris, et présente un aspect extrêmement sauvage. On voit à gauche des rocs pelés qui cachent

la vallée de Chamouni, et à droite les rochers et les glaces des bases du Mont-Blanc; car, pour sa tête et ses épaules, elles sont cachées par ces bases hautes et saillantes.

Quoique cette montée fût assez longue, je craignais toujours d'en voir la fin et d'arriver à la cabane, parce que je souhaitais de m'élever le premier jour aussi haut qu'il serait possible pour gagner sur la journée du lendemain, qui devait être la plus intéressante, mais aussi la plus pénible. Aussi, comptant toujours pour rien la fatigue actuelle, nous montâmes, presque sans nous en apercevoir, les sept cent quarante-une toises dont notre cabane était élevée au-dessus du village; nous y arrivâmes à une heure et demie, quoique nous ne fussions partis qu'à huit heures, et que divers petits incidents nous eussent fait perdre plus d'une demi-heure en route.

La situation de cette cabane était la plus heureuse qu'il fût possible de choisir dans un endroit aussi sauvage. Elle était appliquée à un rocher dans le fond d'un angle à l'abri du nord-est et du nord-ouest, à quinze ou vingt pas au-dessus d'un petit glacier couvert de neige, dont il sortait une eau claire et fraîche qui servait à tous les besoins de la caravane. En face de la cabane était l'aiguille du Goûté, par laquelle nous devions attaquer le Mont-Blanc. Deux de nos guides qui avaient escaladé cette aiguille nous montraient l'arête que nous devions gravir. Ils offraient même de profiter de ce qui restait pour aller reconnaître la montagne, choisir la route la plus facile, et marquer des pas dans les neiges dures; nous l'acceptâmes avec reconnaissance. Sur la droite

de ces rochers, nous admirions une cime neigée, nommée la *Rogne*, qui nous paraissait d'une hauteur prodigieuse, et l'on nous promettait pourtant que nous la verrions sous nos pieds, depuis le dôme de l'aiguille. Tout le bas de cette haute cime était couvert de glaciers excessivement escarpés, qui se versaient dans celui de Bionnassay; à chaque instant il se détachait de ce glacier des masses énormes de glace, que nous voyions tomber et se précipiter avec un fracas horrible, et se résoudre en des tourbillons de poussière que l'air, refoulé par la chute des glaces, soulevait comme des nuages à une hauteur étonnante.

Derrière notre cabane était une petite chaîne de rocs élevée de quarante pieds au-dessus d'elle. Je me hâtai d'y monter; mes compagnons de voyage m'y suivirent bien vite, et nous jouîmes là d'un des plus beaux aspects que j'aie rencontrés dans les Alpes. Ces rochers, dont la hauteur est de douze cent vingt-neuf toises au-dessus du lac, et de quatorze cent vingt-deux au-dessus de la mer, sont taillés à pic à côté du nord-ouest. Là, on voit sous ses pieds l'extrémité méridionale de la vallée de Chamouni que l'on domine de près de neuf cents toises. Le reste de cette riante vallée se voit en raccourci, et les hautes montagnes qui la bordent semblent former un cirque autour d'elle. Les hautes aiguilles, vues de profil, se subdivisent en une forêt de pyramides qui ferment l'enceinte de ce cirque, et qui semblent destinées à défendre l'entrée de cette charmante retraite, et à y conserver l'innocence et la paix. De ce côté, la vue s'étend jusqu'à la Gemmi, que l'on reconnaît à la double sommité qui lui a donné son nom. Mais je n'entreprendrai

point de détailler et de décrire l'immense entassement de montagnes que l'on découvre de cette sommité ; qu'il me suffise de dire qu'elle présente le spectacle le plus ravissant pour ceux qui sont sensibles à ce genre de beautés.

Je choisis cette sommité pour mon observatoire : je suspendis mon hygromètre et mon thermomètre en plein air à un bâton qui les tenait à l'ombre, tandis que, debout sur le point le plus saillant du rocher, je mesurais avec mon électromètre le degré de l'électricité aérienne. Il est vrai que la bise froide qui régnait alors ne me permettait pas de rester longtemps dans cette position ; il fallait venir chercher une température plus douce à l'abri des rochers qui entouraient notre cabane ; mais, dès que je m'étais réchauffé, je remontais pour jouir de la vue et suivre mes observations.

J'eus le regret de ne pouvoir pas exécuter une expérience dont je m'étais promis beaucoup de plaisir : celle de la chaleur nécessaire pour faire bouillir l'eau à différentes hauteurs. Malheureusement mon appareil était disposé de manière qu'il était impossible de faire bouillir l'eau sur un feu de bois, le seul que j'eusse là en mon pouvoir. Après avoir donc inutilement tourmenté cet appareil de mille manières différentes, il fallut renoncer à cette expérience, ou la renvoyer du moins à un autre voyage. Mais la beauté de la soirée et la magnificence du spectacle que présenta le coucher du soleil depuis mon observatoire, vint me consoler de ce contre-temps. La vapeur du soir, qui, comme une gaze légère, tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'immense étendue que nous avions sous nos pieds, formait une ceinture

du plus beau pourpre qui embrassait toute la partie occidentale de l'horizon, tandis qu'au levant les neiges des bases du Mont-Blanc colorées par cette lumière présentaient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendait en se condensant, cette ceinture devenait plus étroite et plus colorée; elle parut enfin d'un rouge de sang, et dans le même instant, de petits nuages qui s'élevaient au-dessus de ce cordon lançaient une lumière d'une si grande vivacité, qu'ils semblaient des astres ou des météores embrasés. Je retournai là, lorsque la nuit fut entièrement close; le ciel était alors parfaitement pur et sans nuages; la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées; les étoiles brillantes, mais dépouillées de toute espèce de scintillation, répandaient sur les sommités des montagnes une lueur extrêmement faible et pâle, mais qui suffisait pourtant à faire distinguer les masses et les distances. Le repos et le profond silence qui régnaient dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, m'inspiraient une sorte de terreur; il me semblait que j'avais survécu seul à l'univers, et que je voyais son cadavre étendu sous mes pieds. Quelque tristes que soient des idées de ce genre, elles ont une sorte d'attrait auquel on a de la peine à résister. Je tournais plus fréquemment mes regards vers cette obscure solitude que du côté du Mont-Blanc, dont les neiges brillantes et comme phosphoriques donnaient encore l'idée du mouvement et de la vie. Mais la vivacité de l'air sur cette pointe isolée me força bientôt à regagner la cabane.

Le moment le plus froid de la soirée fut trois quarts d'heure après le coucher du soleil; le thermomètre ne

se soutenait plus qu'à deux degrés et demi au-dessus de la congélation. Une heure après il monta d'un degré, et d'un autre degré dans la nuit. Cependant le feu nous fit grand plaisir : nous aurions même eu de la peine à nous en passer.

Mais cette cabane, cet asile si intéressant pour nous, mérite bien d'être décrit. Sa largeur était d'environ huit pieds, sa longueur de sept et sa hauteur de quatre. Elle était fermée par trois murs, et le rocher contre lequel elle était appliquée tenait lieu du quatrième. Des pierres plates, posées sans ciment les unes sur les autres, formaient ces murs, et des pierres semblables soutenues par trois ou quatre branches de sapin composaient le toit. Une ouverture de trois pieds en carré, ménagée dans le mur, formait l'entrée. Deux paillasses posées sur la terre étaient nos lits, et un parasol ouvert appliqué contre l'entrée tenait lieu tout à la fois de porte et de rideaux. M. Bourrit, et son fils encore plus que lui, furent un peu incommodés par la rareté de l'air; ils digérèrent mal leur dîner et ne purent point souper. Pour moi, que l'air rare n'incommode point quand je ne fais dans cet air aucun exercice violent, je passai là une excellente nuit : ou je dormais d'un sommeil léger et tranquille, ou j'avais des idées si douces et si riantes, que je regrettais de m'endormir. Lorsque le parasol n'était pas devant la porte, je voyais de mon lit les neiges, les glaces et les rochers situés au-dessous de notre cabane, et le lever de la lune donna à cet aspect la plus singulière apparence. Nos guides passèrent la nuit, les uns blottis dans des trous de rochers, d'autres enveloppés de manteaux et de couvertures; d'autres enfin veillèrent

auprès d'un petit feu, qu'ils entretinrent avec une partie du bois que nous avions porté.

Comme M. Bourrit avait éprouvé l'année précédente, dans la même saison et dans le même lieu, un froid insupportable au lever du soleil, il fut décidé que nous ne partirions qu'après six heures. Mais dès que le jour com mença à poindre, je montai à mon observatoire et j'attendis là le lever du soleil. Je trouvai la vue toujours belle, moins singulière pourtant qu'au soleil couchant; les vapeurs moins condensées ne formaient pas à l'horizon un cordon aussi distinct et aussi vivement coloré; mais en revanche j'y observai un singulier phénomène. C'étaient des rayons d'un beau pourpre, qui partaient de l'horizon, au couchant, précisément à l'opposite du soleil. Ce n'étaient pas des nuages, mais une espèce de vapeur rare et homogène.

Nous prîmes la précaution de manger un potage chaud pour nous prémunir contre le froid; nous fîmes ensuite entre nos guides une égale répartition des vivres, des habillements de précaution, et de mes instruments, et nous partîmes ainsi à six heures et un quart avec la plus grande espérance de succès. Élevés comme nous l'étions de quatorze cent vingt-deux toises au-dessus de la mer, il nous restait environ mille toises à monter pour atteindre la cime du Mont-Blanc. De ces mille toises, nous devions en faire environ six cents sur les rocs de l'aiguille du Goûté et le reste sur les neiges. Cette aiguille ou haute montagne, vue des environs de Genève, se présente sous une forme arrondie, droit en avant et au-dessous de la plus haute cime du Mont-Blanc. Les arêtes de rocher qui en descendent paraissent comme des sil-

lons noirâtres. De notre cabane nous voyions bien cette aiguille sous le même aspect; mais comme nous en étions très-proches, elle nous cachait le haut du Mont-Blanc; nous ne voyions que le ciel au-dessus de ses rochers.

La pente vers laquelle nous devions monter, vue en face de Genève, et même de notre cabane, paraît coupée à pic et absolument inaccessible; cependant nos guides assuraient que de près toutes les difficultés s'évanouissaient; on avait même poussé l'exagération jusqu'à dire que la montée que nous avions faite en venant de Bionnassay à la cabane, était plus difficile et plus périlleuse que ce qui nous restait à faire pour atteindre la cime du Mont-Blanc. On conçoit donc comment nous partîmes remplis de courage et d'espérance.

Nous commençâmes par traverser un glacier peu incliné, qui nous séparait de la base de l'aiguille, et nous arrivâmes en vingt minutes aux premiers rochers de l'arête par laquelle nous devions monter sur cette base. Cette arête est assez rapide, et les rocs brisés ou désunis dont elle est composée ne présentent pas une route bien commode. Cependant nous la montâmes très-gaîment dans une heure et quelques minutes; la température était telle que nous pouvions la désirer; l'air, entre trois et quatre degrés au-dessus de la congélation, ne paraissait froid qu'au point où il le fallait pour qu'on ne s'échauffât pas trop en montant; nous jouissions du plaisir si vif et si encourageant de sentir tous nos progrès par l'abaissement progressif des cimes, qui d'abord nous avaient paru plus élevées que nous. J'eus un mouvement de joie très-vif, et qui paraîtra peut-être puéril,

lorsque, après avoir monté pendant vingt-cinq minutes, je parvins à découvrir le lac de Genève : c'était la première fois que je m'étais assez élevé sur les bases du Mont-Blanc pour parvenir à l'apercevoir. J'eus aussi le plaisir de trouver là deux jolies plantes : l'*aretia alpina* et l'*aretia helvetica.* Cette dernière est extrêmement rare dans les Alpes de la Savoie. Quand nous eûmes atteint le haut de l'arête de pierres, il fallut grimper une pente de neige un peu raide, pour arriver sur le glacier qui forme le plateau de la base de l'aiguille ; et là, pour la première fois, nous nous aidâmes de la main de nos guides, toujours empressés à nous offrir leur appui. Il était près de sept heures et trois quarts, quand nous fûmes sur ce plateau ; nous nous étions flattés d'y arriver plus tôt, et comme nous savions que ce n'était qu'une petite partie de la totalité de notre entreprise, je crus ne devoir point m'arrêter à observer le baromètre.

Nous tirâmes donc droit au pied de l'aiguille, et nous étions sur le point de l'atteindre, lorsque nous vîmes avec beaucoup de surprise un homme qui n'était point de notre troupe monter au-devant de nous du côté du glacier de Bionnassay. Mais cette surprise se changea en un cri de joie de toute la caravane, quand on reconnut cet homme pour Cuidet, ce brave homme qui, l'année précédente, avait accompagné M. Bourrit et était allé avec Marie Coutet presque jusqu'à la cime du Mont-Blanc ; il n'était pas chez lui quand nous l'avions fait demander; il ne s'était mis en marche que très-tard dans la soirée précédente, avait monté la montagne dans la nuit, et était venu, par le plus court, croiser la route

qu'il savait que nous devions suivre. Les guides les plus chargés se hâtèrent de lui donner son contingent du bagage, et il prit gaîment sa place dans notre ligne.

Le glacier que nous traversions va aboutir à une des arêtes de l'aiguille du Goûté, qui est impraticable par sa rapidité. Cette arête est séparée de celle que nous devions suivre par un de ces couloirs rapides dont j'ai déjà parlé; il fallut traverser ce couloir; la neige qui le couvrait était encore gelée et très-dure; mais heureusement Coutet et Gervais, qui y étaient venus la veille dans l'après-midi, avaient trouvé cette neige ramollie par le soleil, et y avaient marqué de bons pas dans lesquels nous mettions nos pieds. Ces traversées sont ce que je redoute le plus : si le pied vous manque, vous avez peu d'espérance de vous retenir; au lieu que quand on monte ou qu'on descend directement, si l'on tombe il est plus facile de s'arrêter. Cuidet voulait passer au-dessous de nous au cas que le pied nous manquât; mais comme la pente était encore plus rapide là où il devait passer, nous nous opposâmes à son dessein, et nous suivîmes la méthode que j'avais employée en descendant le glacier de l'aiguille du Midi. Chacun de nous se plaça entre deux guides qui tenaient fermement les deux extrémités d'un de leurs grands bâtons; ce bâton formait du côté du précipice une espèce de barrière sur laquelle nous nous appuyions; cette barrière avançait avec nous, assurait parfaitement notre marche, et nous préservait de toute espèce de danger.

Après avoir traversé ce couloir, nous atteignîmes l'arête de rocher que nous devions gravir, et c'est ici que notre tâche commença à devenir pénible. Nous

trouvâmes cette arête incomparablement plus rapide que celle qui nous avait conduits sur la base de l'aiguille; les rochers qui la composent sont encore plus incohérents : entièrement désunis par les injures de l'air, tantôt ils s'éboulaient sous nos pieds, tantôt ils nous restaient à la main quand nous voulions nous y cramponner; souvent ne sachant où m'accrocher, j'étais réduit à saisir le bas de la jambe du guide qui me précédait; la montée était en quelques endroits si rapide, que cette jambe se trouvait au niveau de ma tête. Pour surcroît de peine, des neiges tombées deux jours auparavant remplissaient les interstices des rochers, et masquaient des neiges dures, ou des glaces qui se trouvaient çà et là sous nos pas. Souvent le milieu de l'arête devenait absolument inaccessible, et nous étions alors obligés de passer le long des dangereux couloirs dont elle était bornée; d'autres fois les rocs souffraient des interruptions, et il fallait traverser des neiges qui couvraient des pentes extrêmement rapides. Tous ces obstacles augmentaient graduellement à mesure que nous approchions de la cime de l'aiguille. Enfin, après cinq heures de montée, dont trois dans cette fatigante arête, Pierre Balmat qui me précédait, voyant que non-seulement la pente devenait continuellement plus rapide, mais encore que nous trouvions à chaque pas une plus grande quantité de neige nouvelle, me proposa de m'asseoir un moment pendant qu'il irait en avant examiner ce qui nous restait à faire. J'y consentis d'autant plus volontiers que je ne m'étais pas encore assis depuis notre départ; j'avais quelquefois repris haleine, mais toujours debout appuyé sur mon bâton. A mesure qu'il avançait, il nous

criait de l'attendre, et de ne pas nous engager plus avant, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il revint au bout d'une heure, et nous rapporta qu'au-dessus de nous la quantité de neige nouvelle était si grande, que nous ne pourrions point atteindre la cime de ces rochers sans des dangers et une fatigue extrêmes, et que là nous serions forcés de nous arrêter, parce que le haut de la montagne, au delà des rochers, était couvert d'un pied et demi de neige tendre, dans laquelle il était impossible d'avancer. Ses guêtres, couvertes de neige jusqu'au-dessus du genou, attestaient la vérité de ce rapport, et la quantité de neige que nous voyions autour de nous aurait suffi pour le prouver. En conséquence, nous prîmes unanimement, quoique avec bien du regret, le parti de ne pas aller plus avant.

Quoique je ne pusse pas faire des calculs sur le lieu même, puisque je ne connaissais pas la hauteur du baromètre dans la plaine, je vis bien que nous devions être à peu près à dix-neuf cents toises; je le dis à mes compagnons de voyage; et dans le chagrin que nous causait le succès incomplet de notre entreprise, ce fut une consolation d'être montés plus haut qu'aucun observateur connu ne fût monté avant nous en Europe. J'observai l'hygromètre, l'électromètre, la structure des rochers qui nous entouraient; je recueillis divers échantillons de ces mêmes rochers; nous admirâmes l'étendue immense de l'aspect qui se présentait à nous. Du côté du sud-ouest nous voyions couler l'Isère fort au-dessus de Chambéri, et notre vue remontait au nord-est jusqu'à la Gemmi; et dans ce demi-cercle, dont le diamètre est de cinquante lieues, nous plongions par-dessus les plus

hautes montagnes; nous voyions notre lac sur la gauche du Môle et sur la droite les montagnes d'Abondance. Le Jura seul terminait notre horizon au nord-ouest; car on le voyait même par-dessus la cime du Buet, qui était à plus de deux cent soixante-dix toises au-dessous de nos pieds.

Cependant nos guides nous pressaient de partir. Quoique le thermomètre à l'ombre ne se soutînt qu'à 2° 5′, et que l'action immédiate des rayons du soleil ne le fît monter qu'à 4° 7′, cependant ce même soleil nous paraissait très-ardent, et quand nous étions immobiles, nous ne pouvions presque pas le supporter sans le secours d'un parasol. Cela faisait craindre à nos guides que les neiges nouvelles, à demi fondues par ses rayons, n'augmentassent encore la difficulté de la descente. On sait que les mauvais pas sont plus difficiles et plus dangereux à descendre qu'à monter, et nous en avions franchi de bien mauvais en montant. Cependant en marchant avec prudence et en nous faisant soutenir par nos guides, dont la force et le courage étaient également admirables [1], nous revînmes sans aucun accident sur le plateau de la base de l'aiguille du Goûté. De là je re-

[1] Pour donner une idée du jarret de ces guides, je rapporterai ce que l'un d'entre eux fit sous nos yeux dans cette course. Le soir en arrivant à la cabane, nous vîmes que nous n'avions pas pris assez de vivres. Un des hommes qui étaient montés avec nous, offrit d'en aller chercher à Bionnay, et promit d'être de retour à la pointe du jour : il tint parole, et marcha ainsi pendant toute la nuit. Le matin il monta avec nous, et retourna le même jour coucher dans son village. Il monta donc deux fois de Bionnay à la cabane, c'est-à-dire plus de 1800 toises, et une fois de la cabane à l'aiguille du Goûté, ce qui fait encore 500 toises. Il monta donc

descendis à la cabane fort lentement et en observant à loisir les rochers sur lesquels je passai.

Je m'étais si bien trouvé la nuit précédente dans cette cabane, que je résolus d'y passer encore celle-ci, soit pour continuer mes observations météorologiques, soit pour observer encore en descendant la nature et la structure de la montagne. J'allai replacer mes instruments sur ce rocher que je nommais mon observatoire; j'y jouis encore du magnifique spectacle du coucher du soleil; et après une très-bonne nuit dans la cabane, je fis encore le matin des observations météorologiques. Je redescendis ensuite lentement en ramassant des pierres, et je m'arrêtai longtemps à observer celles que charrie le glacier de Bionnassay; on y trouve toutes celles dont est composée l'aiguille du Goûté. J'allai dîner à Bionnay, et de là à cheval coucher à Sallenche.

Pour compléter l'histoire des tentatives faites pour parvenir à la cime du Mont-Blanc, je dois dire un mot d'une course faite dans le même but en 1786. Cette course n'eut pas de succès; mais ce fut certainement elle qui décida celui qu'eurent le docteur Paccard et Jacques Balmat à la fin de l'été de la même année.

Comme l'obstacle que nous avaient opposé les neiges

en tout 2,300 toises et les redescendit dans l'espace de trente-six heures, et cela toujours chargé et sans prendre presque aucun repos. Ces mêmes montagnards nous surpassent par leur adresse dans les rochers, et par la force de leur tête au bord des précipices, autant que par celle de leur jarret. Ce ne sera donc pas à Chamouni que des gens élevés dans les villes pourront se vanter d'avoir devancé tous les guides, et d'être allés dans des lieux inaccessibles pour eux.

nous parut l'effet de l'avancement de la saison, je résolus de répéter la même tentative l'année suivante, dans une saison où les neiges nouvelles seraient moins à redouter. En conséquence, et pour diminuer le plus possible la fatigue de la dernière journée, je chargeai Pierre Balmat de me construire une cabane au pied de quelqu'une des arêtes de l'aiguille du Goûté, et de faire, aussitôt que la saison le permettrait, quelques courses de ce côté-là pour choisir la route qu'il me conviendrait de suivre.

Pour exécuter ce projet, Pierre Balmat, Marie Coutet et un autre guide, allèrent, le 8 juin 1786, coucher dans mon ancienne cabane de Pierre-Ronde, et en partirent à la pointe du jour. Ils montèrent par la même arête que j'avais suivie l'année précédente, et parvinrent, quoique avec beaucoup de peine, au sommet de l'aiguille du Goûté, après avoir été tous successivement malades de fatigue et de la rareté de l'air. De là, en continuant pendant une heure sur les neiges dans la même direction, ils vinrent au haut du dôme du Goûté; là, ils trouvèrent François Paccard et trois autres guides auxquels ils avaient donné ce rendez-vous, et qui avaient passé par la montagne de la Côte pour parvenir au même point. Croyant toujours que ce ne serait que par l'aiguille du Goûté que l'on pourrait atteindre la cime du Mont-Blanc, ils s'étaient divisés en deux bandes pour essayer comparativement les deux routes qui conduisaient à la cime du Goûté. Cette comparaison fut entièrement à l'avantage de la route par la montagne de la Côte. François Paccard et ses compagnons étaient arrivés une heure et demie plus tôt, avec beaucoup moins de fatigue

et de danger que Pierre Balmat, qui avait passé par Pierre-Ronde.

Après s'être réunis, ils traversèrent une grande plaine de neige, et ils gagnèrent une arête qui joint la cime du Mont-Blanc au dôme du Goûté; mais cette arête se trouva si étroite, entre deux précipices, et en même temps si rapide, qu'il leur fut impossible de la suivre et d'atteindre par là le sommet du Mont-Blanc. Ils examinèrent alors de différents côtés les approches de cette cime, et le résultat de leurs recherches fut, qu'au moins par le dôme du Goûté, elle était absolument inaccessible. Ils retournèrent de là à Chamouni, par la montagne de la Côte, bien mécontents de leur expédition, et poursuivis par un orage accompagné de neige et de grêle qui les incommodait beaucoup dans leur retraite.

Mais tous ne descendirent pas : un de ceux qui avaient suivi François Paccard par la montagne de la Côte, était Jacques Balmat, devenu depuis célèbre par son ascension à la cime du Mont-Blanc. Il ne devait point être de cette course, il se joignit à Paccard et à sa troupe presque malgré eux. En revenant du dôme du Goûté, comme il n'était pas trop de bonne intelligence avec les autres, il marchait seul, et s'éloigna même pour aller chercher des cristaux dans un rocher écarté. Lorsqu'il voulut les rejoindre, ou du moins suivre leurs traces sur la neige, il ne les retrouva pas; sur ces entrefaites, l'orage survint; il n'osa pas se hasarder seul au milieu de ces déserts par l'orage et à l'entrée de la nuit, il préféra de se blottir dans la neige et d'attendre patiemment la fin de l'orage et le commencement du jour; il souffrit là beaucoup de la grêle et du froid;

mais vers le matin le temps s'éclaircit, et comme il avait tout le jour pour redescendre, il résolut d'en consacrer une partie à parcourir ces vastes et inconnues solitudes, en cherchant une route par laquelle on put parvenir à la cime du Mont-Blanc. C'est ainsi qu'il découvrit celle qu'on a suivie et qui est bien certainement la seule par laquelle on puisse l'atteindre.

De retour à Chamouni, il tint d'abord sa découverte secrète. Mais comme il apprit que le docteur Paccard pensait à faire quelques tentatives dans le même but, il lui communiqua son secret et lui offrit de lui servir de guide. Le succès de cette entreprise a été connu du public par les relations qu'en ont données le docteur Paccard et M. Bourrit.

Il y a ceci de remarquable dans la découverte de cette route, c'est que c'est celle qui se présente le plus naturellement à ceux qui regardent le Mont-Blanc depuis Chamouni, et que c'est aussi celle qu'ont tenue les premiers qui ont essayé d'y monter; mais on s'en était dégoûté par une singulière prévention. Comme elle suit une espèce de vallée entre de grandes hauteurs, on s'était imaginé qu'elle était trop chaude et trop peu aérée. Cette vallée est cependant bien large, bien accessible aux vents, et les glaces qui en forment le fond et les parois ne sont pas propres à la réchauffer. Mais la fatigue et la rareté de l'air donnaient, à ceux qui firent les premières tentatives, cet accablement dont j'ai souvent parlé; ils attribuèrent ce malaise à la chaleur et à la stagnation de l'air, et ils ne cherchèrent plus à atteindre la cime que par des arêtes découvertes et isolées comme celles du Goûté. Les gens de Chamouni croyaient

aussi que le sommeil serait mortel à ces grandes hauteurs; mais l'épreuve qu'en fit Jacques Balmat, en y passant la nuit, dissipa cette crainte; et l'impossibilité de parvenir en passant sur les arêtes contraignit à reprendre la route la plus connue et la plus naturelle.

CHAPITRE II

ASCENSION AU MONT-BLANC

Divers ouvrages périodiques ont appris au public qu'au mois d'août de l'année 1786 deux habitants de Chamouni, M. Paccard, docteur en médecine, et le guide Jacques Balmat, parvinrent à la cime du Mont-Blanc, qui jusqu'alors avait été regardée comme inaccessible. Je le sus dès le lendemain, et je partis sur-le-champ pour essayer de suivre leurs traces. Mais il survint des pluies et des neiges qui me forcèrent à y renoncer pour cette saison. Je laissai à Jacques Balmat la commission de visiter la montagne dès le commencement de juin, et de m'avertir du moment où l'affaissement des neiges de l'hiver la rendrait accessible. Dans l'intervalle j'allai en Provence, faire au bord de la mer des expériences qui devaient servir de terme de comparaison à celles que je me proposais de tenter sur le Mont-Blanc.

Jacques Balmat fit dans le mois de juin deux tentatives inutiles ; cependant il m'écrivit qu'il ne doutait pas qu'on ne pût y parvenir dans les premiers jours de juillet. Je partis alors pour Chamouni. Je rencontrai à Sallenche le courageux Balmat, qui venait à Genève m'annoncer ses nouveaux succès ; il était monté le 5 juillet à la cime de la montagne avec deux autres

guides, Jean Michel Cachat et Alexis Tournier. Il pleuvait quand j'arrivai à Chamouni, et le mauvais temps dura près de quatre semaines. Mais j'étais décidé à attendre jusqu'à la fin de la saison, plutôt que de manquer le moment favorable. Il vint enfin, ce moment si désiré, et je me mis en marche le 1er août, accompagné d'un domestique et de dix-huit guides [1], qui portaient mes instruments de physique et tout l'attirail dont j'avais besoin. Mon fils aîné désirait ardemment de m'accompagner ; mais je craignis qu'il ne fût pas encore assez robuste et assez exercé à des courses de ce genre. J'exigeai qu'il y renonçât. Il resta au Prieuré, où il fit avec beaucoup de soin des observations correspondantes à celles que je faisais sur la cime.

[1] Voici leurs noms :

Jacques Balmat, dit le Mont-Blanc.
Pierre Balmat, } mes guides ordinaires.
Marie Coutet, }
Jacques Balmat, domestique de madame Couteran.
Jean-Michel Cachat, dit le Géant.
Jean-Baptiste Lombard, dit Jorasse.
Alexis Tournier.
Alexis Balmat.
Jean-Louis Dévouassou.
Jean-Michel }
Michel } Dévouassou, frères.
François }
Pierre }
François Coutet.
François Ravenet.
Pierre-François Favret.
Jean-Pierre Cachat.
Jean-Michel Tournier.

Quoiqu'il y ait à peine deux lieues et un quart en ligne droite, du Prieuré de Chamouni à la cime du Mont-Blanc, cette course a toujours exigé au moins dix-huit heures de marche, parce qu'il y a de mauvais pas, des détours, et environ dix-neuf cent vingt toises à monter.

En allant du Prieuré au Mont-Blanc par la montagne de la Côte, on commence par suivre le chemin qui conduit à Genève jusqu'au village des Bossons, et l'on prend là le sentier qui va au glacier de ce nom. Mais au pied de la pente par où l'on monte à ce glacier, on tire à droite et l'on va passer au hameau du Mont. Un peu au delà de ce hameau on commence à monter, en suivant les bords du torrent qui sort du glacier de Taconay. Cette montée est très-sauvage, au fond d'un vallon étroit, dans lequel on a en face le glacier de Taconay, hérissé de glaçons, non pas blancs et purs, comme ceux des Bossons, mais salis par une boue noire, et entrecoupés de rochers de la même couleur ; mais en continuant à s'élever, on découvre au-dessus de ce glacier les neiges pures et escarpées du dôme du Goûté. Bientôt après on s'élève un peu au-dessus du glacier de Taconay, on passe là quelques mauvais pas ; puis on rencontre une fontaine d'une eau claire et fraîche, où les guides, déjà fatigués de leurs fardeaux, prirent avec beaucoup de plaisir quelques moments de repos.

Une demi-heure après avoir quitté le glacier, on arrive au pied d'un rocher presque à pic, assez élevé, qui barre un couloir étroit et profond. On ne peut sortir de ce couloir qu'en escaladant ce rocher ; ce passage se nomme le *Mapas* ou le Mauvais-Pas. On avait placé là

une échelle, dans l'idée que j'en aurais besoin ; mais comme je craignais de donner à mes guides mauvaise opinion de moi si je m'en servais, je passai à côté de l'échelle sans y toucher. Au delà du Mapas on est obligé de passer par quelques corniches étroites sur des escarpements élevés. On longe ensuite une arête tranchante, avec le précipice à droite, et des prairies très-rapides à gauche; après quoi l'on gravit par une pente de cinquante degrés à une grotte ou petite caverne, où je couchai le 20 août 1786, lorsque immédiatement après le voyage du docteur Paccard j'essayai, en suivant ses traces, d'aller à la cime du Mont-Blanc. Mais il survint pendant la nuit une pluie horrible, qui tombait en neige sur les hauteurs ; il fallut revenir tristement sur mes pas, et remettre la partie à l'année suivante. J'ai mis dans l'un et dans l'autre voyage environ quatre heures, les repos non compris, à venir du Prieuré de Chamouni à cette cabane.

La cime du rocher, au nord-ouest de cette grotte, présente une très-belle vue. Cette cime forme une des sommités de l'étroite arête de la montagne de la Côte, qui sépare le glacier de Taconay de celui des Bossons. Le col sur lequel on passe est élevé d'environ six cents toises au-dessus du Prieuré de Chamouni. On découvre de cette arête les deux glaciers que je viens de nommer et que l'on a sous ses pieds, toute la vallée de Chamouni jusqu'au col de Balme, et les deux chaînes qui bordent ce col : plus loin, l'on distingue les tours d'Aï et l'aiguille du Midi qui domine Saint-Maurice, de même que d'autres sommités plus éloignées. Mais le point de vue le plus singulier, c'est celui que présente du côté du

nord-ouest l'arête même sur laquelle on se trouve, vue suivant sa longueur. De grands blocs de rochers à angles vifs, singulièrement et hardiment entassés, couronnent la cime de cette arête et offrent l'aspect le plus bizarre et le plus sauvage ; la belle et riante paroisse des Ouches semble partagée par ces rochers stériles, et forme avec eux un étonnant contraste. L'un de ces blocs, dont un angle saillant se projette fort en avant au dessus du précipice, se nomme à cause de cela le *Bec à l'Oiseau.* On raconte qu'un berger qui avait gagé d'aller s'asseoir sur la pointe de ce bec y parvint et s'y assit ; mais un faux mouvement qu'il fit en se relevant lui fit perdre l'équilibre, il tomba et fut tué raide sur la place.

Il était midi quand nous arrivâmes sur cette arête ; j'y fis une halte de demi-heure, pour laisser dîner mes guides. Pendant ce temps-là je m'amusais à voir sous mes pieds, à une grande profondeur, des étrangers qui traversaient péniblement, en se soutenant sur leurs guides, le plateau inférieur du glacier des Bossons, et qui se disposaient vraisemblablement à faire, à leur retour, un récit pompeux de leur courage et des dangers qu'ils avaient courus. Mais je cherchais, et je cherchais en vain, à voir sur le second plateau deux de mes guides chargés, qui s'étaient flattés d'arriver avant nous sur l'arête où nous étions, en passant par ce plateau du glacier qui présente en effet une route beaucoup plus directe depuis le Prieuré. Comme il y a de très-mauvais pas, nous étions inquiets de ne pas les voir reparaître. Ils nous rejoignirent cependant, mais beaucoup plus tard.

En continuant à monter obliquement entre le glacier des Bossons et le sommet de l'arête, nous passâmes au-dessous d'une profonde caverne où Jacques Balmat, dans son précédent voyage, avait caché l'échelle qui devait nous aider à traverser les crevasses du glacier, et une perche de sapin dont nous devions nous servir dans les mauvais pas. Il retrouva l'échelle, mais on avait dérobé la perche ; il est singulier qu'il y eût là des voleurs, on ne peut pas dire cependant que ce fussent des voleurs de grand chemin. Nous passâmes aussi au pied de l'aiguille de la Tour, qui est la plus haute de cette arête, et nous arrivâmes à une heure et trois quarts à la cime de la montagne de la Côte, dans l'endroit où nous devions passer la nuit. Cette première journée ne fut donc pas longue : nous n'avions mis que six heures et demie du Prieuré à notre premier gîte.

Ce gîte était un amas de grands blocs de granit entre lesquels mes guides espéraient trouver un abri, et où le docteur Paccard et Jacques Balmat avaient couché le premier soir de leur expédition. Ces blocs ont été charriés là par le glacier, qui en est tout proche, et que l'on doit traverser pour s'acheminer à la cime du Mont-Blanc. C'est là que l'on quitte la terre ferme, et que l'on s'embarque sur les glaces et sur les neiges jusqu'à la fin du voyage.

On préfère de traverser ainsi le glacier le matin, pendant que les neiges sont encore dures ; le passage est beaucoup plus dangereux le soir, lorsque la chaleur du jour les a ramollies. C'est ce qu'éprouva Marie Coutet, sous lequel la neige s'enfonça, quand il alla reconnaître le passage que nous devions faire le lendemain.

Heureusement il demeura suspendu aux cordes qui le liaient à ses deux camarades qui l'avaient accompagné. A leur retour nous fûmes tous empressés à leur demander compte de leur expédition, comme on demande à ses espions des nouvelles de l'armée ennemie. Marie Coutet raconta fort tranquillement et même gaiement son aventure : malgré cela son récit répandit une teinte sombre sur les physionomies ; les plus braves en plaisantèrent, mais les autres parurent trouver ces plaisanteries un peu froides. Cependant personne ne parla de s'en retourner, et au contraire, chacun s'occupa à chercher un abri pour passer la nuit ; les uns regagnèrent mon ancien gîte, où ils espéraient être plus chaudement ; d'autres se nichèrent entre des blocs de granit ; pour moi je couchai, avec mon domestique et deux ou trois de mes anciens guides, sous une tente que j'avais fait porter pour être parfaitement libre sur le choix des lieux où je passerais les nuits.

Le lendemain 2 août, malgré le grand intérêt que nous avions tous à partir de bon matin, il s'éleva tant de difficultés entre les guides sur la répartition et l'arrangement de leurs charges, que nous ne fûmes en pleine marche qu'à six heures et demie. Chacun redoutait de se charger, moins encore dans la crainte de la fatigue, que dans celle d'enfoncer la neige par son poids, et de tomber ainsi dans une crevasse.

Nous entrâmes sur le glacier, vis-à-vis des blocs de granit, à l'abri desquels nous avions dormi ; l'entrée en est très-facile; mais bientôt après l'on s'engage dans un labyrinthe de rochers de glace séparés par de larges crevasses, ici entièrement ouvertes, là comblées en

tout ou en partie par des neiges, qui souvent forment des espèces d'arches évidées par-dessous, et qui cependant sont quelquefois les seules ressources que l'on ait pour traverser ces crevasses ; ailleurs, c'est une arête tranchante de glace, qui sert de pont pour les traverser. Dans quelques endroits où les crevasses sont absolument vides, on est réduit à descendre jusqu'au fond, et à remonter ensuite le mur opposé par des escaliers taillés avec la hache dans la glace vive. Mais nulle part on n'atteint, ni ne voit même le roc ; le fond est toujours neige ou glace ; et il y a des moments où, après être descendu dans ces abîmes entourés de murs de glace presque verticaux, on ne peut pas se figurer par où l'on en sortira. Cependant tant qu'on marche sur la glace vive, quelque étroites que soient les arêtes, quelque rapides que soient les pentes, ces intrépides Chamouniards, dont la tête et le pied sont également fermes, ne paraissent ni effrayés, ni inquiets : ils causent, rient, se défient les uns les autres ; mais quand on passe sur ces voûtes minces suspendues au-dessus des abîmes, on les voit marcher dans le plus profond silence ; les trois premiers liés ensemble par des cordes à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre ; les autres se tenant deux à deux par leurs bâtons, les yeux fixés sur leurs pieds, chacun s'efforçant de poser exactement et légèrement le pied dans la trace de celui qui le précède. Ce fut surtout quand nous eûmes vu la place où Marie Coutet s'était enfoncé, que ce genre de crainte augmenta ; la neige avait manqué tout à coup sous ses pas, en formant autour de lui un vide de six à sept pieds de diamètre, et avait découvert un abîme

dont on n'apercevait ni le fond ni les bords ; et cela dans un endroit où aucun signe extérieur n'indiquait la moindre apparence de danger. Aussi, lorsque, après avoir franchi quelqu'une de ces neiges suspectes, la caravane se retrouvait sur un rocher de glace vive, l'expression de la joie et de la sérénité éclaircissait toutes les physionomies, le babil et les jactances recommençaient ; puis on tenait conseil sur la route qu'il fallait suivre, et, rassuré par le succès, on s'exposait avec plus de confiance à de nouveaux dangers. Nous mîmes ainsi près de trois heures à traverser ce redoutable glacier, quoiqu'il ait à peine un quart de lieue de largeur. Dès lors nous ne marchâmes plus que sur des neiges, souvent très-difficiles, par la rapidité de leurs pentes, et quelquefois dangereuses lorsque ces pentes aboutissent à des précipices, mais où du moins l'on ne craint d'autre danger que celui que l'on voit, et où l'on ne risque pas d'être englouti, sans que la force ni l'adresse puissent être d'aucun secours.

En sortant du glacier, on est obligé de gravir une de ces pentes de neige extrêmement rapides; après quoi l'on vient passer au pied du rocher le plus bas et le plus septentrional d'une petite chaîne de rochers, isolés au milieu des glaces du Mont-Blanc. Cette chaîne, du côté de l'est, est séparée de l'aiguille du Midi et des montagnes qui lient cette aiguille avec le Mont-Blanc par un glacier extrêmement sauvage.

Après avoir atteint ces rocs, on s'en éloigne d'abord pour monter en serpentant dans un vallon rempli de neiges, qui va du nord au sud jusqu'au pied de la plus haute cime. Ces neiges sont coupées de loin en loin par

d'énormes et superbes crevasses. Leur coupe vive et nette montre les neiges disposées par couches horizonales, et chacune de ces couches correspond à une année. Quelle que soit la largeur de ces crevasses, on ne peut nulle part en découvrir le fond.

Nous revînmes aborder la chaîne de rochers dans l'endroit où, l'année précédente, j'avais fait construire une cabane ; c'était alors mon dessein d'y coucher en montant ; mais le mauvais temps m'empêcha d'aller jusque-là.

Cette chaîne est fréquemment interrompue par des neiges ; les pointes de ces rochers sortent comme de petites îles, ou comme des écueils, de la mer de neige qui couvre toutes ces régions. Mes guides me firent perdre là un temps considérable, sous le prétexte de déjeuner et de se reposer ; leur intention était de retarder assez notre marche pour que l'on ne pût pas, avant la nuit, s'aventurer dans la partie de la route où l'on ne rencontrerait plus de rochers, et où l'on serait obligé de coucher sur la neige. Nous ne repartîmes qu'à onze heures, quoique nous fussions arrivés peu après neuf.

Nous avions de là entrevu le lac au travers de la vallée d'Abondance, depuis les premiers rochers ; mais en continuant de monter, on le découvrait toujours mieux ; nous reconnaissions même très-bien la ville de Nyon. Les montagnes de Faucigny s'abaissaient peu à peu devant nous. L'aiguille percée du Reposoir fut celle qui nous résista le plus longtemps, parce qu'elle était près de nous, et que sa cime se projetait sur un horizon éloigné ; car nous ne tenions pour vaincues que celles pardessus lesquelles nous pouvions voir le Jura. Chaque

victoire de ce genre était un sujet de joie pour toute la caravane; car rien n'anime et n'encourage comme la vue distincte de ses progrès.

Après une heure de marche, nous vînmes côtoyer une immense crevasse. Quoiqu'elle eût plus de cent pieds de largeur, on n'en voyait le fond nulle part. Dans un moment où nous nous reposions tous debout sur son bord, en admirant sa profondeur et en observant les couches de ses neiges, mon domestique, par je ne sais quelle distraction, laissa échapper le pied de mon baromètre qu'il tenait à la main; ce pied glissa avec la rapidité d'une flèche sur la paroi inclinée de la crevasse et alla se planter à une grande profondeur dans la paroi opposée, où il demeura fixé en oscillant comme la lance d'Achille sur la rive du Scamandre. J'eus un mouvement de chagrin très-vif, parce que ce pied servait non-seulement au baromètre, mais à une boussole, à une lunette et à divers autres instruments qui se fixaient au-dessus. Mais au moment même quelques-uns de mes guides, sensibles à ma peine, m'offrirent d'aller le reprendre; et comme la crainte de les exposer m'empêchait d'y consentir, ils me protestèrent qu'il ne courraient aucun risque. Au moment même l'un d'eux se passa une corde sous les bras, et les autres le calèrent ainsi jusqu'au pied du baromètre, qu'il arracha et rapporta en triomphe. J'eus une double inquiétude pendant cette opération; d'abord celle du danger du guide suspendu; ensuite, comme nous étions en vue et en face de Chamouni, d'où avec la lunette on pouvait suivre tous nos mouvements, je pensai que si dans ce moment on avait les yeux sur nous, on croirait, à ne pas en dou-

ter, que c'était un de nous qui était tombé dans la crevasse et qu'on allait le reprendre. J'ai su depuis que heureusement dans ce moment-là on ne nous regardait pas.

Nous fûmes obligés de traverser cette même crevasse sur un pont de neige rapide et dangereux; après quoi, par une pente de neige encore très-rapide, nous abordâmes à l'un des derniers rochers de la chaîne isolée, où je couchai le surlendemain en revenant de la cime, et que par cette raison je nommai le *rocher de l'Heureux-Retour*. Son élévation est de dix-sept cent quatre-vingts toises. Nous y arrivâmes à une heure et demie, et nous dînâmes au soleil avec bien de l'appétit. Mais nous regrettions de n'avoir pas d'eau, lorsque les guides imaginèrent un moyen fort ingénieux pour nous en procurer. Ils lançaient de grosses pelottes de neige contre des rochers exposés au soleil, une partie de la neige s'y attachait, se fondait contre le rocher réchauffé; et nous recueillions l'eau qui venait goutte à goutte distiller à son pied. Ils se relayaient pour lancer de la neige, et il s'établit en peu de moments une fontaine qui nous fournit autant d'eau que nous pouvions en désirer.

Ce rocher isolé, au milieu des neiges, était pour mes guides un lieu de délices, une île de Calypso; ils ne pouvaient pas se résoudre à le quitter, et voulaient absolument y passer la nuit. Ils s'imaginaient que pendant la nuit il règne dans ces hautes neiges un froid absolument insupportable, et ils craignaient sérieusement d'y périr. Je leur dis enfin que pour moi j'étais déterminé à y aller avec ceux d'entre eux dont j'étais

sûr, que nous creuserions profondément dans la neige, qu'on couvrirait cette excavation avec la toile de la tente, que nous nous y renfermerions tous ensemble, et qu'ainsi nous ne souffririons point du froid, quelque rigoureux qu'il pût être. Cet arrangement les rassura, et nous allâmes en avant.

En trente-cinq minutes de montée, nous atteignîmes le premier grand plateau de neige qui se présente sur cette route. La pente de ce plateau est bien encore de dix à douze degrés, mais c'était une plaine en comparaison des pentes que nous avions gravies. A notre gauche était l'aiguille du Midi, qui commençait à s'abaisser sensiblement ; à notre droite, le dôme du Goûté. La sommité de ce dôme, coupée presqu'à pic de notre côté, couverte d'une voûte de neige, demi-circulaire, comme l'arche d'un pont, et couronnée par une suite de ces énormes blocs de neige de forme cubique que j'ai nommés *séracs*, présentait le plus singulier et le plus magnifique spectacle. Devant nous était la cime du Mont-Blanc, le but de notre voyage, encore prodigieusement élevée à nos yeux ; à sa gauche, les rocs que nous nommons ses escaliers, et de superbes coupures de neiges vives qui, éclairées par le soleil, paraissaient d'un éclat et d'une vivacité singulière.

Nous mîmes vingt minutes à traverser ce plateau ; et ce temps nous parut bien long, parce que, depuis le dernier voyage de Jacques Balmat, il avait été balayé dans toute sa largeur par deux énormes avalanches de séracs, détachées du dôme du Goûté ; nous fûmes obligés de passer au travers de ces avalanches avec la crainte d'en essuyer de nouvelles. De ce plateau nous montâmes

pendant près d'une heure par une pente de trente-quatre degrés, et nous atteignîmes ainsi le second plateau où nous devions passer la nuit.

Il y eut d'abord de longues et sérieuses délibérations sur le choix de l'endroit où l'on placerait la tente sous laquelle nous devions tous nous réunir pour être à l'abri du froid de la nuit, dont les guides se formaient une idée si effrayante. Outre le froid, nous avions à éviter deux dangers, dont l'un venait d'en haut, l'autre d'en bas : il s'agissait de choisir une place où nous ne pussions pas être atteints par les avalanches qui pouvaient partir des hauteurs, et où il n'y eût pas lieu de suspecter quelque crevasse cachée par des neiges superficielles. Les guides frémissaient de l'idée que ces neiges, chargées du poids de vingt hommes réunis dans un petit espace et ramollies par la chaleur de leur corps, pouvaient s'affaisser tout d'un coup et nous engloutir tous ensemble au milieu de la nuit. Une crevasse épouvantable que nous avions côtoyée en montant sur ce même plateau, et qui pouvait se prolonger au-dessous, prouvait au moins la possibilité de cette supposition. Cependant nous trouvâmes, à cent cinquante pas de l'entrée du plateau, une place qui nous parut bien à l'abri de tous ces dangers.

Là mes guides se mirent d'abord à excaver la place dans laquelle nous devions passer la nuit ; mais ils sentirent bien vite l'effet de la rareté de l'air. Ces hommes robustes, pour qui sept ou huit heures de marche que nous venions de faire ne sont absolument rien, n'avaient pas soulevé cinq ou six pellées de neige, qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de continuer ; il fallait qu'ils

se relayassent d'un moment à l'autre. L'un d'eux, qui était retourné en arrière pour prendre dans un baril de l'eau que nous avions vue dans une crevasse, se trouva mal en y allant, revint sans eau, et passa la soirée dans les angoisses les plus pénibles. Moi-même, qui suis si accoutumé à l'air des montagnes, qui me porte mieux dans cet air que dans celui de la plainte, j'étais épuisé de fatigue en observant mes instruments de météorologie. Ce malaise nous donnait une soif ardente, et nous ne pouvions nous procurer de l'eau qu'en faisant fondre de la neige; car l'eau que nous avions vue en montant se trouva gelée quand on voulut y retourner, et le petit réchaud à charbon que j'avais fait porter servait bien lentement vingt personnes altérées.

Du milieu de ce plateau, renfermé entre la dernière cime du Mont-Blanc au midi, ses hauts gradins à l'est, et le dôme du Goûté à l'ouest, on ne voit presque que des neiges; elles sont pures, d'une blancheur éblouissante, et sur les hautes cimes elles forment le plus singulier contraste avec le ciel presque noir de ces hautes régions. On ne voit là aucun être vivant, aucune apparence de végétation; c'est le séjour du froid et du silence. Lorsque je me représentais le docteur Paccard et Jacques Balmat arrivant les premiers au déclin du jour dans ces déserts, sans abri, sans secours, sans avoir même la certitude que les hommes pussent vivre dans les lieux où ils prétendaient aller, et poursuivant cependant toujours intrépidement leur carrière, j'admirais leur force d'esprit et leur courage.

Sur les montagnes dégagées de neige, et dont la hauteur n'excède pas mille à douze cents toises, il est

agréable d'arriver de bonne heure à son gîte : la fraîcheur du soir délasse des fatigues de la journée ; on s'assied sur l'herbe ou sur un rocher, on s'amuse à observer les dégradations de la lumière et les accidents qui accompagnent presque toujours le coucher du soleil et le crépuscule. Mais dans les montagnes très-élevées et couvertes de neige, ces fins de journée sont extrêmement pénibles, on ne sait où se tenir : si l'on reste tranquille, on est transi de froid, et la fatigue, jointe à la rareté de l'air, vous ôte la force et le courage de vous réchauffer par l'exercice. C'est ce que nous éprouvâmes dans cette station, où nous étions arrivés vers les quatre heures. Nous gelions tous de froid ; on attendait avec une extrême impatience que la tente fût dressée ; dès qu'elle le fut, tout le monde se jeta dedans, et bientôt le babil des guides et les nausées de ceux qui avaient mal au cœur me forcèrent à en sortir. Je pressai le souper le plus qu'il fut possible. Ensuite on eut beaucoup de peine à s'arranger de manière à entrer tous sous la tente, dans une attitude où l'on pût passer la nuit ; ils me permirent de me coucher dans un angle ; mais pour eux, ils ne purent que s'asseoir sur de la paille, entre les jambes les uns des autres ; toujours préoccupés de la crainte du froid, ils fermèrent si exactement tous les joints de la tente, que je souffris beaucoup de la chaleur et de l'air corrompu par notre respiration. Je fus obligé de sortir dans la nuit pour respirer. La lune brillait du plus grand éclat au milieu d'un ciel d'un noir d'ébène ; Jupiter sortait tout rayonnant aussi de lumière de derrière la plus haute cime à l'est du Mont-Blanc, et la lumière réverbérée par tout ce bassin de neiges était si éblouissante,

qu'on ne pouvait distinguer que les étoiles de la première et de la seconde grandeur. Nous commencions enfin à nous endormir, lorsque nous fûmes réveillés par le bruit d'une grande avalanche, qui couvrit une partie de la pente que nous devions gravir le lendemain. A la pointe du jour le thermomètre était à trois degrés au-dessous de la congélation.

Nous ne partîmes que tard, parce qu'il fallut faire fondre de la neige pour le déjeuner et pour la route; elle était bue aussitôt que fondue, et ces gens qui gardaient religieusement le vin que j'avais fait porter me dérobaient continuellement l'eau que je mettais en réserve. Nous traversâmes d'abord le second plateau à l'entrée duquel nous avions passé la nuit; de là nous montâmes au troisième, que nous traversâmes aussi, et nous vînmes en demi-heure au bas de la grande pente, par laquelle en tirant à l'est on monte sur le rocher qui forme l'épaule gauche de la cime du Mont-Blanc. En commençant cette montée, j'étais déjà bien essoufflé par la rareté de l'air; cependant un moment employé à reprendre haleine de trente en trente pas, mais sans m'asseoir, m'aidait à respirer; et je vins en quarante minutes à l'entrée de l'avalanche qui était tombée la nuit précédente, et que nous avions entendue de notre tente,

Là, nous nous arrêtâmes tous pendant quelques moments, dans l'espérance qu'après avoir bien reposé nos jambes et nos poumons nous pourrions traverser l'avalanche un peu vite et tout d'une haleine, mais cela se trouva impossible; le genre de fatigue qui résulte de la rareté de l'air est absolumentinsurmontable; quand elle

est à son comble, le péril le plus imminent ne vous ferait pas faire un seul pas de plus. Mais je rassurais mes guides, en leur disant que cet endroit était précisément le moins dangereux, parce que toutes les neiges caduques des hauteurs qui dominent s'en étaient déjà détachées.

Au delà de cette avalanche, la pente devenait continuellement plus rapide et aboutissait sur notre gauche à un affreux précipice ; il fallut franchir une fente assez large, et dont le passage était gêné par un roc de glace qui forçait à se rapprocher du bord de la pente. Les premiers guides avaient entaillé de pas en pas, avec une hache, la surface dure de la neige ; mais ils avaient fait les pas trop grands, en sorte que pour atteindre l'entaille, il fallait faire une enjambée dans laquelle on courait le risque de la manquer et de glisser irrémissiblement en bas. Ensuite, vers le haut, la surface gelée se trouva plus mince ; alors elle se cassait sous nos pas, et il se trouvait au-dessous huit ou neuf pouces de neige en farine, qui reposait sur une seconde croûte de neige dure ; on enfonçait ainsi jusqu'à mi-jambe ; après quoi l'on glissait du côté du précipice, contre lequel on n'était retenu que par la croûte supérieure qui se trouvait ainsi chargée d'une grande partie du poids de nos corps; et si elle s'était cassée, on aurait infailliblement glissé jusqu'au bas. Mais je ne m'occupais absolument point du danger; mon parti était pris, j'étais décidé à aller en avant, tant que mes forces me le permettaient ; je n'avais d'autre idée que celle d'affermir mes pas et d'avancer.

On dit que quand on passe au bord d'un précipice, il

ne faut point le regarder, et cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais voici sur cet objet le résultat de ma longue expérience. Avant de s'engager dans un mauvais pas, il faut commencer par contempler le précipice et s'en rassasier pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout son effet sur l'imagination, et qu'on puisse le voir avec une espèce d'indifférence. Il faut en même temps étudier la marche que l'on tiendra, et marquer, pour ainsi dire, les pas que l'on doit faire. Ensuite on ne pense plus au danger et l'on ne s'occupe plus que du soin de suivre la route que l'on s'est prescrite. Mais si l'on ne peut pas supporter la vue du précipice et s'y habituer, il faut renoncer à son entreprise ; car quand le sentier est étroit, il est impossible de regarder où l'on met le pied sans voir en même temps le précipice ; et cette vue, si elle vous prend à l'improviste, vous donne des éblouissements et peut être la cause de votre perte.

J'employais là et dans d'autres passages dangereux la manière de se faire aider par les guides qui me paraît tout à la fois la plus sûre pour celui qui l'emploie et la moins incommode pour ceux qui lui aident : c'est d'avoir un bâton léger, mais solide, de huit à dix pieds de longueur ; deux guides, placés l'un devant vous, l'autre derrière, tiennent le bâton du côté du précipice, l'un par un bout, l'autre par l'autre ; et vous, vous marchez au milieu avec cette barrière ambulante sur laquelle vous vous soutenez au besoin ; cela ne gêne ni ne fatigue les guides en aucune manière, et peut servir à les soutenir eux-mêmes au cas que l'un d'eux vînt à glisser ou à tomber dans une fente.

Enfin, en deux heures et demie de marche, à compter

de l'endroit où nous avions couché, nous atteignîmes le rocher que j'appelle l'épaule gauche ou le second escalier du Mont-Blanc. Là s'ouvrit à mes yeux un horizon immense et tout à fait nouveau pour moi ; car la cime étant à notre droite, rien ne nous dérobait l'ensemble des Alpes du côté de l'Italie, que je n'avais jamais vu d'une aussi grande hauteur. Là, j'eus la satisfaction de me voir assuré d'atteindre la cime, puisque la montée qui me restait à faire n'était ni rapide ni dangereuse. Nous mangeâmes un morceau, assis sur le bord de cette magnifique terrasse ; mais le pain et la viande que j'avais fait porter s'étaient gelés à fond. Cependant le thermomètre n'avait jamais été plus bas que trois degrés au-dessous du terme de la glace ; et ces aliments renfermés et couverts dans une hotte portée sur le dos d'un homme devaient avoir été un peu préservés du froid par la chaleur de son corps. Je suis donc persuadé que dans la plaine, au même degré de froid, ces aliments ne se seraient point gelés, et vraisemblablement que là même un thermomètre renfermé dans la hotte ne serait pas descendu à zéro ; mais dans cet air rare et toujours renouvelé, les corps imprégnés d'eau subissent une très-grande évaporation, et par cela même se refroidissent beaucoup plus que la boule sèche d'un thermomètre.

Après m'être reposé et avoir observé les rocs nus que l'on rencontre là et que l'on voit très-bien des bords de notre lac, à gauche de la plus haute cime du Mont-Blanc, je me remis en marche ; il était environ neuf heures. Comme j'avais mesuré de Chamouni les hauteurs des différentes parties de la montagne, je savais que je

n'avais plus qu'environ cent cinquante toises à monter, et cela par une pente qui n'était que de vingt-huit à vingt-neuf degrés, sur une neige assez ferme et pourtant nullement glissante, exempte de crevasses, éloignée des précipices ; j'espérais donc atteindre la cime en moins de trois quarts d'heure ; mais la rareté de l'air me préparait des difficultés plus grandes que je n'aurais pu le croire. Sur la fin j'étais obligé de reprendre haleine à tous les quinze ou seize pas ; je le faisais le plus souvent debout, appuyé sur mon bâton, mais à peu près de trois fois l'une il fallait m'asseoir. Ce besoin de repos était absolument invincible ; si j'essayais de le surmonter, mes jambes me refusaient leur service, je sentais un commencement de défaillance et j'étais saisi par des éblouissements tout à fait indépendants de l'action de la lumière, puisque le crêpe double qui me couvrait le visage me garantissait parfaitement les yeux. Comme c'était avec un vif regret que je voyais ainsi passer le temps que j'espérais consacrer sur la cime à mes expériences, je fis diverses épreuves pour abréger ces repos ; j'essayais, par exemple, de ne point aller au terme de mes forces et de m'arrêter un instant à tous les quatre ou cinq pas, mais je n'y gagnais rien ; j'étais obligé, au bout de quinze ou seize pas, de prendre un repos aussi long que si je les avais faits de suite ; il y avait même ceci de remarquable, c'est que le plus grand malaise ne se fait sentir que huit ou dix secondes après qu'on a cessé de marcher. La seule chose qui me fît du bien et qui augmentât mes forces, c'était l'air frais du vent du nord ; lorsqu'en montant j'avais le visage tourné de ce côté-là, et que j'avalais à grands traits l'air qui en ve-

nait, je pouvais sans m'arrêter faire jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six pas.

A peu près à la moitié de cette montée, on passe auprès de deux petits rochers saillants au-dessus de la neige. Le plus élevé des deux avait été récemment fracassé, car ses fragments étaient épars de tous côtés sur la neige nouvelle, à plusieurs pieds de distance. Et comme sûrement personne n'était allé faire sauter ce rocher avec de la poudre, ou le briser avec une massue de fer, on ne peut guère douter que ce ne fût là un effet de la foudre.

La dernière partie de la montée entre ces petits rocs et la cime, fut, comme on doit le présumer, la plus fatigante pour la respiration ; mais j'atteignis enfin ce but si longtemps désiré. Comme pendant les deux heures que me prit cette pénible ascension, j'avais eu toujours sous les yeux, à peu près tout ce que l'on voit de la cime, cette arrivée ne fut pas un coup de théâtre ; elle ne me donna même pas d'abord tout le plaisir que l'on pourrait imaginer ; mon sentiment le plus vif, le plus doux, fut de voir cesser les inquiétudes dont j'avais été l'objet ; car la longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avait coûtées cette victoire, me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère plutôt qu'avec un sentiment de plaisir. D'ailleurs, mon but n'était pas seulement d'atteindre le point le plus élevé, il fallait surtout y faire les observations et les expériences qui seules donnaient quelque prix à ce voyage, et je craignais in-

finiment de ne pouvoir faire qu'une partie de ce que j'avais projeté. Car j'avais déjà éprouvé, même sur le plateau où nous avions couché, que toute observation faite avec soin fatigue dans cet air rare, et cela parce que, sans y penser, on retient son souffle; et que comme il fallait là suppléer à la rareté de l'air par la fréquence des inspirations, cette suspension causait un malaise sensible; j'étais obligé de me reposer et de souffler, après avoir observé un instrument quelconque comme après avoir fait une montée rapide.

Cependant le grand spectacle que j'avais sous les yeux me donna une vive satisfaction. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me dérobait à la vérité la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte; ce que je venais voir, et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps de connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir.

Pendant ce temps-là mes guides tendaient ma tente, et y dressaient la petite table sur laquelle je devais faire l'expérience de l'ébullition de l'eau. Mais quand il fallut me mettre à disposer mes instruments et à les observer,

je me trouvai à chaque instant obligé d'interrompre mon travail, pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'était là qu'à seize pouces et une ligne, et qu'ainsi l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il fallait suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or, cette fréquence accélérait le mouvement du sang, d'autant plus que les artères n'étaient plus contrebandées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprouvent à l'ordinaire; aussi avions-nous tous la fièvre.

Lorsque je demeurais parfaitement tranquille, je n'éprouvais qu'un peu de malaise, une légère disposition au mal de cœur. Mais lorsque je prenais de la peine, ou que je fixais mon attention pendant quelques moments de suite, et surtout lorsqu'en me baissant je comprimais ma poitrine, il fallait me reposer et haleter pendant deux ou trois minutes. Mes guides éprouvaient des sensations analogues. Ils n'avaient aucun appétit; et à la vérité nos vivres, qui s'étaient tous gelés en route, n'étaient pas bien propres à l'exciter; ils ne se souciaient pas même du vin et de l'eau-de-vie. En effet, ils avaient éprouvé que les liqueurs fortes augmentent cette indisposition, sans doute en accélérant encore la vitesse de la circulation. Il n'y avait que l'eau fraîche qui fît du bien et du plaisir, et il fallut du temps et de la peine pour allumer du feu, sans lequel nous ne pouvions point en avoir. Quelques-uns de mes guides ne purent pas supporter tous ces genres de souffrances, et descendirent les premiers pour regagner un air plus dense.

La cime du Mont-Blanc est une espèce de dos d'âne, ou d'arête allongée, dirigée du levant au couchant, à peu près horizontale dans sa partie la plus élevée, et descendant à ses deux extrémités sous des angles de vingt-huit à trente degrés. Cette arête est très-étroite, presque tranchante à son sommet, au point que deux personnes ne pourraient pas y marcher de front; mais elle s'élargit et s'arrondit en descendant du côté de l'est, et elle prend du côté de l'ouest la forme d'un avant-toit, saillant au nord. Toute cette sommité est entièrement couverte de neige : on n'en voit sortir aucun rocher, si ce n'est à soixante ou soixante et dix toises au-dessous. Il aurait paru naturel de penser que la plus haute cime des Alpes devait se trouver auprès de leur centre, ou du moins vers le milieu de la largeur de la masse des montagnes primitives. Cependant, cela n'est point ainsi. On voit de la cime du Mont-Blanc, qu'au midi, du côté de l'Italie, il y a beaucoup plus de hautes sommités qu'au nord, du côté de la Savoie; en sorte que cette haute cime se trouve presqu'au bord septentrional de l'ensemble des montagnes primitives. Aussi le spectacle est-il beaucoup plus beau et plus intéressant du côté de l'Italie; car les montagnes secondaires au nord, terminées par la ligne bleue et monotone du Jura, ne présentent rien de grand ni de varié; et nos plaines, notre lac même, vus obliquement au travers des vapeurs de l'horizon, ne présentent que des teintes faibles et des objets peu distincts. Au contraire, du côté du midi, l'horizon couvert à perte de vue de hautes cimes, variées dans leurs formes et dans celles de leurs groupes, mélangées de neiges et de rochers, et entre-

coupées de vallées verdoyantes, offre un ensemble également singulier et magnifique. Mais surtout, comme je l'ai déjà dit, les aiguilles et les glaciers de tous les environs du Mont-Blanc faisaient pour moi le spectacle tout à la fois le plus ravissant et le plus instructif.

D'après l'élévation du Mont-Blanc, on a demandé si de la cime on ne pourrait pas voir la mer. Certainement nous ne la distinguâmes pas ; mais il y avait à l'horizon de la vapeur, qui nous aurait empêchés de la voir, lors même qu'elle aurait été dans la sphère de nos rayons visuels. Cependant on pourrait, de la cime de cette montagne, voir les bords du golfe de Gênes qui en sont éloignés de cinquante-six lieues, et même jusqu'à douze lieues, au delà, s'il n'y avait que des plaines entre le Mont-Blanc et la mer ; cela ne serait nullement contraire aux lois de l'optique combinées avec la courbure de la terre. Mais comme tout ce golfe est bordé de montagnes, soit des Alpes au couchant, soit des Apennins au levant, il ne paraît pas que l'on puisse voir la mer du Mont-Blanc, ni même le Mont-Blanc de la mer, ce qui serait plus facile, parce que sa cime blanche, se projetant contre le bleu du ciel, formerait un objet plus distinct, à moins qu'on ne l'aperçût par quelque gorge ou quelque partie abaissée des montagnes de la côte de Gênes. Mais on peut très-bien voir cette cime du haut des montagnes qui sont au bord de la mer; j'ai même cru la reconnaître de la montagne de Caume, au-dessus de Toulon. De l'intérieur des terres, on sait qu'on voit le Mont-Blanc à de très-grandes distances ; de Dijon, par exemple, et même de Langres, qui en est éloigné de soixante-cinq lieues en ligne droite.

Il soufflait un vent du nord assez vif, qui rendait le froid incommode sur le tranchant de la sommité ; mais dès qu'on descendait au-dessous de l'arête, du côté du midi, on jouissait d'une température agréable : la plupart de mes guides dormaient ou se reposaient au soleil sur leurs sacs étendus sur la neige. En effet, c'est une chose très-remarquable, que sur toutes les hautes cimes, dès qu'on est à l'abri de l'impression directe du vent, on ne le sent absolument plus : dans la plaine, au contraire, lors même que vous êtes défendu de l'action directe du vent, vous ne laissez pas que d'en ressentir des reflets ou des retours. Sans doute que l'air rare ne répercute pas le vent, comme le fait un air plus dense.

C'est un fait connu de tous ceux qui ont atteint les cimes des montagnes élevées, que le ciel y paraît d'un bleu plus foncé que dans la plaine. Mais comme les expressions de plus et de moins sont relatives à des sensations indéterminées, dont il ne reste de traces que dans une imagination souvent trompeuse, je cherchai un moyen de rapporter, pour ainsi dire, un échantillon du ciel du Mont-Blanc, ou du moins de la couleur que ce ciel m'aurait présentée. Pour cet effet, j'avais teint, avec du bleu d'azur ou de beau bleu de Prusse, des bandes de papier de seize nuances différentes, depuis la plus foncée, que j'avais marquée n° 1, jusqu'à la plus pâle, marquée n° 16. J'avais pris, sur chacune de ces bandes, trois carrés égaux, et j'avais ainsi formé de ces nuances trois suites parfaitement semblables entre elles ; je laissai l'une de ces suites entre les mains de M. Senebier, à Genève, l'autre à mon fils, à Chamouni, et j'emportai la troisième. A midi, du jour où j'étais sur

la cime, le ciel, au zénith de Genève, paraissait de la septième nuance ; à Chamouni, entre la cinquième et la sixième, et sur le Mont-Blanc, entre la première et la seconde, c'est-à-dire tout près du bleu de roi le plus foncé. Malgré l'intensité de la couleur du ciel, les ombres sur la cime du Mont-Blanc ne paraissaient nullement colorées. Il est vrai que les heures que j'y passai n'étaient pas favorables à cette observation.

La grande pureté et la transparence de l'air, qui sont les causes de l'intensité de la couleur bleue du ciel, produisent vers le haut du Mont-Blanc un singulier phénomène, c'est que l'on peut y voir les étoiles en plein jour ; mais, pour cela, il faut être entièrement à l'ombre, et avoir même, au-dessus de sa tête, une masse d'ombre d'une épaisseur considérable ; sans quoi, l'air trop fortement éclairé fait évanouir la faible clarté des étoiles. L'endroit le plus convenable pour faire cette observation le matin était la montée qui conduit à l'épaule du Mont-Blanc : quelques-uns des guides ont assuré avoir vu de là des étoiles ; pour moi, je n'y songeai pas, en sorte que je n'ai point été le témoin de ce phénomène ; mais l'assertion uniforme des guides ne me laisse aucun doute sur sa réalité.

Un autre effet singulier de la pureté de l'air et de la couleur foncée du ciel, qui en est la suite, fut un mouvement de terreur qu'il inspira à quelques guides dans une des premières tentatives qu'ils firent pour atteindre la cime. Comme ils gravissaient une pente de neige rapide, ils virent tout d'un coup le ciel par une espèce d'embrasure qui terminait le haut de cette pente ; la couleur noire du ciel leur fit prendre cette embrasure

pour un gouffre : ils rebroussèrent d'épouvante, et rapportèrent à Chamouni qu'ils n'avaient pas pu avancer, parce qu'ils avaient vu un gouffre horrible s'ouvrir devant eux.

La surface de la neige sur la cime est couverte d'un vernis mince de glace, qui devient écailleux en s'éclatant. Des coups de soleil fondent la neige à sa surface; et comme elle se regèle bientôt après, cela forme cette espèce de vernis. Dès qu'il s'élève un vent un peu fort, ce vent déchire ce vernis, soulève ces écailles, et les fait voler à une grande hauteur. Il s'y joint des neiges en poussière que le vent entraîne encore plus facilement. On voit alors des vallées voisines une espèce de fumée que l'on prendrait pour un nuage qui s'élève de la cime en suivant la direction du vent. Les gens du pays disent alors que le Mont-Blanc fume sa pipe. Cette neige volante se teint en rouge au soleil couchant, et ressemble quelquefois à la flamme d'un volcan. Sous ce vernis de glace, la neige est assez ferme, et quoiqu'on puisse y enfoncer un bâton, elle présente cependant assez de résistance. Les pentes au-dessous de la cime, qui sont exposées à une action plus forte des rayons du soleil, se fondent à une plus grande profondeur; et en se regelant ensuite pendant la nuit, elles forment une croûte plus épaisse, qui, dans quelques endroits, soutient un homme sans se rompre, mais dans d'autres se brise sous ses pieds. Au-dessous de cette croûte, on trouve, surtout dans les pentes rapides, une neige folle et incohérente, dans laquelle on n'enfonce pourtant ordinairement que jusqu'à mi-jambe, parce qu'on rencontre alors une autre croûte qui soutient; car quand on

trouve, comme je l'ai éprouvé en hiver, des neiges absolument en farine, on y enfonce jusqu'à la ceinture.

On a souvent témoigné la curiosité de savoir quelle est l'épaisseur de la calotte de neige qui recouvre la cime du Mont-Blanc. Mais il n'y a aucun moyen de s'en assurer; il faudrait pour cela que cette calotte fût coupée à pic dans quelqu'une de ses parties; mais c'est ce qui n'est point: elle descend de tous les côtés par des pentes plus ou moins prolongées, et qui ne montrent distinctement nulle part l'épaisseur de la neige. Sur le dôme du Goûté, la calotte est coupée net du côté de l'est, et cette coupure est bordée par les masses rectangulaires de neige et de glace dont j'ai parlé sous le nom de séracs. Ces masses, glissées ou roulées depuis le haut de cette coupure jusqu'au bas du plateau que nous traversâmes, ne présentaient qu'une épaisseur de douze pieds; mais sans doute leur partie supérieure, rare et incohérente, s'en était détachée en chemin.

Je cherchai ensuite quelque autre place voisine de la cime où l'on pût voir une tranche de neige coupée à pic au-dessus d'un rocher, où l'on ne pût point soupçonner d'avalanche, et dont les neiges pussent être considérées comme le produit de l'accumulation simple de celles qui tombent directement du ciel. Je trouvai au-dessus de l'épaule droite du Mont-Blanc une coupure de ce genre, dont l'épaisseur devait être à peu près de trente-et-une toises, ou de cent quatre-vingt-dix pieds. Or, comme il tombe plutôt plus de neige au-dessous de la cime que sur la cime même, je croirais passer plutôt la limite du vrai que rester au-dessous, en affirmant que

l'épaisseur des neiges permanentes sur la cime du Mont-Blanc ne s'élève pas au-dessus de deux cents pieds, et que c'est le maximum auquel la réduisent la fonte, soit du fond, soit de la surface, l'évaporation et les vents. Il ne faut donc point croire, comme l'ont supposé quelques personnes, que cette épaisseur augmente continuellement. Ici, comme en tant d'autres occurrences, les causes d'accroissement trouvent des limites où les causes de destruction les atteignent, et où la nature s'est fixé elle-même des bornes qu'elle ne dépasse jamais.

Quand on observe de près quelqu'une de ces grandes coupures des neiges, on peut remarquer, comme je l'avais déjà fait sur la cime du Buet, qu'elles sont disposées par couches. Les séparations de ces couches sont marquées par des lignes brunes, produit de la poussière et des terres que les vents transportent, surtout en été, lorsque la fonte des neiges laisse le plus de terrain à découvert. J'eus une occasion bien favorable pour faire cette observation sur les parois de la magnifique crevasse où était tombé le pied de mon baromètre. Je reconnus que ces couches, à mesure qu'elles deviennent plus profondes, diminuent d'épaisseur par les effets réunis de la compression et de la fonte que produit l'infiltration des eaux ; mais cette diminution n'est point régulière, à cause de l'inégalité, tant de la quantité des neiges qui tombent chaque année, que des causes qui produisent leur diminution. J'essayai de compter ces couches, et j'allai jusqu'à dix-neuf ; mais l'obliquité des parois de la crevasse dans les endroits où elle se resserre peut rendre ce compte incertain ; et

d'ailleurs, comme on ne voit pas le fond, l'on n'en pourrait rien conclure.

Nous ne vîmes près de la cime d'autres animaux que deux papillons : l'un était une petite phalène grise qui traversait le premier plateau de neige; l'autre un papillon de jour qui me parut être le myrtil ; il traversait la dernière pente du Mont-Blanc environ à cent toises au-dessous de la cime. J'ai quelquefois été témoin de la manière dont ces insectes s'engagent sur les glaciers. En voltigeant sur les prairies qui les bordent, ils s'aventurent au-dessus de la neige ou de la glace ; et s'ils perdent la terre de vue, ils vont toujours en avant, et ne sachant pas où se poser, pour peu que le vent les soutienne, ils volent jusque sur les sommités les plus élevées, où ils tombent enfin de fatigue et meurent sur la neige.

La plante parfaite, ou à fleurs distinctes, que j'ai rencontrée à la plus grande élévation, c'est le *silene acaulis*, ou *carnillet moussier*. J'en trouvai une touffe fleurie dans une fente du rocher auprès duquel je couchai à mon retour, environ à dix-sept cent quatre-vingts toises au-dessus de la mer. Mais j'ai vu de petits lichens tuberculés jusque sur les rochers les plus élevés.

Je ne sais par quel prestige, quelques voyageurs ont pu croire que nos sens, et en particulier le goût et l'odorat, ne reçoivent pas sur les montagnes les mêmes impressions que dans la plaine. Pour moi, et pour tous ceux avec qui j'ai voyagé sur les montagnes de toute hauteur, jusqu'à la cime du Mont-Blanc, nous n'y avons jamais trouvé aucune différence, quoique nous en ayons fait expressément l'épreuve : le pain, le vin, la

viande, les fruits, les liqueurs, nous ont toujours paru avoir exactement leur saveur et leur odeur ordinaires; et il n'y a rien dans les principes de la physique ni de la physiologie qui puisse annoncer un résultat différent. Si le son est plus faible, c'est un effet non de l'affaiblissement de l'organe de l'ouïe, mais de la rareté de l'air que diminue son ressort et la force de ses vibrations; et pour une cime isolée, il y a encore, de plus, l'absence des échos et des sons répercutés par des objets solides. Ces causes réunies rendaient effectivement les sons remarquablement faibles sur la cime du Mont-Blanc; un coup de pistolet n'y fit pas plus de bruit qu'un petit pétard de la Chine n'en fait dans une chambre.

J'ai observé un fait assez curieux, c'est qu'il y a pour quelques individus des limites parfaitement tranchées, où la rareté de l'air devient pour eux absolument insupportable. J'ai souvent conduit avec moi des paysans, d'ailleurs très-robustes, qui, à une certaine hauteur, se trouvaient tout d'un coup incommodés, au point de ne pouvoir absolument pas monter plus haut; et ni le repos, ni les cordiaux, ni le désir le plus vif d'atteindre la cime de la montagne, ne pouvaient leur faire passer cette limite. Ils étaient saisis, les uns de palpitations, d'autres de vomissements, d'autres de défaillances, d'autres d'une violente fièvre, et tous ces accidents disparaissaient au moment où ils respiraient un air plus dense. J'en ai vu, quoique rarement, que ces indispositions obligeaient à s'arrêter à huit cents toises au-dessus de la mer, d'autres à douze cents, plusieurs à quinze ou seize cents; pour moi, de même que pour la plupart des habitants des Alpes, je ne commence à

être sensiblement affecté qu'à dix-sept cents toises; mais au-dessus de ce terme, les hommes les plus exercés commencent à souffrir lorsqu'ils se donnent un mouvement un peu accéléré.

La nature n'a point fait l'homme pour ces hautes régions; le froid et la rareté de l'air l'en écartent; et comme il n'y trouve ni animaux, ni plantes, ni même des métaux, rien ne l'y attire; la curiosité et un désir ardent de s'instruire, peuvent seuls lui faire surmonter pour quelques instants les obstacles de tout genre qui en défendent l'accès.

Je restai cependant sur la cime jusqu'à trois heures et demie après-midi, et quoique je ne perdisse pas un seul moment, je ne pus pas faire dans ces quatre heures et demie toutes les expériences que j'avais fréquemment achevées en moins de trois heures au bord de la mer. J'eus du regret à partir sans avoir accompli tout mon projet; mais il fallait absolument prendre de la marge, pour être assuré de passer avant la nuit les mauvais pas que nous avions à franchir. D'ailleurs, j'emportai l'espérance de réparer ces omissions dans un site, à la vérité moins élevé, mais plus commode, et qui est cependant beaucoup plus haut, qu'aucun sur lequel on ait jamais tenté de semblables expériences. On verra dans le voyage au col du Géant jusqu'à quel point ces espérances ont été réalisées.

Je quittai, quoique avec bien du regret, à trois heures et demie ce magnifique belvédère. Je vins en trois quarts d'heure au rocher qui forme l'épaule à l'est de la cime. La descente de cette pente, dont la montée avait été si pénible, fut facile et agréable; la neige n'était ni trop

dure ni trop tendre, et comme le mouvement que l'on fait en descendant ne comprime point le diaphragme, il ne gêne point la respiration, et l'on ne souffre point de la rareté de l'air. D'ailleurs, comme cette pente est large, éloignée des précipices, il n'y a rien qui effraie, ou qui retarde la marche. Mais il n'en fut pas ainsi de la descente, qui du haut de l'épaule conduit au plateau sur lequel nous avions couché. La grande rapidité de cette descente, l'éclat insoutenable du soleil réverbéré par la neige, qui nous donnait dans les yeux, et qui faisait paraître plus terribles les précipices qu'il éclairait sous nos pieds, la rendaient infiniment pénible. D'ailleurs, autant la dureté de la neige avait rendu le matin notre marche difficile, autant sa mollesse, produite par l'ardeur du soleil, nous incommodait le soir, parce qu'au dessous de la surface ramollie on trouvait toujours un fond dur et glissant.

Comme nous redoutions tous cette descente, quelques-uns des guides, pendant que je faisais mes observations sur la cime, avaient cherché quelque autre passage ; mais leurs recherches furent inutiles : il fallut suivre, en descendant, la route que nous avions suivie en montant. Cependant, grâces aux soins de mes guides, nous la fîmes sans aucun accident, et cela dans moins d'une heure et un quart. Là, nous passâmes auprès de la place où nous avions, sinon dormi, du moins reposé la nuit précédente ; et nous poussâmes encore une lieue plus loin jusqu'au rocher, auprès duquel nous nous étions arrêtés en montant. Je me déterminai à y passer la nuit ; je fis tendre la tente contre l'extrémité méridionale de ce rocher, dans une situation vraiment singu-

lière. C'était sur la neige, sur le bord d'une pente très-rapide, qui descend dans la vallée de neige que domine le dôme du Goûté avec sa couronne de séracs, et qui est terminée au midi par la cime du Mont-Blanc. Au bas de cette pente régnait une large et profonde crevasse, qui nous séparait de cette vallée, et où s'engloutissait tout ce qu'on laissait tomber des environs de notre tente.

Nous avions choisi ce poste pour éviter le danger des avalanches, et pour que les guides, trouvant des abris dans les fentes de ce rocher, nous ne fussions pas entassés dans la tente, comme nous l'avions été la nuit précédente.

Je m'occupai dans la soirée à observer le baromètre, dont la hauteur donna à ce rocher une élévation de dix-sept-cent quatre-vingts toises. J'y cherchai des plantes, et je trouvrai la touffe de *carnillet moussier,* dont j'ai parlé. Je m'amusai à contempler l'amas des nuages qui flottaient sous nos pieds, au-dessus des vallées et des montagnes moins élevées que nous. Ces nuages, au lieu de présenter des plaques ou des surfaces unies, comme on les voit de bas en haut, offraient des formes extrêmement bizarres, des tours, des châteaux, des géants, et paraissaient soulevés par des vents verticaux, qui partaient de différents points des pays situés au-dessous. Par-dessus tous ces nuages, je voyais l'horizon liseré d'un cordon composé de deux bandes : l'inférieure d'un rouge noirâtre de sang figé; la supérieure plus claire, et d'où semblait s'élever une flamme d'un bel aurore, inégale, transparente et diversement nuancée.

Nous soupâmes ensuite gaîment et de très-bon appétit ; après quoi je passai sur mon petit matelas une excellente nuit. Ce fut alors seulement que je jouis du plaisir d'avoir accompli ce dessein formé depuis vingt-sept ans, savoir, dans mon premier voyage à Chamouni, en 1760 ; projet que j'avais si souvent abandonné et repris, et qui faisait pour ma famille un continuel sujet de souci et d'inquiétude. Cela était devenu pour moi une espèce de maladie : mes yeux ne rencontraient pas le Mont-Blanc, que l'on voit de tant d'endroits de nos environs, sans que j'éprouvasse une espèce de saisissement douloureux. Au moment où j'y arrivai, ma satisfaction ne fut pas complète ; elle le fut encore moins au moment de mon départ : je ne voyais alors que ce que je n'avais pas pu faire. Mais dans le silence de la nuit, après m'être bien reposé de ma fatigue, lorsque je récapitulais les observations que j'avais faites, lors surtout que je me retraçais le magnifique tableau de montagnes que j'emportais gravé de ma tête, et qu'enfin je conservais l'espérance bien fondée d'achever, sur le col du Géant, ce que je n'avais pas fait, et que vraisemblablement l'on ne fera jamais sur le Mont-Blanc, je goûtais une satisfaction vraie et sans mélange.

Le 4 août, quatrième jour du voyage, nous ne partîmes que vers les six heures du matin. Nous vînmes dans une petite heure à la cabane. Nous fûmes ensuite obligés de descendre une pente de neige inclinée de quarante-six degrés et de traverser une large crevasse sur un pont de neige si mince, qu'il n'avait au bord que trois pouces d'épaisseur ; un des guides, qui s'écarta un peu du milieu où la neige était plus épaisse, enfonça une

de ses jambes à faux. A une heure de marche au-dessous de la cabane, nous rencontrâmes des crevasses qui s'étaient ouvertes sur notre route, et pour les éviter, il fallut descendre une pente de cinquante degrés. En entrant ensuite sur le glacier que nous devions traverser, nous le trouvâmes changé dans ces quarante-huit heures, au point de ne pouvoir pas reconnaître la route que nous avions suivie en montant; les crevasses s'étaient élargies, les ponts s'étaient rompus; souvent ne trouvant point d'issue, nous étions obligés de revenir sur nos pas : plus souvent encore, il fallait nous servir de l'échelle pour traverser des crevasses qu'il eût été impossible de franchir sans son secours. Tout près d'arriver au port, le pied manqua à un des guides, qui glissa jusqu'au bord d'une fente où il faillit tomber, et où il perdit un des piquets de ma tente.

Dans ce moment d'effroi, un énorme glaçon tomba dans une grande crevasse, avec un fracas qui ébranla tout le glacier, et fit trembler toute la caravane. Mais enfin nous abordâmes sur le roc à neuf heures et demie du matin, quittes de toute peine et de tout danger. Nous ne mîmes que deux heures et trois quarts de là au Prieuré de Chamouni, où j'eus la satisfaction de ramener tous mes guides parfaitement bien portants.

Notre arrivée fut tout à la fois gaie et touchante : tous les parents et amis de mes guides venaient les embrasser et les féliciter de leur retour. Ma femme, ses sœurs et mes fils, qui avaient passé ensemble à Chamouni un temps long et pénible, dans l'attente de cette expédition, plusieurs de nos amis qui étaient venus de Genève pour assister à notre retour, exprimaient dans

cet heureux moment leur satisfaction, que les craintes, qui l'avaient précédée, rendaient plus vive, plus touchante, suivant le degré d'intérêt que nous avions inspiré.

Je passai encore le lendemain à Chamouni pour quelques observations comparatives, après quoi nous revînmes tous heureusement à Genève, d'où je revis le Mont-Blanc avec un vrai plaisir, et sans éprouver ce sentiment de trouble et de peine qu'il me causait auparavant.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I

SÉJOUR AU COL DU GÉANT

Les physiciens et les naturalistes qui se proposent de visiter la cime de quelque haute montagne prennent ordinairement leurs mesures de manière à y parvenir vers le milieu du jour, et quand ils y sont arrivés, ils se hâtent de faire leurs observations pour en redescendre avant la nuit. Ainsi ils se trouvent sur les grandes hauteurs toujours à peu près aux mêmes heures, pendant peu de moments, et par conséquent ils ne peuvent point se former une idée juste de l'état de l'air dans les autres parties du jour, ni à plus forte raison pendant la nuit.

Il m'a paru intéressant de travailler à remplir cette espèce de lacune dans l'ordre de nos connaissances atmosphériques, en faisant sur une cime élevée un séjour assez long pour déterminer la marche journalière des différents instruments de la météorologie, du baromètre, du thermomètre, de l'hygromètre, de l'électromètre, etc., d'épier les occasions d'observer là l'origine

des différents météores, tels que les pluies, les vents, les orages.

Ce désir était augmenté par celui de tenter diverses expériences que j'avais résolu de faire sur le Mont-Blanc, mais que la brièveté du temps et le malaise produit par la rareté de l'air m'empêchèrent d'exécuter. La difficulté était de trouver un emplacement convenable. Je voulais qu'il eût environ dix-huit cents toises d'élévation ; je désirais que ce fût un endroit découvert, où les vents et tous les météores pussent jouer avec liberté. Il n'aurait pas été difficile de trouver quelque cime couverte de neige qui réunit à peu près ces propriétés ; mais il n'était pas praticable de faire sur la neige un établissement un peu durable, soit à cause de l'instabilité des instruments qu'on y aurait placés, soit à cause du froid et de l'humidité. Or il était difficile de trouver dans nos Alpes, à une si grande hauteur, un rocher dépouillé de neige, et tout à la fois accessible et assez spacieux pour qu'on y pût établir une espèce de domicile. Je consultai sur ce projet, et on me dit que sur la route, nouvellement découverte, qui conduit de Chamouni à Courmayeur en passant par le Tacul, je trouverais des rochers tels que je les souhaitais.

Dès le printemps, je fis mes préparatifs pour cette expédition, et dès les premiers jours de juin 1788, j'allai avec mon fils m'établir à Chamouni, pour attendre le beau temps et le saisir au moment où il paraîtrait. Je portai avec moi deux petites tentes de toile ; mais je désirais, outre cela, avoir une cabane en pierre. Il me fallait plusieurs abris ou domiciles séparés, non-seulement pour nous et nos guides, mais parce que le magnétomètre et

la boussole de variation devaient être éloignés l'un de l'autre pour ne pas influer sur leurs variations réciproques : j'envoyai donc à l'avance construire cette cabane. Lorsqu'elle fut achevée et que le beau temps parut solidement établi, nous partîmes de Chamouni. Le premier jour, 2 juillet, nous allâmes coucher sous nos tentes au Tacul : on appelle ainsi un fond couvert de gazon, au bord d'un petit lac, renfermé entre l'extrémité du glacier des Bois et le pied d'un rocher qui porte le nom de *montagne du Tacul.* Le lendemain nous partîmes de là à cinq heures et demie du matin, et nous arrivâmes à midi et demi à notre cabane. J'ai donné à cet endroit le nom de *col du Géant,* parce qu'il est effectivement à l'entrée du col par lequel on descend à Courmayeur, et parce que la montagne la plus apparente du voisinage, et qui domine ce col, est le *Géant,* haute cime escarpée que l'on reconnaît très-bien des bords de notre lac. Le nom du Tacul, qui est à six ou sept heures de marche de ces rochers, ne pouvait point du tout leur convenir.

En allant du Tacul au col du Géant, nous ne pûmes point passer par le glacier de Trélaporte, que nos devanciers avaient traversé l'année précédente ; les crevasses de ce glacier se trouvaient ouvertes et dégarnies de neige, au point de le rendre inaccessible : nous fûmes forcés de suivre le pied d'une haute cime nommée la *Noire,* en côtoyant des pentes de neige extrêmement rapides et bordées de profondes crevasses. Nos guides assuraient que ce passage était beaucoup plus dangereux que celui qu'on avait suivi l'année précédente ; mais je ne fais pas beaucoup de fond sur ces assertions.

soit parce que le danger présent paraît toujours plus grand que celui qui est passé, soit parce qu'ils croient flatter les voyageurs en leur disant qu'ils ont échappé à de grands périls. Mais toujours est-il vrai que ce passage de la Noire est réellement dangereux; et même comme il avait gelé dans la nuit, il eût été impossible de passer sur ces neiges dures et rapides, si la veille, pendant que la neige était attendrie par l'ardeur du soleil, nos gens n'étaient pas allés y marquer des pas.

Nous eûmes ensuite à courir, comme au Mont-Blanc, le danger des crevasses cachées sous de minces plateaux de neige. Ces crevasses deviennent moins larges et moins fréquentes vers le haut de la montagne, et nous nous flattions d'en être à peu près quittes, lorsque tout à coup nous entendîmes crier : Des cordes, des cordes. On demandait ces cordes pour retirer du fond du glacier Alexis Balmat, l'un des porteurs de notre bagage, qui nous précédait d'environ cent pas, et qui avait disparu tout à coup du milieu de ses camarades, englouti par une large crevasse de soixante pieds de profondeur. Heureusement qu'à moitié chemin, c'est-à-dire à la profondeur de trente pieds, il fut soutenu par un bloc de neige engagé dans la fente. Il tomba sur cette neige sans s'être fait d'autre mal que quelques écorchures au visage. Son meilleur ami, P.-J. Favret, se fit sur-le-champ lier avec des cordes et dévaler en bas, pour aller l'attacher bien solidement : on remonta d'abord la charge, puis les deux hommes l'un après l'autre. Alexis Balmat en sortant de là était un peu pâle, mais il ne témoigna aucune émotion; il reprit sur son cou nos matelas qui

composaient sa charge, et se remit en marche avec une tranquillité inaltérable.

Le moment de notre arrivée au terme de notre voyage ne fut pas, comme à l'ordinaire, un moment de satisfaction. Je vis d'abord et avec chagrin, en comparant le site de notre cabane avec des hauteurs que je connaissais d'ailleurs, qu'il n'était pas situé au-dessus de mille huit cents toises, comme on nous l'avait fait espérer; ensuite je trouvai notre cabane trop petite : elle n'avait que six pieds en carré; si basse qu'on ne pouvait pas s'y tenir debout, et les pierres dont elle était construite si mal jointes, que la neige y était entrée et l'avait à moitié remplie. L'arête de rochers sur laquelle on devait tendre nos tentes, et à l'extrémité saillante de laquelle était notre cabane, était serrée entre deux glaciers extrêmement étroits, inégaux et bordés de toutes parts de pentes de neige et de rochers si raides, qu'on pourrait presque les qualifier de précipices. Pour une habitation de plusieurs jours, cet emplacement ne présentait pas une perspective agréable; mais pour un belvédère, la situation était vraiment magnifique. Nous avions du côté de l'Italie un horizon d'une étendue immense, composée de chaînes redoublées de montagnes en partie couvertes de neige, entre lesquelles on découvrait pourtant quelques vallons riants et cultivés. Du côté de la Savoie, le Mont-Blanc, le Géant et les cimes intermédiaires, présentaient un tableau très-grand, très-varié et très-intéressant.

Les porteurs du bagage et des instruments repartirent sur-le-champ pour Chamouni; mais je gardai, outre mon domestique, quatre des meilleurs guides, pour

nous aider dans nos opérations, et pour aller alternativement chercher du charbon et des provisions à Courmayeur.

Dès qu'ils se furent reposés et rafraîchis, je désirai qu'ils commençassent les arrangements nécessaires à notre établissement; mais un reste de fatigue et la perspective des incommodités qu'ils auraient dans ce séjour abattaient leurs forces et leur courage. Cependant lorsque la fraîcheur de la soirée commença à se faire sentir, ils comprirent qu'il fallait pourtant songer à un abri pour la nuit; ils commencèrent alors à arranger un peu les gros blocs de granit détachés qui formaient le sol de notre arête, et à tendre les tentes pour y passer la nuit; car la cabane était inhabitable jusqu'à ce que l'on eût piqué et enlevé un lit de glace vive que l'on trouva au-dessous de la neige dont elle était remplie.

Quoique assez mal couchés, nous dormîmes d'un très-bon sommeil, qui nous rendit à tous nos forces et notre activité. Dès le matin nous nous mîmes avec ardeur à purger de glace notre cabane, et à l'exhausser assez pour que l'on pût s'y tenir debout; nous construisîmes des piédestaux pour le magnétomètre, pour la boussole de variation, pour le plateau qui sert à tracer la méridienne, et nous commençâmes même quelques observations. Nos guides, qui prévoyaient un changement de temps, s'appliquèrent surtout à assujettir solidement nos tentes, opération difficile sur cette arête, plus étroite que les tentes mêmes, inégale et composée de grandes masses incohérentes.

Nous nous trouvâmes bien heureux d'avoir pris toutes ces précautions, car dès la nuit suivante, celle du 4 au

5 juillet, nous fûmes accueillis par le plus terrible orage dont j'aie jamais été témoin. Il s'éleva, à une heure après midi, un vent du sud-ouest d'une telle violence, que je croyais à chaque instant qu'il allait emporter la cabane de pierre dans laquelle mon fils et moi nous étions couchés. Ce vent avait ceci de singulier, qu'il était périodiquement interrompu par des intervalles du calme le plus parfait. Dans ces intervalles nous entendions le vent souffler au-dessous de nous dans le fond de l'Allée-Blanche, tandis que la tranquillité la plus absolue régnait autour de notre cabane. Mais ces calmes était suivis de rafales d'une violence inexprimable ; c'étaient des coups redoublés qui ressemblaient à des décharges d'artillerie : nous sentions la montagne même s'ébranler sous nos matelas ; le vent se faisait jour par les joints des pierres de la cabane; il souleva même deux fois mes draps et mes couvertures et me glaça de la tête aux pieds; il se calma un peu à l'aube du jour, mais il se releva bientôt et revint accompagné de neige, qui entrait de toutes parts dans notre cabane. Nous nous réfugiâmes alors dans une des tentes où l'on était mieux à l'abri. Nous y trouvâmes les guides obligés de soutenir continuellement les mâts, de peur que la violence du vent ne les renversât et ne les balayât avec la tente.

Vers les sept heures du matin, il se joignit à l'orage de la grêle et des tonnerres qui se succédaient sans interruption; l'un d'eux tomba si près de nous que nous entendîmes distinctement une étincelle, qui en faisait partie, glisser en pétillant sur la toile mouillée de la tente, précisément derrière la place qu'occupait mon

fils. Pour qu'on se fasse une idée de l'intensité du vent, je dirai que deux fois nos guides, voulant aller chercher des vivres qui étaient dans l'autre tente, choisirent pour cela un des intervalles où le vent paraissait se calmer; qu'à moitié chemin, quoiqu'il n'y eût que seize à dix-sept pas de distance d'une tente à l'autre, ils furent assaillis par un coup de vent tel, que pour n'être pas emportés dans le précipice, il furent obligés de se cramponner à un rocher qui se trouvait heureusement à moitié chemin, et qu'ils restèrent là deux ou trois minutes avec leurs habits que le vent retroussait par-dessus leurs tête, et le corps criblé des coups de la grêle, avant que d'oser se remettre en marche.

Vers le midi le temps s'éclaircit, et nous fûmes très-satisfaits de voir qu'avec nos débris, tout chétifs qu'ils étaient, nous pouvions résister aux éléments conjurés; et bien persuadés qu'il était à peu près impossible d'essuyer un plus mauvais temps, nous nous trouvâmes rassurés contre la crainte des orages, qu'on nous avait peints comme très-dangereux sur ces hauteurs. Nous continuâmes donc avec ardeur les dispositions nécessaires pour nos observations. Elles commencèrent dès le lendemain à former une suite régulière et non interrompue. Lorsque le temps n'était pas trop mauvais, mon fils se levait à quatre heures du matin pour commencer ses observations météorologiques; je ne me levais qu'à sept heures, mais en revanche je veillais jusqu'à minuit, tandis que mon fils se couchait vers les dix heures. Dans le jour nous avions chacun nos occupations marquées.

Cette vie active faisait passer notre temps avec une

extrême rapidité; mais nous souffrions beaucoup du froid dans les mauvais temps et dans la plupart des soirées, même des beaux jours. Presque tous les soirs, vers les cinq heures, il commençait à souffler un vent qui venait des pentes couvertes de neige qui nous dominaient au nord et à l'ouest : ce vent, souvent accompagné de neige ou de grêle, était d'un froid et d'une incommodité extrêmes. Les habits les plus chauds, les fourrures mêmes ne pouvaient nous en garantir : nous ne pouvions point allumer de feu dans nos petites tentes de toile; et notre misérable cabane, criblée à jour, ne se réchauffait point par le feu de nos petits réchauds; le charbon ne brûlait même, dans cet air rare, que d'une manière languissante et à force d'être animé par le soufflet, et si nous parvenions enfin à réchauffer nos pieds et le bas de nos jambes, nos corps demeuraient toujours glacés par le vent qui traversait la cabane. Dans ces moments, nous avions un peu moins de regret de n'être élevés que de mille sept cent soixante-trois toises au-dessus de la mer; car plus haut le froid eût été encore plus incommode; nous nous consolions d'ailleurs en pensant que nous étions là d'environ cent quatre-vingts toises plus haut que la cime du Buet, qui passait, il y a quelques années, pour la sommité accessible la plus élevée des Alpes.

Vers les dix heures du soir, le vent se calmait; c'était l'heure où je laissais mon fils se coucher dans la cabane; j'allais alors dans la tente de la boussole me blottir dans ma fourrure avec une pierre chaude sous mes pieds, et prendre des notes de ce que j'avais fait dans la journée. Je sortais par intervalles pour observer

mes instruments et le ciel, qui presque toujours était alors de la plus grande pureté. Ces deux heures de retraite et de contemplation me paraissaient extrêmement douces; j'allais ensuite me coucher dans la cabane sur mon petit matelas étendu à terre à côté de celui de mon fils, et j'y trouvais un meilleur sommeil que dans mon lit de la plaine.

Comme nos observations nous obligeaient à nous tenir en plein air pendant presque tout le jour, j'avais recommandé à mon fils et à mon domestique d'avoir toujours, comme je le faisais moi-même, un crêpe sur le visage. Mon domestique crut pouvoir s'en passer, mais il lui survint une enflure de toute la face, et en particulier des lèvres, qui le rendait hideux et qui fut même accompagnée de gerçures très-douloureuses. Il nous parut qu'en général nous avions le genre nerveux plus irritable, que nous étions plus sujets à l'impatience, et même à des mouvements de colère; nous étions sensiblement plus altérés, la faim paraissait plus inquiétante et plus impérieuse, mais aussi nous étions beaucoup plus faciles à rassasier. D'ailleurs, il nous semblait, à mon fils et à moi, que dans nos travaux et nos observations relatives à la physique nous avions l'esprit sensiblement plus libre, plus actif, je dirai même plus inventif que dans la plaine, et moins facile à fatiguer.

Nous ne pûmes découvrir sur le haut de notre arête qu'une seule espèce de plante parfaite, ou à fleurs distinctes; cette plante, l'*aretia helvetica,* formait, dans les abris, de petits gazons couverts de fleurs, ici blanches, là purpurines, extrêmement jolies. Mais les rochers avaient leur surface tapissée d'une grande va-

riété de lichens ; j'en formai une collection dans l'espérance qu'un site aussi élevé présenterait plusieurs productions peu communes ; en effet, plusieurs de ces espèces furent jugées nouvelles.

Le seul animal qui parut avoir son domicile constant sur le col du Géant était une araignée toute noire, qui se tenait sous les pierres. Mais nous eûmes la visite de trois chamois qui de la vallée d'Aoste passaient en Savoie. Nous vîmes aussi des oiseaux de trois espèces différentes : un pic de muraille, un moineau de neige et des choucas ou corneilles à pied et bec rouges. Les deux premiers ne parurent qu'une fois ; au lieu que les choucas nous faisaient de fréquentes visites. Comme notre arête était élevée entre deux profonds glaciers, lorsque le vent soufflait d'un côté, le calme régnait de l'autre ; et alors les insectes, charriés par le vent, des papillons, des tipules, des mouches de différentes sortes, tombaient sur le glacier, où régnait le calme ; et les choucas, attirés par les insectes, faisaient, en leur donnant la chasse, des courses et de petits vols qui animaient et égayaient un peu notre sauvage solitude.

La structure du Mont-Blanc ne se manifeste nulle part aussi distinctement que du côté qui regarde le col du Géant. On voit jusque sous sa cime les coupes des tranches verticales de granit dont cette masse énorme est composée ; et comme ces tranches se montrent là de profil, et coupées par des plans qui leur sont perpendiculaires, leur régularité, qui ne se dément nulle part dans le nombre immense que l'œil en saisit à la fois, ne permet pas de douter que ce ne soient de véritables couches. On voit ces couches se répéter jusqu'au pied

méridional du Mont-Blanc, qui repose sur l'Allée-Blanche, mais ces couches deviennent graduellement moins inclinées à mesure qu'elles s'éloignent du milieu de l'épaisseur de la montagne. On peut les comparer à des planches appuyées contre un mur, auxquelles on donne plus de pied à mesure qu'elles en sont plus éloignées.

Les eaux des neiges qui s'infiltrent continuellement dans les interstices ouverts des couches inclinées, et qui y sont ensuite dilatées par la congélation, les séparent et les dégradent. Ainsi tous ceux qui ont observé les montagnes de ce genre ont-ils reconnu qu'elles étaient dans un état de dégradation continuelle. Mais au col du Géant, cette vérité s'annonce avec une fréquence et un fracas qui l'inculquent dans l'esprit avec la plus grande force. Je n'exagérerais pas quand je dirais que nous ne passions pas une heure sans voir ou sans entendre quelque avalanche de rochers se précipiter avec le bruit du tonnerre, soit des flancs du Mont-Blanc, soit de l'aiguille Marbrée, soit de l'arête même sur laquelle nous étions établis.

La seizième et dernière soirée que nous passâmes sur le col du Géant fut d'une beauté ravissante. Il semblait que toutes ces hautes sommités voulussent que nous ne les quittassions pas sans regret. Le vent froid qui avait rendu la plupart des soirées si incommodes ne souffla point ce soir-là. Les cimes qui nous dominaient et les neiges qui les séparent se colorèrent des plus belles nuances de rose et de carmin ; tout l'horizon de l'Italie paraissait bordé d'une large ceinture, et la pleine lune vint s'élever au-dessus de cette ceinture avec la majesté

d'une reine, et teinte du plus beau vermillon. L'air, autour de nous, avait cette pureté et cette limpidité parfaite qu'Homère attribue à celui de l'Olympe, tandis que les vallées, remplies des vapeurs qui s'y étaient condensées, semblaient un séjour d'épaisses ténèbres.

Mais comment peindrai-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsque après le crépuscule la lune, brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane? Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quel magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables moments ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence on croit entendre la voix de la nature, et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.

Le lendemain, 19 juillet, comme nous avions achevé les observations et les expériences que nous nous étions proposées, nous quittâmes notre station et nous descendîmes à Courmayeur. La première partie de la descente que l'on fait sur des rocs incohérents est extrêmement pénible, mais sans aucune espèce de danger; et à cet égard elle ne ressemble nullement à l'aiguille du Goûté, à laquelle on l'avait comparée. Du pied de ces rocs on entre dans des prairies au-dessous desquelles on trouve

des bois, et enfin des champs cultivés par lesquels on arrive à Courmayeur. Toute cette route ne présente aucune difficulté. Nous y souffrîmes cependant beaucoup, d'abord de la chaleur, qui, en sortant du climat froid auquel nous nous étions habitués, nous parut insupportable; puis surtout de la faim. Nous avions réservé quelques provisions pour ce petit voyage, mais elles disparurent dans la nuit qui le précéda. Nous avions violemment soupçonné quelqu'un de nos guides de les avoir soustraites, moins pour en profiter que pour nous mettre dans l'absolue nécessité de partir. Ils s'ennuyaient mortellement sur le col du Géant, et notre admiration pour la dernière soirée, quelques regrets qu'avait témoignés mon fils, leur avaient fait craindre que nous ne voulussions prolonger notre séjour. La chaleur et l'inanition m'ôtaient les forces, me donnaient même des commencements de défaillance et me portaient à la tête, au point que je ne pouvais pas trouver les mots nécessaires pour exprimer mes pensées. Mon fils et mon domestique en souffrirent aussi, mais beaucoup moins que moi. Ma faiblesse retardait notre marche et éloignait par cela même le remède. Nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir au village d'Entrèves, où étaient les premières maisons où l'on pût trouver quelque chose à manger. Mais un jour de repos, à Courmayeur, me rétablit parfaitement.

De là nous vînmes par le col Ferret à Martigny, et de Martigny à Chamouni, où nous passâmes encore trois jours pour faire quelques expériences comparatives à celles que nous avions faites sur le col du Géant. De là nous revînmes à Genève à la fin de juillet.

CINQUIÈME PARTIE

VOYAGE AU MONT-ROSE EN 1789

CHAPITRE I

VALAIS. — LE SIMPLON

Depuis longtemps le Mont-Rose (*Monte-Rosa*) était l'objet de ma curiosité. Cette haute montagne domine la lisière méridionale de la chaîne des Alpes comme le Mont-Blanc domine la lisière septentrionale de cette même chaîne. On voit le Mont-Rose de toutes les plaines du Piémont et de la Lombardie ; de Turin, de Pavie, de Milan, et même de beaucoup plus loin que Milan. J'ai dit ailleurs combien sa hauteur et sa masse paraissent considérables, quand on le voit de l'église de Supergue au-dessus de Turin ; mais il me frappa davantage du haut de la Tour de Verceil. Quoique très-mauvais dessinateur, je succombai à la tentation d'en prendre un croquis pour le porter avec moi et conserver l'image de sa forme. Dès lors je résolus de faire les plus grands efforts pour l'en approcher le plus près possible, et ce qui augmentait encore mon désir de l'observer, c'est que je

ne le voyais décrit dans les ouvrages d'aucun naturaliste.

J'ignorais même la route qu'il fallait prendre, lorsque j'eus avec mon fils, en 1787, le bonheur de voir à Turin M. le comte de Morozzo, qui m'affermit dans le dessein d'aller visiter cette célèbre montagne, m'indiqua le village de Macugnaga comme le plus voisin de son pied, et me donna la route de ce village. M. de Morozzo avait lui-même suivi cette route en allant voir les mines d'or situées dans le voisinage du Mont-Rose, Il me dit même qu'il croyait qu'en passant par un glacier situé au-dessus de Macugnaga, et dont il avait visité la partie inférieure, on pourrait s'élever jusqu'à la cime de la montagne.

Notre ambition ne nous a pas portés si haut ; nous avons cependant gravi sur quelques-unes de ces sommités, et nous avons fait le tour de ces bases, comme on va le voir dans la suite de cette relation.

Nous étions partis, mon fils et moi, de Genève, le 15 juillet 1789, et nous nous étions arrêtés pendant un demi-jour pour voir le beau cabinet d'histoire naturelle de M. d'Erlach, alors seigneur bailli de Lausanne. Le même jour nous vînmes coucher à Vevey, et le lendemain 17 à Martigny. C'est là que j'avais donné rendez-vous à mes fidèles compagnons de Chamouni[1], qui nous amenèrent les mulets dont nous avions besoin pour ce voyage. Nos instruments seuls faisaient presque la charge de deux mulets : un ballon de verre d'un pied

[1] Marie Coutet, Cachat le Géant et Saint-Jean le muletier.

de diamètre, renfermé dans une caisse solide et matelassée intérieurement ; une grande balance pour peser ce ballon à différentes hauteurs ; une tente pour pouvoir faire à l'abri cette opération dans des lieux inhabités ; un pendule sphérique avec sa verge de 6 pieds de longueur, et l'attirail nécessaire pour mesurer l'étendue de ses oscillations [1] ; trois baromètres, deux boussoles, un grand plateau avec un style pour tracer une méridienne, divers instruments de géodésie, etc., etc.

Pour notre propre usage nous portions des livres, une seconde tente, deux petits matelas et des habits ; les uns légers, pour le climat brûlant des vallées ; les autres chauds, pour la température glaciale des hautes sommités. Nous avions donc trois mulets de bât pour nos bagages, et de plus trois mulets de selle, dont un pour mon fils, un pour moi et un pour mon domestique. Nos braves Chamouniards, accoutumés à nous servir d'aides et de compagnons dans nos voyages, nous furent très-utiles, soit pour nos expériences, soit pour soutenir nos mulets dans les routes scabreuses et inusitées que nous leur faisions prendre.

On sait que le Valais est un pays montueux, divisé suivant sa longueur par une grande vallée, dans laquelle coule le Rhône, depuis sa source jusqu'à son entrée dans le lac de Genève. Cette vallée est remarquable en ce qu'elle partage, suivant sa longueur, une partie considérable de la chaîne des Alpes, comme la vallée de

[1] Ce ballon et ce pendule étaient destinés à des expériences sur la densité de l'air que mon fils a faites dans ce voyage, et dont il a rendu compte dans un Mémoire qui a été imprimé dans le *Journal de physique,* du mois de février 1790.

Quito partage aussi suivant sa longueur une grande partie de la chaîne des Cordillères. En effet, les deux chaînes de montagnes, dont l'une occupe la rive droite ou septentrionale, et l'autre la rive grauche ou méridionale du Rhône, présentent l'une et l'autre des pics de la plus grande élévation, et d'immenses glaciers, tellement que l'on pourrait dire que la chaîne centrale des Alpes est double dans cette partie ; et il est très-extraordinaire de trouver entre ces deux chaînes une vallée aussi large et aussi profonde.

Comme la vallée du Rhône, entre Martigny et Brieg, est dirigée à peu près de l'est à l'ouest; et qu'ainsi la chaîne septentrionale la garantit des vents du nord, et qu'en même temps elle répercute sur elle les rayons que le soleil y lance depuis le matin jusqu'au soir, cette vallée est la plus chaude de la Suisse ; on y entend chanter la cigale ; on y recueille des vins très-fumeux; on y voit l'hysope, l'éphedra, le grenadier, et même, à ce qu'on dit, les aloës (*agava americana*) en pleine terre. Mais en revanche cet air chaud et stagnant se charge des vapeurs du Rhône et des marais formés par ses eaux, qui circulent lentement dans le fond de la vallée, et produit les goîtres et les autres infirmités qui affligent les crétins si communs dans le Valais.

De Martigny nous vînmes coucher à Sierre, et de Sierre à Viége, d'où nous vînmes en deux heures à Brieg ou Brigue, capitale du dixain de ce nom. Cette ville présente, à une certaine distance, un aspect fort singulier. Ses maisons blanches élevées, très-pittoresquement groupées, font un effet agréable ; mais elles sont défigurées par d'énormes pommeaux de fer blanc, en forme

de poires renversées, qui couronnent les tours des églises et d'autres édifices.

Nous ne nous arrêtâmes point à Brieg; nous montâmes tout de suite la rue pavée et rapide par où l'on commence à monter le Simplon. Cette montagne se nomme en allemand *Simpelen*, et en italien *Simpione*. Les Français prononcent *Simplon*, et c'est ainsi qu'il faut l'écrire plutôt que *Saint-Plomb*.

Je dirai un mot de ce passage des Alpes, qui, bien que très-fréquenté, n'a pas été exactement décrit.

Sur la route au-dessus de Brieg, on traverse de jolis villages bâtis en bois et entourés de prairies plantées de noyers et d'autres arbres fruitiers. Mais à demi-lieue au-dessus de la ville on sort des prairies pour entrer sur un terrain inculte et aride, parsemé de pierres roulées. Ce n'est qu'après une heure de marche qu'on atteint des rochers en place et qui font partie du corps même de la montagne. Peu après on passe devant un petit oratoire après lequel le chemin côtoie des précipices au fond desquels coule le Saltine. A un quart de lieue de l'Oratoire on commence une descente qui dure presque une demi-heure. Enfin, en trois heures, de Brieg on vient aux *Tavernettes*.

La route, jusqu'à ce hameau, traverse de belles forêts; d'abords de pins sauvages, *pinus sylvestris*. On en voit là de très-beaux, mais qui pourtant ne suffiraient pas pour des mâts de vaisseaux de ligne. Ensuite ce sont des sapins, quelques mélèzes, des bouleaux, et en général de superbes ombrages, qui, joints aux chutes fréquentes des eaux qui se brisent contre les rochers, rafraîchissent cette route, l'animent et la rendent une des

plus agréables que l'on puisse faire dans les montagnes. D'ailleurs, le chemin, quoique souvent étroit, est partout bon et sûr.

On met trois grands quarts d'heure à aller, par une montée rapide, des Tavernettes au plus haut point du passage. On voit les mélèzes décroître graduellement et cesser enfin tout à fait à la hauteur de la plaine ou du col inégal que traverse la partie la plus élevée de la route, à laquelle je trouvai 1,029 toises de hauteur. La vue du haut de ce col est triste et sauvage ; il est bordé de montagnes assez élevées, d'où pendent plusieurs petits glaciers.

De là, en une petite demi-heure, on descend auprès d'un grand édifice haut de cinq étages, que l'on nomme l'*Hôpital*, et qui a été construit par un particulier Valaisan nommé Stockalper, qui possédait des richesses immenses avant que, dans une insurrection démocratique, on l'eût dépouillé de la plus grande partie de sa fortune. Par une fantaisie fort étrange, le propriétaire avait choisi pour y bâtir cette maison, un fond sans arbres, sans vue, entouré de cimes pelées qui présentent l'aspect le plus triste. On nous dit que son petit-fils y avait fait meubler un appartement pour y passer les étés avec sa famille et préserver ainsi ses enfants de devenir crétins.

De là, sans aucune observation nouvelle, nous vînmes en deux petites heures, au village de Simplon, *Simpelendorff*, et nous y couchâmes dans une très-bonne auberge, chez le capitaine Teyler.

Toute la partie de cette vallée, que l'on découvre en partant du village de Simplon, est dirigée de l'ouest-

nord-ouest à l'est-sud-est. Le torrent, qui est une des sources de la Toccia, passe au fond de cette vallée entre des rochers du même genre, mais dont on est séparé par des bouquets de mélèzes disséminés dans des prairies que l'on fauchait quand nous y passâmes. On suit cette jolie vallée pendant une demi-heure, et l'on descend ensuite dans le large et sauvage lit d'un torrent rempli de cailloux roulés des montagnes voisines.

A une lieue et demie de Simplon, on traverse un pont étroit jeté sur un affreux précipice au fond duquel se brise la Toccia. Ensuite on passe sur une corniche saillante au-dessus de ce précipice; le chemin n'a souvent que quatre pieds de largeur, et il est pavé de granits usés et polis par le frottement. A demi-lieue de ce pont de bois, la Toccia se précipite dans un gouffre; le choc la réduit en poussière; l'air, entraîné par sa chute, se dégage comme dans les soufflets hydrauliques, lance en dehors cette poussière qui prend au soleil les couleurs de l'arc-en-ciel, et imite des flammes d'une beauté surprenante. Bientôt après la vallée se trouve si étroite, qu'un rocher de granit, qui s'est détaché de la montagne, n'a pas pu descendre jusqu'au fond, et il est demeuré suspendu entre les deux rives, où il forme un pont naturel.

On continue ainsi de voyager entre des granits veinés toujours horizontaux; on passe à *Im-Gontz*, dernier village allemand, quoique dépendant du haut Novarrais. Dès lors la route devient moins sauvage: on trouve des noyers, de beaux châtaigniers, puis le premier village italien qui se nomme *Pays*, et l'on se flatte d'être hors des rochers; mais l'on est encore obligé de voyager

sur des corniches. Le chemin est coupé dans le roc qui le recouvre en demi-voûte, et à un quart de lieue plus loin la voûte forme le cercle entier. Le rocher, percé à jour sur le bord d'un escarpement, semble être un anneau suspendu en l'air ; et le voyageur qui le voit de loin pour la première fois ne peut pas se figurer qu'il passera à cheval au travers de cet anneau. Son diamètre n'est que de quatre pieds par le bas.

Bientôt après on a une vue charmante de Dovedro et de ses environs. Les montagnes s'écartent du côté de l'est et forment une enceinte éloignée qui renferme un amphithéâtre de hameaux, de vignes, de châtaigniers, un mélange délicieux de belle verdure et de jolies habitations.

Sous le rapport géologique, une grande différence se remarque entre les deux faces de la chaîne que traverse le passage du Simplon. La même opposition règne dans l'aspect de la route. Au nord, de beaux ombrages arrosés par de jolis ruisseaux ; au midi, des rochers nus et escarpés, d'où se précipitent des torrents avec la plus terrible violence. Le chemin même est aussi effrayant du côté de l'Italie, partout cependant sûr et très-bien entretenu, soit parce que c'est la route que prend le courrier de Milan, soit parce que ce passage conduit au lac Majeur, et qu'il est très-fréquenté par le commerce des grains, des vins et des fromages, qui se fait tout à dos mulets.

Nous dînâmes dans le joli village de Dovedro, et nous vînmes coucher à Duomo-d'Ossola. On ne compte que trois lieues de Dovedro à Duomo ; mais nous fûmes pris par la nuit. Nous nous égarâmes ; un de nos mulets

s'embourba dans du limon accumulé par un torrent débordé dans des prairies marécageuses. Ainsi nous n'arrivâmes que très-tard.

CHAPITRE II

VAL ANZASCA

Jusqu'à une lieue et au-dessous de Duomo, nous suivîmes la route du lac Majeur ; mais au lieu de traverser la rivière, nous allâmes passer au village de Palanzano, d'où, à une demi-lieue de là, nous vînmes à Pié di Mulere. Ce village est situé au pied de la montagne et à l'entrée du val Anzasca, que l'on remonte en allant au Mont-Rose.

Si l'on ne fait pas tout d'une traite les huit ou neuf lieues qu'il y a de Pied de Mulere à Macugnaga, on s'arrête, comme nous fîmes, à Vanzon, qui est à quatre lieues trois quarts de Pied de Mulere. On peut loger là chez J.-P. Paruzza, négociant, qui ne tient pas précisément une auberge, mais qui reçoit fort bien, et à un prix honnête, les voyageurs qui s'arrêtent chez lui.

En faisant cette route, on découvre par intervalles les montagnes de Macugnaga ; mais c'est surtout trois quarts d'heure avant d'arriver à Vanzon, dans le village de Ponte-Grande, qu'on a le plaisir de voir bien à découvert le Mont-Rose, ou du moins trois de ses plus hautes cimes, et le Pic-Blanc (*Pizzi Bianco*), sur le haut duquel nous sommes montés. On ne traverse pas le pont en allant à Vanzon, mais il faut s'avancer jusqu'au milieu de ce pont pour jouir de l'aspect de cette

belle montagne qui se présente là aussi majestueusement que le Mont-Blanc vu du pont de Sallenche. Le Mont-Rose a même l'avantage de paraître encadré par la belle verdure de l'étroite et profonde vallée Anzasca, qui fait merveilleusement ressortir la blancheur des neiges et des glaces. Nous mîmes quatre heures de Vanzon à Macugnaga, village le plus élevé du val Anzasca.

Cette vallée est remarquable par la beauté, j'oserais dire par la magnificence de sa végétation : partout, excepté dans la partie la plus haute et la plus froide de la vallée, les chemins sont ombragés par des treilles qui les couvrent entièrement, comme elles couvraient les allées des jardins de nos pères. D'autres treilles en étagères, soutenues par des murs, couvrent la pente de la montagne ; car dans tout ce pays on ne cultive la vigne que sous la forme des treilles. Mais dans les endroits où les flancs de la montagne, sillonnés par des torrents, forment des angles rentrants dont les faces sont susceptibles d'arrosements, on trouve des prairies ombragées par des châtaigniers d'une grandeur et d'une beauté vraiment admirables ; et souvent le torrent forme une cascade qui embellit encore ces magnifiques ombrages. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette vallée, c'est qu'elle n'a point de fond ; les deux pentes opposées se réunissent par leurs bases, et forment un angle aigu dans lequel coule la Lanza : les nombreux villages qui peuplent la vallée sont presque tous situés sur les pentes rapides de la montagne ou sur de petits repos de ces mêmes pentes.

Une lieue au-dessus du village de Ceppo-Morelli, après qu'on a surmonté un grand rocher transversal,

qui barre singulièrement la vallée, on entre dans le pays des mines d'or; on voit presque à chaque pas, à droite et à gauche de la vallée, des entrées de galeries, et au bord de la Lanza les moulins à lavure.

Nous arrivâmes à Macugnaga vers midi ; nous fûmes enchantés de la situation de ce village; ses maisons, moitié en bois, moitié en pierre, mais proprement et solidement bâties, sont dispersées dans les prairies parsemées de bouquets, de frênes et de mélèzes. Ces prairies forment une plaine doucement inclinée qui s'étend jusqu'au pied des rocs sourcilleux du Mont-Rose, lesquels forment l'enceinte de ce joli plateau; mais nous fûmes peu satisfaits de l'hospitalité des habitants ; aucun d'eux ne voulait nous loger; défiants, peu accoutumés à voir des étrangers, effrayés peut-être de notre nombre, les aubergistes mêmes refusaient de nous recevoir. Nous étions sur le point d'être réduits à tendre nos tentes et à camper dans une prairie, lorsque le curé, à qui je montrai des lettres de recommandation que j'avais pour diverses personnes de la vallée, absentes malheureusement pour nous, commença par nous donner asile, et écrivit au principal aubergiste Anton Maria del Prato, qui était dans un pâturage à une lieue du village. Cette lettre l'engagea à venir nous recevoir. Cette auberge fut pendant onze jours le centre de nos excursions ; nous étions proprement logés, mais nous n'avions d'autres vivres que ceux que nous faisions venir ; car les habitants de Macugnaga et le curé même ne se nourrissent que de laitage et de pain de seigle que l'on fait six mois ou un an à l'avance, et qu'on ne peut couper qu'avec la hache.

Le lendemain, comme il pleuvait, nous destinâmes la journée aux mines, toutes situées sur le prolongement de la base du Mont-Rose. Les principales sont dans les environs d'un village nommé Pescerena, qui est une annexe de Macugnaga, et à une lieue au-dessous. Celle de M. Testoni, dans laquelle je suis descendu, et que j'ai observée avec le plus de soin, se nomme Cava del Pozzonne.

La plupart des filons sont dans une situation verticale; mais ils n'affectent aucune direction particulière, ils se croisent même quelquefois, et c'est ce que l'on cherche; c'est dans ces intersections que se trouvent les nids ou nœuds, *gruppi*, où sont les plus grandes richesses[1]. On dit que le capitaine Testoni était, il y a vingt ans, entièrement épuisé d'argent et de crédit, et allait être forcé par là d'abandonner sa mine, lorsqu'il tomba sur un de ces nids dont il retira en vingt-deux jours cent vingt-six livres de douze onces, ou cent quatre-vingt-neuf marcs d'or pur. Dès lors, ses mines ont toujours prospéré, et il a fait une fortune immense. Cependant il est certain que le produit des mines a considérablement diminué depuis quelques années; aussi l'ardeur pour les exploiter diminue-t-elle journellement. Il y a eu dans leur bon temps jusqu'à mille ouvriers employés dans celle du ressort de Macugnaga, et aujourd'hui on en compte à peine la moitié; ceux qui ont

[1] Cet accroissement de richesse des filons dans leurs intersections est un fait très-généralement reconnu. M. Muller en particulier l'a observé dans toutes les mines d'or de Vorospatack en Transylvanie, *Bergbauhunde*, tome I, page 48.

des mines cherchent à s'en défaire, et tous les propriétaires que j'ai rencontrés, excepté M. Testoni, m'ont proposé à moi-même de les acheter. Il paraît que ces mines sont en général plus riches au jour ou auprès de la surface que dans l'intérieur de la montagne, et qu'on en a extrait à peu près tout ce qu'il y avait de meilleur.

La pluie qui tomba presque sans interruption, pendant notre séjour à Macugnaga, nous contraria beaucoup dans nos projets; nous profitâmes cependant d'un intervalle de beau temps pour faire une course dont je vais rendre compte. Les hautes cimes du Mont-Rose sont escarpées et inaccessibles du côté de Macugnaga; mais on peut atteindre une de ses hauteurs moyennes qui est située au midi du village. On voit, sinon de Macugnaga même, du moins du Pezzetto, le dernier hameau de la paroisse au couchant, la cime neigée de cette montagne, qui se nomme Pizzi Bianco, ou le Pic-Blanc. Un chasseur de chamois, J.-B. Jachetti, offrit de nous servir de guide, et nous fûmes très-contents de lui. Nous partîmes de Macugnaga le 30 juillet, et nous allâmes camper dans des prairies situées au-dessous des chalets de l'Alpe[1] di Pedriolo. Il n'y a que trois heures de marche de Macugnaga jusqu'à ces prairies; on peut en faire deux à mulet; mais il faut faire à pied quelques pentes un peu roides, et le passage d'un glacier qui a un bon quart de lieue de largeur.

[1] Le mot *Alpe* a conservé dans ce pays-là, comme dans la Suisse allemande, sa signification celtique et originaire; il signifie un pâturage de montagne.

Comme nous étions arrivés de bonne heure, nous employâmes le reste de la journée à choisir et à mesurer une base, pour prendre la hauteur de deux des sommets du Mont-Rose qui nous parurent et que notre guide nous assura être les plus élevés. Il résulta de cette opération que la plus haute cime du Mont-Rose n'est inférieure que de 20 toises à celles du Mont-Blanc, et qu'ainsi c'est la seconde en hauteur des montagnes mesurées jusqu'à ce jour dans l'ancien continent.

Nous passâmes la nuit sous nos tentes, dans un site vraiment délicieux. Nous étions campés dans une prairie tapissée du gazon serré des hautes Alpes, émaillé des plus belles fleurs. Ces prairies étaient terminées par les glaciers et les rochers du Mont-Rose, dont les hautes cimes se découpaient magnifiquement contre la voûte azurée du ciel. Près de nos tentes coulait un ruisseau de l'eau la plus fraîche et la plus claire. De l'autre côté était un rocher concave, à l'abri duquel nous brûlions des rhododendrons, le seul bois qui crût à cette hauteur; ce feu servit à faire cuire notre soupe et à nous défendre contre la vive fraîcheur de la soirée. La nuit était magnifique, et je me livrai un peu trop au plaisir de la contempler ; car le froid me donna un malaise qui ralentit un peu ma marche dans la course pénible du lendemain.

Cette journée fut effectivement très-pénible : nous gravîmes d'abord des pentes de rocailles brisées extrêmement roides ; puis une avalanche de neiges très-rapides qu'il fallut traverser avec quelques dangers; puis des neiges qui, bien que nouvelles, étaient dures, glacées à leur surface et effrayantes par leur inclinaison, et enfin une arête de rocs incohérents qui s'éboulaient sous les

pieds, et restaient à la main quand on essayait de s'y accrocher.

Après cinq heures de cette fatigante montée, nous arrivâmes sur une cime, qui appartenait bien au Pic-Blanc, mais qui n'était cependant pas la plus haute. La pointe la plus élevée nous dominait encore de 30 ou 40 toises; mais nous en étions séparés par une gorge profonde, où il aurait fallu redescendre par une pente de neiges dures très-dangereuse, pour remonter ensuite par une pente encore plus roide. J'étais fatigué, mal à mon aise; je trouvai que ce petit nombre de toises ne valait pas ces peines et ces dangers, et je résistai à mon fils qui aurait désiré que nous allassions au plus haut. Nous n'aurions rien vu de plus; et vraiment, nous avions lieu d'être contents de l'aspect que nous présentait le poste que nous occupions. Nos gens se hâtèrent de tendre la tente, abri nécessaire à mon fils pour peser son grand ballon : nous prîmes là quelques instants de repos et un peu de nourriture, qui me remit parfaitement, et me rendit la force nécessaire pour bien jouir du spectacle, aussi nouveau qu'extraordinaire, que j'avais à voir et à décrire.

En effet, toutes les hautes sommités que j'avais observées jusqu'à ce jour sont, ou isolées comme l'Etna, ou rangées sur des lignes droites comme le Mont-Blanc et ses cimes collatérales. Mais là je voyais le Mont-Rose, composé d'une suite non interrompue de pics gigantesques presque égaux entre eux, former un vaste cirque, et renfermer, dans leur enceinte, le village de Macugnaga, ses hameaux, ses pâturages, les glaciers qui les bordent, et les pentes escarpées qui s'élèvent jusqu'aux

cimes de ces majestueux colosses[1]. Mais ce n'est pas seulement la singularité de cette forme qui rend cette montagne remarquable; c'est peut-être plus encore sa structure. J'ai constaté que le Mont-Blanc et tous les hauts sommets de sa chaîne sont composés de couches verticales. Au Mont-Rose, jusqu'aux cimes les plus élevées, tout est horizontal, ou incliné au plus de 30 degrés.

Quand, du haut de notre pic, on compare entre elles les montagnes qui forment l'enceinte du Mont-Rose, on voit qu'elles ne sont pas également hautes et qu'elles suivent un certain ordre dans leurs dégradations. Les plus élevées paraissent être celles que nous avons mesurées; ce sont même celles qui, dans le pays, portent exclusivement le nom de Mont-Rose; les autres n'ont point de nom, ou ont des noms différents; elles sont situées à l'ouest du Pic-Blanc. On en voit aussi de très-hautes au nord de ce même pic, du côté du Valais; mais de là en tirant à l'est du côté du val Anzasca, elles s'abaissent continuellement. De même dans le côté méridional du cirque, dont le Pic-Blanc fait partie, les cimes s'abaissent aussi à l'est du côté du val Anzasca; en sorte que les deux chaînes de montagnes qui bordent cette vallée paraissent être une continuation de celles du Mont-Rose. On pourrait donc assimiler le Mont-Rose à

[1] Le P. Beccaria, observant de Turin cette singulière montagne, s'étonnait de la prodigieuse largeur de sa cime, qu'il évaluait à 3,307 toises. Il conjecturait que cette grande largeur résultait de la réunion de plusieurs sommités, et c'était peut-être cette multitude de sommités qui lui avait fait donner le nom de Rose. C'est avec bien du plaisir que j'ai vérifié cette ingénieuse conjecture.

une raquette dont les montagnes qui bordent le val Anzasca formeraient le manche : le chef-lieu de la paroisse de Macugnaga serait situé dans l'intérieur de la raquette, mais auprès du manche, et les pâturages de Pedriolo à l'extrémité opposée.

La vue du Mont-Rose n'est pas la seule dont on jouisse du haut du Pic-Blanc ; ce pic n'est dominé par aucune hauteur qui puisse lui dérober la vue des plaines de l'Italie, et ces plaines en sont assez rapprochées pour que l'on puisse jouir de quelques détails. Mais pendant le temps que nous y passâmes, une vapeur bleuâtre voilait ces plaines, et un grand nuage suspendu à la voûte du ciel formait un immense rideau, qui nous dérobait presque toute cette vuė ; cependant ce rideau se déchirait par moments, et nous laissait voir dans les intervalles de ses lambeaux, tantôt le lac Majeur, tantôt le Tessin, puis le Naviglio Grande; mais nous ne pûmes distinguer ni Milan, ni Pavie, ni aucune autre ville de la Lombardie, que l'on doit parfaitement reconnaître lorsque le temps est serein.

La structure des montagnes qui nous séparaient de ces plaines n'a rien de remarquable ; la plus haute est celle de Tagliaferro. Sa forme est celle d'une pyramide aiguë, et la cime n'est guère moins élevée que celle du Pic-Blanc ; elle est cependant dépouillée de neige ; la grande rapidité de ses flancs ne lui permet pas de la retenir. Nous passâmes trois heures et demie sur cette sommité ; et comme nous prîmes le parti de ne pas revenir le même jour à Macugnaga, mais de coucher encore sous nos tentes, nous eûmes le temps de descendre lentement, et d'observer avec soin la nature et la struc-

ture des rochers dont cette montagne est composée.

On voit sur les cartes de géographie, à l'est du Mont-Rose, une grande montagne désignée par le nom de Monte-Moro. Il n'existe cependant aucune haute cime de ce nom, mais une gorge ou un passage qui conduit en huit heures de route de Macugnaga à un village du Valais, nommé Val-Sosa en italien, et Sass en allemand ; de ce village on va à Viége en six heures. On assure que ce passage était autrefois très-fréquenté ; que c'était celui du commerce et des courriers entre la Suisse et l'Italie ; qu'on y voit encore des restes de chemin pavés avec beaucoup de soin ; mais que des éboulements l'ont rendu impraticable aux chevaux et difficile pour les hommes : il est cependant encore fréquenté par les piétons, même chargés de pesants fardeaux. Sa situation est environ à 7° du nord par est de Macugnaga. La montagne qu'il traverse fait partie de l'enceinte du Mont-Rose.

Il y a encore un passage du Mont-Rose, qui conduit en onze heures de route à Zer-Matt, autre paroisse du Valais, dont nous aurons occasion de reparler. Le nom de ce passage est Weisse-Grat, qui veut dire *Porte-Blanche.* Il est situé à 55 degrés du nord par ouest de Macugnaga, mais très-peu fréquenté, parce qu'il est très-dangereux. Pour traverser ce passage, il faut s'élever à une hauteur beaucoup plus grande que celle du Pic-Blanc, en marchant pendant quatre heures sur un glacier rapide, et divisé par de profondes crevasses.

CHAPITRE III

VOYAGE AUTOUR DU MONT-ROSE

Après que nous eûmes ainsi déterminé de notre mieux la position du Mont-Rose, et observé sa nature et sa structure intérieure, il était bien intéressant pour nous d'étudier sa structure extérieure. Pour cela, il fallait en faire le tour; mais comme il est entouré de montagnes très-hautes et très-escarpées, que l'on ne peut franchir que par des passages peu connus et peu fréquentés, il m'eût été impossible d'exécuter ce projet, si deux négociants qui connaissaient parfaitement le pays, MM. Alexandre Coursi et J.-B. Paruzza, ne m'eussent indiqué la route que nous devions suivre. C'est l'itinéraire qu'ils eurent la complaisance de nous tracer qui nous a servi de fil pour traverser ce labyrinthe de montagnes.

Nous partîmes de Macugnaga le 4 août, et nous descendîmes le val Anzasca jusqu'à Ponte-Grande, à une petite lieue au-dessus de Vanzon. Là, nous quittâmes la route que nous avions suivie en venant à Macugnaga, et nous montâmes à Banio, village ou petite ville, chef-lieu du val Anzasca. Le sentier par lequel on monte est rapide pour les mulets, mais au travers de

très-beaux châtaigniers, qui croissent là parmi les débris de granits veinés et de rochers analogues.

La ville était remplie de dévots et de curieux, qui venaient de toute la vallée et des vallées voisines, pour la fête de Notre-Dame des Neiges, patronne du lieu, que l'on célébrait le lendemain, et dont la veille était elle-même fêtée avec beaucoup de solennité. Une allée tortueuse, pratiquée dans une forêt de grands et antiques châtaigniers, très-bien illuminée et parsemée d'oratoires ornés avec simplicité mais avec noblesse, conduisait à la chapelle de Notre-Dame, et imprimait à l'âme ce sentiment de respect et de crainte que les accessoires du culte doivent toujours tendre à inspirer. On tira dans la soirée un grand feu d'artifice, le premier qui eût été vu dans le pays. J'eus beaucoup de plaisir à jouir de la surprise et à entendre les singuliers raisonnements de ces montagnards. Nous payâmes ces plaisirs en ne trouvant à coucher que par terre, et au milieu du bruit de la fête qui ne nous laissa pas beaucoup de tranquillité.

La plus grande partie de la route de Banio à Baranca se fait sur un chemin qui n'est point mauvais, mais rapide, et surtout étroit. Les charges des mulets heurtaient fréquemment contre les rochers et les murs de clôture des pièces qui bordent le chemin ; on fut même trois fois obligé de les décharger, ce qui nous fit mettre cinq heures au lieu de trois heures et demie, ou de quatre au plus, que l'on met ordinairement de Banio aux chalets de Baranca.

La situation de ces chalets n'a rien d'intéressant ; mais un peu plus loin, à l'entrée de la vallée de Fobello, on a

une jolie échappée de vue sur les plaines d'Italie, et en particulier sur le lac Majeur. Des chalets on monte encore pendant une heure et un quart au sommet d'un col qui porte le nom d'Egua, et qui est élevé de 1104 toises.

On a du haut de ce col la vue d'une magnifique enceinte de montagnes entre lesquelles domine le Mont-Rose, dont nous reconnûmes toutes les hautes cimes. De là on descend au village de Carcofaro. Carcofaro, ou Carcofo, est la paroisse la plus élevée de cette branche du val Sesia-Piccola. Le 6 nous descendîmes en quatre heures et demie à Guaïfora. Le chemin est partout assez beau, dans le fond d'une vallée étroite, arrosée par la Sermente, et qui, généralement dirigée au sud-sud-est, doit être considérée comme transversale. Nous arrivâmes vers le midi au village de Bucciolettto ; notre projet était de nous y arrêter, et de laisser reposer nos mulets désolés par les mouches et harassés par la chaleur, qui était insupportable dans le fond de cette étroite vallée ; mais l'aubergiste, l'unique du village, était sur la montagne ; nous pouvions avoir un asile chez le curé, mais il nous assommait tellement de questions, au lieu de répondre à celles que les besoins du moment nous suggéraient, que je poussai mon mulet en avant, et que nous allâmes une lieue plus loin, à Guaïfora, petit village où nous trouvâmes de pauvres mais très-bonnes gens, qui nous reçurent de leur mieux.

En partant de Guaïfora, on est obligé de revenir sur ses pas pour passer la Sermente, qui va un peu plus bas se jeter dans la Sesia. Passé le pont, on se trouve à Balmuccia dans le val Sesia-Grande, ainsi nommé par opposition avec le val Sesia-Piccola, que nous

avions suivi depuis Carcofaro. Le val Grande est arrosé par la Sesia, et a sa direction, du moins auprès de son entrée, à l'ouest-sud-ouest, presqu'à angles droits du val Piccola.

A un petit quart de lieue de Balmuccia, la vallée est barrée par un grand rocher de gneis, qui occupe presque toute sa largeur. Mais au delà de ce rocher elle est assez large ; son fond plat est presque entièrement couvert de chanvre, qui paraît la seule culture en usage dans le bas de cette vallée, d'ailleurs jolie et très-peuplée. En une heure et demie de route depuis Guaïfora, nous vînmes à Scopel (*Scopello*) et nous y couchâmes pour aller voir les fonderies de cuivre, dont nous devions le lendemain visiter la mine à Allagne, à quatre lieues au-dessus de Scopel.

Cette fonderie appartient au roi, mais il en a cédé l'usage, de même que celui de tous les bâtiments, qui sont considérables, à une compagnie de particuliers de Vazal, moyennant une redevance annuelle, qu'on dit être la dixième du produit net. On donne à Allagne, auprès de la mine le premier grillage aux parties de minerai qui n'ont pas besoin d'être bocardées ni lavées ; mais on porte à Scopel ce qu'ils appellent le sable, *sabbia*, ou la mine bocardée et lavée. On mêle ce sable avec de la chaux, et on en forme une pâte que l'on crible de trous, d'un à deux pouces de diamètre, pour donner passage à la flamme, à la fumée et aux vapeurs qu'excite le feu que l'on allume dessous. Dans les autres opérations on suit les procédés ordinaires. On ne fondait pas dans ce moment. Le directeur nous dit que l'année précédente on avait fait dans cette fonderie cinq

mille quatre cents rups, un peu plus de mille quintaux de cuivre de rosette. Les bâtiments sont spacieux, réguliers, assez agréablement situés, dans une petite plaine au bord de la Sesia. Il y a dans ce même bâtiment une grande coupelle où l'on affinait l'argent, dont le roi faisait autrefois exploiter une mine qui tenait trente-six onces d'argent par quintal de mine. Cette mine s'est perdue, et l'on était alors en 1789, occupé à la rechercher. On exploitait aussi autrefois, dans ce voisinage, une mine d'or qui a été abandonnée.

En allant à Allagne, on remonte la Sesia par une route très-agréable, et dont la pente n'est point trop rapide. En quatre petites lieues, on se trouve vis-à-vis du village de La Rive, situé au bord de la Sesia, sur une terrasse naturelle, à l'entrée du val Dobbia. Nous logeâmes dans une bonne maison, chez M. le capitaine Gianoli, qui eut pour nous les plus grandes attentions, au point que quoique nous n'entendions point mal l'italien, il fit venir pour nous servir un homme qui parlait français. Mais cet homme, sachant qu'il était payé pour parler, se crut obligé de parler sans cesse, et il finit par nous fatiguer, au point que nous fûmes réduits à le prier de nous laisser un peu de repos. Après dîner, M. Gianoli nous accompagna à la mine d'Allagne, qui n'est qu'à une petite demi-lieue au nord de La Rive. La montagne qui la renferme se nomme la montagne de la mine de Saint-Jacques. On y voit, et même de loin au jour, le filon ou plutôt la couche; car c'est une vraie couche parallèle à celles de la montagne. Elle a six à sept pieds d'épaisseur. La partie qui est au jour n'est pas riche.

Après avoir observé les dehors, nous entrâmes dans la galerie, qui est large, élevée, et n'a nul besoin d'appuis. Deux poutres parallèles, prolongées depuis l'entrée jusqu'au fond, éloigné alors d'environ trois cent soixante-dix toises de France, servent à rouler les brouettes chargées de minerai. Nous trouvâmes au fond sept ouvriers, qui travaillaient de front sur la couche minérale, qui a six pieds et demi d'épaisseur. Comme l'entrée de la mine est élevée d'environ cinquante toises au-dessus de la Sesia, au bord de laquelle on travaille le minerai, on le fait glisser par un couloir en planches jusqu'aux bocards et aux lavoirs.

En sortant de la mine, nous allâmes jusqu'au village même d'Allagne, qui est à une petite demi-lieue plus loin au nord. Nous vîmes là un magasin de lavezzi, ou de marmittes et d'autres ouvrages de pierre ollaire. La carrière et la fabrique sont à une lieue plus au nord-nord-ouest. Nous achetâmes pour un louis un assortiment de marmites cerclées en fer; il y en avait sept qui entraient les unes dans les autres : la plus grande de treize pouces et un quart de diamètre sur sept de hauteur, et la plus petite de quatre sur trois. La pierre est très-tendre ; cependant les marmites font un bon usage quand on les ménage avec soin.

Le 8 août, nous passâmes le val Dobbia, et de là nous redescendîmes au village de Gressoney. Ce passage, malgré sa grande élévation, ne présente aucune difficulté ; aussi ne mîmes-nous que quatre heures et demie à monter au haut du col, et deux heures à en descendre. La direction générale est à l'est-sud-ouest ; la plupart des montagnes que l'on côtoie ont leurs couches en appui

contre le nord ou contre le Mont-Rose que nous avions à droite, et dont les cimes neigées font un bel effet du haut du col. Nous pensions que quand nous serions arrivés au haut du col, nous serions obligés d'y tendre notre tente pour faire nos expériences sur la densité de l'air ; mais à notre très-agréable surprise, nous trouvâmes là un petit bâtiment, construit bien solidement en pierre et divisé en deux parties, dont l'une est une chapelle, et l'autre une petite chambre à l'usage des voyageurs. Ce bâtiment est sur la limite qui sépare le val Sesia du val d'Aoste, dans lequel on entre en le quittant. On dit que cet utile édifice a été construit aux dépens de la commune de La Rive et d'un particulier de Gressoney, nommé Litzco. Nous logeâmes à Gressonney chez un homme de la même famille. Ce village se présente très-bien quand on y arrive en descendant du val Dobbia; il est bien bâti, situé dans une jolie plaine, qui, du côté du midi, est une vaste prairie, entourée et arrosée par le Lys, qui, après avoir descendu cette vallée, va se jeter dans la Doire au pont Saint-Martin. Le Lys, qui se nomme *Lesa* en italien, donne à cette vallée le nom de val Lesa. Le 9 août se trouva un dimanche; et comme nos guides désiraient d'entendre la messe, nous ne pûmes partir de Gressoney qu'après midi. Nous vînmes dans une heure et demie au village le plus élevé de cette vallée, qui se nomme la Trinité de Gressoney, et qui, de même que le chef-lieu, est habité par des Allemands. De là, nous montâmes en une heure de marche aux chalets de Betta.

La partie de la vallée qui est au-dessus et au nord de la Trinité est extrêmement sauvage. On voit sur la rive droite

ou du côté de l'est une montagne toute couverte de débris d'un brun rougeâtre, qui semblent avoir été brûlés. Ce sont des serpentines ferrugineuses vertes au dedans, mais qui, en s'oxydant à l'air, prennent cette couleur de rouille. La vallée devient ensuite plus riante, quoique les mélèzes diminuent en nombre et en grandeur, à mesure que le terrain s'élève. Cependant on voit encore des habitations d'hiver entourées de verdure jusqu'au pied du rocher, et tout près du glacier qui barre et termine le haut de cette vallée. Là nous passâmes le Lys qui sort de ce glacier, et nous entrâmes à l'ouest.

Les chalets de Betta, où nous arrivâmes bientôt après, sont situés dans des pâturages dont le fond est inégal. En attendant la nuit, nous allâmes nous promener au nord des chalets, sur le bord de la pente rapide d'une terrasse naturelle, d'où l'on a une très-belle vue de quelques-unes des cimes du Mont-Rose et du glacier d'où sort le Lys. Mais la pluie nous força bientôt à rentrer, et nous eûmes bien de la peine à trouver dans les chalets quelque petit coin qui en fût à l'abri, parce qu'elle se fait jour presque partout entre les joints de pierres irrégulières et inégalement épaisses, qui forment la converture de ces réduits.

CHAPITRE XIV

SUITE. — EXCURSION SUR LE ROTH-HORN. — VUE DE L'EXTÉRIEUR DU MONT-ROSE

Le 10 août fut destiné à une excursion. Les trois vallées que nous venions de traverser, Val-Sesia Piccola, Val-Sesia Grande et Val-Lesa, ou Val-du-Lys, aboutissent toutes à la circonférence extérieure du Mont-Rose ; mais les deux premières sont si serrées à leur extrémité, qu'il ne nous parut pas qu'on pût espérer d'y trouver un site d'où l'on eût une vue étendue du Mont-Rose, et telle qu'elle permît d'embrasser d'un coup d'œil une partie un peu étendue de sa circonférence. Dans le val Lesa, au contraire, la chaîne occidentale de la vallée se termine abruptement à une certaine distance du Mont-Rose et laisse ainsi la liberté de l'observer.

Conduits par cette espérance, nous montâmes sur la plus haute cime de l'extrémité de cette chaîne. Cette cime porte le nom de *Roth-Horn* (Corne rouge) ; sa hauteur est de 1,506 toises audessus de la mer. Notre attente fut parfaitement remplie ; je trouvai là le poste le plus favorable pour bien juger de la structure du Mont-Rose.

L'enceinte de sa couronne, que nous voyions là par dehors, paraissait beaucoup plus grande que nous ne l'avions jugée de l'intérieur du cirque ; l'ensemble des cimes qui forment cette couronne occupait sur notre

horizon un espace de plus de 60 degrés ; d'où résulte à la distance où nous en étions un diamètre de plus de 9,000 toises, et par conséquent presque le double du diamètre intérieur. Cela prouve que ce cirque n'est pas formé par une seule rangée de montagnes, et qu'il y en a au dehors que l'on ne voit point du dedans. Et c'est ce que l'on distingue clairement du poste que nous occupions. On voit de là que le Mont-Rose n'est point une montagne isolée, mais une masse centrale à laquelle viennent aboutir sept ou huit grandes chaînes de montagnes qui s'élèvent à mesure qu'elles s'approchent de ce centre et qui finissent par se confondre avec lui en devenant des parties ou des fleurons de sa couronne. Quelques-uns de ses fleurons extérieurs paraissent avoir été rompus; ainsi la chaîne dont notre montagne, le Roth-Horn forme l'extrémité, se termine abruptement avant d'atteindre le Mont-Rose, et laisse dans l'intervalle les chalets de Betta et le haut du val de Lesa. Mais la chaîne parallèle du côté de l'est, atteint sans interruption le corps de la montagne. Deux autres chaînes que nous voyions à notre couchant l'atteignent également.

Toutes ces montagnes sont des roches feuilletées de divers genres ; le théâtre immense des hautes sommités que j'avais sous les yeux ne présentait à la portée d'une très-bonne vue ni couches verticales ni granits en masse. Presque toutes les chaînes qui aboutissent au Mont-Rose ont leurs couches relevées en pente douce de son côté ; les plus inclinées d'entre ces couches ne me parurent pas faire des angles de plus de 30 ou 35 degrés avec l'horizon. C'est par cette raison que le Mont-Rose, inacessible par l'intérieur de son cirque, serait à ce

que je crois, d'un accès facile par dehors. Nous voyions toutes ses pentes couvertes d'immenses plateaux de neige, dont la partie inférieure descendait jusqu'à des rochers d'un accès sûr et facile, et qui s'élevaient de là en pentes médiocrement rapides jusqu'aux plus hautes sommités. La difficulté ne pourrait venir que de l'état des neiges, des crevasses qui pourraient s'y rencontrer, et de la largeur du trajet qu'il faudrait faire sur la trompeuse surface de ces neiges.

De ces pentes neigées et surtout des intervalles de leurs croupes sortent de beaux et nombreux glaciers. Le plus remarquable est celui d'où sort la rivière du Lys qui donne son nom à la vallée. On voit trois de ces glaciers se réunir en un seul qui descend en serpentant jusqu'auprès des pâturages de la Trinité de Gressoney ; et là le Lys en sort et va au travers de ces pâturages arroser le fond de la vallée.

Entre deux des groupes neigés qui couronnent ces glaciers on voit une gorge très-élevée et remplie de neige, du haut de laquelle on découvre la vallée renfermée dans l'enceinte du Mont-Rose. Il y a dans le pays une ancienne tradition sur une vallée remplie de beaux pâturages dont on dit que l'accès a été fermé par de nouveaux glaciers. On ajoute que cette vallée se nommait Hohen-Laub et qu'elle appartenait au Valais. Sept jeunes gens de Gressoney, encouragés par un vieux prêtre, entreprirent, il y a six ans, la recherche de cette vallée, et dirigèrent leur course vers cette gorge dont la cime se voit de chez eux au nord du village. Ils allèrent le premier jour coucher sur les rochers les plus élevés à l'entrée des neiges, et le second, après six heures de

marche sur ces neiges, ils arrivèrent au bord de la gorge. Là ils virent sous leurs pieds, au nord, une vallée entourée de glaciers et d'affreux précipices, couverte en partie de débris de rochers, et traversée par un ruisseau qui arrosait de superbes prairies avec des bois vers le fond sur la droite, mais sans aucun vestige d'habitations ni d'animaux domestiques. Persuadés que cette vallée était bien celle qu'on regardait comme perdue, ils revinrent très-glorieux de leur découverte, ils en firent beaucoup de bruit, et on en écrivit même à la cour de Turin. Pour constater la réalité de leur découverte, et pour en tirer quelque avantage réel, il fallait parvenir à descendre dans cette vallée ; c'est ce qu'ils tentèrent deux ans après leur premier voyage ; ils retournèrent au bord du précipice, munis de crampons, de cordes et d'échelles ; mais ils n'obtinrent aucun succès ; ils revinrent, en disant que les escarpements étaient d'une hauteur si prodigieuse, qu'aucune échelle ne pouvait aider à les franchir.

Cette singulière histoire, dont on m'avait parlé à Turin comme d'un fait avéré, piquait vivement ma curiosité. Arrivé à Gressoney, je me hâtai de prendre des informations, et je fus très-étonné de voir tous les paysans à qui j'en parlai m'assurer que c'était une fable, ou que du moins il n'existait dans leurs montagnes aucune vallée inaccessible ; je ne trouvai que la personne qui avait fait le plus de bruit de cette découverte et un de ses proches parents qui me soutinssent l'existence de cette vallée ; mais ils la soutenaient d'une manière si affirmative que j'étais fortement ébranlé. Enfin, comme je me trouvais avec ces deux personnes sur la place du

village, remplie de monde à l'issue de la messe, j'aperçus dans la foule un chasseur qui m'avait fortement soutenu la non existence de cette vallée inhabitée; je l'appelai, je le mis en face de celui qui assurait l'avoir vue, et je lui demandai s'il pourrait soutenir son dire en sa présence; il affirma que oui, qu'il le soutiendrait. Alors le patron de la découverte lui dit : « Comment « pouvez-vous soutenir que cette vallée n'existe pas, « puisque vous êtes vous-même un des six avec les- « quels je l'ai vue... — Et c'est justement parce que j'y « étais, répondit le chasseur, que je soutiens que cette « vallée n'est point inhabitée, puisque j'y ai vu des « vaches et des bergers. » L'autre voulut nier, mais il se fit une huée générale qui lui ferma la bouche, et la question me parut décidée.

Ensuite, lorsque de la cime du Roth-Horn j'ai bien vu la situation de la gorge d'où ces chasseurs avaient cru faire cette découverte, j'ai été convaincu que la vallée qu'ils avaient vue était précisément celle de l'Alpe de Pédriolo où nous avions passé deux nuits dans notre voyage au Pic-Blanc. En effet, cette vallée est située au nord de cette gorge et doit se présenter de là exactement comme celle que décrivent ces chasseurs. Et si l'on considère que les chalets de Pédriolo sont dans la partie de la vallée la plus basse, la plus éloignée de la gorge et derrière des rochers qui les dérobent entièrement à la vue des cimes méridionales, on concevra que si les troupeaux paissaient dans les pâturages situés au nord au-dessous des chalets, au moment où les chasseurs de Gressoney vinrent pour la première fois sur le bord de cette gorge, ils n'ont dû voir dans cette vallée ni habi-

tations, ni troupeaux. Et il est permis de supposer que s'ils en ont aperçu à leur second voyage, il n'auront pas voulu renoncer à l'honneur de leur découverte, et avouer qu'ils n'auraient vu qu'une vallée connue et habitée. Mais peu à peu, comme cela arrive pour l'ordinaire, le secret s'est divulgué, et la vérité a prévalu.

Nous aurions cependant été curieux, et surtout mon fils, de juger par nos yeux de la réalité de notre conjecture ; mais le temps était trop dérangé pour une telle entreprise ; et en effet, nous n'eûmes pas deux jours de suite de beau dans tout le reste de notre voyage.

Ces renseignements pourront suffire à ceux qui, par un temps plus favorable, voudraient aller voir cette vallée, et essayer de s'élever aux plus hautes cimes du Mont-Rose, qui sont à la gauche ou au couchant de la gorge d'où l'on découvre cette même vallée. J'ajouterai seulement que le plus court chemin pour aller à Gressoney n'est point celui que nous avions suivi : si l'on vient du côté de l'Italie, il faut remonter le Lys depuis le village de Saint-Martin au val d'Aoste ; mais, du côté de la Suisse, il faut suivre la route que nous prîmes en revenant, et dont je donnerai bientôt la notice.

Mais je n'ai parlé que des objets que l'on découvre du haut du Roth-Horn; je dois dire cependant un mot de la structure de cette montagne et de la route que l'on suit pour atteindre sa cime.

Le Roth-Horn est situé au midi des chalets de Betta, en face du Mont-Rose, qui est au nord de ces chalets. Nous commencâmes par gravir une montagne qui domine immédiatement ces chalets qui se nomme la montagne de Betta, et qui paraît faire corps avec le Roth-

Horn, quoiqu'elle en soit séparée par un vallon inhabité qui renferme deux petits lacs. On ne monte point rapidement, mais en tournant du côté de l'est, et même en redescendant quelquefois, le tout pendant près de quatre heures; après quoi l'on monte directement au nord-ouest, et l'on atteint ainsi la sommité au bout de cinq heures de marche.

Je tendis ma tente et je m'établis sur la cime la plus orientale, d'où la vue me paraissait plus dégagée et plus étendue ; et comme j'étais la sur la roche, j'eus la facilité de la bien observer.

Nous ne fûmes de retour aux chalets de Betta qu'à l'entrée de la nuit. Le lendemain 11 août, en partant des chalets de Betta, nous commençâmes par monter pendant une heure jusqu'au haut d'une gorge nommée fourche de Betta.

De là nous descendîmes en deux heures au village de Saint-Jacques-d'Ayas, par des pâturages et des débris peu intéressants, et nous y couchâmes. La vallée porte le nom de val d'Ayas jusqu'à deux lieues au-dessous de Saint-Jacques, et plus bas elle se nomme vallée de Challand. Le torrent qui l'arrose se nomme l'Eau-Blanche, ou l'Evanson, et va se jeter dans la Doire, auprès de Verrex. Le haut a un fond agréablement mélangé de bois et de prairies, qui se dirige à l'ouest-sud-ouest; mais le bas va presque droit au sud.

On nous avait fait espérer que de Saint-Jacques nous pourrions dans un jour traverser le glacier du mont Cervin, et venir coucher à Zer-Matt en Valais; dans cette espérance nous partîmes avant le jour; nous montâmes en quatre heures et quart jusqu'au niveau du

bas du glacier, dans un désert nommé le Plan-Tendre ou les Cimes-Blanches. Mais le glacier se trouva couvert d'un épais brouillard ; nous nous arrêtames là, nous y fîmes nos expériences, espérant que dans l'intervalle le brouillard s'éleverait ; pendant ce temps notre guide chercha s'il ne découvrirait point sur la neige qui recouvrait le glacier un chemin battu, ou les traces de quelques voyageurs qui pussent servir à diriger nos pas dans l'obscurité du brouillard, qui ne paraissait point disposé à s'élever ; mais n'ayant rien trouvé, il nous conseilla de descendre au Breuil, d'où nous aurions plus de facilité à tenter une autre fois le passage. Le Breuil est un hameau d'été, ou un assemblage de chalets, dépendant de Val-Tornanche qui est à deux lieues plus bas dans la vallée de ce nom. Cette vallée porte aussi le nom du mont Cervin ; elle a huit lieues de longueur et se termine à la petite ville de Châtillon. Nous mîmes trois heures et demie à descendre au Breuil. La pluie nous retint le reste du jour et tout le lendemain dans ce mauvais gîte.

Mais le vendredi 14 d'août le temps parut se remettre ; nous nous mîmes de grand matin en marche pour passer le glacier, dont le trajet est plus sûr et moins dangereux du Breuil que de Saint-Jacques d'Ayas. Ce passage porte indifféremment le nom de Val-Tornanche ou celui du mont Cervin. Il est également renommé et redouté, soit à cause de sa grande élévation, soit à cause du grand glacier que l'on a à traverser. Nous le fîmes cependant très-heureusement.

En partant du Breuil la route se dirige d'abord au nord, et ensuite à l'est-nord-est. Nous montâmes en trois

heures du Breuil à l'entrée du glacier, par des pentes souvent rapides, mais sans aucun danger, même pour les mulets. Nous trouvâmes le glacier entièrement couvert de neige; on n'apercevait nulle part la glace, et on ne voyait pas non plus de crevasses; il y en avait pourtant qui étaient indiquées par de longs sillons à la surface de la neige.

La pente du glacier est fort douce ; nos mulets y marchaient avec tant d'assurance, que nos guides nous conseillaient de les monter. Mais dès que la pente devint plus raide, les mulets chargés commencèrent à enfoncer, tantôt d'une jambe, tantôt de l'autre, puis des quatre à la fois et même jusqu'aux sangles ; on voulut essayer de les soutenir, mais il fallut y renoncer; nos guides prirent leurs charges sur leurs épaules et les portèrent jusqu'au haut du glacier, qui heureusement n'était pas bien éloigné. Les mulets délivrés de leurs fardeaux n'enfoncèrent plus; mais cependant ils avaient beaucoup de peine à avancer; ils étaient essoufflés, obligés de reprendre haleine dès qu'ils avaient fait quelques pas. La pente n'était pourtant point très-rapide, et les trois ou quatre heures de marche qu'ils avaient faites ne pouvaient pas les avoir fatigués, d'autant qu'ils s'étaient reposés la veille et la moitié de l'avant-veille; mais c'était la rareté de l'air qui les affectait; ils éprouvaient tout ce que nous avions éprouvé en gravissant le Mont-Blanc. Coutet et Cachat, qui m'y avaient accompagné, étaient frappés de cette ressemblance, ils furent même les premiers à la saisir; la respiration de ces pauvres animaux était extrêmement pénible, et dans les moments mêmes où ils reprenaient haleine, on les voyait haleter avec tant d'angoisse, qu'ils

poussaient une espèce de cri plaintif, que je n'avais jamais entendu, même dans les plus grandes fatigues. Il est vrai que jamais je n'avais voyagé avec des mulets à une aussi grande élévation, et qu'excepté peut-être dans les Cordillères, il n'y a sûrement sur le reste du globe aucun passage aussi élevé qui soit accessible à des mulets.

Le haut de ce passage présente encore une autre singularité : c'est un fort ou une redoute fermée par une muraille en pierres sèches bien solidement assises, avec des meurtrières pour de gros mousquets.

Cette redoute porte le nom de Saint-Théodule ; nous en avions déjà vu une autre au-dessus de l'entrée du glacier. Ces deux redoutes ont été construites, il y a deux ou trois siècles, par les habitants du val d'Aoste, qui craignaient de ce côté-là une invasion des habitants du Valais. Ce sont vraisemblablement les ouvrages de fortification les plus élevés de notre planète. Mais pourquoi faut-il que les hommes n'aient érigé dans ces hautes régions un ouvrage aussi durable que pour y laisser un monument de leur haine et de leurs passions destructives ? D'ailleurs, ce site est très-beau dans son genre. Tout le haut du col, balayé par les vents, est dégagé de neiges pendant la belle saison ; la hauteur, au levant, sur laquelle nous tendîmes une tente, a autour d'elle un joli terre-plein orné de touffes de *aretia helvetica* et de *ranonculus glacialis*. Si j'avais connu ce poste d'un accès si facile, en comparaison du Col du Géant, beaucoup moins éloigné des lieux habités et qui n'est que de vingt-sept toises moins haut, je l'aurais certainement choisi de préférence pour nos

observations météorologiques, et nous y aurions bien moins eu à souffrir.

On jouit de là d'une très-belle vue de montagne; on voit au levant une partie de l'enceinte extérieure du Mont-Rose, qui occupe l'horizon depuis le nord-est jusqu'à l'est-sud-est. On a au midi une magnifique chaîne de hautes sommités entrecoupée de neiges et de rochers. Cette chaîne va se joindre au Mont-Rose, auprès du passage de Weiss-Grat, dont j'ai parlé plus haut, et qui conduit de Macugnaga à Zer-Matt. Sous nos pieds, au couchant, sont les pâturages du Breuil, fermés par une enceinte à peu près circulaire de hautes sommités. Mais le plus bel objet dont ce site présente la vue, c'est la haute et fière cime du mont Cervin, qui s'élève à une hauteur énorme sous la forme d'un obélisque triangulaire d'un roc vif et qui semble taillé au ciseau.

La vallée de glace, couverte de neige, que nous avions à descendre pour aller de Saint-Théodule à Zer-Matt, vue de cette hauteur, paraît d'une étendue immense. Nous avions mis une heure à monter la pente méridionale du glacier; nous en mîmes à peu près deux à descendre la pente opposée. Les mulets n'enfonçaient dans la neige que jusqu'au jarret, et se tiraient fort bien d'affaire; ils faisaient, pour avancer, des efforts qui marquaient leur empressement à sortir de ces régions glaciales, et nous avions de la peine à marcher assez vite pour les suivre. Il est vrai que la surface de la neige se trouvant plus dure que le fond, tantôt elle nous soutenait, tantôt elle nous laissait enfoncer jusqu'au genou; et ces alternatives, ces demi-

chutes continuelles, qu'on espère toujours d'éviter, forment une allure également fatigante et ridicule. Nous marchâmes d'abord au nord-est, puis au nord-nord-est, qui est la direction moyenne de la vallée de Viége, au haut de laquelle est Zer-Matt où nous allions coucher. La vue de ce village, entouré de bosquets et de belles prairies, donne un plaisir vif au moment où on le découvre du milieu du glacier ; il repose doucement les yeux et l'esprit fatigués de ne voir que des neiges et des rochers stériles.

Nous mîmes trois heures trois quarts depuis le bas du glacier jusqu'à Zer-Matt. Nous eûmes une peine extrême à trouver une maison où l'on voulût nous loger ; les cabaretiers étaient ou absents ou de mauvaise volonté. Le curé, qui loge quelquefois les voyageurs, nous fit répondre *qu'il ne voulait rien nous vendre*. Enfin, notre brave guide Jean-Baptiste Erin, chez qui nous avions logé aux chalets du Breuil, força un cabaretier à nous recevoir. La cime du mont Cervin, quoique éloignée de ce village d'environ deux ou trois lieues, paraît s'élever majestueusement au-dessus de lui ; aussi lui donne-t-il son nom dans le pays de Valais, où on la nomme Matter-Horn ou Corne-de-Matt.

Le lendemain, 15 août, en quatre heures trois quarts de marche, nous vînmes dîner à Saint-Nicolas, grand village de la vallée de Viége, et de là, en quatre heures un quart, coucher à Viége, ou Viesh-Bach, chef-lieu de la vallée de ce nom, et dont l'élévation est de trois cent trente quatre toises. La vallée de Sass, Sasser-Thal en allemand et Val-Sosa en italien, dont l'extrémité supérieure aboutit, comme je l'ai dit ailleurs, au Mont-Rose,

vient se joindre à la vallée de Viége vis-à-vis du village de Stalder, que nous traversâmes à une heure trois quarts au-dessus de Viége. De là nous revînmes à Genève, où nous fûmes de retour le 20 août.

Je terminerai cette notice, en résumant les particularités dont la réunion distingue le Mont-Rose de toutes les montagnes à moi connues :

1° Sa hauteur qui, hors les Cordillères, ne le cède qu'à celle du Mont-Blanc.

2° La multiplicité et le rapprochement de ses hautes cimes.

3° La disposition de ces cimes en un cirque vide au dedans.

4° Le nombre de vallées et de chaînes de hautes montagnes qui viennent aboutir à la circonférence extérieure de ce cirque. Ces vallées sont au nombre de sept, et elles indiquent un nombre égal de hautes chaînes qui aboutissent au même centre ; les voici, dans l'ordre suivant lequel je les ai traversées : Val-Anzasca, Val-Sesia Piccola, Val-Sesia Grande, Val-du-Lys, Val-d'Ayas, la vallée du Glacier du mont Cervin, et enfin celle de Sass.

5° La situation des couches qui, dans le Mont-Rose et dans les montagnes adjacentes, est presque partout à peu près horizontale.

6° La douceur des pentes extérieures et les grandes hauteurs auxquelles on peut parvenir à cheval ; cette propriété peut être considérée comme une conséquence de la précédente.

7° La nature des roches où le granit en masse ne se trouve qu'accidentellement.

8° La quantité de mines d'or qui se trouvent presque de tous les côtés du cirque dans les montagnes qui en sont les plus voisines.

9° Une espèce de garde allemande qui occupe les dehors du cirque, je veux dire les villages allemands situés autour du pied du Mont-Rose dans les vallées mêmes, dont tout le reste parle italien ou français. Ces villages sont Gontz, Macugnaga, Allagne, et Gressoney ; les trois premiers renfermés dans des vallées italiennes, et le quatrième dans le val d'Aoste où l'on parle français. L'origine de ces Allemands est absolument inconnue ; mais l'opinion la plus vraisemblable est que ce sont les habitants du haut Valais qui, en traversant les Alpes, ont vu que les sommités de ces vallées étaient inhabitées, et s'y sont établis dans un temps où les habitants de l'Italie, accoutumés à un climat plus doux, n'osaient pas conduire leurs troupeaux, ni se fixer eux-mêmes dans ces pâturages entourés de neiges et de glaces.

J'ajouterai ici un mot sur les mœurs des habitants de ces villages, qui ne sont pas une des singularités du Mont-Rose les moins dignes de l'attention d'un voyageur. Comme les productions du sol ingrat et borné de ces villages élevés ne suffisent point à la subsistance de leurs habitants, les hommes en sortent à peu près tous pour chercher à gagner leur vie ; ils commencent par être colporteurs, et finissent souvent par des établissements avantageux. La position de ces villages les force tous à apprendre, dès leur enfance, outre l'allemand qui est leur langue maternelle, l'italien ou le français, que l'on parle dans les villages voisins ; et la connais-

sance des deux, et souvent des trois langues, leur donne une grande facilité pour voyager. Les femmes restent donc à peu près seules chargées de tous les travaux de la campagne, et comme elles sont même en plus grand nombre que ne l'exigent ces travaux, elles s'occupent à transporter des marchandises sur leur dos, en traversant des passages dangereux, inaccessibles aux bêtes de somme, et qui souvent évitent des détours de plusieurs journées. Elles font ces transports avec une force, une diligence et une fidélité tout à fait rares. Je donnerai une idée de leur force. J'avais fait à Macugnaga une caisse de minéraux extrêmement pesante; je demandai à mon hôte s'il pourrait me trouver un homme qui portât cette caisse jusqu'à Vanzo, d'où l'on pourrait l'expédier à Genève. Il me répondit très-sérieusement qu'il n'y avait point au pays d'homme qui pût porter un tel fardeau à une telle distance; mais que s'il m'était égal que ce fût une femme, il en trouverait aisément une qui s'en chargerait volontiers, et il est de fait que deux d'entre elles suffisent pour porter la charge d'un mulet. Ces travaux pénibles ne diminuent point la gaieté de leur caractère. Lorsque nous montions la pente rapide du passage de l'Égua, nous fûmes atteints par six de ces femmes qui demeuraient de l'autre côté de la montagne; elles l'avaient traversée avant jour pour venir à la vogue (fête patronale) à Banio, et elles s'en retournaient coucher dans le val Sesia. Accoutumées à traverser ces montagnes chargées de fardeaux énormes, c'était un jeu pour elles que de faire deux fois de suite ce voyage à vide; elles couraient, se poursuivaient, grimpaient par gaieté sur des

hauteurs qui bordaient notre route, nous devançaient de deux ou trois cents pas, puis s'amusaient à cueillir des fleurs ou à chanter à l'ombre d'un rocher, pour s'enfuir ensuite, comme un vol de ramiers, au moment où notre marche lente et uniforme nous ramenait auprès d'elles.

La sobriété, compagne ordinaire de l'amour du travail, est encore une qualité remarquable des habitants de ces vallées. Ce pain de seigle, dont j'ai parlé, qu'on ne mange que six mois après qu'il est cuit, on le ramollit dans du petit lait ou dans du lait de beurre, et cette espèce de soupe fait leur principale nourriture; le fromage et un peu de vieille vache ou de chèvre salées sont réservés pour les jours de fête ou pour le temps de grands travaux; car, pour la viande fraîche, ils n'en mangent jamais, c'est un mets trop dispendieux. Les gens riches du pays vivent avec la même économie; je voyais notre hôte de Macugnaga, qui n'était rien moins que pauvre, aller tous les soirs prendre, dans un endroit fermé à clef, une pincée d'aulx dont il distribuait gravement une gousse à sa femme, et autant à chacun de ses enfants, et cette gousse d'ail était l'assaisonnement unique d'un morceau de pain sec qu'ils brisaient entre deux pierres, et qu'ils mangeaient pour leur souper. Ceux d'entre eux qui négocient au dehors viennent au moins une fois tous les deux ans passer quelques mois dans leur village; et quoique hors de chez eux ils prennent l'habitude d'une meilleure nourriture, ils se remettent sans peine à celle de leur pays, qu'ils ne quittent qu'avec un extrême regret; j'ai été témoin d'un ou deux de ces départs, qui m'ont attendri jusqu'aux larmes.

Leur plus grand défaut est le manque d'hospitalité ; non-seulement ils ne se soucient pas de loger les étrangers, mais s'ils les rencontrent dans les chemins, ils cherchent à les éviter, et les regardent avec un air d'aversion et d'effroi. Cependant ceux de Macugnaga, où nous passâmes dix à douze jours, s'accoutumèrent à nous, ils en vinrent à nous saluer avec un air d'amitié ; on nous dit même qu'ils étaient flattés de l'intérêt avec lequel nous observions leurs montagnes. L'hospitalité mercenaire des pays fréquentés par les étrangers est sans doute plus commode pour les voyageurs ; mais suppose-t-elle de meilleures mœurs que la sauvage rudesse des habitants du Mont-Rose ?

CHAPITRE V

SECOND VOYAGE AU MONT-CERVIN

Dans le voyage dont on vient de lire la relation, de Saussure n'avait pu voir le Mont-Cervin qu'en passant, et il s'était bien promis de revenir pour observer de plus près ce magnifique rocher : c'est ce qu'il fit deux ans après. Le récit de cette course, qui est aussi la dernière des *Voyages dans les Alpes* du grand naturaliste, offre quelques pages intéressantes qui doivent prendre place à la suite du voyage au Mont-Rose. — Cette fois-ci, de Saussure aborde le Mont-Cervin par le val d'Aoste, d'où nous allons le suivre.

En allant de la cité d'Aoste au Mont-Cervin, on passe auprès de la ville de Châtillon ; mais on n'y entre pas, on la laisse à droite, et on monte à gauche au nord-nord-ouest par un très-beau chemin qui, à son entrée et même jusqu'à un quart de lieue, paraît fait pour des voitures.

On traverse d'abord un superbe bois de châtaigniers, parsemé de blocs de serpentine demi-dure. On y voit aussi quelques fragments de granit. En sortant de ce bois, qui ne dure qu'un petit quart d'heure, on voit que

les montagnes qui dominent la vallée à droite et à gauche sont des têtes arrondies d'une serpentine rousse par dehors, mais verte intérieurement. Ces rochers tombent en destruction et s'oxydent à l'air; le chemin est bordé de leurs blocs et de leurs débris; il y en a même qui menaçaient de l'emporter, et que l'on a été obligé de soutenir par des ogives en maçonnerie. Cette vallée est fort chaude; nous y trouvâmes de belles plantes, l'astragale, *alopecurius*, et le thym cultivé, qui ne croissent guère dans nos montagnes.

A une heure trois quarts de Châtillon, l'on passe par un hameau nommé Sézian. Bientôt après on commence à découvrir au nord-nord-ouest la cime du Mont-Cervin et toute une suite de montagnes dirigées du nord au sud, qui, vues de là en raccourci, semblent ne former que la base de cette cime. On traverse ensuite une plaine marécageuse, un peu ennuyeuse, surtout à cause des taons et des mouches qui persécutent les mulets et ceux qui les montent. A une lieue de Sézian, on passe un autre hameau qui se nomme le Buisson.

Plus loin, à la même distance, on voit à gauche une cascade qui forme un effet très-agréable en tombant de rocher en rocher le long d'une montagne, entrecoupée de bois et de prairies. Il s'en détache des fragments de pierre calcaire grenue micacée.

A trois quarts de lieue de la cascade, on arrive à Val-Tornanche, grande paroisse composée de plusieurs hameaux séparés, entourés de terrains cultivés sur des pentes rapides, soutenues de place en place par des murailles, avec des seigles et des avoines que l'on moissonnait alors, en sorte que la campagne paraissait

extrêmement animée. Au-dessus de ces pentes cultivées, les montagnes, de part et d'autre du village, sont très-escarpées ; et en avant, au nord, la paroisse paraît renfermée par des montagnes qui forment une enceinte demi-circulaire.

A une bonne demi-lieue de Val-Tornanche, on passe un pont de pierre, en entrant dans la gorge demi-circulaire dont je viens de parler, au sortir de laquelle on voit une belle chute et un engouffrement du torrent du Mont-Cervin, qui se perd ensuite sous des rocs. On entre de là dans une autre petite enceinte, dont le fond plat est une belle prairie que traverse le ruisseau du Mont-Cervin, avec un chalet et des troupeaux sur ses bords, et une chapelle dans le haut, situation vraiment romantique.

De là, en une heure, on vient aux chalets du Breuil, élevés de 1027 toises. Nous y retrouvâmes notre bon hôte Erin, mais aussi notre petite et mauvaise chambre sans lit et sans fenêtre, une cuisine sans cheminée, et toutes les privations et les petites souffrances dont l'accumulation ne laisse pas que de causer beaucoup d'ennui.

Nous envoyâmes de bon matin Marie Coutet, avec trois hommes du Breuil, nous préparer, sur le haut du Col, un domicile qui, malgré leurs soins, devait être encore moins commode que celui du Breuil, et pour leur laisser le temps de le préparer, nous ne partîmes que vers les neuf heures.

Nous mîmes ainsi trois heures jusqu'à l'entrée du glacier, obligés souvent de mettre pied à terre, soit pour traverser des plateaux de neiges tendres, où nos mulets

s'enfonçaient, soit pour les soulager dans des pentes dangereuses par leur rapidité.

Nous ne rencontrâmes pas dans le passage du glacier d'autres difficultés que dans le précédent voyage ; mais un homme que nous avions mené avec nous nous donna une scène assez singulière. C'était un paysan savoyard, notre voisin de campagne. Cet homme, ayant beaucoup entendu parler de nos voyages dans les glaciers et sur les hautes montagnes, était curieux d'en voir quelqu'une ; il supplia mon fils de le mener avec nous dans ce voyage. Nous le connaissions comme adroit, robuste, et très-habitué à grimper les montagnes de nos environs, où il allait chercher des plantes enracinées et des arbustes pour les amateurs, et ainsi nous ne fîmes aucune difficulté de le prendre. Il supporta très-bien la fatigue du voyage, quoique toujours à pied et chargé même de nos marteaux et de quelques instruments que nous aimions à tenir toujours à notre portée, et il ne témoignait aucune crainte ni aucun regret de s'être embarqué avec nous. Mais quand il se trouva au milieu des neiges qui couvrent le glacier du Mont-Cervin, quand il vit les mulets s'enfoncer jusqu'aux sangles dans ces neiges où il s'enfonçait lui-même jusqu'aux genoux, en passant tout près de crevasses qu'il croyait prêtes à l'engloutir, il fut saisi d'une terreur inexprimable ; il pleurait, il se vouait à tous les saints du paradis, et quoiqu'il nous rendît justice, qu'il avouât que c'était lui-même qui avait demandé de nous accompagner, et qu'il ne pouvait accuser que sa folle curiosité, il témoignait les regrets les plus amers de s'être engagé dans cette entreprise. Comme la traversée est de plus d'une heure, le temps lui parut

long, il la fit pourtant sans accident ; mais quand il eut atteint la langue de terre sur laquelle nous allions nous établir, et qui sépare ce glacier de celui de Zer-Matt, il semblait fou de joie, et il lui fallut du temps pour reprendre ses sens, au point de pouvoir travailler avec nous à achever la cabane où il devait coucher avec nos guides, et y aplanir le terrain sur lequel on devait tendre la tente qui nous était destinée.

La soirée fut très-froide, et nous eûmes beaucoup de peine à allumer du feu ; nos guides n'avaient apporté ni amadou, ni allumettes ; je crois même qu'au Breuil ces inventions passent pour des objets de luxe ; et certainement nous ne serions pas venus à bout d'en allumer, si nous n'avions pas eu de la poudre à canon et de l'éther. Malgré ce feu, nous souffrîmes beaucoup du froid, qui semblait perçant en comparaison de la vallée d'Aoste que nous venions de quitter. Notre tente sous laquelle nous couchâmes se couvrit de rosée et se gela ensuite. Cependant nous nous réchauffâmes sous nos pelisses et nous passâmes une fort bonne nuit.

Nous destinâmes la journée du lendemain à la mesure trigonométrique de l'aiguille du Mont-Cervin. Nous avions reconnu dans notre précédent voyage que le site le plus convenable pour cette mesure était le glacier qui du haut du col descend du côté du nord, ou plutôt du nord-est au village de Zer-Matt. Ce glacier est renfermé dans une large vallée, qui passe au pied de l'aiguille. La surface de ce glacier, couverte de neige, est égale, et presque horizontale dans un espace de près de mille pieds ; et à la proximité où elle est de cette cime, cette étendue nous paraissait suffire pour donner le de-

gré d'exactitude que nous pouvions raisonnablement désirer.

Du bas de notre base, je voyais distinctement la structure du Mont-Cervin ; je l'observai avec beaucoup de soin. Son obélisque triangulaire paraît composé de trois masses bien distinctes, ou de trois couches parallèles entre elles, montant au nord-est, ou contre le bas du glacier qui descend en Valais, sous un angle d'environ quarante-cinq degrés. On voit un beau glacier suspendu ou appliqué contre le pied du Mont-Cervin, et on en voit encore trois autres dans les interstices des hautes cimes, situées au nord-est du Mont-Cervin, dans la direction qui tend à la vallée du Rhône en Valais. Quelque partisan que je sois de la cristallisation, il me paraît impossible de croire qu'un pareil obélisque soit sorti, sous cette forme, des mains de la nature, avec ses couches coupées abruptement sur ses flancs ; car ce n'est point là un cristal ou une pierre unique, ce sont des assemblages de couches superposées et de natures très-différentes. Quelle force n'a-t-il pas fallu pour rompre et pour balayer tout ce qui manque à cette pyramide ! car on ne voit autour d'elle aucun entassement de fragments ; on n'y voit que d'autres cimes, qui sont elles-mêmes adhérentes au sol et dont les flancs, également déchirés, indiquent d'immenses débris, dont l'on ne voit aucune trace dans le voisinage. Sans doute ce sont ces débris qui, sous la forme de cailloux, de blocs et de sable, remplissent nos vallées et nos bassins où ils sont descendus, les uns par le Valais, les autres par la vallée d'Aoste du côté de la Lombardie.

Mon fils remonta avant moi sur le col où étaient nos tentes, pour en prendre la latitude, pendant que j'observai le baromètre aux deux extrémités de notre base. Je ne fus de retour qu'à midi, extrêmement fatigué de ces cinq heures de travail sur cette chaude et brillante neige. Je dis chaude ; car quoiqu'elle fût certainement à zéro, et qu'un petit thermomètre de mercure à boule nue, exposé à l'air au soleil, ne montât qu'à six degrés et demi, cependant un corps volumineux, comme celui d'un homme, y contractait une chaleur très-incommode.

Nous avions à l'est-sud-est de notre poste, sur le col du Mont-Cervin, une cime plus élevée qui paraissait accessible, et que les gens de Zer-Matt nous dirent s'appeler le Breit-Horn ou Large-Corne ; non que cette dénomination soit propre seulement à la cime que nous atteignîmes, elle la porte en commun avec toute une chaîne qui se présente en face au sud-ouest aux voyageurs qui, de Zer-Matt en Valais, vont dans la vallée d'Aoste. La cime sur laquelle nous allâmes forme l'extrémité occidentale de cette chaîne.

Le 13 août, après avoir attendu avec beaucoup d'impatience la fin du déjeuner de nos guides, nous partîmes vers les sept heures. Au reste, nous aurions pu nous passer de leur direction ; car aucun d'eux, ni même aucun mortel, à ce qu'ils croyaient, n'était jamais monté sur cette cime ; mais on voyait si bien la route qu'il fallait suivre, qu'il n'y avait pas à hésiter. La seule chose que l'on pût craindre, c'étaient des crevasses cachées sous des neiges sur lesquelles nous devions toujours marcher; mais nous espérions les éviter en passant

toujours au plus loin de leurs indices, que l'on apercevait à la surface.

Nous descendîmes d'abord du col du Mont-Cervin sur le glacier de Zer-Matt, puis nous tirâmes au sud-ouest vers le haut de ce glacier, et ainsi par une pente douce, toujours sur la neige, nous gagnâmes le haut d'une arête qui ferme ce glacier, et d'où nous aurions pu découvrir une vaste enceinte de montagnes, si des nuées floconneuses, amoncelées sous nos pieds, ne nous en eussent pas caché une grande partie. Cependant nous reconnûmes distinctement le Mont-Blanc avec ses deux cimes, telles qu'il les présente quand on le voit de profil du côté du nord-est. En faisant cette montée au travers de ces vallons en pente douce et sur ces plateaux couverts de neiges éternelles, nos guides regrettaient, et avec raison, les beaux pâturages qui s'y seraient formés dans des régions plus tempérées. Ces neiges présentaient de loin en loin quelques larges crevasses, mais faciles à éviter; il y en avait aussi d'étroites que nous enjambions, mais sans aucun danger. Cependant nos guides soupçonnaient en quelques endroits des vides au-dessous de nos pas, mais recouverts de neiges si épaisses, que nous n'avions point à craindre d'y enfoncer, et que jusqu'au pied des rocs on aurait pu faire cette course à cheval. Mais au pied des rocs, il y a plus de danger, soit parce que les neiges y sont plus minces, soit parce que la chaleur intérieure de la terre y a plus d'action et en accélère la fusion, soit enfin par les mouvements qui ont souvent lieu dans les rocs qui leur servent de point d'appui.

Du haut de cette arête, nous tournâmes d'abord à

l'est, puis au nord-est, pour atteindre la cime rembrunie et dégagée de neiges qui faisait le but de notre course, et que nous avions continuellement suivie des yeux. Tout près d'y arriver, nous hésitâmes si nous ne dirigerions pas notre attaque sur une cime blanche plus à l'est et plus élevée, et qui à la rigueur aurait été accessible; mais nous en fûmes détournés premièrement, je l'avoue, par la fatigue et les dangers que la raideur de la pente nous aurait coûtés, et ensuite parce que, comme elle était entièrement couverte de neiges, nous n'aurions point pu y observer les rochers qui faisaient réellement le principal objet de ce voyage. C'est pourtant bien vraisemblablement cette cime blanche qui porte le nom de Breit-Horn par excellence. Pour distinguer la nôtre, nous l'avons nommée la Cime-Brune du Breit-Horn.

L'arête de neige que nous suivions nous conduisit, sans aucune difficulté, jusqu'au pied de cette cime. Là nous eûmes à gravir des rocs dégagés de neiges et très-rapides; mais leurs couches délitées formaient des espèces de marches qui en facilitaient l'accès. Nous y arrivâmes vers les dix heures. Je cherchai avec beaucoup de soin sur cette cime si je pourrais y trouver quelque plante parfaite; mais je ne pus en découvrir aucune, quoique le derrière de la tête du rocher, exposé au midi et à l'abri des vents du nord, présentât, en divers endroits, des débris de pierres et même de la terre, et que la chaleur du soleil y fût plus que suffisante, puisque dans ces places elle était même incommode pour nous. Il faut que la rareté de l'air ou l'intensité du froid de la nuit s'oppose à la végétation.

En montant à cette cime, nous avions remarqué avec assez de surprise la quantité d'insectes que nous avions rencontrés sur notre route ou morts ou engourdis à la surface de la neige, diverses phalènes, diverses mouches, un papillon du chou, mais surtout un grand nombre de demoiselles; la distance moyenne de ces insectes était de deux pieds, ce qui en donne neuf par toise carrée, et soixante-deux millions par lieue carrée de deux mille toises. Mais ces insectes, charriés là malgré eux par les vents, engourdis, presque immobiles, n'arrivaient sur ces neiges que pour y mourir de faim et de soif. Nous en vîmes d'autres, au contraire, qui habitaient ou paraissaient du moins habiter, par plaisir, la neige qui s'était conservée par places sur la cime du Breit-Horn. Ces insectes sont noirs, brillants, très-petits et couverts sur le dos d'écailles pointues; ils sont pourvus d'antennes assez longues et recourbées en dehors; ils sont souples, agiles, et sautaient lorsqu'on voulait les prendre; je ne pensai pas à examiner, en les décrivant, si c'est à l'aide d'un ressort placé sous le ventre qu'ils exécutent ces sauts; mais, d'après la réunion de tous les caractères que j'en ai rassemblés, il paraît qu'ils appartiennent au genre des *podures*.

Pour nous, sans être aussi vifs et aussi agiles que ces podures, nous étions très-heureux et très-bien portants sur cette cime; nous y passâmes deux heures et demie très-agréablement; aucun de nous ne fut incommodé de la rareté de l'air, si ce n'est notre guide de Breuil, J.-B. Erin, qui en montant le dernier rocher se plaignait de ce que nous allions trop vite, et qui s'endormit sur la cime dès que nous y fû-

mes arrivés. Cependant le repos lui rendit la respiration plus facile, et nous dinâmes là tous ensemble de fort bon appétit.

Du haut du Breit-Horn la vue plonge dans le grand glacier qui descend à Zer-Matt ; la cime est précisément dans la direction de ce glacier au nord-est, ayant le Mont-Cervin à gauche, le Mont-Rose à droite ; en sorte que ces hautes cimes, leurs chaînes et leurs glaciers présentent de là un magnifique spectacle. Après avoir fait nos observations, nous revînmes à notre tente de Saint-Théodule, sans autre incommodité que de trouver vers le bas la neige un peu trop ramollie pour l'agrément de la marche, ce qui nous fit mettre un peu plus de temps à descendre que nous n'en avions mis à monter.

Nous étions, comme je l'ai dit, campés au point le plus bas d'une arête, dont le tranchant est exempt de neiges, parce que les vents la balayent de tous les côtés. Elle sépare le glacier du Val-Tornanche à l'est de celui de Zer-Matt à l'ouest, et va en montant du côté du nord vers la cime du Mont-Cervin, dont elle est encore séparée par un rocher élevé et escarpé qui tient à l'arête même. La partie exempte de neige, entre les deux glaciers, a environ 250 pas de longueur, sur 50 dans sa plus grande largeur ; mais elle subit de fréquents étranglements qui la réduisent souvent à 8 ou 10. Cette arête sert de limite entre le Valais et la vallée d'Aoste. Le glacier de Zer-Matt et le Breit-Horn qui y est enclavé appartiennent au Valais ; mais le col du Mont-Cervin, son obélisque avec le glacier et la vallée de Val-Tornanche, font partie de la vallée d'Aoste et des États du roi de Sardaigne.

Le 14, j'achevai les observations sur la température; j'étiquetai et j'emballai les échantillons des pierres que j'avais ramassées sur le Col et dans les environs, et nous partîmes vers les cinq heures du soir pour retourner au Breuil. Nous trouvâmes la neige du glacier d'une bonne consistance, et nous le traversâmes en trois quarts d'heure. Nous fîmes ensuite à pied la rapide et mauvaise descente que l'on nomme du Château, à cause des restes de fortifications qui la dominent, et nous vînmes ainsi en trois heures au col de Saint-Théodule au hameau du Breuil, une heure de moins qu'en montant. Je ne puis pas quitter les environs du Breuil et du Mont-Cervin, sans annoncer aux amateurs de la botanique la riche et charmante récolte des plantes rares qu'ils leurs présentent; j'en rapportai un grand nombre, soit du col du Mont-Cervin, soit en descendant au Breuil, soit dans la vallée qui vient de Saint-Nicolas à Zer-Matt, et jusqu'au glacier du Mont-Cervin, vallée si vantée par le grand Haller pour sa fertilité en plantes rares. Mais ce qu'il y a de délicieux à herboriser sur ces montagnes, c'est que, comme elles sont composées de couches horizontales minces, dont les inférieures avancent fréquemment plus que les supérieures, les plantes croissent là comme dans un jardin, sur des étagères, à la portée de l'œil et de la main du botaniste; et elles y croissent avec une vigueur peu commune, due, comme je le disais plus haut, à la nature du sol qui les nourrit.

Du Breuil, nous nous disposâmes à regagner Aoste en passant par Saint-Jacques d'Ayas. La route, après quelques détours, se dirige à l'est, en laissant le Mont-Cervin à gauche. La montagne qui sur cette route forme

l'enceinte du bassin du Breuil, et que nous devions traverser se nomme les Cimes-Blanches. On monte par des pâturages parsemés de débris, la plupart de gneiss. On a, en se retournant, une très-belle vue de l'enceinte que borde la chaîne du Mont-Cervin. Après une heure de montée, on passe auprès d'un petit lac nommé la Gollie de la Balma, au bord duquel on construisait un chalet qui sera l'un des plus élevés des Alpes.

A un grand quart de lieue de ce lac, on descend dans un fond qui en renferme deux autres, nommés les lacs de la Balma, et on passe un ruisseau qui coule entre eux. Ces lacs, au bord desquels est un chalet, occupent le milieu d'un fond couvert de pâturages, et fermé de tous côtés par des hauteurs escarpées. Bientôt après nous rencontrâmes de grands troupeaux de moutons, dont quelques-uns des bergers se joignirent à nous pour nous servir de guides dans ces solitudes où il n'y a aucune route marquée. Ces bergers amènent là de l'intérieur du Piémont, d'une distance de trente à quarante lieues, des troupeaux de quatre à cinq cents moutons, qui viennent, au gros de l'été, paître l'herbe fine et serrée de ces hauts pâturages, dont ils paient assez chèrement la pâture à la commune de Val-Tornanche; c'est à eux que sont destinés les chalets que nous avions rencontrés plus bas.

En trois petites heures de marche, depuis le Breuil, nous arrivâmes au haut du col des Cimes-Blanches, autrement dit : *Fenêtre d'Avantine* [1]. Ces sommités sépa-

[1] Que l'on me dit dans le précédent voyage se nommer le *Plan tendre*.

parent la paroisse d'Ayas de celle de Val-Tornanche.

De là, en tirant à gauche ou au nord-est, on peut venir dans une heure sous la montée du château, qui est au-dessous de l'entrée du glacier, et de là, en une heure ou une heure et demie, à Saint-Théodule; c'est la route que prennent ceux qui d'Ayas vont à Zer-Matt dans le Valais. C'est aussi celle que nous nous proposions de prendre trois ans auparavant, lorsque le brouillard et le mauvais temps nous forcèrent à descendre au Breuil. De là encore, le cirque dont le Mont-Cervin forme l'une des parois présente un magnifique spectacle. Là, nous fûmes obligés de traverser de grands plateaux de neige, qui, sans doute, sont la raison du nom qu'on a donné à ces cimes. Ces neiges sont çà et là divisées par des arêtes de rochers, en partie brisés, dans lesquelles nous nous arrêtâmes pendant deux heures à chercher des pierres. En continuant de marcher au sud, je passai sur une tête de rocher, qui vient aboutir au-dessus d'un cul-de-sac extrêmement sauvage, au fond duquel on voit un lac bleu entouré de neige, et en partie couvert de glaces, qui se nomme le *bour lac d'Ayas* (*bour* signifie *vilain*). Après une descente rapide, on vient passer auprès de ce lac, et c'est dans cette descente que je trouvai une belle touffe bien caractérisée de la *draba pyrenaica,* plante très-rare que je n'ai jamais vue que là.

Nous descendîmes encore trois quarts d'heure plus bas avant de nous arrêter, quoique ayant grand besoin de repos; mais l'herbe de ces hauteurs était trop courte pour nos mulets. Nous en trouvâmes enfin au nord d'assez longue, dans un fond, au bord d'un ruisseau qui vient d'un glacier nommé la Rixa. Nous fîmes là une

bonne halte. En demi-heure de route, depuis cette jolie halte, nous vînmes passer au-dessous d'un glacier qui domine les pâturages de Rollin. Ce glacier se termine abruptement au-dessous d'un précipice. De là, en deux petites heures, par une descente souvent fatigante par sa rapidité, et peu intéressante, nous vînmes à Saint-Jacques d'Ayas. Nous couchâmes à Saint-Jacques d'Ayas chez de bonnes gens, qui nous entretinrent beaucoup de voleurs : on avait la veille arrêté un voyageur tout près du village, mais il survint du monde et le vol ne se consomma pas. Le val d'Ayas, qui porte plus bas le nom de vallée de Challant ne présente rien de bien intéressant, ni pour la botanique, ni pour la minéralogie. En cinq heures de marche, depuis Saint-Jacques, nous vînmes au village de Challant-Dessus ou Saint-Anselme de Challant, et nous nous y arrêtâmes dans l'espérance d'y voir une mine d'or, ou plutôt un rocher que l'on perce dans l'attente d'y trouver une mine de ce métal; mais l'entrepreneur de ces travaux ne permet à personne de les voir, dans la crainte que l'on ne se moque de ses excavations, faites sans aucune apparence de succès; c'est du moins ce que me dirent les gens du lieu, et en particulier un vieux caporal de mine, chez lequel nous étions logés. Nous fûmes donc obligés de passer outre, sans rien voir.

Nous vînmes, en deux heures, de Saint-Anselme à Verrex, où nous couchâmes. En passant à Estroupières, hameau dépendant de la paroisse de Brusson, à peu près à moitié chemin de Saint-Jacques d'Ayas à Verrex, nous remarquâmes beaucoup de goîtres et de crétins dont on ne voit point dans le haut de la vallée. Mais

à Verrex nous remarquâmes un phénomène assez extraordinaire. L'hôtesse, madame Bouteille, avait un goître énorme, qui s'étendait comme une fraise sur ses épaules et sur sa poitrine, avec une régularité très-singulière ; et cependant elle paraissait avoir beaucoup de vivacité et dans l'esprit et dans les mouvements, sans la moindre apparence de crétinisme. Or il est très-rare, dans les pays sujets à cette infirmité, de voir de gros goîtres sans que l'intelligence ne soit aussi affectée. A Châtillon, où nous vînmes ensuite, il ne manque pas de crétins. La fille de notre hôte, âgée de quatorze à quinze ans, qui nous servait à table, ne paraissait pourtant pas atteinte de cette infirmité ; cependant, lorsque je lui demandai s'il n'y avait point de crétins dans sa famille, elle me répondit avec beaucoup de naïveté : « Hélas! monsieur, je ne suis pas trop éveillée. »

Le 19, nous vînmes dîner à la cité d'Aoste, où M. de Saint-Réal, intendant de la province, nous reçut et nous logea chez lui avec beaucoup de bonté.

DES VOYAGES DE DE SAUSSURE

PAR

R. TOPFFER.[1]

Chose bien curieuse, destinée étrange, que l'homme qui a le mieux senti et fait comprendre les Alpes, le seul presque qui en ait fait passer le caractère et la grandeur dans son style, se soit trouvé un savant, un homme de baromètre et d'hygromètre, et que, parmi tant d'artistes, tant de poëtes venus aux mêmes lieux pour chanter et peindre, pas un n'ait su l'égaler, l'approcher, même de loin. Et ce ne sont pas les essais qui manquent; mais partout, et toujours, un enthousiasme

[1] Ces quelques pages furent suggérées à l'auteur des *Menus-Propos* par la première édition de notre recueil, et parurent dans la *Bibliothèque universelle de Genève,* septembre 1834.

de circonstance, des couleurs forcées, des traits faux ; sans compter l'attirail du style, dit poétique, j'entends les oripeaux d'usage, l'inévitable apostrophe, l'épithète obligée, la métaphore si à craindre, et puis..... et puis je ne sais quoi de touriste au fond.

Cette chose curieuse, je me l'explique pourtant; cette destinée étrange, je ne m'en étonne pas. De Saussure, qui parcourt les Alpes pour étudier la physique, l'histoire naturelle, c'est-à-dire avec un but sérieux, l'esprit occupé, le corps actif, prend comme bénéfice le charme du paysage, les beautés de la route, les sensations vives et nouvelles qui accompagnent les travaux ; et le soir sur sa cime, dans son chalet, content, pénétré, il trace son journal ; alors, dans les interstices de la science, se glissent les descriptions, les souvenirs, les observations de la journée ; alors mille traits vrais, parce qu'ils ne sont pas cherchés, pittoresques, poétiques, parce qu'ils sont vrais, se trouvent sous sa plume ; et sans qu'il y songe, il trace un tableau fidèle, naïf, plein de bonhomie, où se reflètent à la fois et les grandes scènes qui l'entourent, et les impressions qui le dominent lui-même.

Ne concluons pas toutefois, de ce qui précède, qu'il suffit d'être géologue ou naturaliste pour être le peintre des Alpes ; d'avoir un bâton en main, un baromètre en poche. Ce n'est même pas assez d'avoir, comme de Saussure, la passion des montagnes, la vocation alpestre la plus décidée, le corps durci aux fatigues, le

goût de s'y plaire, d'en faire sa recréation et sa joie. Avec tout cela on peut encore faire un triste livre ; sans tout cela il se pourrait qu'on en fît un bon. Mais à ce matériel de ses expéditions, si je puis m'exprimer ainsi, de Saussure unissait dans un haut degré les qualités d'esprit et de caractère, qui, en tout temps et en tout sujet, font un écrivain intéressant et distingué, celles qui, passant dans le fond et dans le style, attirent le plus la sympathie du lecteur, et captivent le mieux son attention.

Ce que j'admire dans ces pages, c'est cet esprit d'observation, à la fois supérieur et naïf, grave et bonhomme, qui embrasse les grands objets, et qui ne dédaigne pas les moindres ; cette curiosité philosophique, et en même temps douce, riante, qui trouve une aimable pâture autour des rustiques chalets adossés aux flancs du Môle, tout aussi bien que de grandes pensées en face des solitudes glacées du Mont-Blanc ; cette imagination assez riche, assez élevée surtout, pour trouver toujours assez d'aliment dans l'exacte réalité, sans exagérer les beautés, sans transformer l'accident en phénomène ordinaire, la chose curieuse en merveille, la singulière en miracle. Mais chez de Saussure, l'amour de la vérité domine, tempère les plus brillantes facultés, et dans la description, dans la poésie, même fidélité, même candeur que dans la science. Chose bien rare, phénomène, à lui tout seul, bien curieux.

Ce qui m'intéresse dans ces pages, outre ces traits

que j'y remarque, c'est je ne sais quelle vigueur simple et antique, empreinte dans les allures, dans les goûts, les manières du voyageur. Ce savant, riche, accoutumé aux aisances de la vie, dès qu'il aborde ses chères montagnes, prend le bâton noueux, compte sur ses forts jarrets, devient un homme de Chamouni, et dans un pays sans hôtels et sans ressources adopte sans dédain, avec plaisir, les rustiques mets, les abris grossiers des compagnons qu'il s'est donnés. C'est qu'assez de jouissances pures, vives, élevées, le dédommagent de quelques privations ; il sait d'ailleurs le grand secret, que tous savent, que peu mettent en pratique : l'appétit est là haut ; le repos suave, plein, savoureux, est là haut ; il ne s'agit que de l'y aller chercher. S'il est noble de savoir préférer des jouissances intellectuelles aux douceurs de la vie opulente, il est noble aussi de savoir échanger de molles récréations contre de laborieux plaisirs. Depuis de Saussure, les routes se sont frayées, les hôtels se sont ouverts jusque sur les cimes ; les chars, les mulets, les litières ont pénétré partout ; et le grand secret, conservé chez quelques initiés, s'est perdu pour la foule.

Ce qui me plaît, ce qui me flatte dans ces pages, c'est de voir, non pas un homme comme moi, mais un esprit supérieur, se récréer à la façon du mien, un savant illustre se plaire aux choses qui peuvent me plaire, et, tout en se mettant ainsi à ma portée, sanctionner le plaisir que j'y trouve. C'est bien plus encore, c'est

d'apprendre d'un guide aussi distingué comment on voyage, comment on observe, comment on s'intéresse, comment on trouve à la nature tant de charmes, tant de grâce, de fraîcheur, de mystère ; comment la découverte d'une plante alpine, qui brille isolée aux confins des neiges, émeut, réjouit autant et plus que tel spectacle obtenu à grands frais. Pour moi, ce que je dis là, c'est moins l'hommage de la vérité que celui de la reconnaissance, et depuis bientôt quinze années que je vais dans les montagnes saluer les beaux jours, je n'y apporte, pour jouir, que le peu que j'ai pu apprendre dans ce livre, et ce peu m'a été une richesse grande.

Ce que j'aime dans ces pages, ce qui m'attache à leur auteur, c'est le sentiment de bienveillance et d'humanité qui anime toujours de Saussure envers les pauvres montagnards au milieu desquels il vit ; cette bonté douce et gaie avec laquelle il accueille ces gens, excusant leurs préjugés, compatissant à leurs dures fatigues, estimant les excellentes qualités que recouvre leur grossier extérieur. Il cause avec ses guides, il s'intéresse à leurs propos, il se fait leur ami, il ne croit pas qu'un salaire d'argent paye le respect, le dévouement, l'affection de ces cœurs simples qui se donnent à lui. Dignité vraie autant que rare, signe d'une âme belle, d'un cœur sain, d'un caractère droit et bon. Ces choses me touchent, car elles sont devenues rares, si encore elles ne l'ont toujours été. Pour tant d'autres qui ne sont que riches, l'orgueil seul de la richesse suffit à les rendre exigeants,

durs, hautains envers les pauvres gens qu'ils emploient ; mais cet homme, riche aussi, et de plus savant, et de plus célèbre, trouvait simple d'être l'ami de ceux qui l'aimaient et, sur les montagnes, le pair des montagnards.

Enfin, ce qui distingue ces pages, ce qui les placera toujours en tête de toutes celles qui ont été écrites sur ces mêmes lieux, c'est que le charme de la nouveauté, l'entrain et le mouvement de la découverte, la teinte fraîche et pure d'une nature vierge encore, s'y font sentir partout. Et ce charme, un seul peut le connaître et le décrire, c'est celui qui, comme de Saussure, pénètre le premier dans des vallées ignorées ; découvre le premier de magnifiques trésors, gisant là depuis la création ; surprend, chez des peuplades reculées, des usages antiques, des coutumes touchantes, mille traits naïfs, déjà ternis lorsqu'on les remarque, perdus lorsqu'on les admire, et que certes il ne faut plus chercher aujourd'hui dans ces belles vallées.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ENVIRONS DE GENÈVE.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE AUTOUR DU MONT-BLANC.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGE AU MONT-ROSE EN 1789.

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2.



